

La malédiction de Lilith

Byrnes Michael

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Michael
Byrnes

LA
MALÉDICTION
DE LILITH

belfond
NOIR 

Michael
Byrnes

LA
MALÉDICTION
DE LILITH

belfond
NOIR **B**

DU MÊME AUTEUR

Le Secret du dixième tombeau, Belfond, 2008 ; Pocket, 2010

Le Mystère de l'arche sacrée, Belfond, 2011 ; Pocket, 2012

MICHAEL BYRNES

LA MALÉDICTION
DE LILITH

*Traduit de l'américain
par Arnaud d'Apremont*

belfond
12, avenue d'Italie
75013 Paris

Pour Caroline, Vivian, Camille et Théodore

« Quiconque sera à la campagne périra par
l'épée ; et celui qui sera en ville, la famine et la
peste le dévoreront. »

*Le Livre de l'Apocalypse*¹

1- Tel qu'il est cité, ce passage n'est en réalité pas tiré de l'Apocalypse néotestamentaire, mais du livre vétérotestamentaire d'Ézéchiel (7 : 15). Par ces nombreuses visions prophétiques, Ézéchiel a toutefois particulièrement nourri l'Apocalypse de Jean. Le présent extrait a notamment pu inspirer ce passage au moment de l'ouverture du 4^e sceau, lorsque apparaît le quatrième cavalier, la Mort : « Alors on leur donna pouvoir sur le quart de la terre, pour exterminer par l'épée, par la faim, par la peste et par les fauves de la terre. » (*Ap.*, 6 : 8.) (*N.d.T.*)

Prologue

Mésopotamie

4004 avant notre ère

La nuit était tombée. Plus sombre maintenant, plus lugubre, pensa Enliatu. Derrière le voile de nuages persistant qui masquait tout autre luminaire céleste, la lune ne formait qu'un vague halo clair. Et avec l'obscurité était arrivé un grand malheur pour son peuple. Non que Nanna, le dieu illuminateur du ciel nocturne, se soit soustrait sciemment à la vue de la Terre. Enliatu était certain que tout ce qui arrivait pouvait être attribué à une force malveillante *terrestre* : l'étrangère, cette femme splendide qui avait mystérieusement surgi du territoire interdit par-delà les montagnes de l'est et que l'on conduisait maintenant vers sa mort.

La captive était flanquée de huit guerriers porteurs de lances et de torches de poix. Deux de ces hommes tenaient fermement les lanières d'un collier de cuir enserrant le cou de la fille. On avait laissé à celle-ci les mains libres pour qu'elle puisse tenir le mystérieux bocal d'argile qu'elle gardait précieusement depuis son arrivée, six mois plus tôt. Elle étreignait le récipient comme si c'était son enfant.

Sa peau claire et ses yeux semblables à des gemmes n'avaient rien de commun avec le teint mat des tribus qui habitaient les terres connues. Elle fascinait les femmes du village, qui s'étaient battues pour caresser son étrange chevelure et son épiderme si doux. Les mots inconnus qui sortaient de sa bouche sonnaient comme de la musique à leurs oreilles, et son parfum – suave et épicé à la fois – paraissait venir d'un autre monde. Elles lui avaient préparé les meilleurs plats et même tressé les cheveux en les parant des fleurs les plus belles.

Les hommes ressentaient pour elle ce même envoûtement, même si leur attirance était beaucoup plus animale. Ils n'avaient jamais posé les yeux sur une femme aussi séduisante. Ainsi qu'Enliatu l'avait craint, ils avaient de moins en moins pu refréner leurs instincts. Pour attirer son attention, ils s'étaient mis à rivaliser d'efforts, mais sa farouche indifférence n'avait fait qu'attiser leur concurrence. Et finalement, plutôt que de tout perdre, certains s'étaient accordés pour trouver le moyen de se la partager.

À la troisième lune, conduits par les deux hommes qu'Enliatu avait

désignés pour veiller sur elle, les complices s'étaient glissés furtivement dans la hutte où elle dormait. Après lui avoir couvert la bouche et immobilisé les membres, ils avaient rejeté son drap. Puis, dans un ordre prédéterminé, ils avaient abusé d'elle jusqu'à ce que les appétits charnels de chacun des hommes fussent assouvis.

Lorsque Enliatu les avait interrogés par la suite, ils lui avaient répondu qu'elle ne les avait pas repoussés. Il n'y avait eu ni cris, ni larmes, ni lutte. La femme s'était contentée de rester immobile, flasque, fixant chaque agresseur avec des yeux vides tandis qu'il la violait. Seul un subtil rictus hantait ses lèvres douces.

Avant même le lever du soleil, un premier homme était tombé malade. D'abord, il s'était mis à suer, puis à grelotter de froid et à trembler de tous ses membres... Avant de perdre son sang. Tellement de sang.

Aucun des misérables n'avait vu le crépuscule.

Si seulement cette tragédie – ce châtiment – avait pu s'arrêter avec eux, se lamentait Enliatu.

Alors que la procession longeait d'un bon pas la rive du fleuve en crue, il remarqua que l'inondation avait déjà englouti les greniers circulaires jusqu'au toit. Bientôt les briques de terre qui constituaient leurs murs allaient s'amollir et se dissoudre dans l'eau bouillonnante ; les toits de paille seraient emportés par le flot et se désagrégeraient. Il n'en resterait aucune trace.

Assurément, un grand nettoyage était en cours. Peut-être qu'Enkil, le Créateur, cherchait à détruire l'humanité, car, de même que les hommes avaient conçu les briques pour construire leurs demeures, les dieux avaient modelé les hommes à partir d'argile.

Le cortège s'écarta de la rive et s'engagea dans un bois de grands cèdres. Sous l'épaisse voûte sylvestre, seuls les troncs les plus proches, éclairés par les torches, se détachaient sur le fond noir immaculé. Rapidement, la rivière houleuse ne fut plus audible. Les guerriers marchaient en silence quand, soudain, la prisonnière se mit à fredonner doucement une mélodie pleine de sensualité. Alors, dans les arbres, les hiboux noctambules – créatures d'ordinaire passives – poussèrent de petits cris perçants, comme s'ils répondaient à l'appel de la femme. Les hommes s'immobilisèrent sur-le-champ. Les yeux remplis d'effroi, mais prêts à faire usage de leurs lances, ils levèrent leurs torches et scrutèrent les ténèbres.

— *Il-luk ach tulk !* hurla Enliatu, agacé.

Pour faire taire la prisonnière, ses deux gardes tirèrent sur les lanières qui l'étranglaient. Et, à la seconde où elle se tut, le chœur invraisemblable des rapaces nocturnes cessa.

Le chemin grimpaît encore et encore. Les cèdres firent place à des pentes broussailleuses qui s'élevaient vers des hauteurs désolées et dentelées. La procession fit une pause. Enliatu franchit seul les derniers mètres couverts d'éboulis jusqu'à un feu aux belles flammes vives orangées. Les deux garçons qu'il avait envoyés plus tôt pour préparer le site à la lumière du jour étaient

agenouillés près du foyer. Ils tournaient le contenu de deux marmites de terre qui chauffaient sur le brasier.

Les gardes firent avancer la prisonnière.

Veillant à garder une distance de sûreté, Enliatu ordonna aux garçons de prendre à la fille ce qu'elle tenait. Quand ils s'avancèrent vers elle, elle serra plus fort le gros pot contre sa poitrine, et dès qu'ils essayèrent de le lui arracher, elle hurla. Les gardes tirèrent si fort sur les lanières que les veines du cou de la captive saillirent et que ses yeux parurent sortir de leurs orbites. Mais les garçons parvinrent à lui prendre le récipient. Elle se laissa alors tomber mollement à terre, le corps secoué de spasmes.

— *Ul cala*, dit Enliatu à l'aîné des deux adolescents. (« Ouvre-le. »)

Le garçon n'avait guère envie d'exécuter cette tâche, car il était certain que le bocal devait contenir les mauvais sorts de la femme.

— *Ul cala !*

Le garçon attrapa le couvercle de ses doigts tremblants et l'ouvrit prestement. Aussitôt, la lueur dansante du feu saisit un mouvement au plus profond du récipient posé sur le sol. Paniqué, l'adolescent sursauta et tomba à la renverse.

Sans se laisser impressionner, Enliatu s'avança et passa sa torche au-dessus du gros bocal ouvert. En apercevant la forme hideuse recroquevillée au fond du pot, il ne put s'empêcher de grimacer.

Les guerriers échangèrent des regards inquiets et attendirent les instructions de l'ancien.

Tout allait prendre fin ici ce soir, songea Enliatu. C'était tout au moins ce qu'il espérait. Sans tarder, il expliqua aux garçons ce qu'il attendait d'eux.

L'aîné des deux revint vers le foyer et glissa des barres de bois dans les poignées des marmites de terre brûlantes. Puis son camarade l'aida à soulever la première. Ils la placèrent au-dessus du bocal de la prisonnière et versèrent soigneusement le liquide visqueux fumant. Le récipient fut bientôt rempli à ras bord de la résine bouillonnante.

La prisonnière poussait des hurlements de protestation déchirants.

Et de nouveau les cris perçants des hiboux montaient de la forêt sombre comme pour lui faire écho.

Enliatu contemplait les ondulations concentriques qui se soulevaient à la surface luisante du liquide résineux. L'immonde occupant du bocal tentait de s'en extraire.

Pétrifié, le garçon replaça le couvercle. Il pesa fermement dessus jusqu'à ce que décroissent puis cessent les soubresauts dans le bocal. Il attendit encore un bon moment avant d'oser enlever ses mains.

Satisfait, Enliatu se tourna vers la prisonnière. À quatre pattes, elle grondait comme une louve. Des larmes traçaient des sillons nets sur ses joues poussiéreuses. L'homme et la femme se regardèrent avec des yeux qui exprimaient la même détermination. Enliatu n'avait pas le moindre doute : il avait en face de lui une bête sauvage déguisée, une créature de la nuit.

Entre ses dents, elle laissa échapper un sifflement rauque. De la salive ruisselait sur son menton. Elle gardait les doigts accrochés à son collier perlé, un objet qui provenait de sa terre natale. Était-ce ainsi qu'elle communiquait avec l'autre monde ? se demanda Enliatu. En tout cas, il était certain qu'elle était en train de le maudire et d'invoquer ses esprits démoniaques pour le tuer.

L'heure était venue.

Il fit un signe aux gardes. Ceux-ci la forcèrent à s'allonger sur le sol, visage vers le ciel, et lui maintinrent les membres écartés. Le plus grand des guerriers s'avança. Il tenait fermement d'une main le manche d'une énorme hache. Sa lame de bronze reflétait les flammes orangées du brasier. Il s'accroupit à côté de la captive, attrapa une pleine poignée de ses cheveux au sommet du crâne et tira la tête en arrière pour exposer la chair tendre de la gorge. Sans perdre de temps, il leva sa hache et la rabattit en un mouvement précis sur le cou de la femme.

La lame trancha la chair et le muscle et fit jaillir une gerbe de sang qui sembla rutiler dans la lumière du feu. Un deuxième coup de hache féroce plongea plus profondément dans la gorge béante pour dissocier les vertèbres, le sang infâme giclant sur le visage et la poitrine de l'homme. Il lui fallut encore assener deux autres coups avant que la tête soit séparée du tronc.

Poussant enfin un grognement satisfait, le guerrier lâcha sa hache et ramassa par ses boucles souples la tête tranchée. Mais son sourire s'évanouit dès qu'il fixa le regard noir qui semblait encore vivant. Même les lèvres douces esquissaient un rictus sarcastique.

Enliatu s'approcha du feu et pointa du doigt la seconde marmite frémissante :

— *Eck tok micham-ae ful-tha.*

Tenant la tête blême le plus loin possible de son corps, le guerrier la jeta dans la résine bouillante. Enliatu la regarda s'enfoncer lentement dans la sève opaque, au milieu d'un tourbillon de sang. Les yeux morts continuaient de le fixer d'un air de défi, comme si la malédiction de l'étrangère ne faisait que commencer.

Nord-est de l'Irak

De nos jours

— Plus de balles ! cria Jam à son commandant d'unité, accroupi à quatre mètres de lui derrière un bloc de calcaire massif.

Tout en gardant l'œil droit rivé à la lunette de son fusil, le sergent Jason Yaeger plongeait la main dans son sac à dos en peau de chèvre. Il en sortit un chargeur plein et le lança en douceur à Jam. Le métal brûlant de l'arme et la décharge de gaz que l'on voyait sortir de la gueule du canon ne faisaient pas forcément bon ménage.

— Baisse de régime ou tu vas l'enrayer !

Que dire d'autre, même si c'était précisément la raison qui avait valu son surnom à Jam¹ ? pensa Jason.

Son camarade éjecta le chargeur vide et mit le neuf en place avec un claquement sec.

« Cadeau » d'un trafiquant d'armes afghan itinérant, l'armement de l'unité était constitué d'un vrai méli-mélo d'armes russes. Mais, du même coup, le fusil de chaque homme avait une détonation spécifique, ce qui aidait Jason à tenir un compte approximatif des munitions dépensées. Jam avait la main lourde sur la détente de son AK-47 datant de la guerre froide – il l'écrasait plus qu'il ne la pressait. Les autres membres de l'unité géraient leurs tirs de manière beaucoup plus judicieuse.

Si les dix activistes islamistes encore debout avaient l'avantage du nombre et d'une position surélevée, l'art du combat faisait largement pencher la balance en faveur de l'équipe aguerrie de Jason. Cependant, la baisse flagrante de leur réserve de munitions n'aurait pu intervenir à un pire moment. Si les crapules qu'ils avaient en face d'eux appelaient du renfort, l'unité de Jason risquait d'être attaquée à revers sur le terrain plat découvert au pied des contreforts. Mais, pire encore, l'ennemi pouvait se faufiler dans le ravin tout proche et s'enfoncer plus profondément dans les monts Zagros – un paradis pour les rebelles, truffé de grottes, de défilés et de cols accidentés et labyrinthiques.

Et de l'autre côté de la frontière, l'Iran.

Il siffla Jam et, d'un mouvement de la main, l'envoya grimper la pente à

quatre pattes en se déportant légèrement sur la droite. Jason réprima une folle envie de gratter une irritation sous la barbe miteuse qui faisait partie de son « déguisement ». Avec elle, ses lentilles de contact qui faisaient virer ses yeux noisette au brun terreux, son hâle intense qui aurait rendu jaloux George Hamilton², sa tenue, composée d'une *galabia* peu flatteuse, d'une veste et d'un pantalon ample, auxquels s'ajoutaient un keffieh avec la cordelette *agal* pour le ceindre et des sandales, il aurait pu assez aisément passer pour un Bédouin. Ses camarades de l'unité étaient tous équipés comme lui.

Moins de deux secondes plus tard, il vit surgir un keffieh à carreaux rouges et blancs au-dessus d'un amas rocheux, puis une kalachnikov semi-automatique. Jason aligna les carreaux au centre de sa visée, glissa son doigt du pontet vers la détente et lâcha trois tirs successifs – un « groupé » parfait qui aurait atteint une pièce de dix cents en plein dans le mille. Dans sa lunette, il aperçut le petit nuage rose qui jaillit du foulard et les taches rouges qui se formèrent sur le tissu.

Mentalement, il pointa le nombre de cibles restantes : neuf.

En se baissant pour se remettre à couvert, il attrapa son sac à dos. Il commençait à s'éloigner lorsqu'une grenade ronde vola par-dessus le rocher, atterrit dans le sable et explosa. Après un saut de dix mètres, il retomba dans les broussailles d'un petit tertre rocailleux. De nouveaux tirs automatiques le prirent pour cible alors qu'il plongeait derrière le rocher pour s'abriter.

Tandis que les islamistes s'interpellaient en arabe – pas en kurde ? –, Jason sortit ses jumelles Victronix et scruta les deux positions ennemies. Le laser de l'appareil calcula automatiquement les coordonnées GPS tout en enregistrant les images filmées sur son mini-disque dur.

Replongeant sous la crête du tertre, il ouvrit une carte plastifiée du terrain pour vérifier la position exacte sur le plan quadrillé. Puis, dans sa poche de veste, il récupéra un SatCom – un téléphone satellite qui ressemblait à s'y méprendre à un téléphone cellulaire civil. Il appela la base aérienne du camp d'Eagle's Nest – le « Nid d'aigle » – installé au nord de Kirkuk. Un délai à peine perceptible suivi d'une infime tonalité numérique confirma qu'on cryptait la transmission. Une fois qu'elle fut sécurisée, le standardiste du QG prit la ligne et posa la première question d'authentification :

— Mot du jour ?

Il pressa le bouton Émission.

— Cadillac.

Tonalité. Temps mort.

— Couleur ?

Nouvelle tonalité numérique et nouvelle attente.

— Magenta.

Tonalité. Attente.

— Chiffre ?

Tonalité. Attente.

— Un-Cinquante-Deux.

Pause. Tonalité. Et enfin...

— Que puis-je pour vous, Google ?

Même sous le feu ennemi, Jason ne put s'empêcher de sourire. Il avait hérité de ce nouveau surnom quelques mois plus tôt, après avoir disputé une fameuse partie de Trivial Pursuit, version « bois quand tu réfléchis ». Jason était parvenu à faire le tour du plateau et à remplir son camembert sans même avoir à se décapsuler la moindre canette de bière. Les autres joueurs n'avaient pas connu la même réussite, mais ce n'était peut-être pas leur intention. La connaissance des faits abscons – « les trucs qu'aucun gars de vingt-neuf ans qui se respecte ne devrait savoir » – était le point fort de Jason. Qu'est-ce qu'il ne ferait pas pour avoir cette bière, maintenant...

— On va manquer de munitions. Transmettez, dit Jason à haute et intelligible voix par-dessus le *rat-tat-tat-tat* des armes en arrière-fond. On a encore neuf islamistes face à nous avec un peu d'artillerie légère. Envoyez un hélico pour leur taper dedans le plus vite possible.

Il fournit à l'opérateur la position exacte sur le plan quadrillé et les coordonnées INS de guidage inertiel.

— Que le pilote m'appelle dès qu'il sera en approche.

— Roger. Bien reçu. Je vous envoie Candyman. Il sera là-bas dans quatre minutes.

Il regarda l'heure sur sa montre de poignet toute simple. Puis il remit son téléphone satellite dans sa veste avant d'éponger la sueur sur ses yeux avec la manche de sa tunique.

Jason devait s'assurer que ses camarades n'étaient pas trop près des points d'impact prévus.

Il leva les yeux vers Jam. Celui-ci se trouvait à une bonne quinzaine de mètres plus haut sur la pente, tapi dans une ravine et maudissant la culasse bloquée de son arme. Il était vulnérable, mais à couvert.

Le long de la route au pied de la montagne, Camel était encore recroquevillé derrière le cadavre d'un chameau criblé de balles. Au cours des tout derniers mois, l'ancien sniper des marines Tyler Hathcock avait établi une étrange – voire parfois troublante – relation avec l'animal qui, associé à sa marque de cigarette favorite, avait inspiré son surnom. Au début de l'embuscade, Camel s'était servi du chameau pour abuser les islamistes. Il l'avait chevauché à cru sur la route étroite afin de bloquer le convoi ennemi approchant. Mais, quand l'attaque avait commencé, il s'était retrouvé coincé à découvert. Alors, sans hésiter, il avait mis pied à terre, abattu son pote à bosse d'une balle dans l'oreille et l'avait utilisé comme un bouclier étonnamment efficace.

Sacré Camel.

Non loin de ce dernier, il repéra Dennis Coombs, surnommé Meat³ en raison de sa stature imposante. Rien que du muscle de bon fermier de l'Oklahoma. Il était coincé derrière le véhicule qui avait occupé la tête du convoi islamiste, un pick-up Toyota sérieusement mitraillé. Sur le siège

conducteur gisait le corps d'un Arabe, l'arrière de la tête ouvert. De la matière cérébrale et du sang maculaient tout l'habitacle, conséquence des trois premières balles que Jason avait tirées de cinquante mètres vers l'œil gauche de sa cible, au déclenchement des hostilités.

Derrière le Toyota s'alignaient les trois autres camions abandonnés par l'ennemi. Autour d'eux, le sol était jonché des corps de huit Arabes morts. Derrière le capot du deuxième véhicule apparaissait par instants le turban rouge du dernier homme de Jason, Hazo. Traducteur, facilitateur, intermédiaire, le Kurde de quarante-deux ans avait pour fonction d'être les yeux et les oreilles de l'unité. Ainsi était-il à la fois leur meilleur atout et leur pire handicap puisque, comme la plupart des chrétiens kurdes, il refusait de manipuler une arme. Rien qu'une tête, sans muscles, mais un sacré chic type. Jason supposa qu'Hazo était en position fœtale en train de réciter des neuvaines. S'il ne bougeait pas de là, il serait parfaitement en sécurité.

Jason se mit à plat ventre pour ramper vers l'amont. Quand il releva les yeux afin d'observer l'ennemi, il n'apprécia guère ce qu'il vit. Juste derrière une saillie rocheuse protectrice, deux Arabes venaient de déballer une longue caisse en polyéthylène qu'ils avaient sortie du Toyota avant de filer à pied vers la montagne. Sur l'arme couleur sable qu'ils assemblaient, on pouvait distinguer des marquages en cyrillique. Un troisième homme portant un turban noir préparait un obus de mortier.

— Merde !

Jason reprit ses jumelles pour scruter l'espace aérien vers l'ouest. À une dizaine de kilomètres au-dessus de l'horizon, il finit par repérer l'oiseau noir qui approchait à grande vitesse. Encore deux minutes, estima-t-il. Il avait besoin de gagner un peu de temps avant que les gars aux lance-roquettes passent à l'action.

Il se positionna derrière un V naturel dans le rocher. Pas franchement le meilleur angle de vue, et seuls les turbans des cibles étaient visibles, mais il allait faire avec. Jason cala la crosse de son fusil de précision SVD – l'arme des snipers russes – contre son épaule droite, puis il regarda dans sa lunette et visa le turban noir. Il se redressa légèrement, distingua le visage barbu anguleux et...

Pop-pop-pop.

Les balles atteignirent leur objectif et la gerbe rosâtre confirma la mort.

L'obus tomba de la main de l'homme et roula hors de vue. Aussitôt, les deux turbans blancs plongèrent pour récupérer la roquette et disparurent du champ de vision de Jason. Celui-ci se baissa derrière son rocher. Dans la poche de sa veste, le SatCom vibra. Il le récupéra et pressa le bouton Réception.

— Ici, Candyman. À vous, Google.

— Il reste trois cibles en position un... avec des fusils et un RPG. À vous.

— Bien reçu. Et en position deux ?

— Cinq tireurs. À vous.

— Vous m'avez mâché le travail. Je pensais qu'on allait savoir un peu d'action.

— Désolé, Candyman.

Après avoir remis le téléphone dans sa poche, Jason reprit son fusil et son sac, puis continua de gravir un peu plus la pente dans l'espoir d'obtenir une meilleure vision des deux turbans blancs. Mais il ne parvenait qu'à apercevoir par moments des bras ou des jambes. Seulement, vu la nécessité d'économiser le peu de balles qui lui restaient, c'était la tête qu'il devait viser ou rien du tout. Tout ce qu'il espérait, c'était que ces types ne réussiraient pas à charger le RPG-7 avant le début de la frappe aérienne.

Cependant, de l'endroit où il se trouvait désormais, il pouvait observer les islamistes coincés dans la seconde position : quatre hommes en entourant un cinquième plus grand qu'eux. Jason pointa son fusil dans leur direction et stabilisa sa mire sur un Arabe trapu et joufflu à la barbe broussailleuse. Soudain, celui-ci bougea, ce qui permit à l'Américain de mieux voir la silhouette au centre du petit groupe. Lorsque Jason aperçut le visage sinistre cadré dans sa lunette, son cœur fit un bond dans sa poitrine.

— Pas possible, murmura-t-il.

Toutefois, ce visage dur et sombre, lié à un nombre incroyable de victimes, était reconnaissable entre mille. Bon sang, que faisait-il ici ? L'envie folle, viscérale, de presser la détente envahit Yaeger. Mais si en toute connaissance de cause il abattait l'homme le plus recherché du terrorisme international, il susciterait une tempête et un bordel sans nom. Les directives étaient écrites noir sur blanc pour une bonne raison, se dit-il. Ce n'était pas encore le moment. Pas maintenant. Il zooma rapidement sur le visage avec ses jumelles et enregistra les images.

En hâte, il reprit son SatCom et utilisa le canal analogique-talkie-walkie pour contacter les autres membres de l'unité.

— Personne ne tire sur la position deux. Je répète : pas de tir sur la position deux.

Les battements de rotor de l'Apache AH-64 devenaient plus audibles de seconde en seconde. Jason se laissa retomber en arrière pour regarder l'hélicoptère de combat qui approchait dans une trajectoire parfaite.

Une seconde plus tard, le téléphone satellite vibra sur le canal numérique et il pressa une nouvelle fois le bouton Réception.

— C'est vous, Candyman ?

— Bien reçu, Google. Vous êtes prêt ?

— Oui, mais ne tirez pas sur la position deux. Je répète, ne tirez pas sur la position deux. Terminé.

— Reçu. Qu'en est-il de la position un ?

Jason jeta un coup d'œil par-dessus les rochers. Il entrevit un turban blanc qui apparut et disparut presque aussitôt. Puis, à son tour, le tube lance-roquettes entra dans son champ de vision et en ressortit. L'Américain n'avait

toujours pas d'angle de tir correct.

— Hydra sur position un. Tapez dedans, répondit Jason.

— Bien reçu. Restez couché et bouchez-vous les oreilles.

Quinze secondes plus tard, l'Apache arriva à portée de frappe. Le capteur laser dans l'ogive de son nez se fixa sur les coordonnées GPS précises de l'empilement rocheux. Soudain, une paire de missiles Hydra 70 s'arracha des ailettes de l'hélico.

Jason risqua un dernier regard vers la position un. Il vit le tube lance-roquettes RPG-7 dépasser du rocher, avec cette fois une roquette bien fixée à son extrémité. Ça allait se jouer à très peu de chose.

Il se baissa, jeta son fusil à terre, plaqua ses mains contre ses oreilles et s'adossa au rocher. Dans le ciel bleu cristallin, les missiles filaient en laissant derrière eux deux lignes nettes de fumée d'échappement. Une vision terrifiante !

Mais le spectacle n'était pas terminé et Jason assista à une scène tout aussi remarquable : alors que les missiles passaient en sifflant au-dessus de sa tête, le RPG-7 cracha sa roquette, qui alla toucher l'un des Hydra – pas assez fort toutefois pour faire sauter l'ogive de la fusée, mais suffisamment pour la dévier de la trajectoire prévue.

Le premier Hydra frappa la position un de plein fouet. L'onde de choc retentissante qui secoua la butte fit claquer les dents de Jason et précéda de peu une vague de chaleur intense.

Une fraction de seconde plus tard, le second Hydra détona et le sol trembla plus fort encore. L'écho de l'explosion se répercuta dans les montagnes.

Jason regarda l'hélico virer brutalement sur le flanc pour éviter la roquette tremblotante. Elle vola encore cinq secondes avant de plonger vers un verger de dattiers, où elle se fracassa, en une petite boule de feu orange.

Alors qu'il ôtait les mains de ses oreilles bourdonnantes, un turban blanc en loques et maculé de taches rouges descendit du ciel en flottant et atterrit à ses pieds. Au même instant, une odeur de chair brûlée lui chatouilla les narines.

Levant son fusil, Jason bascula le sélecteur sur le mode rafale. Puis il dévala la pente en veillant à ne pas glisser avec ses sandales sur le sang recouvrant le flanc de la colline. Arme à hauteur d'épaule, il balayait l'espace du bout de son canon, guettant le moindre mouvement dans les parages du monticule pulvérisé. Rien. Et comme la fumée et la poussière empêchaient de voir quoi que ce soit du côté de la position deux, il se détendit, se remit à couvert derrière un rocher et attendit. Il scruta la zone avec soin à travers la lunette de son fusil. Aucun signe d'activité.

Un petit vent d'ouest dispersa rapidement la fumée.

Plus bas, Camel sortit de sa planque et attaqua la pente au pas de course. Pour le couvrir, Jason ouvrit le feu vers la position des islamistes, jusqu'à ce que son camarade atterrisse à ses pieds dans un vrai plongeon sur marbre⁴.

— Sain et sauf ! exulta Camel.

Il souriait d'une oreille à l'autre comme un écolier en récréation.

Y a des gars qui sont nés pour ça, songea Yaeger, avant d'observer plus attentivement le visage de l'ancien marine. On aurait dit qu'il avait plongé sa tête dans un seau d'hémoglobine.

— Pas de bobo ?

— Moi, je vais bien. Mais mon chameau est mort. Pourquoi avoir épargné la seconde position ?

— Fahim Al-Zahrani s'y trouve.

— Quoi ! s'exclama Camel.

Sur son front plissé par l'étonnement, le sang caillé du chameau se caquela comme de l'argile sèche.

— Impossible, continua-t-il. Selon l'Intel⁵, il est en Afghanistan.

— Ils se trompent. Ce ne serait pas la première fois.

— Tu en es sûr ?

Jason tapota ses jumelles.

— Je te montrerai les images plus tard. C'est le grand type au milieu. Mais n'oublie pas une chose : le Pentagone le veut vivant. Donc, essaie de ne pas l'abattre et on rentrera à la maison beaucoup plus vite.

Soudain, Jam cria à Jason :

— Ils se sauvent !

Armes pointées, Yaeger et Camel se jetèrent chacun d'un côté du rocher.

La fumée noire était encore assez épaisse pour offrir un semblant de couverture aux Arabes, mais Jason reconnut avec soulagement la grande silhouette dégingandée. Deux de ses complices l'entraînaient vers l'amont. Quant aux deux derniers Arabes, ils suivaient avec une seconde caisse en polyéthylène.

Jason et Camel s'élancèrent à leur poursuite, bientôt rejoints par Meat, sorti de sa cachette pour fermer la marche.

De son côté, Jam surgit de la ravine où il avait trouvé refuge et se mit à courir le long de la crête pour les intercepter perpendiculairement. S'il brandissait son AK-47 de manière menaçante, il savait qu'il ne pourrait guère faire autre chose qu'intimider les islamistes avec son arme enrayée, et au mieux ralentir leur progression.

La nasse se refermait.

Quand Jason ressortit du rideau de fumée, il constata que les Arabes ne se dirigeaient pas vers la crevasse percée dans le flanc de la montagne, mais vers une échancrure dans la falaise qui ressemblait à l'entrée d'une grotte. À en juger par les flammes léchant l'affleurement rocheux juste au-dessus de l'ouverture et les cicatrices toutes fraîches dans la paroi dont un pan entier était tombé au bas de la pente, Jason devina que c'était là le point d'impact du missile Hydra dévié.

Dès que les Arabes eurent disparu dans l'anfractuosité, Jason ralentit l'allure et fit signe aux autres de se mettre à couvert.

Pas moyen de savoir ce que les Arabes tramaient, et leur courir après dans une grotte ne serait guère malin.

L'impact seul avait-il pu produire une cavité aussi profonde ? se demanda-t-il. Et pourquoi allaient-ils se coincer là-dedans ?

1- *To jam* : en anglais, « s'enrayer ». (N.d.T.)

2- Acteur américain né en 1939, réputé pour son teint hâlé. (N.d.T.)

3- En anglais, « viande ». (N.d.T.)

4- *Home plate slide*. Plongeon qu'un joueur de base-ball fait en atteignant une base, et notamment la quatrième, le marbre (*home plate*), pour marquer un point. (N.d.T.)

5- Abréviation d'*Intelligence* utilisée pour désigner le renseignement militaire. (N.d.T.)

2

À l'abri derrière un rocher, Jason observait l'ouverture à la jumelle. Pas de signe du petit groupe de jihadistes, mais quand il zooma, il remarqua un détail singulier : à environ deux mètres à l'intérieur de la grotte, une forme rectangulaire encadrait le vide noir – comme une porte ouverte. En grossissant encore, il repéra des têtes de boulon bordant les lignes nettes qui n'avaient rien de naturel.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? murmura-t-il.

Quelqu'un siffla.

Baissant les jumelles, Jason se tourna vers Meat. Il tendait le doigt vers un objet fumant gisant non loin de l'endroit où il était caché. Même à distance, Jason pouvait dire sans problème que le quadrilatère métallique mutilé et noirci était la porte arrachée à l'encadrement qu'il venait de repérer. De prime abord, il estima qu'il faisait approximativement un mètre vingt sur un mètre quatre-vingts et avait l'épaisseur d'un gros annuaire téléphonique. En son centre, il y avait un gros volant d'ouverture comme on s'attend à en trouver sur une trappe de sous-marin. Les parties intactes de la porte révélaient qu'elle avait été peinte aux couleurs de la montagne pour se fondre dans celle-ci. Sur ses bords, on distinguait encore les vestiges d'un filet de camouflage militaire. Le dispositif avait dû être assez efficace, pensa-t-il, pour que personne ne l'ait repéré jusque-là. L'ouverture était assurément positionnée assez haut pour tromper un œil nu.

Et si les islamistes n'avaient jamais eu l'intention de traverser les montagnes ? Peut-être qu'ils se dirigeaient vers cet endroit depuis le départ ? Ne s'agissait-il pas d'un bunker ?

Pourtant, Jason avait bien vu les Arabes marquer un temps d'arrêt avant de s'engouffrer dans l'ouverture, comme s'ils étaient tout aussi surpris que lui de trouver ce passage. Dans tous les cas, dès lors que cette cavité ne pouvait être strictement imputée à l'impact, il était plus que probable que la porte de sécurité protégeait une grotte s'enfonçant profondément. Très profondément. Les réseaux de galeries sinuant sous ces montagnes pouvaient en remontrer aux plus impressionnantes catacombes de Rome.

Il avait lu dans son manuel de campagne que les monts Zagros étaient nés de la collision tectonique préhistorique entre les plaques arabe et eurasienne. La chaîne dentelée s'étendait sur mille cinq cents kilomètres

depuis le nord de l'Irak jusqu'au détroit d'Ormuz, dans le golfe Persique au sud. Certains de ces pics atteignaient 4 500 mètres (plus hauts que le pic Pike dans le Colorado, avait-il remarqué). Les grottes et galeries résultaient de l'érosion des roches plus tendres à l'intérieur des montagnes. Cependant, l'apport le plus notable des Zagros à la région – apport qui n'avait pas au demeurant que du positif – avait pris la forme de dépôts sédimentaires coincés sous les contreforts orientaux : les vastes champs pétrolifères de l'Iran !

De la caverne jaillit soudain une sorte de *pschiit* assourdi, comme le bruit du gaz qui s'échappe au moment de l'ouverture d'une canette de soda. Puis une lueur aveuglante envahit le vide noir au-delà du cadre rectangulaire. Jason entrevit la silhouette d'un projectile accompagnée d'un bruit retentissant. Immédiatement, une boule de feu se forma à l'entrée de la grotte, projetant des ondes de chaleur le long de la pente. D'énormes fragments de roche volèrent dans toutes les directions.

Les Américains se mirent à couvert tandis qu'une pluie de débris tombait autour d'eux.

Une pierre de la taille d'une balle de *softball*¹ frappa Jason pile entre les omoplates et il se retrouva plaqué au sol. D'un coup, il sentit tout l'air s'extirper de ses poumons. Une douleur fulgurante remonta sa colonne vertébrale et redescendit dans ses bras. Il roula sur le dos tout en se cambrant avec des gémissements de souffrance. Pendant cinq secondes, il ne vit rien d'autre que du blanc. S'il n'avait pas porté un gilet en kevlar sous sa tunique, le choc l'aurait probablement laissé paralysé.

Des pas rapides crissèrent sur la rocaille et s'arrêtèrent près de lui.

— Ça va, Google ?

Il cligna les yeux et inspira plus posément.

— Oui, je ne mourrai pas encore cette fois.

Jam l'aida à se relever et Jason fit jouer ses omoplates pour dissiper la douleur.

— Ça va te laisser une marque, dit Jam.

Yaeger remarqua alors que la joue gauche de son camarade était rouge et cloquée, et que les boucles noires de sa nuque avaient grillé.

— Tu peux parler, répondit Jason avec une grimace.

L'autre se frotta la zone de poils brûlés.

— J'étais un peu trop près quand le missile est sorti. Mais après tout, j'avais besoin d'un bon coup de rasage.

Jason leva les yeux vers l'ouverture dans la falaise. Un nuage de fumée grise s'en échappait. Mais surtout, l'encadrement de la porte disparaissait maintenant derrière le grand pan de paroi effondré. Il secoua la tête, quelque peu hébété.

— C'était un RPG... pas vrai ? J'ai à peine eu le temps de voir.

— Oui, c'en était un.

Encore une fois, mains sur les hanches, le sergent ne put s'empêcher d'agiter tristement la tête.

Meat, Camel et Hazo les rejoignaient au petit trot.

— Tout le monde va bien ? demanda Jason au trio.

— Super, grommela Meat.

Mais, en voyant Jam, il s’avança vers lui avec un rictus de dégoût.

— Qu’est-ce qui est arrivé à ton visage ?

Le relent de barbe brûlée lui apporta la réponse.

— Ah. Je déteste cette odeur... de poils grillés, maugréa-t-il. Merde, je vais vomir.

Il secoua la tête violemment.

— Tu peux parler, Dracula, lui renvoya Jam. Ce masque de sang fait admirablement ressortir tes yeux.

— Ha, ha, très drôle...

— OK, mecs, les coupa Jason.

Pour les combattants de première ligne, les poussées d’adrénaline s’accompagnaient toujours de moments d’euphorie – au moins si vous étiez toujours debout quand les balles cessaient de voler. C’était comme un trip de camé : plus ils en avaient, plus ils en voulaient, et c’était ça qui les faisait sans cesse repartir au combat. Mais cela rendait aussi ces « shootés » plus difficiles à contenir.

— Content de voir que tout le monde va bien. Vous avez tous noté, j’en suis sûr, que nous avons un nouveau problème.

Il montra du doigt la falaise fumante.

Camel sortit une petite boîte en fer-blanc de sa veste, l’ouvrit et y prit une pincée de tabac à chiquer. Pour se faire passer pour un musulman abstinent, un patch antitabac aurait été beaucoup plus discret, mais la mastication faisait passer à coup sûr l’envie de fumer.

— Ça me paraît plutôt bien, dit-il. Les enturbannés sont allés s’enterrer tout seuls.

Il commença à se remplir les joues de tabac.

Pendant ce temps, Jam avait tiré un couteau de chasse aiguisé de sa ceinture et entrepris de raser sa barbe brûlée qui empestait vraiment.

— Moi, j’ai plutôt l’impression qu’ils ne veulent pas qu’on les suive, estima-t-il.

— Je suis assez d’accord, l’appuya Meat.

— Ces grottes..., intervint Hazo d’un ton calme, mais un tantinet trop bas, comme à son habitude. Les tunnels peuvent mener n’importe où. Ce n’est pas bon. Ils pourraient trouver une issue. Peut-être de l’autre côté de la montagne... peut-être à un kilomètre d’ici.

— Ou ils sont simplement allés s’enterrer, insista Camel avant de projeter un crachat brunâtre sur les rochers. Ils sont allés se terrer dans un trou. Exactement comme ton copain Saddam.

Le Kurde fronça les sourcils.

De son côté, Jason considérait que les deux hypothèses étaient plausibles.

— Allons voir cette porte de plus près.

Il leur fit signe de le suivre, puis se dirigea vers elle.

Lorsqu'il s'agenouilla à côté du panneau rectangulaire, Jason put sentir la chaleur qui continuait d'émaner du métal noirci. Il examina soigneusement toute la surface en quête d'un détail parlant : le nom du fabricant, une plaque gravée, un symbole peint ou des inscriptions en arabe. N'importe quoi. Mais il ne trouva rien.

— On va la retourner, indiqua-t-il à ses camarades. Couvrez-vous les mains. Ce truc est encore brûlant.

Ils s'y mirent tous les cinq pour la renverser. La porte retomba dans la pierraille avec un crissement sourd.

— Elle pèse plus que ma femme, grommela Camel.

— Oh non, ta femme a quelques kilos de plus, corrigea Meat en faisant mine de la connaître intimement. Mais positive : ça fait toujours quelques kilos de plus à aimer.

Alors que les autres ricanaient, Camel cessa soudain de mastiquer.

— On se calme, préféra les arrêter tout de suite Jason.

Il avait déjà repris sa position accroupie près de l'huis pour reprendre son examen. Le verso de la porte était le côté tourné vers l'intérieur quand elle était en place. Les gonds déformés semblaient provenir d'une chambre forte de banque. Quant au volant d'ouverture, il était complètement tordu en forme de bretzel sur cette face-là. Mais il n'y avait toujours pas la moindre marque révélatrice. Pas même sur les tranches de la porte.

— C'est de la construction militaire, observa Meat.

— Tu es un vrai génie, persifla Camel entre ses dents.

L'autre fit mine de l'ignorer et enchaîna :

— Ça doit être une des planques de l'ancien régime. Un abri antiatomique, sans doute.

— Mince, on va peut-être enfin trouver là-haut des ADM² planquées, ajouta Jam.

Jason se releva.

— Je ne sais pas ce qu'il y a dans cette montagne, mais ça doit être superimportant pour qu'on l'ait protégé comme ça.

— Hé, attends. Tu as raté quelque chose, là, signala Jam.

Il montrait du doigt un angle de la porte où une partie du filet de camouflage avait fondu dans le métal.

— Ici, précisa-t-il de la pointe de son couteau après s'être rapproché.

Puis il se redressa et entama le rasage de la moitié indemne de sa barbe.

Jason se mit à genoux et se pencha pour mieux regarder. Un objet rectangulaire était pris dans le filet, légèrement plus grand qu'une carte de crédit. Plus épais aussi.

— Bien vu.

Quoi que ce fût, la chose s'était pris une bonne claque, comme la porte. Jason essaya de la dégager en passant les doigts sous ses bords. Mais

l'enveloppe plastique était collée au métal encore chaud. L'Américain sentit une tape sur son épaule.

— Tiens, lui dit Jam.

Il lui tendait son couteau à barbe modèle Rambo.

— Merci.

Glissant la lame sous l'objet, Jason parvint à le décoller. Des filaments de plastique fondu s'effilochèrent en dessous, comme un chewing-gum collé sous une chaussure, par une chaude journée. Jason laissa les fils refroidir avant de les couper.

— Tu devrais te coller ce truc sur le visage, Jam, s'esclaffa Camel. Ça t'irait bien.

Après avoir rendu le couteau à Jam, Yaeger tourna et retourna l'objet, léger et de couleur gris taupe. Sur sa face supérieure, on devinait une photo maintenant indiscernable. Peut-être un cliché d'identité. Un trou était percé au centre d'un de ses bords les plus courts, sans doute pour y passer une attache ou un cordon.

— Ça ressemble à une carte de bibliothèque ou quelque chose comme ça.

— Un badge d'identification, avança Meat.

Jason acquiesça.

— Il y a probablement une puce à l'intérieur, continua Meat. Tu sais, comme une carte magnétique.

Jason lui tendit l'objet. Au sein de la petite équipe, Meat jouait aussi le rôle officieux de technicien polyvalent, notamment pour les questions informatiques.

— Tu penses pouvoir l'ouvrir... et y trouver des données indiquant à qui elle appartenait ?

Meat prit la carte et la retourna.

— Elle a l'air sacrément cramée. Je vais voir ce que je peux faire, répondit-il sans s'engager.

— Débrouille-toi pour y arriver, répliqua Jason. Maintenant, il faut qu'on pénètre dans cette grotte. Et vite. Malheureusement, vu la situation, on va avoir besoin d'aide.

Tout le monde comprenait ce qu'il voulait dire. L'hypothèse ne ravissait personne, mais aucun d'entre eux n'avait d'argument à opposer. Ils atteignaient là la limite de leur autonomie.

À contrecœur, Jason sortit son téléphone satellite et transmit au standardiste du QG une demande d'envoi immédiat d'une section de marines vers sa position.

1- *Softball* : littéralement « balle molle ». Sorte de base-ball se pratiquant sur un terrain plus petit et avec une balle moins dure que le base-ball classique. (N.d.T.)

2- Armes de destruction massives (en anglais, WMD, *Weapons of Mass Destruction*). (N.d.T.)

Las Vegas, Nevada

Tout en achevant une communication téléphonique professionnelle, le pasteur Randall Stokes examinait discrètement la séduisante journaliste du *Vegas Tribune* assise de l'autre côté de son bureau géant en acajou. Mais Mme Ashley Peters était trop occupée à compulsuer ses notes sur les rouages internes de la cathédrale Notre-Sauveur-en-Christ pour s'en rendre compte. Elle devait avoir dans les vingt-huit, vingt-neuf ans, estima-t-il. Quelque peu conservatrice avec ses boucles brunes tirant sur le roux ramenées en chignon et ses lunettes de grande marque qui semblaient n'être là que pour faire joli.

— Écoutez, une cathédrale sans carillon, c'est comme un ange sans ailes, dit-il à son correspondant, ou un moteur quatre cylindres dans une Corvette.

Il marqua une pause tandis que l'autre devait lui répondre.

— Je sais, je sais. On a déjà vu tout ça, continua Stokes.

Il remarqua que Mme Peters prenait des notes abondantes avec un stylo en nacre, pendant que son regard sagace balayait les bibliothèques qui s'alignaient le long d'un mur : elles regorgeaient de traités sur la paix du monde et l'évangélisme, de biographies de grands hommes et de généraux dont Alexandre le Grand, Gengis Khan, Napoléon et Patton... Quand, parmi la collection, elle repéra *Guns, Germs and Steel*¹, ses sourcils dessinés avec soin s'arquèrent. Puis elle se tourna vers le mur opposé où étaient exhibés dans des cadres les diplômes, certificats, citations et autres médailles de guerre de Stokes à côté de tout un ensemble de photos. Quand il la vit regarder subrepticement cette exposition, il claqua des doigts pour capter son attention et lui fit signe d'aller regarder de plus près.

La jeune femme se leva avec un sourire et se dirigea vers l'impressionnant assemblage de photos. Son stylo ne tarda pas à reprendre son rythme effréné sur le bloc-notes.

— Dites à l'architecte que ce sera comme ça, et pas autrement. Rappelez-lui que *nous* sommes les clients, gronda le pasteur dans son téléphone.

Sur ce mur, pensa-t-il, il y avait de quoi satisfaire la curiosité biographique de n'importe quel journaliste : Randall Stokes au premier plan et au centre avec des dignitaires internationaux ; Randall Stokes aux côtés de

décideurs d'Hollywood ; Randall Stokes serrant les mains de secrétaires d'État, de présidents et de généraux sur une période couvrant trois administrations présidentielles. Il nota que Mme Peters s'était arrêtée plus longuement sur le cliché où on le voyait en compagnie du pape.

Continuant à parcourir le mur, elle en arriva au portrait d'un très jeune élève officier des marines en tenue d'apparat. Puis vinrent des photos d'un Randall Stokes en parfaite condition physique, dans les vingt ans et quelque, avec ses copains de guerre, souriants et armés jusqu'aux dents, au milieu des décors ravagés d'une demi-douzaine de zones de combat – Koweït, Bosnie et Bagdad, entre autres. Elle admira son épée mamelouke étincelante d'officier des marines fixée à un crochet. Enfin, elle acheva son tour avec les photos expressives qui saisissaient Stokes dans son rôle le plus familier désormais : en train de prêcher aux foules, son « troupeau » de fidèles qui ne cessait de croître. Dans les deux derniers cadres s'affichaient des couvertures du magazine *Time* reprenant la matière de certaines de ces photos.

— N'ayez pas peur de montrer un peu de fermeté, d'accord ?

Il y eut une nouvelle pause juste avant que Stokes achève sa conversation :

— Que Dieu vous bénisse.

En reposant le téléphone, il laissa échapper un soupir exaspéré et croisa les mains sur sa poitrine.

— Excusez-moi, dit-il à la journaliste. Je dois m'occuper de trop de choses moi-même, ces temps-ci.

Il leva les yeux au ciel.

— Il n'y a aucun problème, répondit-elle.

La jeune femme revint vers son fauteuil et montra le mini-enregistreur numérique effilé qu'elle avait posé au bout du bureau.

— Vous êtes toujours d'accord pour continuer de l'utiliser ? demanda-t-elle.

— Bien sûr.

Elle pressa le bouton On de l'appareil.

— Où en étions-nous ? demanda le pasteur.

— À votre mégaéglise, lui rappela-t-elle.

Elle avait pointé son stylo vers la grande baie vitrée, ou plus précisément vers l'édifice étincelant de pierre, de verre et d'acier presque terminé qui se découpait sur l'arrière-plan de la tentaculaire métropole du jeu du désert Mojave.

— Et au fait que beaucoup la prennent pour un stade de sport, ajouta-t-elle.

Stokes se permit un petit rire.

— Il n'y aura pas de courses de supercamions ou de matchs de hockey ici, je vous assure.

— Nombreux sont ceux qui parlent de vous comme d'un Joseph Smith² moderne. Votre prosélytisme, maintenant votre temple en plein désert..., dit-

elle d'un ton presque accusateur souligné par un mouvement de son sourcil gauche.

Avec un geste dédaigneux de la main, Stokes esquaissa un rictus méprisant.

— Madame Peters, je n'ai pas, moi, retranscrit la parole de Dieu à partir de tablettes d'or recouvertes d'hiéroglyphes.

Ce n'était toutefois pas l'exacte vérité, ne put-il s'empêcher d'observer intérieurement avant d'enchaîner :

— Je laisse ce genre de proclamations aux mormons.

L'interview continua avec d'innocentes questions sur la croissance formidable de l'Église et l'ambitieuse mission de Stokes, qui aspirait à transformer la foi non seulement en Amérique, mais dans tous les pays du monde – « baptiser le monde au nom du Sauveur Jésus-Christ, seul chemin vers la Rédemption et le Salut ». Elle posa ensuite des questions sur sa « retraite » de l'armée, qui, pour la plupart, demeurèrent sans réponse. Puis, avec beaucoup de diplomatie, la journaliste lui demanda de s'exprimer sur l'évolution de ses sermons à caractère essentiellement motivationnel vers un ministère universel. Pourquoi, selon lui, son nouveau message sur la Révélation rencontrait-il une telle résonance chez des chrétiens qui voyaient l'invasion américaine de l'Irak comme l'accomplissement de la prophétie de la fin des temps annonçant le retour du Christ ?

Comme Stokes l'avait imaginé, Mme Peters glissa bientôt vers des sujets plus sensibles quand elle l'interrogea sur les financements de cet extraordinaire projet architectural. Quels contributeurs donnaient tant d'argent à cette entreprise ? Pour s'aventurer sur ce terrain miné, la journaliste n'avait pas manqué de mettre habilement en avant tout son charme. La manœuvre avait commencé par quelques mordillements ingénus du bout de son stylo – un geste très modérément aguichant mais qui, Stokes dut l'admettre, développait un fort potentiel de distraction.

— Comme vous le savez, vos affiliations politiques passées et présentes ont suscité nombre de spéculations quant à l'origine des fonds de votre Église. Des rumeurs prétendent qu'une chaîne de télé de premier plan est en train de préparer un prime-time virulent révélant que de gros transferts d'argent auraient été opérés vers vos comptes. Des transferts qui ne pourraient être tracés...

Stokes leva une main.

— Madame Peters, laissez *60 minutes* spéculer sur tout ce qu'ils veulent. Le succès engendre toujours nombre de détracteurs. En ce qui me concerne, je vous suggère de vous en tenir aux faits.

— Qui sont ?

Pugnace, pensa-t-il. Avec un long soupir, les doigts croisés devant lui, il entrechoqua doucement ses pouces libres.

— Nos principaux contributeurs et bienfaiteurs ont choisi de demeurer anonymes, se contenta-t-il de répondre, comme le Christ Lui-même l'aurait

voulu.

— Je vois, se radoucît-elle.

Elle prit encore d'autres notes, puis coupa son enregistreur.

— Juste entre nous... Ça ne vous manque pas, tout ça ?

Elle montrait les photos militaires de la pointe de son stylo.

— L'action... La gloire ?

Voilà bien une vision de civile, pensa le pasteur.

— Les souvenirs de guerre ne sont pas comme les réminiscences émues d'un premier amour.

— C'est vrai, dit-elle. Une ex-petite amie pourrait vous prendre votre sweat-shirt favori ou vos CD..., mais pas votre jambe.

Il était notoire que la carrière militaire de Stokes avait basculé en 2002 quand, sur une route près de Mossoul, une bombe avait emporté sa jambe droite juste au-dessous du genou. Cependant, à l'empourprement des joues de son interlocutrice, le pasteur pouvait dire que la journaliste était parfaitement consciente d'avoir franchi avec sa remarque la ligne jaune de la correction.

Avec un petit sourire, il répondit :

— Je suppose que vous avez raison. Tout soldat laisse une part de lui-même sur le champ de bataille. Mais, pour certains d'entre nous, cela doit s'entendre de manière plus littérale.

Ashley Peters mordilla son stylo avec plus d'ardeur et revint à la charge :

— Je trouve simplement stupéfiant qu'après tout ça... après tout ce que vous avez vu... vous ayez trouvé Dieu. J'ai lu que c'est après votre...

Elle marqua une pause en quête du mot approprié.

— ... accident... qu'Il a commencé à vous parler. Est-ce exact ?

— Oui. Et je ne doute pas que vous ayez aussi lu que mes adversaires attribuent ma « révélation » à une névrose post-traumatique.

À dire vrai, ceux qui s'étaient penchés sur le cas Stokes ne se contentaient pas d'évoquer le traumatisme mental et physique qu'il avait enduré à la suite de sa violente mutilation. Ils allaient jusqu'à mettre en cause la drogue pyridostigmine – ou PB³ – qui avait été fournie aux troupes américaines pendant la première guerre du Golfe pour contrer les effets des agents chimiques, tels que les gaz de combat neurotoxiques. Au sourire de la journaliste, Stokes comprit qu'il venait de lui ôter bon nombre de ses effets.

— Tout cela n'est qu'un non-sens absolu, dit-il à haute voix vers l'enregistreur.

— Donc, Dieu vous *a* choisi ? Vous êtes un prophète ?

— Quelque chose comme ça, j'imagine, répondit-il en optant pour une position plus prudente.

La jeune femme reposa son stylo d'une manière indiquant explicitement que la question suivante serait encore en *off*.

— Mais vous L'entendez vraiment ? Quand Il vous parle, je veux dire.

— Parfaitement, confirma Stokes en levant les yeux vers le ciel.

Elle le regarda avec une sorte de fascination pendant un long moment.

— Waouh.

Maintenant, le pasteur voyait que les yeux félins de la femme portaient sur lui un regard évaluateur très impur. Le charisme agissait comme de l'herbe aux chats sur les ambitieuses du genre de Mme Peters. En dépit de ses quarante-six ans et de son léger « handicap », il avait veillé à entretenir un physique qui n'était que du muscle sur une large ossature d'un mètre quatre-vingt-trois. À cela s'ajoutaient une mâchoire forte, une chevelure encore coupée « haut et serré » – en *yule* – à la stricte mode militaire et un bronzage parfait qui faisait resplendir ses yeux verts. Il ne faisait aucun doute que l'article de Mme Peters mentionnerait sa présence imposante. Après tout, il était indéniable que cette image avait contribué à développer son statut de vedette.

Elle reprit son stylo et relança l'enregistreur. Son regard redevint froid et professionnel.

— Que pouvez-vous dire de toutes ces récentes turbulences économiques et politiques ? Pensez-vous qu'elles bénéficient au mouvement chrétien évangélique ?

Stokes haussa les épaules.

— Assurément, les humbles, même les non-croyants... sont contraints à l'introspection.

— Est-ce que la fin des temps est là ? Les Écritures et les prophéties sont-elles en train de se réaliser ?

Il pivota sur son fauteuil et se tourna vers la fenêtre pour regarder le centre-ville au loin. De nombreuses grues inactives trônaient au-dessus des squelettes de complexes de casinos inachevés. Même si ce n'était pas encore au sens littéral, le soufre et le feu pleuvaient sur Sodome et Gomorrhe.

— Il est bon de penser que le Jugement dernier peut intervenir à tout moment, n'importe quand.

— Mais pensez-vous que le Jugement de Dieu frappera des terroristes, comme Fahim al-Zahrani, pour leurs atrocités passées et les récentes attaques contre des édifices religieux dans le monde entier ?

L'expression du prêcheur devint grave.

Deux mois plus tôt, Fahim al-Zahrani – le dernier commandant en date d'al-Qaida arrivé sur la scène et, selon la rumeur, l'héritier présomptif d'Oussama Ben Laden – avait revendiqué la plus effroyable attaque depuis le 11 Septembre. Avec la crise économique mondiale dans laquelle continuaient d'être engluées les nations industrialisées et les politiques qui soutenaient alors de moins en moins une présence militaire massive dans la poudrière du Moyen-Orient, il avait parfaitement choisi son moment. Ses attaques de grande envergure sur des cibles faciles visaient à saper la structure même de la société occidentale. Al-Zahrani était comme un torero patient qui affaiblissait le taureau avant la mise à mort finale.

Pour répondre, Stokes baissa la voix d'une octave.

— Tout homme qui envoie des kamikazes poser des bombes dans des lieux saints comme la basilique Saint-Pierre ou l'abbaye de Westminster doit s'attendre à recevoir un châtiment éternel au-delà de l'imaginable. Même selon les normes de l'islam fondamentaliste, il est impensable d'assassiner des innocents à une telle échelle. Indépendamment de ce que l'on peut subir ici, sur cette terre, que l'on peut considérer comme juste ou injuste... aucune chasse à l'homme, aucune Cour suprême ne pourra jamais se comparer à la colère de Dieu.

La journaliste dut reprendre son souffle avant de continuer. Elle leva son stylo, s'éclaircit la gorge et enchaîna :

— À ce propos...

Elle survola sa liste de questions.

— ... avec l'inversion de la tendance concernant les récents retraits de troupes au Moyen-Orient, certains disent que nous pourrions bientôt nous embarquer dans une guerre sainte moderne, une nouvelle croisade entre l'Est et l'Ouest. Selon vous, une intervention militaire pourra-t-elle jamais changer la dynamique au Moyen-Orient ?

La réponse de Stokes fut tout sauf directe :

— Tant que chaque être humain n'aura pas accepté le Christ comme sauveur de l'humanité, la guerre des âmes ne s'achèvera pas.

Il n'en dirait pas plus.

Le téléphone bourdonna doucement sur le bureau. C'était la sonnerie spécifique d'une ligne spéciale et sécurisée.

— Veuillez m'excuser.

Dissimulant une soudaine appréhension, Stokes attrapa le combiné. Il écouta son correspondant, qui déclara avec calme et sans préambule :

— Ils ont trouvé la grotte.

Il laissa s'écouler quelques secondes avant de répondre.

— Je vois. Un instant.

Le prédicateur regarda la journaliste. Il couvrit le récepteur pour lui dire :

— Je suis désolé, mais nous allons devoir nous arrêter ici.

1- Littéralement *Fusils, germes et acier*. Livre de Jared Diamond paru en 1997 (qui lui a valu le prix Pulitzer 1998) et dont le sous-titre est Les Destinées des sociétés humaines (*The Fates of Human Societies*). Il est paru en France sous le titre *De l'inégalité parmi les sociétés : essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire* (Gallimard, 2000). (N.d.T.)

2- Le fondateur de l'« Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours », plus connue sous le nom d'Église des mormons. (N.d.T.)

3- Pour *Pyridostigmine Bromide*, c'est-à-dire bromure de pyridostigmine. (N.d.T.)

Irak

Tandis que Camel et Jam fouillaient les quatre pick-up que les Arabes avaient abandonnés au bord de la route, Jason se dirigeait à grandes enjambées vers la tente de commandement mobile rectangulaire que son équipe avait dressée dans le sens est-ouest au pied de la pente. Vue de loin, voire du ciel, avec son enveloppe extérieure en poils de chèvre noirs et son armature de bois toute simple, elle aurait pu passer pour une tente de Bédouin. C'était le but recherché : les Arabes évitaient les nomades presque comme les Occidentaux les gitans.

Cependant, les nomades n'étaient pas aussi nombreux dans le Nord que dans les régions désertiques plus méridionales comme l'Ash Sham proche-oriental, le Sahara, le Sinaï et le Néguev. En outre, une *bayt* – une unité familiale – bédouine voyageait traditionnellement avec femmes, enfants et un petit cheptel composé de moutons ou de chèvres. Il n'était donc pas surprenant que le petit groupe de Jason ait été approché, quatre mois plus tôt, par une patrouille des forces de sécurité irakiennes un peu trop zélée. Heureusement, deux marines accompagnaient les Irakiens et Jason avait pu les entraîner à part pour leur expliquer par le menu qu'ils jouaient tous dans le même camp. Les marines avaient fait réembarquer les Irakiens scrupuleux dans le Humvee¹ et la patrouille avait disparu aussi vite qu'elle était venue.

Jason ouvrit le rabat d'entrée et plongea dans la tente, où il faisait plus frais.

Les provisions entassées à l'intérieur laissaient juste assez de place pour disposer trois matelas la nuit (deux hommes devaient rester éveillés en permanence et les équipiers se relayaient donc pour monter la garde). Un pan de toit avait été enlevé pour laisser pénétrer la lumière. Écrasant de toute sa masse une malheureuse chaise de camping, Meat était assis devant une table pliante sur laquelle se trouvaient son ordinateur portable et le reste de ses équipements techniques.

Jason commença par boire avidement quelques gorgées d'eau de son bidon, puis il regarda son camarade qui tapotait sur le clavier de son ordinateur. Meat ressemblait au parfait terroriste, avec son keffieh à carreaux, son bronzage chocolat, sa barbe et ses sourcils noirs touffus ainsi que ses yeux sombres déterminés et brûlant d'une rage contenue. Mais, à la différence des

jihadistes qui s'excitaient sur des interprétations radicales du Coran ou la politique visqueuse du Moyen-Orient, Dennis Coombs cherchait de son côté à accepter l'idée d'une mère alcoolique, d'un père absent, de rivalités entre frères, de la pauvreté rurale dont il était issu et des infidélités en série d'une fiancée. Autant d'éléments qui avaient fait de lui une proie facile pour les recruteurs des marines et leur notoire pratique de la « conscription des pauvres² ».

— Ça donne quelque chose ? lui demanda Jason.

— Oui.

Meat eut un mouvement de tête vers la carte en plastique ouverte en deux.

— Si l'extérieur était grillé, l'intérieur était intact.

À l'aide d'une pince à épiler, il présenta à son chef la puce informatique ronde qu'il avait extraite du badge. De l'épaisseur d'une hostie, elle n'était pas plus grosse que l'ongle de son auriculaire.

— En somme, ajouta-t-il, comme j'aime mes steaks : grillés dehors et bleus dedans.

Jason sourit.

Meat prit une loupe pour examiner chaque côté de la puce.

— On ne voit aucune marque dessus. Rien. Les données qu'elle contient sont sans doute cryptées, elles aussi. Et, je parie, avec un code RSA³ ou quelque chose de semblable.

— Tu penses qu'elle servait à quoi ?

— En tout cas, c'est pas une carte de bibliothèque, ça, j'te l'dis. Je pencherais pour une puce IPS.

La puce de l'IPS – le service d'Identité et de Passeport⁴ des États-Unis –, se rappela Jason, donnait accès à tout un système de données biométriques – des dossiers cryptés contenant le scan de la rétine, les empreintes de l'utilisateur, ainsi que d'autres éléments d'identification personnelle à caractère unique.

— Pas d'inquiétude, cependant, s'empressa de dire Meat. Je suis sûr qu'on peut la craquer.

Jason regarda le colosse tandis que celui-ci connectait à l'ordinateur un appareil USB rectangulaire pas plus grand qu'un jeu de cartes : un lecteur de données high-tech développé par la NSA⁵, que Meat utilisait pour récupérer les informations contenues dans les passeports biométriques.

Coombs plaça la puce sur la surface plate du lecteur.

L'interface du logiciel se lança sur l'écran du portable. Il ne fallut que quelques secondes au lecteur de la puce pour identifier le protocole, trouver sa clé et restituer les données.

— Ça n'a pas traîné, observa Jason.

— Tu comprends pourquoi il y a de bonnes raisons de s'inquiéter du cyberterrorisme.

En déroulant les informations biométriques, il finit par matérialiser à

l'écran ce qui ressemblait à une photo de passeport – le visage d'une séduisante Occidentale d'une trentaine d'années. Meat ne put réprimer un sifflement appréciateur.

— Mignonne.

La perplexité se lut sur le front de Jason quand celui-ci se pencha pour mieux regarder.

— Ça n'a pas de sens, dit-il. Elle n'a rien d'une Irakienne.

La brunette aux yeux verts avec une peau parfaite ressemblait en effet à un mannequin pour une pub Revlon.

— Je confirme, renchérit Meat en faisant défiler les informations. Il s'agit de Mme Brooke Thompson. Euh, correction, du *professeur* Brooke Thompson. Une femme, comme tu peux le voir... Citoyenne américaine... Née le 19 avril 1975... Pointée la dernière fois à 15 h 02, le 2 mai 2003. Pas de numéro de Sécurité sociale, mais il y a celui de son passeport.

— Qu'aurait-elle fait ici ? réfléchit Jason à haute voix.

— Sans compter que c'était juste après la bataille de Bagdad, rappela Meat. Ce secteur était alors une zone de combat.

— Transmets ces données au siège et demande-lui d'envoyer immédiatement un agent la voir pour la contrôler.

— OK.

Jason attendit que Meat achève l'appel sur son téléphone satellite, puis crypte le fichier de données avant de le balancer via le satellite au siège de la Global Security Corporation à Washington, DC.

— Autre chose ? demanda enfin Dennis Coombs.

Jason détacha les jumelles de son cou et les tendit à Meat.

— Tiens, jetons un coup d'œil sur les vidéos que j'ai prises tout à l'heure.

Meat connecta le disque dur des jumelles à son ordinateur portable à l'aide d'une connexion FireWire. Un nouveau programme se lança à l'écran.

— Dis-moi ce que tu cherches et je figerai l'image, lui dit Meat.

Yaeger s'approcha de l'écran pour visionner l'enregistrement qui défilait à rebours. Les images en haute résolution étaient d'une netteté parfaite. Enfin, Jason repéra ce qu'il attendait.

— Là !

Meat pressa une touche pour immobiliser l'image.

— Zoome sur le grand type au milieu.

— Al-Zahrani ?

— Tu l'as dit.

Meat relança l'enregistrement dans le sens de défilement normal. Il s'écoula une bonne minute avant qu'il repère un plan qui lui parut la meilleure vue frontale du visage de l'islamiste. Il figea l'image, créa un cadre autour de la tête de l'homme, puis zooma dessus. L'agrandissement se pixellisa avant de se préciser à l'écran.

Meat se rejeta en arrière sur sa chaise et se passa la main dans la barbe.

— Merde, Google. T'as raison. C'est lui.

— On doit en être sûr à cent pour cent.

Meat tendit la main vers le portable.

— C'est pas un visage qu'on oublie.

— Fais-moi plaisir et soumets-le à une reconnaissance faciale.

Avec un soupir, Meat se redressa pour pianoter sur le clavier. Il ouvrit le logiciel biométrique dans une nouvelle fenêtre, importa l'image et lança l'analyse. Le programme décomposa la photo en utilisant les lignes virtuelles qui mesuraient quatre-vingts points nodaux entre les iris, les oreilles, le menton et le nez, ainsi que différents autres traits saillants. Dix secondes plus tard, il avait obtenu une « empreinte » précise du visage. Utilisant un signal crypté, il se connecta au réseau satellite de l'armée et envoya une requête au serveur du FBI. Son habilitation lui permit de récupérer les éléments biométriques d'Al-Zahrani dans la base de données de l'agence fédérale. Puis il demanda au programme de les comparer à l'« empreinte » du visage de leur « client ».

— Correspondance aussi parfaite que possible, rapporta Meat. Vois par toi-même.

Tandis qu'il prenait connaissance du résultat, Jason sentit que son excitation le disputait à une certaine appréhension.

— Imagine qu'on attrape vivant cet enfoiré ? exulta Meat. On serait de sacrés héros. Sans parler de la récompense. T'imagines ? Dix millions ? On pourrait laisser tomber tout ce cirque de mercenaires et se retirer.

Il souleva légèrement les sourcils.

— Exact. Mais tu ne saurais pas comment t'occuper, pouffa Jason.

La « chasse » donnait un sens à leur existence et leur permettait d'exorciser leurs démons. De retour chez eux, une petite fortune ne contribuerait guère à dissiper les souvenirs obsédants à cause desquels ils s'étaient retrouvés ici.

Meat s'abandonna un instant à ce rêve de retraite, puis le remisa au fin fond de son esprit pour se fixer sur quelque chose de plus réaliste.

— Je prendrais au moins quelques permissions... Je mangerais des steaks au fromage au lieu de rations militaires et de rats rôtis. Je pourrais même chier dans de vraies toilettes et pas dans un simple trou avec des mouches des sables me piquant le cul. Tu comprends ? Juste me soulager avec dignité.

— Je me contenterais d'une douche correcte, dit Jason en se grattant la barbe.

Puis, redevenant sérieux, il demanda à Meat :

— Où est le Snake ?

— Là-bas, dit Meat.

Il désignait une caisse assez volumineuse couverte d'une peau de chèvre. Jason se dirigea vers elle.

— Viens me donner un coup de main. On va retourner là-haut... Je

voudrais jeter un coup d’œil à l’intérieur de cette grotte.

1- Nom courant du *M998 High Mobility Multipurpose Wheeled Vehicle* (HMMWV, restitué phonétiquement en Humvee), un véhicule de transport de troupes léger multifonctions, construit par AM General, et qui a remplacé la traditionnelle jeep. En déclinaison civile, il a donné le Hummer H1. (*N.d.T.*)

2- *Poverty Draft*. Une discrimination économique attestée des recruteurs de l’armée américaine visant à choisir leurs « volontaires » pour le front parmi les classes les plus économiquement faibles avec peu de perspectives d’avenir. (*N.d.T.*)

3- Pour Rivest (Donald), Shamir (Adi), Adleman (Leonard), les trois fondateurs d’un algorithme de cryptographie asymétrique à double clé (publique et privée), système très utilisé dans les différents échanges électroniques. (*N.d.T.*)

4- *Identity & Passport Service*. (*N.d.T.*)

5- *National Security Agency*, l’agence gouvernementale des États-Unis, souvent surnommée « les Grandes Oreilles », chargée de la collecte et de l’analyse de toutes les formes de communication. (*N.d.T.*)

Las Vegas

Il en fallait beaucoup pour déstabiliser Randall Stokes. Après des années passées derrière les lignes ennemies à côtoyer le diable, la plupart des facteurs de stress de la vie paraissaient très ordinaires. Pourtant, quand son correspondant lui avait rapporté ce qui venait de se passer en Irak, le prédicateur avait senti un goût amer au fond de sa gorge.

Le risque que quelqu'un tombe accidentellement sur l'installation de la grotte avait toujours existé. C'était pour cette raison qu'ils avaient mis au point tout un ensemble de protocoles de sécurité autour du programme, dont des fils tendus en travers des passages pour détecter toute personne non autorisée susceptible de franchir le sas principal.

Mais même lui n'aurait jamais pu imaginer ce qui venait de se produire, à peine une heure plus tôt. Une telle intrusion dépassait les frontières du possible. On atteignait là le summum de l'invraisemblable. Son informateur avait parlé de l'erreur de tir d'un hélicoptère de combat américain, un missile qui aurait dévié de sa trajectoire. Déjà cet incident pouvait paraître très étrange, mais qui aurait imaginé que ces activistes arabes allaient se précipiter dans les tunnels ? Ce ne pouvait être que le plan de Dieu. C'était la seule explication possible. Le temps était-il déjà arrivé ?

Il s'assit à son bureau et se tourna vers le grand écran LCD de son ordinateur pour rédiger un e-mail sécurisé. Le bref message indiquait en termes cryptés que des contre-mesures devaient commencer sur-le-champ. Étape 1 : nettoyage complet.

On ne pouvait totalement exclure que des indices oubliés sur place puissent susciter une enquête plus approfondie. Cela signifiait, hélas, que les collaborateurs extérieurs ayant participé au projet – les maillons les plus vulnérables – devaient être éliminés aussi rapidement que proprement. En effet, si d'une manière ou d'une autre les médias découvraient ce qui se tramait sur le site, l'un des scientifiques pouvait prendre peur et ne pas respecter l'accord de confidentialité qu'il avait signé.

Dans le disque dur crypté de son ordinateur étaient stockées les données vitales complètes de chacun de ces scientifiques – de leurs certificats de naissance aux différents éléments d'identité en passant par leurs numéros de Sécurité sociale, leur historique bancaire, leur cursus professionnel, leurs

références, leurs contacts familiaux et leurs dernières adresses connues. Il y avait même les photos de leur passeport et les informations biométriques contenues dans sa puce. Stokes attacha les huit profils de la liste à l'e-mail.

Au moment précis où il allait cliquer sur le bouton Envoyer, le petit carillon de son interphone de bureau retentit.

— Vraiment désolée de vous déranger, Randy.

— Je suis occupé. Qu'y a-t-il, Vanessa ? répondit-il d'une voix contrariée.

— M. Roselli est ici, dit-elle à mi-voix. Il insiste pour vous voir. Mais il n'a pas l'air bien... et il a aussi un comportement étrange. Dois-je appeler la sécurité ?

— Non. Ça va.

C'était même parfait, en réalité.

— Laissez-moi une minute, ajouta-t-il, puis faites-le entrer.

— Comme vous voulez.

Stokes revint vers son message électronique et supprima le profil numéro 4 intitulé « ROSELLI FRANK ». Il vérifia une dernière fois le contenu du courriel et cliqua une touche pour le crypter avant de l'expédier dans l'éther. Puis il se rejeta en arrière et s'étira tout en réfléchissant à la meilleure manière de gérer cette visite-surprise. Quand son regard s'arrêta sur la petite porte dans le mur du fond de son bureau, une idée lui vint. Une brillante idée !

Quinze secondes plus tard, la porte d'entrée à double battant s'ouvrit. Vanessa introduisit Roselli, qui s'avança d'un pas pesant dans la pièce, les mains plongées dans les poches de son pantalon en coton gaufré froissé.

— J'étais sur le point de courir à la poste, signala l'assistante. Avez-vous besoin que je reste ?

— Non, non. Allez-y, répondit Stokes.

Le pasteur se leva et fit le tour de son bureau. Vanessa avait raison : du haut de son mètre soixante-dix-sept, l'imposant coordinateur du projet semblait encore plus rubicond que d'habitude.

— Frank, fit Stokes d'un ton très présidentiel. Quelle surprise ! Quel est le problème ? ajouta-t-il tout en se rassoyant tranquillement dans son fauteuil de bureau.

Roselli s'était recroquevillé au bord du fauteuil de cuir des visiteurs, la tête dans les mains et les coudes posés sur les genoux. La sueur perlait sur son front barré par trois profondes rides parallèles et sa touffe de cheveux blonds et sales, décolorés par le soleil, ressemblait à un divot¹ mal replacé. Un coup de soleil avait rosi ses joues pleines et son nez bulbeux. Quant à ses yeux d'un noisette terne trop rapprochés, ils paraissaient également trop petits pour sa tête.

— Tu n'as pas entendu ? dit-il. L'alarme dans la grotte ? Dieu du ciel. Ils vont trouver...

Stokes leva une main pour l'arrêter tout de suite.

— Je suis au courant, répondit-il d'un ton neutre.

— Et tu es encore *ici* ?

Il écarta les bras avant de s'indigner :

— Es-tu devenu fou ? Que se passera-t-il s'ils...

— Calme-toi. Tu ne comprends donc pas ? C'est encore mieux que tout ce qu'on aurait pu espérer.

— Quoi ? Tu es malade ?

— Allons, allons, Frank..., tenta-t-il de l'apaiser.

Mais rien ne pouvait calmer Roselli.

— Je t'avais pourtant dit que ça pouvait arriver ! continua-t-il sur sa lancée avant de pointer son index boudiné sur le pasteur. On aurait dû sceller définitivement l'ouverture.

Il secoua la tête, l'air consterné.

— Par le Christ, nous savions que ce foutu sas risquait d'attirer l'attention.

— Et selon toi, sans porte, comment serait ressorti ce qu'il y a à l'intérieur ?

Incapable de fournir la moindre réponse à cette question, Roselli leva les yeux au ciel.

— Laisse-moi te rappeler que c'était un missile, Frank. Un missile qui a accidentellement dévié de sa trajectoire. Désolé, mais nous n'avions pas en effet envisagé cette hypothèse.

Stokes se releva.

— Bon, on a des choses à se dire, mais personne ne doit les entendre, enchaîna-t-il sur un ton de conspirateur.

Il fit signe à Roselli de le suivre et le précéda vers la petite porte à l'autre extrémité de son bureau.

Roselli soupira, puis se leva à son tour pour le rejoindre. Sur le seuil de la porte ouverte, il hésita un instant et examina le digicode fixé au chambranle. Il inclina légèrement la tête pour apprécier l'épaisseur de l'huis – douze centimètres, peut-être quinze. Puis il risqua un coup d'œil à l'intérieur.

— C'est quoi, cette pièce ?

— Ma galerie privée. On pourra y parler plus librement.

Le pasteur offrit à son interlocuteur un sourire apaisant. Il posa une main sur son épaule et l'invita à franchir le seuil.

La spacieuse galerie aveugle hébergeait une impressionnante collection d'objets antiques exposés dans de robustes vitrines. La plupart des antiquités provenaient du Moyen-Orient, estima Roselli. Cela n'avait rien de surprenant : Stokes était obsédé par tout ce qui avait un lien avec la Mésopotamie ou la Perse. Dans les étagères qui s'alignaient du sol au plafond le long des murs, des dizaines de petites tablettes d'argile étaient entreposées avec soin comme des bouteilles de vin derrière d'épaisses portes de verre. Le visiteur apercevait aussi des bijoux, des poteries ainsi que des outils et des armes de l'âge du bronze.

Mais Roselli remarqua surtout les trésors exhibés au centre de la galerie, qu'il connaissait bien... très bien même.

Sur un large socle de granit se dressait une énorme plaque de roche calcaire, qui devait faire environ un mètre quatre-vingts de haut sur un mètre vingt de large. Sur la face avant du monolithe, un relief élaboré représentait deux bêtes ailées – mi-humaines, mi-léonines –, des esprits se faisant face, de profil, comme s'ils s'apprêtaient à exécuter une danse de séduction. C'était le grand bloc de pierre qui scellait hermétiquement l'entrée de la grotte et qu'ils avaient enlevé pour le remplacer par une porte métallique résistante.

Dans les vitrines entourant ce monolithe, Roselli repéra certains des objets maudits qu'ils avaient exhumés du plus profond du labyrinthe : un assortiment de tablettes d'argile sur lesquelles étaient gravés d'anciens pictogrammes et des symboles cunéiformes, un magnifique collier de coquillages – des porcelaines – rutilants, une grosse jarre d'argile recouverte de motifs peints et dont le singulier contenu demeurerait emprisonné dans une résine dure comme le roc. Mais la vitrine la plus proéminente était recouverte d'un voile. La seule pensée de ce qui pouvait se trouver à l'intérieur le fit frissonner.

— Tu dois être complètement malade... pour garder ici tous ces... trucs.

— T'imagines-tu que quelqu'un pourrait deviner la réelle provenance de ces trésors ? Je suis un pur collectionneur, Frank. Arrête d'être parano, lui conseilla Stokes avec délicatesse.

— Parano ? Sais-tu ce qui va arriver, si quelqu'un trouve ce que nous avons laissé dans cette grotte ?

Il blêmit en imaginant les conséquences dramatiques.

— Bon sang, réveille-toi, continua-t-il. Que va-t-il se passer si ces agents américains pénètrent à l'intérieur... et s'ils meurent tous ?

Mains dans le dos, Stokes s'approcha de la plaque de pierre et la contempla un long moment.

— Quand Dieu chassa Adam et Ève du jardin d'Éden, les chérubins furent postés devant l'entrée pour que les humains ne puissent jamais plus réintégrer ce paradis. Les gardiens sacrés...

— L'heure n'est pas au prêche évangélique, fulmina Roselli. On a besoin de se concentrer sur la grotte. Qu'allons-nous faire ?

Stokes haussa les épaules avant de répondre.

— Quand tu vois comment la grotte a été découverte... eh bien, ne crois-tu pas que seul Dieu a pu en être l'inspirateur ?

— Foutaises.

— Je comprends ton trouble, dit Stokes.

— Bon sang, oui. Ça, on peut dire que je suis troublé.

— Allez, commençons par boire quelque chose. Ensuite, on va réfléchir à tout ça. Tu veux un scotch ?

Le scotch... Encore un autre talon d'Achille de Roselli.

Dans un réflexe pavlovien, Roselli se passa la langue sur les lèvres. Puis

il soupira et laissa ses doigts courir sur sa touffe de cheveux.

— Volontiers.

— Sec ?

Faisant mine d'être blessé par la question, Roselli se contenta de hocher la tête.

— Parfait, dit Stokes avant de lui tapoter le dos. Tout va bien se passer. Je te le promets. Je reviens dans une minute.

Le pasteur pivota sur sa jambe valide et sortit.

Roselli se retourna vers le centre de la pièce et fixa la vitrine voilée. Sous l'effet de l'air pulsé par les ventilateurs au plafond, les pans du tissu soyeux ondulaient. À moins que quelque chose ne remuât en dessous ? La curiosité fut la plus forte et il s'avança prudemment. Avec quelque appréhension, il tendit la main et commença à soulever l'étoffe. Mais le claquement soudain de la porte qui se refermait le fit sursauter. Inquiet, il regarda vers l'entrée.

— Stokes ?

Le mécanisme de fermeture se remit en position avec un bruit sourd.

— Stokes !

De l'autre côté, Stokes tapa un code sur le boîtier fixé dans l'encadrement de la porte et activa le verrouillage hermétique. Les cris de Roselli franchissaient à peine les murs épais. Bientôt, tout redeviendrait silencieux.

1 - Une motte de gazon sur un parcours de golf. (N.d.T.)

6

Les poings de Roselli le lançaient tandis qu'il frappait encore et encore sur la porte. À chaque coup, il laissait une marque de transpiration sur le métal froid. Sa fureur l'empêchait encore de comprendre que toute tentative de sortie de la chambre close était vouée à l'échec.

Roselli avait aussi voulu ouvrir les vitrines scellées contenant les outils en bronze, dans l'espoir de se servir d'une hache ou d'un burin pour forcer la serrure. En outre, tous les meubles de la pièce étaient vissés au sol. Et, ne trouvant aucun accessoire mobile susceptible d'être utilisé comme masse, il se retrouva contraint d'essayer de briser les vitres renforcées avec ses poings. Naturellement, cet effort se révéla une pure perte de temps et d'énergie. Au demeurant, même s'il était parvenu à s'emparer d'un de ces outils, il savait que le bronze primitif, trop fragile, n'aurait aucun effet sur la porte de sécurité.

Il ne pouvait donc guère faire plus que s'abandonner à une puérile manifestation de colère.

Au plafond, les ventilateurs continuaient de ronfler. Mais, au lieu de contrôler la température et de supprimer les éléments contaminants, le système actif avait basculé sur une procédure d'extraction de l'oxygène présent dans la pièce. Une odeur d'ozone envahissait l'espace.

Roselli se tourna, s'adossa à la porte en signe de défaite et se laissa glisser sur le tapis berbère. Il dénoua le nœud de sa cravate et déboutonna le col de sa chemise. Balayant encore une fois la pièce du regard, il maudit l'absence de fenêtres ou de portes de secours. Et, vu l'étroitesse des conduits d'aération qu'il avait repérés, même une souris n'aurait pas pu s'y glisser... Sans parler d'un homme de quatre-vingt-treize kilos dans la force de l'âge.

À chaque inspiration, sa respiration devenait plus laborieuse, plus superficielle, plus douloureuse. Il avait l'impression que des mains invisibles l'étranglaient lentement. La sombre réalité s'imposa à lui : il n'existait aucune issue. Cette chambre forte allait être son tombeau. Ironiquement, ce qui le mettait maintenant le plus en rage, c'était que le rusé pasteur ne lui avait même pas apporté son dernier scotch. Dire qu'ils avaient passé toutes ces années à se protéger l'un l'autre dans les zones de guerre les plus inhospitalières de la planète pour aboutir à ça...

— Puisque tu avais l'intention de me tuer, tu aurais pu au moins être un

minimum sympa une dernière fois, grommela-t-il.

Il se demanda où Stokes allait se débarrasser de son corps : chez lui, où sa femme supposerait que son fort taux de cholestérol et sa tension excessive avaient eu raison de lui ? À son bureau, où sa secrétaire ronchonnerait qu'il avait finalement réussi à se tuer à la tâche ? Ou dans la chambre du Caesar's Palace Hotel, où on conclurait qu'il payait l'addition d'une accumulation de pertes au jeu et d'une consommation d'alcool exagérée ?

— Sale pervers, éructa-t-il d'une voix faible.

Ses poumons en manque d'air avaient de plus en plus de mal à faire monter et descendre sa poitrine. Quant à ses sens, ils commençaient à se brouiller.

Peut-être s'agissait-il d'une juste fin pour avoir aidé Stokes, ces dernières années, à mettre en œuvre son plan fou de domination du monde. L'Armageddon ! La fantasmagique ultime bataille apocalyptique. Et à Stokes, la justice viendrait-elle réclamer des comptes pour ce qu'il avait fait ? S'il existait un Dieu, comment pourrait-Il accorder la victoire à un pourri pareil ? Où étaient passés la bonne vieille colère divine, le châtiment et la foudre de Dieu ?

Déterminé à ne pas renoncer sans combattre, Roselli réfléchit au moyen de prévenir tous ceux que Stokes risquait de considérer comme des menaces. Dans sa poche de veste, il récupéra son BlackBerry, mais constata qu'aucune barre de réseau n'apparaissait à l'écran.

Dans un état presque léthargique, il se traîna vers le centre de la pièce en brandissant son téléphone le plus près possible du plafond, à la recherche du moindre signal. Rien.

— Génial, soupira-t-il de désespoir.

La pièce commençait à tourner autour de lui, aussi s'assit-il sur le sol et s'appuya-t-il contre le socle du monolithe.

Chaque respiration était un combat.

À l'aide du stylet de son assistant numérique, Roselli navigua dans son carnet d'adresses et se mit à tapoter un e-mail collectif : un avertissement à tous ceux qui avaient travaillé sur le projet, plus l'aveu de son implication dans un infâme projet dont les effets risquaient de menacer l'existence même de l'humanité. Ça devrait attirer leur attention, pensa-t-il. Peut-être qu'ainsi les scientifiques apprendraient comment ils avaient participé sans le savoir à une sinistre entreprise à côté de laquelle le projet Manhattan¹ passerait pour un vulgaire jeu d'enfants. Peut-être qu'ainsi ils arriveraient à se réunir et à réclamer justice. Cette possibilité lui rendit une étincelle d'espoir.

Tout révéler... en fin de compte, se dit-il.

Puis il prépara un second courriel, mais à celui-là il affecta une heure d'émission différée. Destiné à Stokes, ce serait l'ultime message qu'il lui adresserait. Sa petite vengeance depuis la tombe ! Quand il eut fini sa rédaction et qu'il le relut une dernière fois, il ne put s'empêcher de sourire, malgré le caractère lugubre de sa situation.

Roselli tapa les instructions d'émission pour les deux messages afin de s'assurer de l'exécution des deux tâches : tentatives d'envoi toutes les minutes jusqu'à ce qu'un signal soit détecté et la réception confirmée ; autodestruction des messages une fois la transmission réussie.

Sa respiration était de plus en plus sifflante et sa vision se mouchetait de quantité de petites taches.

De sa poche, il sortit un minuscule flacon de verre rempli d'une poudre blanche et décapsula son bouchon de caoutchouc. Avec le plus grand soin, il saupoudra le clavier du téléphone des granules visqueux. Puis il remit le flacon vide dans sa veste ainsi que le BlackBerry allumé.

Ensuite, il laissa ses bras retomber mollement sur le sol. La pièce paraissait rapetisser autour de lui comme pour le broyer.

Va brûler en enfer, Stokes, pensa-t-il.

Une minute plus tard, les ténèbres grandirent peu à peu depuis la périphérie de sa vision. Et tout bascula dans le néant.

¹- Nom de code du projet qui amena les Alliés à produire les premières bombes atomiques en 1945, dont l'une fut larguée sur Hiroshima et l'autre sur Nagasaki. (*N.d.T.*)

Irak

— Ne reste pas devant l’ouverture, rappela Jason à Jam. Inutile de te prendre une balle en pleine poire.

— Oui, maman, répondit Jam.

Après s’être hissé au sommet du tas de gravats qui bloquait l’entrée de la grotte, ce dernier avait dégagé assez de débris et de pierres pour permettre à Camel – assis à califourchon à côté de lui – de faire rentrer à coups de poing un mètre cinquante d’un tube de huit centimètres de large. Jason pouvait sans peine imaginer un ennemi de l’autre côté en train d’essayer de tirer quelques balles à travers le tube PVC.

— La voie est libre, indiqua Camel. Passe-moi le Snake¹.

De couleur sable, le câble flexible blindé audio-vidéo pendait en longues boucles autour du coude plié d’Hazo. Le frère Kurde passa à Camel l’extrémité opérationnelle de la ligne, équipée d’une lentille optique elle aussi blindée. L’autre extrémité du câble multiconducteur était connectée à une unité portable de la taille d’un grille-pain, dont l’essentiel était occupé par une batterie au lithium.

Camel commença à enfiler le Snake dans le tube en PVC.

— C’est bon ? demanda Jason.

— Oui, ça passe, répondit Camel. Ça glisse comme une coloscopie. Continue de dérouler, Hazo.

De son côté, Meat ouvrit le couvercle de l’appareil qui révéla un écran LCD et alluma l’unité. La configuration était semblable à celle d’un ordinateur portable compact : clavier standard, souris tactile, quelques commandes élémentaires. Dans la valise de transport, il récupéra un accessoire qui ressemblait à un joystick de jeu vidéo et le connecta à un port du panneau arrière de l’unité. Il pressa un bouton pour allumer le projecteur halogène intégré également à l’extrémité opérationnelle du Snake. Sur l’écran, l’image vidéo apparut dans toute sa clarté.

— Ça y est, nous avons des yeux, rapporta Meat.

Il replongea la main dans la valise, attrapa les écouteurs de l’appareil et les mit sur ses oreilles. Puis il ajusta le niveau audio du micro intégré.

Jason vint s’accroupir à côté de lui pour regarder les images de l’intérieur de la grotte.

Tandis que Camel introduisait davantage de câble dans le tube, la caméra continuait de descendre le tas de débris inégal quand, enfin, elle atteignit la pierraille.

— Arrête-toi, lui dit Meat.

Il ramena le joystick en arrière tout en pressant son pouce sur le bouton de commande. Comme un cobra charmé, l'extrémité du câble se redressa, mais une balance hydraulique intégrée permettait de garder la caméra sur un plan horizontal. Les premières images vraiment nettes resplendirent aussitôt.

— Nous sommes dedans, dit Meat.

Juste derrière l'entrée obstruée apparaissait une galerie d'environ deux mètres de large. Les parois parallèles lisses s'enfonçaient dans les ténèbres.

— C'est pas franchement la grotte typique, remarqua-t-il.

— Ça, c'est certain, acquiesça Jason qui examinait l'image avec soin, sans déceler de signe d'activité.

— OK, Camel, continue de le dérouler, lui lança Meat. Lentement et régulièrement.

— Tu as déjà perçu quelque chose dans tes écouteurs ? demanda Jason.

— Rien, répondit l'autre. Tout est silencieux à l'intérieur. Vraiment silencieux.

Jam redescendit du tas de gravats et aida Hazo à fournir plus de câble à Camel.

La caméra s'était à peine enfoncée de quelques mètres dans la galerie quand Meat crut repérer quelque chose sur les murs.

— Hé, tu as vu ça !

— Arrête-toi, ordonna de nouveau Jason à Camel.

L'image se figea.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il à Meat.

— Il y a quelque chose sur le mur gauche, répondit Coombs en plissant les yeux sur l'écran.

Il bascula le joystick pour obtenir un meilleur angle, puis fit un zoom arrière pour élargir l'image.

Quand celle-ci redevint nette, le spectacle qui s'offrit à eux stupéfia Jason : l'intégralité du mur gauche était recouvert de scènes sculptées. La figure centrale de cet admirable bas-relief était une belle femme qui tenait un objet cylindrique d'où émanaient des lignes ondulées. Autour d'elle, des hommes et des femmes assemblés lui présentaient des dons et de la nourriture. Un groupe faisait même une génuflexion, comme en adoration devant elle. Sous les pieds de la femme se répétait un motif spiralé en forme de nautilus.

— Waouh ! s'exclama Meat. C'est étrange.

Il fit un panoramique d'un côté à l'autre.

— Ça ressemble à une peinture murale, ajouta-t-il.

— Oui, fit Jason. Hazo, viens voir.

Le Kurde confia le câble enroulé à Jam et les rejoignit.

— Comment tu interprètes ça ?

Hazo plissa le front. Au bout de dix secondes, il secoua la tête.

— Je ne sais pas... Ah... mais cette rosette, ici !

Il tendait le doigt vers un bracelet au poignet de la femme.

— Ça signifie qu'elle est comme un dieu ou qu'elle est au moins... comment dites-vous ?....

Il cherchait le mot.

— Divine ? proposa Jason.

— Oui, c'est ça. Ça traduit la divinité.

— Donc, c'est une déesse. Une sorte d'icône religieuse.

— Je pense. Mais pas chrétienne. Et des musulmans n'autoriseraient jamais ces représentations. Pour eux, c'est très blasphématoire.

Pointant le doigt vers les motifs spiralés sur le bas-relief, Jason demanda :

— Est-ce censé représenter une rivière ?

— Heu, oui. Cette interprétation me paraît juste.

— Et qu'est-ce que c'est que ça, dans ses mains ?

Hazo secoua encore la tête.

— Un gros fruit... Euh, non... Peut-être un récipient. Et ces lignes...

Hazo pencha la tête de côté comme pour s'assurer de son hypothèse.

— ... c'est peut-être une lumière ?

— Ou quelque chose rayonnant de l'objet, compléta Jason.

Meat glissa vers le sergent un regard étonné.

— Quoi ? Comme de la magie ?

Il haussa les épaules.

— OK, gardons une trace de tout ça. Meat, prends des photos, puis continue de faire avancer la caméra le long de ce mur.

— Compris, dit Meat.

Pendant les dix minutes suivantes, Camel laissa filer davantage de câble dans le tube pour permettre à la caméra de s'enfoncer de plus en plus loin dans le passage. Les scènes du mur de gauche étaient de plus en plus troublantes. Dans chaque nouveau « cadre », les ondulations devenaient plus importantes. Très vite, Hazo avait émis l'hypothèse que ces spirales grandissantes représentaient une inondation croissante. Elle s'avéra quand des scènes ultérieures montrèrent des corps et des animaux emportés dans le courant figuré par des vagues allongées.

Cependant, l'aspect le plus troublant concernait l'évolution de la représentation du personnage féminin central. Au gré de l'histoire, ses « fidèles » du premier tableau avaient manifestement changé d'état d'esprit. Dans les scènes finales, on voyait des hommes la ligoter, puis la pousser avec des lances vers la montagne. Quant au tout dernier tableau, il mettait en scène l'abominable décapitation de la femme.

— Elle a dû vouloir leur faire un peu trop perdre la tête, plaisanta Meat tandis qu'il enregistrerait l'image sous un format photo. Et c'est elle qui l'a perdue.

Jason secoua la sienne.

— C'est pas drôle.

Au bout de la « bande dessinée », le mur était couvert du sol au plafond de rangées impeccables de caractères cunéiformes – c'est-à-dire en forme de coins, ou plus exactement de clous. Jason redemanda à Hazo de jeter un coup d'œil pour voir ce que cela pouvait signifier.

Cette fois, le Kurde fut prompt à répondre :

— Ça ressemble à un très ancien alphabet. Peut-être de Sumer.

— Sumer ? répéta Meat.

— La région sud de l'ancien Irak, lui indiqua Jason.

— Oui, renchérit Hazo. Du sumérien.

— Mais alors c'est quoi, cet endroit ? demanda Meat. L'un des vieux bunkers de Saddam ? Il aimait tous ces trucs du passé, pas vrai ? Il pensait qu'il était la réincarnation d'un roi babylonien ou quelque chose comme ça...

— Exact, dit Hazo. Le roi Nabuchodonosor.

Jason intervint :

— Des bunkers, on en a vu plein. Mais rien de semblable à ça.

Il se frotta le cou tout en vérifiant la longueur de câble optique restante.

— Poussons la caméra aussi loin qu'on peut. Et voyons si on repère quelque chose d'autre.

Meat réorienta la caméra dans l'axe de la galerie. Les parois taillées laissèrent soudain place à de la roche brute. Trois mètres plus loin, la caméra atteignit un embranchement.

— De quel côté on va ? demanda l'opérateur à son chef.

— À gauche.

— On continue, dit Meat à Camel. Tu continues de dérouler bien régulièrement.

À l'aide du joystick, il commanda au câble flexible de virer à la bifurcation.

— Tu penses qu'on a parcouru quelle distance à l'intérieur ? l'interrogea Jason.

Meat regarda le peu de longueur du Snake qui restait.

— Dix-huit mètres, peut-être vingt.

La lumière dispersait les ombres autour des affleurements du tunnel.

— Attends ! s'exclama Meat tout en pressant son index sur un écouteur. J'entends quelque chose.

Il appuya sur une touche du clavier et le signal audio se diffusa sur les enceintes intégrées de l'unité centrale. Baissant le casque sur son cou, il monta un peu le volume et écouta avec attention. Jason et Hazo se rapprochèrent de lui.

D'abord leur parvint distinctement un bruit de voix. Il ne faisait aucun doute que le dialecte était de l'arabe. Deux hommes, peut-être trois, estima Jason. L'échange était musclé, voire agressif. Pour le sergent, il s'agissait là d'un élément encourageant. Les Arabes n'avaient pas encore trouvé d'issue.

Après tout, ce tunnel n'était peut-être pas aussi étendu que ça.

— Ils voient la lumière, murmura Hazo, traduisant l'échange. Ils ne savent pas quoi faire.

Juste après, ils perçurent les bruits métalliques d'objets qui coulissaient et cliquetaient : des armes se préparaient.

— On devrait peut-être ramener la caméra..., commença Meat.

Sur l'écran, une forme brillante jaillit de l'angle d'un mur et clignota dans la lumière.

— C'est un miroir ? demanda Jason.

— Je crois, répondit Meat. On devrait vraiment ramener la caméra.

— Bonne idée, admit son chef. OK, Camel, ordonna-t-il d'une voix forte, ramène le câble.

Mais avant que l'ancien marine ait pu réagir, le petit clignotement disparut de l'écran, et presque aussitôt, l'un des islamistes surgit dans le cadre et se précipita vers la caméra. Son fusil en bandoulière ne représentait aucun danger, mais dans ses mains il tenait un rocher de la taille d'un melon. Quand il le leva bien au-dessus de sa tête, son visage poussiéreux se tordit sous l'effort. Toutes dents dehors, il gronda et jeta le bloc sur la caméra. La dernière image fut une vue nette des sandales crasseuses de l'homme. Et l'ultime son, un bruit sec qui retentit dans les enceintes de l'unité. Un fouillis de lignes envahit l'écran avant de laisser place à de la neige.

— Pas bon, dit Hazo.

— Argghh, s'étrangla Meat.

Camel tira le câble cinquante centimètres par cinquante centimètres, tandis que, derrière lui, Jam l'enroulait en boucles régulières. Une minute plus tard, l'extrémité écrasée sortit du tube, encore fumante et crépitante.

— Désolé, mon pote, dit Camel à Meat presque en excuse alors qu'il découvrait le dommage. Ce truc est foutu.

Il le lança à Jam.

— Au moins, on sait qu'ils sont encore là-dedans, résuma ce dernier.

— Je me disais la même chose, compléta Jason.

— Les gars ! s'écria Camel, le regard au loin.

Il cracha une chique de tabac sur le sol et tendit le doigt vers la plaine. Ses camarades se tournèrent de concert.

À trois kilomètres, un convoi militaire soulevait un nuage de poussière dans le crépuscule orangé flamboyant. Au-dessus de lui, un Blackhawk UH-60 suivait une trajectoire irrégulière pour reconnaître le terrain devant eux.

— La cavalerie arrive, grommela Camel.

Las Vegas

Quand le tambourinement étouffé s'arrêta enfin à l'intérieur de la chambre forte, Randall Stokes se dirigea tranquillement vers le bar. Il attrapa un verre sans pied sur l'étagère et se versa deux doigts d'un scotch single malt de grand prix. Sec ! Puis il sortit de la poche de sa veste une boîte à pilules en plastique, ouvrit le couvercle et prit un comprimé blanc de Zoloft, un antidépresseur.

Posant la pilule sur sa langue, il leva le verre en direction de la porte de son petit musée personnel.

— À la tienne, Frank.

Il but une gorgée de scotch et avala la dose de médicament. Puis il retourna s'asseoir à son bureau.

Il ne faisait aucun doute que devoir sacrifier pour le bien supérieur des hommes de valeur – des hommes loyaux – était très douloureux. Dans la vie militaire, on vous martelait que la fraternité primait toujours. La survie pouvait résulter d'un effort individuel, mais pas la victoire durable. On ne naissait pas combattant, on le devenait. Et c'était vrai de Frank Roselli.

Roselli avait été un atout très précieux. En Irak, il avait parfaitement coordonné le projet, ce qui, vu la logistique délicate et l'envergure considérable de la mission, n'était pas tâche facile. Même si c'était le « bébé » de Stokes, Frank s'était occupé du recrutement des compétences pluridisciplinaires qui avaient permis au projet de passer du concept à la réalisation. Il avait rassemblé une équipe d'archéologues et d'anthropologues renommés du monde entier et les avait amenés en plein cœur d'une zone de combat pour exhumer la plus grande découverte de l'histoire humaine. C'était encore Roselli qui avait conçu le protocole de sécurité ingénieux et évité les entrecroisements pour que chaque scientifique travaillant sur le site ne connaisse qu'une pièce du puzzle complexe de la grotte. Le plus impressionnant de l'affaire avait été sa brillante gestion de membres de haut rang du Congrès, du FBI et des forces armées, afin de collecter le financement et les moyens technologiques. Mieux encore : y compris pour les parties prenantes, l'ensemble de l'opération apparaissait dans le budget de la Défense sous la forme d'une simple ligne de débit anonyme au nom de la Sécurité nationale. La couverture de la mission était si totale que même les yeux

d'aigle des membres du cabinet présidentiel n'auraient accordé à ces crédits qu'un regard superficiel.

Stokes et Roselli avaient été ensemble depuis le début : ensemble pour les douze semaines d'entraînement des marines au camp de Parris Island en tant que jeunes recrues et pour l'épuisante marche de cinquante-quatre heures de la terrible épreuve finale du « Creuset » – le *Crucible* ; côte à côte à la cérémonie de l'« Emblème », pour recevoir leurs insignes ornés de l'aigle, du globe et de l'ancre ; ensemble encore à l'École des opérations spéciales des marines pour apprendre l'art tactique de la guerre « irrégulière ».

Les meilleurs amis du monde.

Des frères.

Se tournant vers la fenêtre, Stokes laissa son regard se perdre dans les reflets chamarrés qui dansaient sur le dôme de verre de l'église. Les couleurs tournoyaient et se métamorphosaient comme dans un kaléidoscope. En extase devant le spectacle, il repensa au désert du Koweït : les puits de pétrole au loin brûlant comme des torches dans une nuit aussi noire que du brut ; le froid mordant, paradoxal dans ce désert embrasé mais sans soleil. Il pouvait encore sentir le poids du paquetage de campagne de trente kilos sur son dos, les sept kilos du fusil de sniper M40A1, si gelé qu'il lui mordait les mains, et le sable s'immisçant dans ses boots de combat (en dépit des trois épaisseurs de bandes adhésives renforcées enroulées autour de l'ouverture de ses brodequins). Même la puanteur du brut en flammes paraissait fraîche dans ses narines.

Et là, juste à côté de lui, tout aussi vivant dans sa mémoire, il pouvait encore voir Roselli – avec vingt kilos de moins et tout en muscles –, le plus petit du groupe qui avait pourtant l'énergie et la force juvéniles d'un homme de deux fois sa taille. Il l'avait vu de ses yeux assommer une recrue d'un mètre quatre-vingt-dix d'un coup de boots simplement parce que celle-ci l'avait appelé Napoléon. Roselli était un coriace qui n'abandonnait jamais le combat. Il avait même sauvé la vie de Stokes en tuant d'un coup de baïonnette un soldat irakien qui tentait de l'attaquer au couteau.

Et comment Stokes venait-il de s'acquitter de cette dette ? En enfermant Roselli dans une pièce sans aération à l'aide de la seule arme à sa disposition : la tromperie ; une arme qui poignardait beaucoup plus profondément que la baïonnette. Il n'y avait rien de noble là-dedans, s'affligea le pasteur.

Il avala le scotch.

Puis, réprimant un sentiment sourd de dégoût de lui-même, Stokes se rappela que rien ne pouvait entraver le succès de la mission. Il y avait tant de choses en jeu. Un nouveau front avait été ouvert par les ennemis, un nouveau champ de destruction et de mort. La dernière génération de fanatiques était composée de jeunes gens désespérés et idéalistes aveuglés par des enseignements religieux radicaux sans aucune considération pour la moindre vie humaine – qu'il s'agisse d'infidèles ou d'innocents. Mais les chefs qui manipulaient en coulisses ces fantassins malléables étaient de très loin les ennemis les plus dangereux qu'il ait jamais rencontrés, un véritable cancer

sociétal faisant tout pour détruire la civilisation. Des ennemis qui n'étaient pas un pays, qui ne portaient pas d'uniforme, n'avaient ni généraux ni pouvoir centralisé ; des ennemis mus par une haine profondément ancrée contre laquelle aucune armée ne pouvait avoir de remède. Le monde industrialisé manquait de moyens et de courage pour provoquer des changements significatifs au Moyen-Orient. Laissée au soin des tactiques conventionnelles, cette guerre moderne pouvait durer des décennies, voire des générations. Du temps où il œuvrait en qualité d'agent antiterroriste, Stokes n'avait rien vu laissant entrevoir que quelqu'un avait une solution viable à long terme. Une chose était néanmoins certaine : au bout du compte, un seul camp demeurerait debout.

— Tout est pour le mieux, déclara une voix calme dans son dos.

Surpris, Stokes fit pivoter son fauteuil.

Il n'y avait personne dans la pièce.

Quand allait-Il Se présenter ?

— Oui, tout est pour le mieux, dit Stokes. Le travail de Frank était vital... mais il ne comprenait pas le grand dessein que nous visons.

— Peu y parviennent, mon fils.

Les yeux de Stokes fouillèrent le bureau en tous sens, en quête d'une apparition.

— Ils ont trouvé la grotte. Vous le savez, naturellement. Est-ce que cela met notre œuvre en danger ? demanda le pasteur.

— Il faut avoir la foi. Tout est conforme.

La voix lui parvenait de tous les angles à la fois.

— Et quand saurai-je que cela a commencé ?

— Cela a déjà commencé. Ne vois-tu pas les signes ?

Il n'y a effectivement pas de hasard, pensa Stokes.

— Oui, je les vois. Mais l'apothéose, l'extase suprême ? Quand va-t-elle arriver ?

Pas de réponse.

Le prédicateur balaya la pièce du regard. Il sentit la présence s'évanouir. Et disparaître.

Boston, Massachusetts

Alors que la neige recommençait à tomber, l'agent spécial de la GSC Thomas Flaherty quitta Huntington Avenue pour engager sa Chrysler Concorde de 95 dans Museum Road. En tournant, le véhicule passa sur une plaque de verglas et se mit à déraper. Mince ! Son cœur s'emballa. Agrippant le volant, le conducteur tenta de redresser la trajectoire en braquant brutalement vers la droite. Suis le virage, se dit-il. Finalement, les pneus accrochèrent du sel et de l'asphalte et il parvint à s'arrêter. Il lui fallut un moment pour reprendre sa respiration. Par chance, aucune voiture ne s'était présentée en sens inverse.

— OK, je me ressaisis.

Il accéléra délicatement et lentement. Maudite neige, maugréa-t-il.

Le long de la façade néoclassique du musée en pierre de taille granitique, les bannières promotionnelles étaient recouvertes de neige, mais il put sans trop de difficulté déchiffrer les mots « Trésors de Mésopotamie, 21 septembre-4 janvier ».

La dernière fois qu'il avait visité le musée des Beaux-Arts, c'était à l'occasion d'une sortie scolaire du lycée organisée par l'École de latin de Boston. Il avait une quinzaine d'années. Pas vraiment de quoi se vanter. De nos jours, il n'était pas facile de trouver du temps pour la culture. Tout au moins était-ce l'excuse qu'il se donnait.

Quand il se dirigea vers le trottoir, sa roue avant droite rebondit violemment sur un nid-de-poule au point de lui faire claquer des dents. Il tapota affectueusement son tableau de bord.

— Désolé, mon petit, dit-il à son vieux cheval de guerre.

Puis il positionna la transmission automatique de sa Chrysler sur Arrêt et coupa le moteur.

Dans le vide-poche central, il récupéra son BlackBerry et tapota le code PIN pour avoir accès à sa messagerie électronique sécurisée. Il y retrouva l'ordre de mission urgent qu'il avait reçu peu de temps auparavant du bureau de Boston de la Global Security Corporation. Et dix minutes plus tôt, un appel laconique lui avait confirmé que sa cible se trouvait actuellement au musée.

Le profil de la femme étant un peu long, il le lut à haute voix pour mémoriser les points clés :

— « Brooke Thompson. Naissance et scolarité à Orlando, Floride. Trente-deux ans. Sans enfants. Célibataire... »

Il marqua une pause et regarda de nouveau la photo séduisante pour essayer de comprendre cette contradiction.

Célibataire ? Elle devait traîner avec elle un ex-mari, un bagage émotionnel exacerbé, deux chats et un exemplaire bien fatigué de *Twilight*. Sinon, il ne comprenait vraiment pas comment c'était possible.

Au moins, le visage éminemment plaisant était assez facile à mémoriser.

Il continua de faire défiler les grandes lignes du profil.

— « Doctorat en paléontologie au Boston College... Professeur dans ce même établissement... Conservateur des antiquités moyen-orientales du musée des Beaux-Arts de Boston... » Et des récompenses, des distinctions et encore d'autres prix... Bla-bla-bla... « Vit dans Back Bay¹ sur Commonwealth Avenue. »

Satisfait, il enfourna le BlackBerry dans sa poche de manteau.

Tout en se préparant à affronter la fraîcheur extérieure, il ouvrit la porte qui gémit sur ses gonds. Il posa ses bottines sur la neige fondue et sortit de la voiture. Le froid mordant le glaça aussitôt jusqu'aux os. Un de ces jours, il faudrait qu'il pense à se munir de gants, peut-être même d'une écharpe. S'il n'avait pas été abonné au célibat, il aurait pu avoir quelqu'un pour lui rappeler ce genre de choses.

Plongeant les mains dans ses poches, il s'élança d'un pas vif vers l'entrée des visiteurs.

À l'intérieur, il se dirigea droit vers le comptoir d'accueil et demanda discrètement à la guide d'une soixantaine d'années, coiffée d'une choucroute, où il pourrait trouver le Dr Brooke Thompson, de l'équipe du musée.

— Vous arrivez juste à temps. Elle vient d'y aller. Tenez, prenez ça.

Elle lui tendit un programme sur papier glacé. Et comme elle le voyait troublé, elle ajouta :

— Sa conférence est fascinante. Vraiment. Et elle est adorable aussi, vous ne trouvez pas ? murmura-t-elle.

— Euh, oui, un vrai joyau.

— Juste après l'angle, à l'auditorium Remis.

Elle lui montra la direction avec un geste l'invitant à se presser.

— Dépêchez-vous !

À peine Flaherty eut-il franchi la porte de l'auditorium qu'un employé du musée se précipitait vers lui, un index sur les lèvres pour lui ordonner le silence. Sans un mot, il fit signe au nouveau venu de le suivre et traversa dans la pénombre le fond de la salle pour gagner l'aile latérale gauche. Il lui indiqua un fauteuil vide, six rangées plus bas.

Conservant son manteau sur lui, Flaherty alla s'installer, surpris de voir que la salle était presque totalement pleine. À cause du grand type assis juste devant lui et qui lui aurait semblé plus à sa place dans les vestiaires des Celtics au Fleet Center, il dut se livrer à quelques contorsions pour voir

correctement la scène principale.

L'immense écran qui la dominait et les sièges en gradins lui donnaient l'impression d'être venu regarder un film en Imax. Pour autant, la photo projetée à cet instant sur l'écran – celle d'un crâne poli et brunâtre avec une épaisse arête frontale, peut-être un singe ou un humain primitif – ne relevait pas franchement du film à grand spectacle.

Quand son regard se posa enfin sur la conférencière dont la voix sensuelle enjôlait le système audio, il ne put s'empêcher d'écarquiller les yeux.

Waouh !

Télécommande en main et micro-cravate rehaussant un tailleur-pantalon bleu marine qui épousait sa silhouette à la perfection, le Pr Brooke Thompson en personne évoluait avec aisance devant le podium central de l'estrade. Sur le BlackBerry, il n'avait vu d'elle que sa tête : une chevelure ondulée tombant sur les épaules, un long cou gracieux et un visage sortant tout droit d'une couverture de magazine. Mais en entier, elle était encore plus impressionnante. Elle semblait faire plus que le mètre quatre-vingts indiqué dans son profil. Et au regard de sa démarche souple et de ses courbes sveltes, on pouvait penser qu'elle suivait consciencieusement un régime et s'imposait un strict programme fitness. Ces différents paramètres contribuaient à expliquer le caractère majoritairement masculin de l'assemblée, pensa Flaherty en observant les auditeurs.

Enfin, il commença à se concentrer sur ce qu'elle disait. Ce qui lui donna une nouvelle occasion d'être impressionné. Brooke Thompson était une conférencière captivante. Si Flaherty pensait se moquer pas mal du sujet en apparence hermétique – intitulé sur le programme : « La Mésopotamie et les origines du langage » –, elle l'accrocha immédiatement.

1- Un des quartiers de Boston. Peut-être le plus cher de la ville et sans doute le mieux préservé sur le plan architectural avec ses édifices victoriens typiques du XIX^e siècle jouxtant des gratte-ciel. (N.d.T.)

— C'est donc autour de 11500 avant notre ère, poursuivit Brooke Thompson, que s'acheva le dernier âge glaciaire en date. La croûte de glace massive se retira pour découvrir la terre, tandis que sa fonte rapide provoquait une hausse spectaculaire du niveau des mers. Il s'agit en somme du cycle de réchauffement mondial le plus récent, et il n'est pas attribuable à des émissions de centrales thermiques au charbon ou de 4×4 .

Quelques petits rires secouèrent l'assistance.

— Les Néandertaliens avaient disparu depuis longtemps...

Elle pointa le doigt vers le crâne toujours affiché sur le grand écran.

— ... que ce soit à cause d'une guerre territoriale contre des humains primitifs ou, comme certains scientifiques l'ont suggéré, à cause d'une dilution génétique par reproduction avec les Homo sapiens. En 6000 avant notre ère, les humains modernes sont florissants. Ils domestiquent du bétail pour se nourrir et se vêtir. Le long des rives fertiles des cours d'eau, ils plantent des graines pour faire pousser leur propre nourriture. Ils sont les premiers fermiers du monde. Vers moins 5500, ils commencent à irriguer la terre avec des canaux et des fossés leur permettant de se répandre depuis le Nord fertile jusqu'au Sud aride. Pour la première fois de l'Histoire, nos grands ancêtres se reposent moins sur les chasses migratoires et se sédentarisent. Cette révolution agricole engendre la création de grands centres organisés à travers tout le Moyen-Orient, dans les territoires des modernes Égypte, Israël, Syrie et Irak – une région que l'on a surnommée le Croissant fertile, ou le « Berceau de la civilisation ».

Elle pointa la télécommande et le projecteur fit apparaître une carte détaillée centrée sur le Moyen-Orient.

— Le surplus de nourriture permit l'émergence d'un commerce important sur de vastes zones, tandis que la spécialisation du travail stimulait à grande vitesse le développement d'une technologie. Pour organiser ce nouveau mode de vie, les humains mirent au point des systèmes de communication qui ne reposaient pas sur la seule mémoire ou la transmission orale. Là encore, certains allaient devenir les premiers bureaucrates du monde. C'est à ce stade que le langage écrit entre en scène. Ce qui nous amène à l'épicentre de tout... Précisément ici...

Brooke utilisa le pointeur laser de la télécommande pour poser un point

rouge vif au centre de la carte, juste au nord du golfe Persique moderne.

— C'est ici que des archéologues ont exhumé les vestiges des plus anciennes sociétés hiérarchisées du monde. On appelait ce paradis jadis luxuriant et paisible le « Pays entre deux fleuves », autrement dit la « Mésopotamie ». J'admets que c'est assez difficile à conceptualiser, puisqu'il s'agit aujourd'hui de l'Irak, une nation déchirée par les guerres.

Des bavardages étouffés parcoururent les rangées de spectateurs.

— Maintenant j'aimerais me concentrer sur une question précise, à savoir comment le langage écrit a permis à ces civilisations primitives de se développer, d'abord sous la forme de cités agricoles de dizaines de milliers de citoyens, puis sous celle de cités-États fortes de centaines de milliers d'âmes, et, finalement... de devenir des empires qui s'étendaient sur toute l'Eurasie.

Balayant du regard la mer de visages qui remplissait l'auditorium, Brooke se focalisa sur les larges sourires, en négligeant les quelques rictus sceptiques. Récemment, elle avait publié dans l'*American Journal of Archaeology* plusieurs articles sur l'émergence du langage écrit qui défiaient la nomenclature de l'archéologie. Ces textes avaient attiré à sa conférence un certain nombre de ses détracteurs. Il valait toujours mieux connaître ses ennemis, songea-t-elle.

— La plus ancienne communication écrite connue date d'environ 3500 avant notre ère.

Brooke détestait faire un affront à la vérité *vraie*. Car, concernant les anciennes écritures, la réalité était tout autre. Quelques années auparavant, elle avait découvert en Irak les preuves d'un ancien langage qui bouleversaient toutes les théories établies sur l'émergence de la culture mésopotamienne et aurait repoussé la chronologie d'au moins cinq siècles. Mais le mécène du projet lui avait fait signer un accord de confidentialité des plus stricts.

Brooke Thompson s'accorda une pause de cinq secondes pour boire quelques gorgées d'eau et combattre une envie irrésistible de proclamer haut et fort la vérité à la face du monde. Une déclaration qui équivaldrait à un suicide professionnel. N'importe lequel de ceux qui la regardaient pouvait être lié à ce mécène, se rappela-t-elle. Quelqu'un ici est suspendu à la moindre de mes paroles.

Si seulement elle pouvait dire au monde que des preuves irréfutables démontraient qu'autour de 4000 avant l'ère chrétienne un cataclysme était survenu dans le nord de la Mésopotamie, un événement d'une portée si considérable que le progrès et l'humanité avaient fait un bond en arrière dans le temps et qu'il avait fallu tout recommencer. Ce moment avait été en somme le premier Âge sombre.

Mais au lieu de cela elle devait mentir en servant l'histoire que ses estimés collègues attendaient.

— Vers 3500 avant notre ère, l'élite mésopotamienne commença à utiliser des sceaux estampillés pour identifier ses biens. C'est l'invention de la

marque de propriété. Ici, vous avez un sceau cylindrique typique, dit-elle alors qu'elle venait de pointer la télécommande pour faire avancer l'image suivante.

Il s'agissait d'un petit tube de pierre couvert d'indentations géométriques.

— Un cylindre comme celui-ci devait être roulé sur des plaques d'argile humide pour laisser de délicates impressions artistiques et des histoires en images. Avançons rapidement jusqu'à 3000 avant J.-C. Nous découvrons que les scribes commencent alors à graver eux-mêmes directement sur ces tablettes d'argile humide à l'aide de roseaux, de tessons de pierre ou d'autres instruments pour créer des pictogrammes et des hachures représentant des nombres. Ce sont nos premiers comptables et nos premiers collecteurs de taxes.

La diapo suivante montrait une tablette d'argile oblongue avec des rangées de cases. Celles-ci étaient remplies de représentations sommaires d'animaux, et ces pictogrammes étaient entourés de lignes verticales coupées par de nombreuses hachures en croix comme autant de T superposés.

— Voici un fantastique spécimen qui explique comment la plus ancienne civilisation mésopotamienne, celle des Sumériens, tenait les comptes des réserves de nourriture. Ce symbole en forme de champignon représente une vache...

Elle le désignait à l'aide du pointeur laser.

— ... et ici nous avons le décompte final.

Elle déplaça le point vers le haut et la gauche pour indiquer des symboles qui ressemblaient à des V penchés.

— D'abord, les hommes laissèrent sécher ces simples tablettes d'argile au soleil. Peu de ces exemples primitifs ont survécu : l'argile a mal résisté aux ravages du temps et des éléments, et les tablettes se sont donc désagrégées. Cependant, les scribes ont fini par découvrir qu'en cuisant à haute température les tablettes achevées, la gravure devenait quasi indestructible, permanente. En passant, on notera avec intérêt que cette avancée technologique a aussi concerné les briques de terre, ce qui permit aux anciens de construire des structures architecturales plus grandes et plus pérennes.

Au cours des minutes suivantes, elle commenta une série de diapositives montrant l'évolution régulière de l'écriture sur deux millénaires, depuis les pictogrammes élémentaires jusqu'aux stylisations en forme de coins et de fers de lance que l'on appelait le cunéiforme. C'était le récit d'une lente marche vers des symboles sémantiques normalisés qui avaient emprunté des éléments plus anciens pour les peaufiner.

Puis vinrent des photos de différents objets qui illustraient les 3 000 ans où le cunéiforme avait régné en maître : une tablette d'argile akkadienne de 2300 avant notre ère qui dénombrait des rations d'orge ; un sceau cylindrique sophistiqué dont les gravures représentaient le panthéon des dieux et déesses mésopotamiens à côté d'inscriptions narratives ; une « lettre » d'argile datant

d'environ moins 1350 envoyée par le roi babylonien Burna-Buriash II au pharaon Akhenaton ; une stèle de moins 850 montrant le roi assyrien Assurnazirpal II dans ses plus beaux atours royaux et couverte de belles rangées de caractères cunéiformes ; une carte du monde babylonienne de 600 avant notre ère ; un cylindre d'argile travaillé exhumé du mur du palais de Nabuchodonosor II.

— Très logiquement, l'écriture ne tarda pas à être utilisée pour recenser les légendes et la mythologie. Des milliers d'années avant l'apparition d'Adam et Ève dans le livre hébreu de la Genèse, les mythes mésopotamiens de la Création – la première véritable littérature humaine – ont décrit un jardin paradisiaque, un arbre de la Connaissance et le premier couple de l'humanité. Longtemps avant le Grand Déluge de Noé, une épopée cunéiforme gravée dans de l'argile vers 2700 avant notre ère racontait l'histoire du héros babylonien Gilgamesh, qui avait construit un bateau pour échapper à un déluge cataclysmique. La tour de Babel est édifiée sur la ziggourat, un magnifique temple-pyramide qui se dressait à Ur. Et en moins 2100, c'est de cette même ville d'Ur qu'Abraham partit pour devenir le patriarche par excellence de l'Ancien Testament, le fondateur du monothéisme et l'aïeul des douze tribus d'Israël.

La conférencière nota que les quelques visages renfrognés dans le public paraissaient soulagés. Apparemment, ces auditeurs avaient trouvé plaisante sa prudente déclinaison des témoignages existants.

— À partir de ces langages primitifs émergèrent les premières langues sémitiques : l'assyrien, l'araméen et l'hébreu. Puis vinrent le grec, le latin, les langues romanes et l'anglais, dit-elle. Il fallut attendre la conquête de la Mésopotamie et de la Perse par l'armée macédonienne d'Alexandre le Grand, vers 325 avant notre ère, pour voir le cunéiforme entamer son rapide déclin, conclut Brooke. Alors, ne manquez pas de visiter la galerie et prenez plaisir à découvrir cette exposition tout à fait exceptionnelle, une véritable capsule temporelle de l'histoire humaine gravée dans l'argile.

À l'écart, son manteau sur le bras, l'agent Thomas Flaherty attendait sur le côté gauche de l'auditorium que les fans du Pr Thompson, qui patientaient dans l'allée centrale, se soient fait dédicacer son dernier ouvrage : *Mésopotamie : Empires d'argile*. Il ne put s'empêcher de sourire en voyant la paléolinguiste gauchère tenir son stylo d'une main raide, le visage consciencieusement penché sur la page, pour griffonner des petits mots personnalisés.

Flaherty observa avec attention sa relation avec ses admirateurs. Maître autoproclamé en étude de caractères – notamment du fait de ses brèves études de psychologie au Boston College –, il estima que le charme de la jeune femme paraissait bien réel. Il n'y avait aucun narcissisme dans sa manière d'être. Mieux, il considéra qu'il émanait d'elle un air d'innocence et de vulnérabilité.

Quinze minutes plus tard, les derniers auditeurs se dirigèrent sans se presser vers la sortie. La professeur se redressa et s'adossa à sa chaise pour dénouer les doigts de sa main gauche.

Flaherty s'avança vers elle.

— Je pensais qu'il n'y avait rien d'autre que du pétrole au Moyen-Orient, dit-il.

Brooke sourit poliment.

— J'ai vraiment apprécié votre conférence, enchaîna l'agent. Vous connaissez votre sujet et vous savez le rendre passionnant. Je regrette de ne pas avoir eu plus de profs comme vous quand j'étais au Boston College.

— Ah, un condisciple. En quelle année y avez-vous étudié ?

— Un peu avant vous. En 1995. Ça m'a pris un trimestre de plus que nécessaire, mais j'y suis arrivé.

— Félicitations.

— Merci. Mes parents en ont été très fiers.

— J'en suis certaine.

Sentant à l'expression réservée de la jeune femme qu'il était en train de se faire cataloguer dans la rubrique « Importuns », il plongeait la main dans sa veste pour récupérer sa carte professionnelle et passa à une présentation plus formelle :

— Agent spécial Thomas Flaherty, Global Security Corporation.

Il lui montra sa carte.

— Je sais que ce n'est pas le moment le plus approprié, mais j'ai besoin de vous poser quelques questions sur votre travail en Irak en 2003.

— Vous permettez que je regarde ? dit-elle avec un geste vers la carte plastifiée.

Il la lui tendit et Brooke l'étudia soigneusement : les informations d'état civil, le logo holographique scintillant de l'agence, la photo pas très flatteuse de l'agent Flaherty avant qu'il ait rasé une barbiche rebelle. Puis elle la lui rendit.

— Jamais entendu parler de la Global Security Corporation.

Il se contenta de lui répondre :

— Nous travaillons pour le département de la Défense¹.

— Ça paraît très officiel. Que puis-je faire pour vous ?

— En fait, ça risque d'être un peu long. Puis-je vous inviter à prendre un café à la cafét en bas ?

— D'accord. Mais plutôt du thé. Du thé vert.

¹ - L'équivalent américain du ministère de la Défense. (N.d.T.)

Irak

Jason observait l'approche du convoi militaire à la jumelle. Avec toute la poussière soulevée, il se demandait pourquoi ils s'embêtaient à peindre les véhicules aux couleurs de camouflage du désert.

Le véhicule de tête était un monstre de vingt tonnes à six roues avec une coque en V : un transport blindé anti-embuscade et antimines, ou MRAP¹. À l'avant était fixé un énorme rouleau antimines qui raclait le sol pour faire sauter tous les engins explosifs improvisés – ou EEI² – susceptibles d'être enterrés sous la chaussée et qui se déclenchaient par pression. Pour Jason, le dispositif ressemblait davantage à un colossal rouleau à peinture ou à un vulgaire rouleau compresseur pour l'asphalte. Sur le toit du MRAP, il apercevait le mât télescopique des systèmes optiques – infrarouge, capteurs thermiques, tout l'attirail habituel ! Et il était certain qu'on avait optimisé le dispositif avec des détecteurs à métaux et un système de brouillage des fréquences radio.

Cinq Humvee à ventre plat suivaient le MRAP à vitesse réduite comme des canetons leur mère.

Jason regarda de nouveau l'hélicoptère Blackhawk. Ses portes latérales étaient ouvertes. En plus du pilote et du copilote, il comptait six soldats à l'intérieur de la carlingue.

En somme, on pouvait considérer qu'au minimum vingt-cinq à trente militaires allaient arriver au cours des cinq prochaines minutes. Les marines n'avaient pas toujours très envie de coopérer avec les agents indépendants. Mais, vu les circonstances, seul un travail d'équipe permettrait de pénétrer dans cette grotte... et vite. Montre-toi aimable, lui souffla une petite voix intérieure.

— Hé, Meat ! cria-t-il.

— Ouais.

— Imprime-moi ces photos illico. J'ai besoin d'envoyer Hazo en promenade.

— Tout de suite.

Hazo s'approcha, une expression soucieuse sur le visage.

— En promenade ? s'inquiéta-t-il.

— Tu connais les gens du coin, lui expliqua Jason. Je veux que tu

prennes ces photos avec toi, que tu les montres ici et là et que tu découvres tout ce que ces sculptures sur le mur peuvent nous apprendre. Je veux aussi que tu voies si quelqu'un connaît la femme au badge d'identité fondu. Impossible qu'elle se soit proménée dans le coin toute seule.

Sans grand enthousiasme, Hazo hocha la tête.

— Je comprends.

— Bien. Et ne sois pas trop long. Je vais avoir besoin de ton aide ici.

— Mais comment vais-je retourner en ville ?

— Par les airs, naturellement.

Jason montrait du doigt l'hélicoptère qui approchait.

Tandis que les vingt-huit fantassins du 5^e régiment de marines, 1^{re} division de la force expéditionnaire, s'activaient à dresser leur camp, Jason et le colonel Bryce Crawford partirent s'entretenir dans la pseudo-tente bédouine qui faisait office de poste de commandement. Avant d'exposer la situation au colonel, Jason lui demanda de prêter son hélico pour une mission d'information d'une extrême importance. Crawford fut un peu difficile à convaincre, mais Jason était un diplomate consommé et il put finalement appeler Hazo sous la tente.

— Fais vite, ordonna Crawford au Kurde. Et pas de gaffe là-bas.

Jason voyait bien qu'Hazo était intimidé par le Texan quadragénaire qui n'avait rien d'un rigolo – et qui n'était qu'une masse de muscles enveloppée dans un treillis impeccable et une casquette souple. L'impressionnant menton du colonel – carré, fendu et en galoche – et ses yeux gris et durs faisaient trembler l'interprète.

— Oui, colonel, répondit timidement Hazo. Je promets de faire vite.

— Alors pourquoi es-tu encore planté là ? File ! aboya l'officier.

Jason regarda Hazo quitter la tente en quatrième vitesse et dévaler la pente pour gagner l'hélico.

— Un Kurde ? grommela Crawford tout en secouant la tête pour manifester son extrême perplexité. Vous êtes sûr qu'il est de notre côté, sergent ?

— Hazo a fait l'objet des contrôles les plus rigoureux. Sans lui, on serait dans un état de totale incapacité.

— Vous faites comme vous voulez, les gars. S'il déconne, ce sera votre responsabilité, Yaeger. Pas la mienne. Compris ?

Jason acquiesça de la tête.

Crawford fit un signe nerveux au pilote du Blackhawk pour lui indiquer que tout était en ordre et que la requête avait été validée.

Ils regardèrent le copilote tandis que celui-ci aidait Hazo à grimper sur le strapontin du fuselage et à mettre son casque de vol. Puis l'Américain repartit prendre sa place dans le cockpit. Les rotors s'animèrent et l'appareil s'éleva en soulevant des tourbillons de sable.

Le colonel put enfin s'intéresser à l'intérieur de la tente et ce qu'il y

découvrit le fit grimacer.

— Bon Dieu, depuis combien de temps vivez-vous comme ça ?

— Six mois environ.

— Les hommes des cavernes vivaient mieux que ça.

— On est spécialisés dans le sale boulot, lui rappela subtilement Jason.

— Ne jouez pas au martyr, Yaeger. Nous pataugeons tous dans ce cloaque.

Jason se dispensa de commentaire.

— Alors dites-moi ce qui se passe, continua le marine. J'ai vu plein de sang et de barbaque tout autour. Il y en a de chez nous ?

Le sergent secoua la tête.

— Non, monsieur. Quatre terroristes tués sur la pente, huit autres sur la route. Et cinq sont terrés dans la grotte.

Puis il prit une profonde inspiration avant de lâcher sa bombe :

— Et nous soupçonnons Fahim Al-Zahrani d'être au nombre de ces derniers.

Les sourcils de Crawford se soulevèrent.

— Sans blague ? rétorqua-t-il avec un rictus sardonique. Et vous vous attendez à ce que je croie ça ?

— Voyez vous-même, répondit Jason.

Il se dirigea vers le portable de Meat et lança le défilement image par image.

— Je les ai prises moi-même. On l'a soumis à une reconnaissance faciale et ça colle parfaitement.

Raide sur sa chaise, son menton saillant plus que jamais, Crawford décortiquait très attentivement chaque image du regard.

— Bordel de merde, finit-il par lâcher. Ce foutu enturbanné est censé se trouver en Afghanistan.

— Ils essayaient de lui faire franchir les montagnes.

— Bien sûr. Ces saletés d'anguilles voulaient sans doute le faire passer de l'autre côté de la frontière, chez ses potes iraniens.

Il expira lourdement.

— Je sais que vous avez demandé une frappe aérienne. Vous êtes certain qu'une partie de cette mélasse éparpillée sur les rochers n'est pas la sienne ?

— Négatif, monsieur. J'ai demandé que la frappe ne vise pas sa position. J'ai vu Al-Zahrani courir vers la grotte et s'y engouffrer. J'ai aussi la vidéo pour le prouver.

— Et il n'est pas enterré sous toute cette caillasse là-haut ?

— On a déjà passé un Snake à travers les gravats. Tout est dégagé de l'autre côté. Jusqu'à présent, nous n'avons vu ni sang ni cadavres. Et l'un des ennemis est parvenu à pulvériser notre caméra. Nous sommes quasi sûrs qu'ils sont piégés à l'intérieur.

Le colonel hocha la tête.

— D'accord, Yaeger.

Ses yeux avides demeuraient rivés sur la photo numérique d'Al-Zahrani.

— Je veux cet enfoiré vivant, gronda-t-il enfin.

On y était, pensa Jason. Le colonel allait habilement manœuvrer pour revendiquer la capture... et les gains qui allaient avec.

Puis, dans le reflet de l'écran de l'ordinateur, Jason surprit Crawford en train de glisser un coup d'œil vers le badge d'identification ouvert et sa puce que Meat avait laissés près du portable. Il aurait juré avoir vu le colonel écarquiller des yeux inquiets. Mais cela n'avait duré qu'une fraction de seconde.

— Il faut que je vous dise que l'on n'a pas affaire à une grotte ordinaire, là-haut, dit Jason.

Crawford se leva et croisa les bras devant sa poitrine.

— Qu'entendez-vous par là ?

Jason lui parla de la porte de sécurité soufflée par l'explosion et des étranges images gravées sur le mur à l'entrée du tunnel. Il se garda de lui parler du badge d'identité qu'ils avaient trouvé. Son initiative était risquée... mais calculée.

Pendant une quinzaine de secondes, Crawford resta silencieux. Puis il dit :

— OK, Yaeger. J'ai compris. Alors, et si on allait dégager tout ça ?

1- *Mine Resistant Ambush Protected*. Appelé à remplacer l'Humvee, plus vulnérable, le MRAP possède notamment un bouclier déflecteur blindé en V sous le châssis. (N.d.T.)

2- Parfois aussi EEC pour Engins explosifs de circonstance (en anglais, IED, *Improvised Explosive Devices*.), autrement dit tout ce qui participe notamment de la bombe artisanale et de la mine. (N.d.T.)

À trente kilomètres au sud de la grotte, le Blackhawk glissait au-dessus d'une plaine luxuriante encadrée par les montagnes Goizha, Azmir, Glazarda et Pira Magrun. Par la fenêtre du fuselage, Hazo regardait Sulaimaniya, le centre économique du Kurdistan. La ville ressemblait à une roue pleine de bâtiments de trois et quatre étages avec des routes en guise de rayons. Des airs, on voyait des paraboles satellites sur presque tous les toits. Les Kurdes aimaient leur télévision, pensa Hazo.

Au lieu de se diriger vers l'aéroport international à quelques kilomètres plus à l'ouest, le pilote survola l'autoroute 4 et posa l'hélicoptère sur un parking vide. À l'autre extrémité de celui-ci, Hazo repéra le Humvee qui allait le prendre en charge. Le copilote avait tout organisé pendant qu'ils étaient en vol. Lunettes miroir sur le nez et M-16 en main, deux marines à la mine sévère en treillis couleur désert attendaient à côté du véhicule.

Le pilote éteignit la turbine et les pales ralentirent lentement.

Le copilote aida Hazo à sortir de l'appareil.

— Combien de temps pensez-vous rester dans Suly ? lui demanda-t-il alors qu'il l'escortait vers le Humvee.

— Peut-être quarante minutes ! lui cria le Kurde.

— Nous allons vous attendre ici.

Hazo leva le pouce et le copilote retourna au petit trot vers le Blackhawk.

Le Kurde monta dans le Humvee avec ses deux chaperons et leur donna le nom d'un restaurant situé en centre-ville, à proximité de Sulaimaniya Circle. Les marines connaissaient sa localisation précise, ce qui ne l'étonna pas. Le restaurant était un haut lieu pour les touristes et les militaires américains, notamment en raison de sa situation et de sa cuisine moyen-orientale raffinée, mais plus encore pour ses toilettes d'une propreté impeccable et son somptueux décor arabe qui séduisaient les Américains et les Européens les plus difficiles. Les marines se montrèrent encore plus sympathiques quand Hazo leur dit que Karsaz, le jovial propriétaire du restaurant qui portait d'ailleurs son nom, était son cousin.

Le Humvee traversa en trombe les rues encombrées. Ses pneus massifs ronflaient sur le revêtement défoncé. Obligeamment, les marines passèrent à Hazo des lingettes humides pour en frotter ses mains et son visage crasseux et

nettoyer le sang maculant les manches de sa tunique. Il fit de son mieux pour épousseter le sable et la poussière de son pantalon.

Ils déposèrent Hazo devant le restaurant en moins de dix minutes. Le Kurde sauta du véhicule et se dirigea vers l'entrée, où il fut aussitôt assailli par les merveilleuses fragrances du cumin, de la menthe, de l'encens, et par l'odeur prononcée du tabac. Derrière un comptoir se trouvait une jolie hôtesse dans une robe de taffetas brillante. Elle jeta d'abord un coup d'œil vers le Humvee arrêté de l'autre côté de la porte, puis posa un regard quelque peu désapprobateur sur le nouveau venu et le salua avec circonspection.

Hazo lui expliqua qu'il venait voir son cousin. Elle changea alors complètement d'attitude et contourna le comptoir. Passant son bras dans celui du visiteur, elle l'entraîna vers l'intérieur du restaurant. Ils franchirent une porte ogivale qui donnait sur la grande salle, puis pénétrèrent dans le somptueux bar à narguilé.

Des arches de style arabe plantées au sommet de colonnes de marbre de couleur miel séparaient une douzaine d'alcôves accueillantes décorées de tentures persanes, de soieries pendant du plafond et de lampes marocaines ornementées dispensant une lumière chaude. Alanguis sur des coussins luxueux, les clients fumaient des narguilés. C'était leur havre de paix, pensa-t-il, comme le ventre d'une mère, où la guerre et le chaos économique n'avaient pas leur place. Vers le fond du salon, ils aperçurent Karsaz, très animé, au milieu d'un groupe de jeunes Américains en costumes d'hommes d'affaires.

L'hôtesse conduisit Hazo vers le bar au centre de la salle.

— Accordez-moi un instant. Je vais lui dire que vous êtes ici.

Elle se dirigea vers le maître des lieux et attendit patiemment, les mains dans le dos, que son patron moustachu et rondet s'adresse à elle. Elle désigna Hazo assis au comptoir. Quand Karsaz croisa le regard de son cousin, son visage s'illumina. Après avoir demandé à la jeune femme de faire apporter à ses hôtes des desserts offerts, il se hâta de rejoindre son parent à bras ouverts.

— *Choni* ! le salua Karsaz avec un plaisir non dissimulé.

Une fois près de lui, il l'enveloppa dans ses bras épais pour l'étreindre de toutes ses forces.

— *Bash'm supas, ey to* ? répondit Hazo.

— Les affaires vont bien, Dieu merci, répondit le restaurateur. Mon cousin, pourquoi as-tu attendu si longtemps pour venir me voir ? Ne sommes-nous pas de la même famille ?

Hazo se contenta de hausser les épaules.

— Tu as l'air dans un état effroyable, le taquina Karsaz.

— Et toi, tu as toujours besoin de perdre du poids, répliqua l'autre.

Le commerçant éclata d'un rire sonore.

— C'est vrai ! Tellement vrai ! Ma femme me le dit tous les jours.

Karsaz passa son bras autour de l'épaule d'Hazo et le serra contre lui. Puis il balaya le salon d'un geste ample de la main.

— Comment trouves-tu ça, hein ? Tu aimes ? Finalement, on est parvenus à terminer les rénovations.

— C'est magnifique, répondit sincèrement Hazo. Tu es un homme comblé.

— Oui. Tout ça me rend très heureux.

Il serra une nouvelle fois son cousin contre lui.

— Allez, viens t'asseoir et parlons.

Karsaz garda son bras autour de l'épaule d'Hazo et l'entraîna. Ils traversèrent la salle de restaurant animée. Deux fois, le moustachu s'arrêta pour présenter son cousin à des habitués. Puis ils s'installèrent dans une alcôve tranquille et Karsaz demanda à la serveuse d'apporter du café.

Sous la lumière vive, Karsaz contempla l'allure pitoyable de son cousin.

— Vraiment, Hazo... Tu n'as pas l'air très bien. J'en déduis que tu continues de patrouiller dans les montagnes avec ces mercenaires américains.

Hazo afficha un sourire coupable et en réponse Karsaz émit un petit bruit de bouche désapprouvateur.

— Je m'inquiète pour toi, cousin. Les étrangers en général ne comprennent pas cet endroit. Quant à ces dingues d'Américains, ils pensent pouvoir circonscrire le terrorisme sur une carte, alors que ce ne sont que quelques hommes circulant dans le monde entier comme des fantômes. Pourquoi te soucies-tu d'eux ?

— J'essaie de leur expliquer les choses, lui répondit Hazo, de les aider, pour que des vies innocentes puissent être épargnées. C'est bien toi qui disais : « Regarde avec ton esprit, mais écoute avec ton cœur », non ?

Karsaz gloussa.

— Ah, cousin, souviens-toi. Je t'ai aussi dit : « Ne tire pas la flèche qui sera retournée contre toi. »

Il tendit sa main charnue par-dessus la table et attrapa la nuque d'Hazo.

— Peut-être que ta cause est noble. J'ai beau être un chrétien en Irak, je me demande si je comprends quoi que ce soit à ce qui se passe ici.

Ils rirent de bon cœur et Karsaz ramena sa main.

Lorsque la serveuse revint, elle déposa une soucoupe et une tasse devant chacun d'eux. Hazo sirota aussitôt le café turc – ou *qahwa* – en savourant la cardamome épicée.

— J' imagine que personne ne pourra jamais prétendre comprendre notre peuple, dit Karsaz.

Il tourna le contenu de sa tasse du bout du doigt et but à son tour le café.

— Tant de conflits, continua-t-il. Tant de vieux comptes à régler, encore et encore. On a la guerre dans le sang, pas vrai ?

Hazo acquiesça de la tête.

— Nous n'arriverons jamais à travailler ensemble, ajouta Karsaz. Peut-être qu'en fait ce n'est pas une mauvaise chose que tu n'aies pas fondé de famille. Autant de peine et de soucis en moins.

La remarque piqua Hazo au vif, mais il parvint à esquisser un petit

sourire avant de passer au sujet qui l'amenait :

— Je n'ai pas envie de te presser, mais je dispose de peu de temps. La raison de ma présence... est que j'espérais de l'aide de ta part.

Inclinant la tête, Karsaz lui répondit à voix basse :

— Moi, j'ai une famille, donc je te fais confiance pour ne pas me mettre dans une situation périlleuse. Tu sais ce qu'ils font aux informateurs ?

— Je comprends.

Hazo tira les photos de sa poche.

— Si tu pouvais, s'il te plaît, jeter un coup d'œil à ces clichés.

Il commença avec le portrait de la scientifique.

— Cette femme est venue dans le secteur il y a quelques années. Peut-être avec d'autres. La reconnais-tu ?

S'il avait de la chance, la femme – comme la plupart des touristes – aurait un jour franchi la porte de Karsaz.

— Beaucoup, beaucoup de personnes passent ici, répliqua celui-ci avec un scepticisme évident.

Récupérant une paire de lunettes à double foyer dans sa poche de veste, il les mit, accorda à la photo un regard évasif... et son expression manifesta de la surprise.

— Ah... oui.

Il agita un index dans l'air.

— Oui, je me rappelle cette femme. Ça fait déjà quelques années, effectivement. Elle portait un short et un T-shirt. Oh, quelle vue, ça je te le dis, confia-t-il. Ses jambes, ses...

Il s'interrompit en plein milieu de son évocation, posa ses mains sur sa poitrine et balaya sa vision d'une bonne claque.

— Quoi qu'il en soit, comme tu l'imagines, les femmes n'étaient pas ravies de sa présence. Et, à dire vrai, les hommes n'étaient guère plus aimables. Le coin est dangereux pour une très belle femme de ce type qui ose s'afficher sans honte. Je le lui ai dit, tu sais, pour lui rendre service. C'est comme ça que je suis, ajouta-t-il en se tapotant le poitrail.

— Naturellement.

— Elle a mangé ici plusieurs fois. Une femme très chaleureuse, très polie. Laissant toujours de généreux pourboires. Ah, ces Américains et leurs pourboires. Quand apprendront-ils ?

Il secoua la tête.

— Tu te rappelles quand elle est venue ici exactement ?

— Pas longtemps après que le cow-boy texan a fait sauter Bagdad.

— Était-elle seule ?

— Non, il y avait d'autres personnes aussi. J'en suis sûr.

Il prit un long moment pour se rafraîchir la mémoire.

— Les autres étaient tous des hommes. Cinq, peut-être six. Des militaires, oui... et deux portant des jeans Levi's. J'aimerais bien en avoir un, confessa-t-il. J'aurais l'air de John Wayne... ou peut-être de James Dean,

non ?

Hazo sourit.

— Pourquoi étaient-ils ici ? Tu as une idée ?

Karsaz haussa les épaules.

— Il y avait plein de soldats alors. Des journalistes aussi. Rien d'inhabituel.

— Tu te souviens de les avoir entendus parler de mission dans les montagnes, peut-être même de fouilles ?

Cette question troubla le restaurateur.

— Je suis certain que les seules fouilles qu'ils ont entreprises, c'était pour débusquer Saddam et Oussama.

— Je parle de fouilles pour trouver des objets.

L'expression de Karsaz traduisait sa perplexité. Il haussa encore une fois les épaules.

Hazo lui présenta alors les photos de l'intérieur de la grotte.

— Et celles-ci... Tu as une idée de ce que ces sculptures pourraient signifier ?

— Qu'est-ce que c'est ? se demanda Karsaz en découvrant les troublants bas-reliefs. On dirait des trucs qu'on pourrait trouver dans les montagnes de Persépolis. Ou peut-être dans les temples en ruine de Babylone... ou d'Ur aussi. Tu te souviens quand on était petits ? On nous montrait des choses comme ça lors de nos voyages scolaires, pas vrai ? Saddam reconstruisait l'ancien empire dans l'espoir de voir les juifs et les chrétiens croire que l'Armageddon arrivait. Il pensait être le nouvel Hitler. Ce démon a précipité notre peuple dans un nouvel holocauste.

Hazo s'efforça de le ramener dans le vif du sujet :

— Ces gravures sont différentes de tout ce que j'ai pu contempler à Babylone. Tu vois cette femme ?

Il tapota la photo.

— On dirait une divinité, mais sa représentation est assez inhabituelle.

— C'est peut-être Ishtar ? hasarda Karsaz.

Hazo regarda de nouveau la photo. Ishtar ? La déesse assyrienne de l'amour et de la guerre ?

— C'est possible, dit-il.

— Que porte-t-elle dans ses mains ? demanda le restaurateur, les yeux plissés. Et pourquoi cet objet rayonne-t-il ainsi ?

— Je pensais justement que tu pourrais le savoir, cousin.

Le gros homme secoua la tête.

— Honnêtement, je n'ai jamais rien vu de semblable.

Il continua d'étudier les photos durant quelques instants tout en se demandant quel pouvait être le lien avec l'Américaine.

— La femme de la photo... C'est elle qui a trouvé ces choses dans la montagne ?

Perspicace, comme toujours, le cousin, pensa Hazo.

— Il vaut mieux que je n'en dise pas trop.

— Je vois. Il y a beaucoup de mystères dans ces montagnes. À mon avis, si quelqu'un doit en savoir plus sur tout ça, ce sont les moines. Les Chaldéens connaissent de nombreux secrets. Après tout, ils prétendent être les descendants directs des anciens Mésopotamiens qui habitaient jadis cette région.

— Je crois que tu as raison.

— Je pense notamment à ce monastère perdu dans la montagne au nord de Kirkuk...

Pendant trois secondes, il fit tournoyer sa main pour retrouver le nom, mais celui-ci ne lui revint pas.

— Tu connais l'endroit dont je parle.

— Oui.

Karsaz regroupa soigneusement les photos et les restitua à Hazo.

— Je te conseille d'aller là-bas pour voir si les moines ne peuvent pas répondre à tes questions.

Las Vegas

Stokes tapota son code de sécurité sur le clavier et les verrous mécaniques du chambranle se désengagèrent. Il pressa la poignée, poussa, et la porte s'ouvrit silencieusement. La puanteur des excréments lui agressa aussitôt les narines.

— Seigneur, haleta-t-il en réprimant un haut-le-cœur.

Il releva le système de filtration de l'air au maximum. Puis, sortant le mouchoir de la poche de poitrine de son blazer, il s'en couvrit la bouche et s'avança avec quelque répugnance dans la chambre forte.

Au centre de la pièce, Roselli était étendu sur le tapis comme un aigle aux ailes éployées. Il avait le teint bleuâtre. Ses yeux vitreux écarquillés fixaient le plafond blanc. Tout ce qu'il avait ingurgité pour son dîner et son petit déjeuner – tant liquide que solide – s'était évacué dans son pantalon. Stokes avait été de nombreuses fois témoin des relâchements intestinaux post mortem sur les champs de bataille.

— Oh, Frank. Pourquoi n'as-tu pas pu garder ton sang-froid, comme au bon vieux temps ?

Il s'accroupit pour fouiller les poches du mort et y trouva ce qu'il cherchait : un porte-clés et le téléphone portable de Roselli.

— C'est bon, les gars ! cria-t-il vers la porte. Vous pouvez entrer.

Un homme aux épaules larges apparut, un rictus de dégoût sur le visage. Derrière lui, un second, plus petit d'au moins dix bons centimètres, poussait un lourd chariot à benne basculante Rubbermaid. Les deux nouveaux venus portaient des casquettes de base-ball bleu pervenche et des combinaisons impeccables avec le logo d'une société fictive censée être spécialisée dans la destruction des documents. Leur camion garé près de l'entrée de service arborait sur son flanc le même sigle affublé du slogan : VOTRE SÉCURITÉ EST NOTRE SPÉCIALITÉ.

Stokes se releva et s'écarta.

— C'est pas joli. Je vous donnerai un supplément pour le désagrément.

— Comment voulez-vous régler ça ? demanda le plus grand, d'un ton très pro.

— Partons sur une attaque cardiaque au volant.

Il lui jeta les clés.

— Il pourrait avoir percuté un poteau téléphonique... Quelque chose comme ça ? suggéra l'homme de main.

— Absolument. Rien d'exagéré, c'est tout, lui rappela Stokes.

À l'occasion d'une précédente mission visant à éliminer un sénateur horripilant qui mettait trop son nez dans le financement du projet, ce même duo avait suffisamment malmené le corps pour éveiller les soupçons du coroner¹. Une enquête avait été diligentée qui, par chance, n'avait mené qu'à des impasses.

— Et aucun témoin, vous m'avez bien compris ? insista le pasteur.

Il glissa le BlackBerry de Roselli dans sa propre poche intérieure.

— Pas de témoin, répéta le grand type comme pour confirmer qu'il avait compris.

— Bien. Maintenant sortez-le d'ici.

Le plus petit fit rouler la benne à ordures.

Les nettoyeurs se positionnèrent de chaque côté du cadavre. Ils le prirent sous les aisselles et les genoux et comptèrent jusqu'à trois pour le soulever. Puis ils le basculèrent dans la poubelle avec un bruit sourd. Le plus grand peinait à faire plier et rentrer les jambes déjà raides tandis que son complice reprenait les poignées.

Stokes contempla la large tache brune laissée sur le tapis. Faire appel à une femme de ménage serait trop risqué, aussi décida-t-il de la nettoyer lui-même.

Lorsqu'il ressortit de la pièce, une petite sonnerie retentit à l'intérieur de sa veste. Perplexe, Stokes s'immobilisa et récupéra le BlackBerry de Roselli. Un message de confirmation venait de s'afficher sur l'écran : 2 MESSAGES REMIS.

Libéré des murs épais de la chambre forte, le portable était enfin parvenu à capter un signal.

— Super, soupira Stokes.

Naviguant dans les menus du BlackBerry, il chercha la copie du premier message de Roselli, mais ne trouva rien. Cependant, presque aussitôt, des messages d'erreur commencèrent à revenir, signalant que le mail d'origine ne pouvait être délivré aux destinataires prévus. Stokes constata avec soulagement que les adresses concernées étaient celles des scientifiques qui avaient participé à la fouille de la grotte en 2003. Le texte du message commençait par une mise en garde contre les mauvaises intentions de Stokes. Puis il était demandé à tous les destinataires de contacter les autorités pour leur fournir toutes les informations concernant leur séjour en Irak. Le courriel contenait aussi des hyperliens vers du matériel classifié et des documents qui détaillaient le véritable objectif du projet. Mais Roselli n'avait pas prévu une chose : le contact de Stokes à la NSA avait déjà désactivé et totalement vidé les comptes de messagerie en question. C'était l'étape numéro 1 du grand nettoyage qui ne serait achevé qu'avec la nécrologie de chacune des personnes mentionnées dans cette distribution d'e-mails. Et cet ultime volet

était bien avancé.

— Bien tenté, Frank. Mais j'ai toujours eu un coup d'avance sur toi.

Le clavier encrassé du téléphone rendait ses doigts poisseux. La poudre blanche visqueuse qui le maculait ne pouvait être qu'un reliquat de ces *donuts*, responsables en partie de l'empatement du mort. Écœuré, Stokes s'interrompit pour s'essuyer les mains avec son mouchoir avant de se remettre en quête du second courriel.

Mais ni la boîte des éléments ENVOYÉS ni celle des SUPPRIMÉS ne lui permit de trouver une trace de l'autre message. Si Roselli avait ordonné la destruction automatique du message après « transmission réussie », il n'y avait sans doute aucun moyen de le récupérer ou d'identifier son destinataire.

Toutefois, au bout de deux minutes de manipulations, Stokes parvint à déterminer l'adresse e-mail à laquelle ce second courriel avait été envoyé. Le domaine était enregistré sous le nom de Cathédrale Notre-Sauveur-en-Christ, et c'était le propre compte de messagerie de Stokes. Celui-ci se précipita vers son ordinateur et ouvrit sa boîte de réception. Il fit défiler les quelques spams proposant des assurances santé bon marché ou des systèmes de chauffage photovoltaïques, mais ne trouva rien provenant de Roselli.

Quelle ruse avait-il conservée dans sa manche ? se demanda le pasteur.

Furieux, Stokes jeta le téléphone portable du défunt dans le tiroir de son bureau.

Dans un débarras adjacent à l'ascenseur, il récupéra du matériel de nettoyage et retourna dans la chambre forte. Il commença par pulvériser du désodorisant dans l'air. Puis il ôta sa veste et s'agenouilla pour vaporiser du nettoyant à tapis sur le sol souillé. À l'aide d'une brosse dure, il s'attaqua à la tache avant d'utiliser des serviettes en papier pour éponger la substance mousseuse. Il dut répéter plusieurs fois l'opération. Cela lui rappela d'autres souvenirs répugnants du temps où il appartenait au corps des marines. Même si rien ne pouvait égaler le mélange infect de kérosène et d'excréments en flammes, la matière même dont sont faits les cauchemars.

Une fois satisfait, Stokes rassembla le matériel et remplit un sac-poubelle avec les déchets.

1- L'expert-enquêteur médico-légal chargé de déterminer les causes de la mort – indépendamment de l'enquête policière elle-même – dans les pays de tradition anglo-saxonne. (*N.d.T.*)

Boston

— Votre thé vert au miel, dit l’agent Flaherty.

Il posa un gobelet en papier devant Brooke Thompson en affectant un style garçon de café.

— Merci. Vous êtes plutôt bon comme serveur.

— Ça m’a permis de faire mon université.

Il déposa un second gobelet pour lui-même – un café noir –, puis s’assit sur la chaise de l’autre côté de la table. Avant d’en venir au vif du sujet, il prit une seconde pour regarder par la grande baie vitrée le vent qui fouettait les congères dans la cour intérieure de Calderwood.

— Je déteste le froid, maugréa-t-il.

— Alors vous devriez penser à déménager. L’été dure à peine plus de deux semaines, à Boston.

Il sourit.

— J’ai grandi dans le Southie¹, je suis le benjamin d’une famille de sept enfants. Partir ne fait pas partie des options. Mais si on parlait plutôt de vous... Quitter la Floride pour venir s’enterrer ici ? Ce n’est pas franchement l’idée que je me fais du bon sens.

— Je préfère les plages et le soleil, avoua-t-elle, mais j’ai dû aller là où le travail m’appelait.

Comme beaucoup d’Irlandais bostoniens pâlots, pensa Brooke, le gars donnait l’impression d’avoir bien besoin de passer quelque temps à la plage. Tout en sachant que cette non-exposition aux UV expliquait sans doute sa peau impeccable. S’il avait obtenu son diplôme en 1995, se dit-elle, il devait avoir trente-six ans, peut-être trente-sept. Mais avec son épaisse chevelure noire à la coupe sage il pouvait facilement passer pour un homme de trente ans à peine. Son blazer bleu marine faisait tellement « Boston ». À sa manière de le remplir au niveau des bras et des épaules, elle devinait qu’il était athlétique. Brooke était très sensible à la beauté des nez et des oreilles et il avait les deux : le parfait mélange d’un mignon garçon et du vrai mec qui aimait la compagnie de ses potes – le gars naturellement beau, pas trop rasé. Ses yeux magnétiques hésitaient entre le bleu et le vert. En dépit de la boutade pitoyable par laquelle il avait commencé à l’auditorium, elle décida que l’agent Thomas Flaherty avait passé le test haut la main.

— Ça vous embête que je prenne des notes ? demanda-t-il.

— Aucun problème.

Il but une gorgée de café puis sortit un petit bloc-notes et un stylo.

— Parlons de l'Irak. Quand êtes-vous allée là-bas et pourquoi ?

— Pas si vite, agent Flaherty...

— Tommy.

— OK. Tommy. D'abord, vous devez m'expliquer pourquoi je devrais vous parler.

— Vous avez raison.

Il fit de son mieux pour exposer la situation en termes simples.

— Il y a eu un incident dans les montagnes irakiennes. Certains de nos collègues opérant sous couverture patrouillaient dans la zone. Ils se sont retrouvés impliqués dans un échange de tirs avec des... comment dire ?... des autochtones hostiles. Or, une carte d'identification à votre nom a été retrouvée au milieu de tout ça.

— Une carte d'identification ?

Elle réfléchit un instant.

— C'est vrai, j'ai perdu là-bas quelque chose de ce genre. C'était plutôt un badge de sécurité.

— Voilà un bon départ. Donc, dites-moi comment vous l'avez perdu. De cette manière, je pourrai expliquer à ma chef que vous n'étiez pas en rapport avec le camp adverse.

Son expression impassible prouvait qu'il ne plaisantait pas.

— Écoutez... j'avais reçu une offre pour participer à des fouilles dans les montagnes du Nord. J'ai accepté. Je suis arrivée en septembre 2003. Le 14, pour être exacte.

Cette information était conforme au relevé d'activité du passeport qui lui avait été fourni. Mais pour la laisser s'exprimer et tester sa bonne foi, il nota tout de même la date sur son bloc.

— Tous frais payés, ajouta-t-elle. C'était un formidable accélérateur de carrière, une incroyable opportunité... surtout dans la mesure où les archéologues occidentaux n'avaient pas manipulé une pelle dans cette région depuis des décennies... à cause de la politique, bien sûr. Et comme c'était juste après l'invasion américaine du pays, tout était ultra-secret. Pour tout dire, on ne m'avait rien expliqué de très précis avant mon arrivée à Bagdad.

— Qui vous a fait cette offre... et a organisé les détails de votre intervention ?

— Un homme appelé Frank s'est occupé de tout.

— Frank... ?

Elle haussa les épaules.

— Juste Frank. C'était un intermédiaire.

— Il a financé le projet ?

Elle lui adressa un regard circonspect.

— Je n'ai jamais su qui finançait l'entreprise, ce qui n'a rien

d'exceptionnel. Les bienfaiteurs préfèrent parfois demeurer discrets. Mais vous, les gars, vous ne devriez pas avoir la réponse à cette question ? Je ne comprends pas bien pourquoi c'est à moi que vous la posez ?

— Pardon ?

Elle écarta les mains.

— Je pensais que c'était vous, les gars.

Ce fut au tour de Flaherty de paraître déconcerté.

— Vous savez, les militaires, continua-t-elle, certains services obscurs de la Sécurité intérieure, la CIA, ou je ne sais quel autre nom que ce type de structures adopte de nos jours. Là-bas, nous étions sans cesse accompagnés par une escorte militaire... des soldats portant des treillis couleur désert avec des écussons représentant le drapeau américain sur le bras, et tout ce qui va avec. Vous feriez peut-être mieux d'interroger votre chef à ce propos. Ça pourrait vous faire gagner du temps.

Cette information désarçonna momentanément Flaherty. Si sa chef avait été au courant, elle ne l'aurait jamais envoyé rencontrer cette femme.

— Quelle sorte de travail vous a-t-on demandé d'exécuter ?

— Ce que je fais le mieux, évidemment : déchiffrer d'anciennes langues. J'ai été amenée dans les montagnes au nord du pays... jusqu'à un tunnel... une grotte, en fait, qui datait de quelques milliers d'années. Les murs étaient recouverts d'anciennes représentations sculptées et d'inscriptions cunéiformes. Ce ne fut pas une tâche facile. Ce langage était antérieur à tout ce que j'avais jamais vu. Mais, d'une certaine manière, il était plus sophistiqué que ce qui devait apparaître des siècles après. Pour tout dire, je me suis retrouvée confrontée à un matériau vraiment incroyable.

Elle vérifia que personne n'était en train d'écouter, avant d'ajouter à voix basse :

— C'était le genre de truc qui pouvait remettre en cause toutes les théories établies sur l'émergence de l'écriture.

— Et qu'est-ce que ça disait ?

Elle se mordit la lèvre inférieure.

— Désolée. Je ne peux pas le révéler. On m'a fait signer un accord de confidentialité.

— J'ai besoin de savoir.

— Alors il vous faudra vous adresser à Frank. Parce que si je ne peux pas publier dans l'*American Journal of Archaeology* ou *National Geographic*, vous allez devoir attendre votre tour.

— Vous avez un numéro pour joindre cet intermédiaire, ce Frank ?

Elle secoua la tête.

— Tout s'est fait par e-mails. Les rares fois où il m'a appelée, son numéro était masqué.

— Évidemment.

— Ça doit vous plaire, le mystère, non ? C'est tout ce que les gars comme vous adorent.

— Vous pouvez me donner cette adresse e-mail ?

— Probablement. Dès que je retournerai à mon ordinateur.

Il plongea la main dans sa poche, en sortit une carte de visite et la lui tendit.

— Si vous pouviez me la faire suivre, ce serait génial. Et cette carte, essayez de ne pas la perdre, s'il vous plaît, se moqua-t-il.

— Très drôle.

Elle laissa tomber la carte dans son sac à main et le referma comme une coquille.

— Justement, je me souviens d'une chose à propos de mon badge perdu. Quand je n'ai pas pu le retrouver, Frank a piqué une véritable crise. Mais il y avait tant de matériel dans la grotte. Et tant de gravats aussi. Dieu sait où il avait atterri. Moyennant quoi, il m'en a fourni un nouveau en quelques minutes. La sécurité était super-strictes là-bas. Il y avait des types avec des fusils qui tournaient dehors et tout le cirque que vous pouvez imaginer. C'était la folie. J'entendais les avions de combat passer au-dessus de nos têtes... Des bombardements et des fusillades dans le lointain. À ce moment-là, ce n'était franchement pas l'endroit le plus sûr où se trouver.

— Il y avait d'autres scientifiques sur place ?

— Une poignée d'autres en rotation. Certains allaient, d'autres venaient. Des archéologues, pour la plupart. Mais on nous tenait séparés les uns des autres, sans aucune possibilité d'échange d'informations ni même de simple relation. C'était une manière vraiment frustrante de travailler. Les autres avaient des autorisations supérieures à la mienne. Je n'avais accès qu'à l'entrée du passage. En somme, la première partie de ce qui était sûrement un dédale de galeries. Non loin de l'endroit où je me trouvais, le boyau d'entrée formait une fourche. Un garde était posté là pour contrôler les badges d'accès de ceux qui pouvaient aller plus loin.

Flaherty avait besoin de trouver le lien entre le récit de la jeune femme et les Arabes coincés à cet instant même dans la grotte.

— Ces fouilles pouvaient-elles avoir un quelconque rapport avec des militants islamistes ?

— Vous vous foutez de moi, pas vrai ?

Flaherty secoua la tête.

— Ce que j'ai vu dans cette grotte était déjà là plus de 4 500 ans avant la naissance de Mahomet. Alors terrifiant, oui. Terroriste, non.

Non loin d'eux, Flaherty remarqua un homme au visage émacié et aux oreilles de Dumbo qui sirotait son café. Le type paraissait s'intéresser à leur conversation, mais il reporta rapidement son attention sur un plan du musée posé sur sa table. Flaherty baissa la voix.

— Quelque chose d'autre à ajouter ?

— Je ne suis restée là-bas que quelques jours pour prendre des photos et faire des frottis des inscriptions et des représentations murales afin de décrypter l'alphabet. Une fois ce travail de transcription effectué sur place, on

m'a fait tout restituer. Puis on m'a remise dans le premier avion. Sans photos donc, sans relevé, sans copie, sans même de brouillon. Rien. C'était la chose la plus incroyable que j'aie jamais vue et tout ce que j'ai pour en prouver la véracité se trouve là.

Elle se tapotait la tempe.

— Mais en matière de preuves, on ne reconnaît pas à la mémoire de garanties suffisantes, dit-elle avec force sarcasme dans la voix.

L'universitaire regarda l'agent qui griffonnait des notes sur son bloc. Il tenait son stylo de manière beaucoup trop rigide.

— Je ne me suis pas fourrée dans des problèmes, n'est-ce pas ? s'enquit-elle.

Flaherty ne quitta pas son carnet des yeux pour répondre :

— Il faut que je rapporte tout ça à ma chef et voir ce qu'elle a à en dire. Il y aura des faits à vérifier, naturellement.

Puis il releva la tête.

— Je vous tiendrai au courant. Mais nous devons sans doute nous revoir. Alors essayez de ne pas vous éloigner de la ville, ajouta-t-il avec un sourire.

— Pas même pour trouver un peu de soleil ?

— Non... sauf si vous m'emmenez.

Il avait dit cela du tac au tac sans même y réfléchir et il sentit le sang empourprer ses joues.

— Euh, vous savez, parce que nous pouvons avoir à vous poser d'autres questions...

— Bien sûr, répondit-elle en souriant à son tour.

¹- Surnom du quartier populaire du sud de Boston (*South Boston*), à très forte densité de population et longtemps à grande majorité irlandaise, et de ses habitants. (*N.d.T.*)

Las Vegas

Après en avoir fini avec le nettoyage du tapis, Stokes fit une pause près d'une vitrine d'exposition d'un mètre vingt de haut en forme d'obélisque. L'objet enfermé dans la partie supérieure vitrée pyramidale attira son attention : une tablette d'argile, pas plus grande qu'un livre de cantiques, recouverte de lignes, de pictogrammes et de caractères cunéiformes. Elle était l'œuvre extraordinaire des anciens Mésopotamiens, les premiers maîtres de l'étude du monde céleste.

Il n'avait jamais révélé à quiconque comment il s'était procuré cette véritable carte au trésor permettant de retrouver les origines de la Création au plus profond des monts Zagros. Même ses confidents les plus intimes, comme Frank Roselli, avaient avalé son histoire : il se serait procuré cette relique auprès d'un trafiquant d'antiquités qui l'aurait volée dans une des chambres fortes sous le musée de Bagdad après la première chute de la capitale. De manière incroyable, tout le monde avait accepté cette version sans discuter.

Mais cette explication – ce mensonge – était beaucoup trop simple.

Cette tablette représentait la promesse que Stokes avait faite à ceux qui lui avaient vraiment confié l'objet – et donc ses secrets –, le serment qui avait transformé un guerrier en prophète.

Tout avait commencé par une paisible journée de 2003, quand Randall Stokes avait perdu sa jambe...

Lorsque les forces américaines avaient bombardé Bagdad, l'unité de la force de reconnaissance – la fameuse *Recon Force* des marines – de Stokes était encore en train de chasser les talibans des montagnes afghanes, ce qu'elle faisait depuis octobre 2001, quand avait commencé l'opération *Enduring Freedom*¹, en réponse aux attaques terroristes de New York et Washington. Mais, peu après la prise de la capitale irakienne, l'unité avait été redéployée dans le nord de l'Irak pour poursuivre les fidèles de Saddam qui fuyaient Mossoul et tentaient de gagner la Syrie et la Turquie par les montagnes.

Le département de la Défense avait créé un jeu de cartes listant les hommes les plus recherchés d'Irak répartis en quatre couleurs, plus les jokers. Dans les deux premières semaines, Stokes et son groupe de six hommes avaient capturé deux « carreaux », un « cœur » et un « trèfle ». À la fin du

premier mois, ils avaient débusqué et tué cinquante-cinq insurgés, sans faire une seule victime civile. La plus grave blessure endurée par son unité avait été une morsure de vipère des montagnes du Kurdistan – une morsure non mortelle car les crocs avaient davantage perforé les boots que la peau.

Les choses se passaient bien.

Trop bien. Peut-être que Stokes aurait dû alors se douter que sa chance risquait de tourner.

Par un mardi inhabituellement doux de la fin juin, Stokes et l'un de ses agents spéciaux, le caporal Cory Riggins, se dirigeaient vers Mossoul, plus au sud, pour le briefing hebdomadaire avec le général de brigade. Dans un col encombré, leur Humvee avait été contraint de marquer un arrêt : un groupe de jeunes garçons irakiens avait transformé la route poussiéreuse en terrain de foot. Les ados ne faisaient aucun effort pour s'écarter.

— Je devrais leur passer dessus, avait grondé Riggins. Ça ferait toujours une poignée de futurs fanatiques de moins à affronter.

— Tu n'as jamais aimé les gosses, hein, lui avait dit Stokes avant de sortir du véhicule. Je vais m'en occuper.

Il n'avait fait que quatre pas à l'extérieur du Humvee quand l'un des garçons avait marqué un but qui avait projeté le ballon aux pieds de l'Américain. Sur le moment, celui-ci ne s'était pas demandé pourquoi le jeune goal n'avait pas couru après la balle. Les gamins sautaient sur place en agitant les bras pour que Stokes leur renvoie le ballon. Il leur avait souri en hochant la tête. Puis il avait lancé sa jambe en arrière pour frapper vivement la balle.

C'était la dernière fois qu'il avait vu la partie inférieure de sa jambe droite.

Stokes ignorait que le ballon était bourré d'explosif C-4 et que la bombe avait été activée à distance au moment où il s'était immobilisé près de l'Américain. Il ne manquait plus que son coup de pied sur le détonateur à pression dissimulé à l'intérieur.

L'explosion avait été terrible. Soulevé de terre, Stokes avait été projeté contre le Humvee. Il s'était effondré sur le sol à l'instant précis où un brodequin s'écrasait contre le pare-brise au-dessus de lui, l'éclaboussant de sang. La chaussure était retombée dans le sable près de lui. Il se rappelait avoir vu l'os déchiqueté et la chair filandreuse saillant au-dessus de ses lacets. Ce ne fut que lorsqu'il baissa les yeux sur ce qui restait de sa jambe droite – rien que de la peau écorchée à quelques pouces sous le genou – qu'il réalisa que le brodequin était le sien.

Il n'avait ressenti aucune douleur. Juste un vague étourdissement résultant du choc et une envie irrépressible de vomir.

Les garçons s'étaient rapidement dispersés tandis qu'un trio d'islamistes se découvrait pour attaquer le Humvee. Avec leurs fusils-mitrailleurs, ils avaient pulvérisé l'intérieur du véhicule avant que Riggins ait pu s'échapper ou répliquer.

Puis ils avaient encerclé Stokes et s'étaient moqués de lui tandis qu'il

crachait de la bile dans le sable. Comme ses tympanes avaient été soufflés, il n'entendait pas ce qu'ils disaient et, avec ses yeux encore recouverts de résidus de l'explosion, il n'avait pas recouvré une vision totalement nette.

Alors ils s'étaient mis à le frapper.

Les Arabes avaient commencé par une pluie de coups de pied au visage, jusqu'à ce qu'il crache ses dents. Puis ils avaient martelé ses côtes et ses testicules. Et lorsqu'ils avaient tapé dans son moignon sanglant, Stokes s'était évanoui.

Les islamistes avaient tout fait pour le mutiler. Mais, pour quelque obscure raison – sans aucun doute mauvaise, toutefois –, ils l'avaient laissé vivre. Peut-être avaient-ils estimé que cette mutilation était un châtement pire que la mort.

Grosse erreur.

Il était resté étendu dans le sable pendant des heures, sanguinolent, meurtri et cuisant au soleil. Des badauds allaient et venaient autour de lui, vaquant à leurs occupations. Certains s'arrêtaient même pour lui cracher dessus. Tout ce à quoi il parvenait à penser, c'était qu'il avait donné sa vie pour sauver ces gens. Le grand libérateur ! Et pas un ne lui venait en aide.

Était-ce ainsi que les combattants de la liberté devaient être récompensés ? se demandait-il.

Finalement, au moment où tout espoir l'avait abandonné, quelqu'un était venu à lui : l'homme qui devait à jamais changer sa vie, celui qui allait lui confier un secret divin protégé depuis le commencement de l'Histoire... et qui le guiderait sur le sentier de l'ultime châtement.

Alors que Stokes continuait de contempler avec émerveillement la tablette d'argile, il se remémora le second jeu de cartes émis par le département de la Défense pour les troupes terrestres en Irak – des conseils pour manipuler avec soin les trésors archéologiques du pays.

Il songeait notamment aux mots déterminants du trois de pique : « Pour comprendre la signification d'un objet, il doit être découvert et étudié dans son environnement d'origine. »

Tout aussi éloquent était le message du six de carreau : « Des milliers d'objets disparaissent d'Irak et d'Afghanistan. Signalez tout comportement suspect. »

Mais le valet de cœur semblait exprimer encore mieux son avenir : « De vieux autochtones peuvent être une bonne source d'information sur l'héritage culturel et l'archéologie. »

Oui, la destinée de Randall Stokes se trouvait « dans les cartes ».

1- Littéralement « Liberté durable ». Nom de code, donné par les Américains, des opérations menées pendant la guerre contre le terrorisme en Afghanistan (2001). (N.d.T.)

Irak

— Donne un peu plus de gaz ! hurla Jason au conducteur.

Le moteur diesel Mack de 450 chevaux du MRAP gronda. Le câble d'acier tressé se tendit encore plus. Il peinait à faire bouger l'énorme rocher qui devait peser environ dix tonnes. Le bloc était bien coincé et retenait la pile de débris qui bloquait l'entrée de la cave. Des morceaux de roc, plus gros encore pour certains, avaient dévalé la pente sur près de vingt mètres avant de s'immobiliser.

L'idée de Jason était simple : extraire ce « Gros Père » de la base du tas et laisser la gravité faire le reste.

Tandis que le MRAP continuait à tirer, Jason surveillait les deux boucles de câble que les marines de Crawford étaient parvenus à passer autour du rocher. Il espérait qu'elles n'allaient pas glisser ou casser sous l'extrême traction.

— Allez, mon gros père...

Il y eut des craquements... Puis un bruit sec.

Les marines s'écartèrent un peu plus le long de la crête étroite.

— Allez...

La main de Jason n'arrêtait pas de former des cercles pour indiquer au conducteur qu'il ne devait pas relâcher les gaz.

Soudain, ce qu'il craignait arriva : la première boucle d'acier cassa et fouetta l'air sur une large circonférence. Jason parvint à plonger in extremis avant qu'elle lui flagelle le visage.

— Beau réflexe ! cria Camel.

Il était lui-même couché de manière hasardeuse contre le versant de la falaise, agrippant fermement sa gourde.

Jason lui retourna le compliment.

Quelques mouvements à peine perceptibles accompagnés de grincements continuaient d'animer l'empilement de roches.

La seconde boucle commençait à s'effiloche contre l'une des arêtes aiguës du rocher.

— Oubliez ça, Yaeger ! lui beugla Crawford, qui observait d'en bas la manœuvre à la jumelle. On va le faire sauter.

Jason avait pourtant déjà expliqué au colonel qu'une nouvelle explosion

ne ferait qu'exacerber le problème en libérant les pierres instables qui n'étaient pas encore tombées de la falaise et qui risquaient de menacer le tunnel lui-même. Aussi fit-il comme s'il ne l'avait pas entendu et continua-t-il d'agiter son index pour que l'effort se poursuive.

Le conducteur poussa encore le moteur du MRAP.

Et Gros Père commença enfin à s'arracher. Un instant, le rocher parut tituber comme un homme ivre, puis il bascula en avant.

— Tout le monde se replie ! hurla Jason.

Il fit un signe à l'intention de Crawford et de la dizaine de marines suivant l'opération du bas de la falaise pour qu'ils s'écartent. Puis il cria au conducteur du MRAP :

— Recule !

Ça pouvait vite mal tourner, pensa-t-il.

Une fois Gros Père dégagé, l'énorme amoncellement qu'il retenait s'effondra dans un grand éboulement. Des rochers volumineux et acérés dévalèrent la pente en rebondissant.

Alors qu'il regardait Gros Père débouler en suivant l'axe du câble d'acier comme un yo-yo se réenroulant, Jason se demanda soudain avec effroi s'il n'allait pas prendre assez d'élan pour franchir d'un saut le mur de rochers au bas de la pente et venir frapper directement le pesant MRAP. Même le mastodonte blindé de vingt tonnes n'aurait pas une chance face au bloc géant.

Le sergent mit ses mains en porte-voix pour crier :

— Recule encore ! Allez ! Vite !

Le conducteur réagit promptement, mais Jason vit bien que le MRAP n'accélérait pas assez vite.

Comme il le craignait, arrivé au bas de la déclivité, Gros Père passa par-dessus un rocher, puis un autre, et partit dans un saut vertigineux qui le propulsa à cinq mètres de haut.

Jason se recula instinctivement.

— Oh, merde...

Au terme de sa trajectoire en arc-en-ciel, Gros Père retomba comme une météorite sur l'arrière du MRAP dans un fracas de métal retentissant.

Dès que la poussière se dissipa, Jason vit que le MRAP venait d'échapper par miracle à un écrasement total. Cependant, le sergent remarqua une bosselure importante sur la porte arrière à double battant et des fractures à ses petites fenêtres.

Inquiet, Crawford se dirigeait vers le véhicule, les mains sur les hanches, en secouant la tête. Au même instant, le conducteur sauta de sa cabine en se frottant le cou. Il gagna tout de suite l'arrière du camion pour évaluer les dommages avec le colonel.

— Tu sais que Crawford est capable de t'envoyer une facture pour ça, lança Camel à Jason.

Ignorant la boutade, ce dernier s'était déjà retourné vers la grotte. En dépit de ce malheureux incident, ce qu'il vit le fit sourire. S'il allait encore

falloir dégager quelques gravats de moindre importance, une large ouverture bâillait de nouveau dans le flanc de la falaise.

18

Pour éviter d'éventuels tirs de mortier signalés dans le nord du Kurdistan, le Blackhawk suivit une trajectoire ouest en survolant à bonne altitude la plaine irakienne. En approche de Mossoul, il vira à droite, laissant la ville largement à l'occident, puis l'appareil fila vers sa destination suivante, à trente-cinq kilomètres au nord-est.

En contemplant la cité au loin, Hazo fut envahi d'une grande tristesse. Trente ans déjà s'étaient écoulés depuis que le régime de Saddam Hussein avait contraint des centaines de milliers de Kurdes – dont la famille d'Hazo – à déménager de Mossoul vers des camps dans les déserts désolés du Sud. Ceux qui n'avaient pas coopéré avaient été attaqués au gaz sarin neurotoxique. Dans la foulée des premières grandes vagues de « purification ethnique », le parti totalitaire Ba'as s'était alors emparé des terres tribales kurdes dans le cadre de sa politique éhontée d'« arabisation » de la région.

Tandis qu'elle se trouvait dans un de ces camps de repeuplement, la mère asthmatique d'Hazo s'était vu refuser tout accès à des médicaments indispensables. Elle avait fini par mourir sous l'effet de la chaleur sèche et oppressante du désert. Avant le « déplacement », son père, le plus travailleur de tous les revendeurs de tapis de Mossoul, était un homme jovial et robuste. Tombé sous les balles d'un peloton d'exécution, son corps avait été jeté dans une fosse commune. Les deux frères aînés d'Hazo avaient été victimes d'un attentat suicide alors qu'ils partaient travailler en voiture à Bagdad, peu après l'invasion américaine. Leurs épouses et leurs enfants étaient partis vivre chez l'aînée de la famille, sa sœur Anyah.

Maintenant, les rues de Mossoul étaient de nouveau pleines de Turkmènes. Mais la vague de haine s'était inversée et c'étaient des Kurdes réinstallés qui organisaient des repréailles violentes contre les Arabes – fusillades, attentats à la bombe visant des restaurants ou des véhicules, etc. Après tout ce que la famille d'Hazo avait enduré, comment Karsaz osait-il remettre en cause le combat pour un nouvel Irak ? Sans cela, comment le cycle de la violence allait-il s'arrêter ? Pouvait-il même s'arrêter ? finissait par se demander Hazo. L'histoire de l'Irak n'allait-elle pas continuer de s'écrire dans le sang ? Telle était la sinistre vérité qu'il craignait.

Son regard sombre suivit les larges méandres du Tigre jusqu'à la périphérie de Mossoul où des monticules et des ruines éparpillés sur plus de

huit cents hectares marquaient l'emplacement de l'ancienne Ninive. La Bible racontait que le prophète Jonas était venu ici après avoir été recraché du ventre de l'énorme baleine pour proclamer la parole de Dieu aux Ninivites impies. Longtemps avant sa mission, la ville avait été un centre religieux dédié à la déesse Ishtar. Hazo sortit les photos de la grotte et contempla la femme représentée sur le mur. Avait-elle réellement vécu ? Ou pouvait-il s'agir d'un hommage à la déesse assyro-babylonienne Ishtar, comme l'avait suggéré Karsaz ?

L'étoile à huit pointes faisait partie des symboles mythologiques d'Ishtar, or la femme du bas-relief de la grotte portait un bracelet arborant une rosette à huit pétales. Il y avait des ressemblances, certes. Mais étaient-elles suffisantes ? Là était la question. Il essaya de se souvenir de représentations d'Ishtar portant un objet rayonnant dans ses mains. Mais rien ne lui revint à l'esprit.

Comme la plupart des Irakiens, il connaissait quantité de petits détails sur le culte de la déesse : comment l'habile séductrice tuait cruellement ses innombrables amants ; comment, par vengeance, elle avait convaincu le dieu suprême Anu de lâcher la fureur destructrice du Grand Taureau du Ciel sur Babylone parce qu'elle n'avait pas réussi à mettre dans son lit le héros babylonien Gilgamesh ; comment les caprices de la déesse avaient tellement mis en rage la reine du monde inférieur, Ereshkigal, que celle-ci avait emprisonné la dévergondée et lui avait infligé soixante maladies.

Pouvait-il réellement s'agir d'Ishtar ? songea-t-il.

Ninive s'évanouit dans le lointain et l'hélicoptère se mit à suivre un pipeline blanc qui filait vers le nord et le champ pétrolifère de Tawke. Le brut recommençait à sortir d'Irak. Ishtar n'était pas la seule à avoir un comportement de pute, se dit Hazo.

Revenant aux photos, il tomba sur le cliché qui montrait un guerrier présentant la tête décapitée de la femme à un ancien. Il ne se souvenait pas d'une exécution si cruelle d'Ishtar. Il y avait trop de contradictions. Mais s'il ne s'agissait pas d'Ishtar, alors qui pouvait être cette femme ?

Et le fait d'avoir trouvé ces représentations à l'intérieur d'une grotte soulevait encore d'autres questions. On disait couramment que sous tout monticule de terre en Irak gisaient les vestiges d'une civilisation disparue. Cependant, découvrir de tels témoignages enfouis sous une montagne était inhabituel. Les anciens cultes étaient connus pour avoir pratiqué des rituels secrets dans des grottes. Alors peut-être que la grotte qui les intéressait était bien liée aux fidèles d'Ishtar ?

L'hélicoptère piqua du nez et entama sa descente.

Droit devant, Hazo repéra le mont Makloub¹ dressé vers le ciel en lisière de la plaine de Ninive. Ce ne fut qu'au moment où l'appareil se rapprocha de la montagne escarpée que les lignes anguleuses du monastère de Mar Mattai², bâti sur plusieurs étages, semblèrent se matérialiser sur le flanc de la falaise de grès. Ses seuls véritables traits architecturaux distinctifs étaient une loggia de

style arabe faisant le tour de son niveau supérieur et un dôme bulbeux marquant l'entrée principale. Toutefois, derrière la façade moderne se nichait l'une des plus anciennes chapelles chrétiennes du monde, fondée en 363 de notre ère.

Les moines chaldéens qui résidaient à l'intérieur du monastère prétendaient être les descendants directs des Babyloniens. Ils étaient les plus anciens convertis chrétiens arabes et les préservateurs de l'araméen, la « langue du Christ ». Ici, ils sauvegardaient la plus impressionnante collection du monde de manuscrits chrétiens syriaques et de séculaires codex racontant le passé le moins connu de la Mésopotamie.

Personne ne connaissait mieux qu'eux l'ancien Irak.

Et comme les Kurdes, les Chaldéens avaient subi leur lot de persécutions dans le nord du pays. La communauté chaldéenne ne s'était toujours pas remise de l'exécution de l'archevêque Paulos Faraj Rahho, qui s'était opposé au projet visant à inclure la loi islamique dans la Constitution irakienne. Le 29 février 2008, il avait été kidnappé sous la menace d'armes à feu par des militants islamistes. Son corps avait été retrouvé deux semaines plus tard dans une tombe superficielle à l'extérieur de Mossoul.

Le pilote manœuvra au-dessus du parking des visiteurs vide et posa le Blackhawk d'une main experte.

Hazo ôta son casque de vol, déboucla son harnais et sauta du fuselage. Déjà dehors, le copilote lui fit signe de rester baissé tandis qu'il se déplaçait sous les lames de rotor ralentissant.

Alors qu'il gravissait les marches raides du monastère, Hazo sortit le crucifix en bois d'olivier qui pendait sous sa tunique et l'exhiba ostensiblement sur sa poitrine. Parvenu au pied du portail surmonté du dôme bulbeux, il essaya d'ouvrir la porte principale, mais elle était fermée.

Avant même d'avoir pu frapper sur l'huis, un jeune moine à lunettes avec une longue barbe noire et des yeux opalins apparut de l'autre côté de la vitre et tourna le verrou. Le religieux portait une robe noire traditionnelle avec un col ecclésiastique blanc, une capuche inuit recherchée et des sandales *msone* cérémonielles.

— *Shlama illakh*, dit le moine.

Après s'être intéressé un instant à la vision inhabituelle du Blackhawk posé sur le parking, il se tourna vers Hazo et jeta un regard vers son crucifix. Passant à l'anglais, il demanda au visiteur :

— Comment puis-je t'aider, mon frère ?

Hazo se présenta et pria le religieux de l'excuser pour son arrivée tardive. Puis il expliqua :

— J'espérais que l'un de vos frères pourrait m'aider. Vous voyez, j'ai ces photos...

Il tendit les tirages.

Le moine garda les mains croisées dans le dos pour n'examiner que la première image.

— On m’a demandé de déterminer ce que signifiaient ces représentations... Et qui peut être cette femme, ici, dit-il en la montrant du doigt.

— Ça présente un quelconque intérêt pour eux ? s’enquit le moine en désignant l’hélicoptère.

— Exact.

Le religieux hésita tandis qu’il soupesait ces différents éléments.

— Tu dois parler de ces choses à monsignor Ibrahim. Je vais te conduire auprès de lui. Suis-moi, s’il te plaît.

Et il s’éloigna en traînant les pieds.

Tandis qu’il guidait Hazo dans les couloirs modernes du bâtiment principal, le moine garda le silence. Ils franchirent une petite porte qui les mena dans une spacieuse cour intérieure ceinte de deux étages d’arcades.

L’humble bâtiment de pierre dans lequel ils pénétrèrent ensuite était beaucoup, beaucoup plus vieux. Ils traversèrent un couloir à voûte en berceau exhalant l’encens et son âge vénérable, puis passèrent dans une nef de pierre très ancienne au décor de style arabe – des arches en pointe, des colonnes à spirale, des mosaïques...

Le monastère originel.

Hazo remarqua que les inscriptions émaillées sur les frises alambiquées et les mosaïques n’étaient pas en arabe, mais écrites dans une langue que le monde à l’extérieur de ces murs croyait morte – l’araméen. Sur les portes cintrées et les voûtes, on remarquait beaucoup de motifs en forme de rosette.

Le moine se courba pour passer sous une porte basse voûtée et poursuivit vers un escalier qui s’enfonçait profondément sous la nef. Ici, Hazo constata que les blocs de pierre polie avaient laissé place à des pierres taillées au ciseau que les siècles avaient lissées. Un conduit électrique avait été installé le long du mur pour électrifier les appliques qui éclairaient le passage. L’atmosphère souterraine était désorientante. On aurait dit que le moine le conduisait à l’intérieur de la montagne.

L’anxiété d’Hazo s’apaisa quand il aperçut devant lui une lumière vive passant à travers une porte de verre munie de barres d’acier.

Le moine s’arrêta à la porte et tapa un code sur le clavier intégré à la poignée. Un verrou s’ouvrit en claquant. Il tourna la poignée, poussa la porte et la retint pour laisser son visiteur s’avancer dans une petite antichambre vide. Il y faisait plus chaud et plus sec. Hazo pouvait entendre un système de filtration ronronner au-dessus de sa tête.

Sans un mot, le moine referma la première porte et se dirigea vers une seconde qui n’était que métal et rivets. Il composa un nouveau code et entraîna Hazo dans un vaste espace sans fenêtres divisé en allées étroites par de solides armoires allant du sol au plafond. L’air était stérile et sec. Suivant le moine entre les longues et robustes tables qui s’alignaient au centre de la pièce, il balaya du regard les innombrables dos des anciens manuscrits rangés soigneusement derrière des vitres.

Au fin fond de la bibliothèque, ils trouvèrent un vieux moine revêtu d'une robe et d'une capuche noires. Penché sur une table d'écriture équipée d'une lampe de bureau led flexible, le monsignor passait horizontalement une loupe de la taille d'une soucoupe au-dessus des pages d'un épais codex.

Bien avant d'avoir atteint le vieillard, le jeune moine se tourna vers Hazo et lui fit signe de ne pas aller plus loin.

— Un moment, s'il te plaît.

— Bien sûr, répondit le Kurde.

Le moine contourna tranquillement la table et se pencha pour murmurer à l'oreille du monsignor. Celui-ci inclina la tête pour que ses yeux suspicieux puissent détailler Hazo par-dessus les lunettes à double foyer. Il congédia son jeune frère d'un petit signe de tête vif. Puis fit approcher son visiteur d'un geste de la main.

Hazo s'approcha de la table et s'inclina légèrement.

— Merci, monsignor Ibrahim. On m'a demandé de...

— Montre-moi tes photos, ordonna le religieux à la mine sévère.

Il tendait une main aux doigts tremblants, perclus d'arthrite.

L'homme n'aimait pas les formalités, pensa Hazo tout en lui tendant les clichés.

À l'instant précis où le religieux posa ses yeux sur la première photo, le Kurde vit les rides du vieil homme se creuser davantage.

Le moine s'éclaircit la voix pour demander :

— Où avez-vous trouvé ça ?

— Dans une grotte... À l'est, dans les monts Zagros. Ces représentations étaient sculptées dans un mur. Il y avait des inscriptions aussi et...

La main du vieillard se leva pour l'arrêter.

— Je suppose que vous voulez savoir qui c'est ?

On aurait presque dit une accusation.

— C'est ça ?

— Eh bien, oui, confessa Hazo.

Le religieux se leva de la table et observa de nouveau le crucifix d'Hazo.

— Comme tu veux. Viens. Je vais te montrer.

Il fit le tour de la table et s'engagea dans une allée.

1- Également appelé Alfaf. (N.d.T.)

2- Ou Mor Mattay. Autrement dit saint Matthieu, du nom du fondateur syriaque du monastère vers 363 de notre ère, sans rapport avec Matthieu l'évangéliste. (N.d.T.)

Boston

Le moteur glacial de la Concorde tournait au ralenti avec un tousotement crissant récurrent. L'intérieur de la voiture était si froid que la respiration de Thomas Flaherty se cristallisait à l'instant où elle entraînait en contact avec le pare-brise. Il appuya sur la touche Dégivrage, souffla dans ses mains et ramassa son bon vieux raclor sur le plancher.

Dès qu'il sortit du véhicule, il maudit l'hiver bostonien et continua en grattant la neige sur les vitres. Il lui fallut trois bonnes minutes éreintantes pour enlever la glace encroûtée autour de ses balais d'essuie-glace. Regagnant au plus vite l'intérieur, il constata que le gel polaire qui y régnait avait à peine varié, aussi donna-t-il quelques coups d'accélérateur pour réchauffer le moteur. De nouveau, il souffla dans ses mains avant de les enfouir sous ses aisselles.

Dès que ses doigts furent suffisamment dégelés pour sentir un fourmillement, il récupéra son BlackBerry et se mit à inventorier ses premières découvertes dans un courriel sécurisé adressé à sa chef avec copie à Jason Yaeger.

Jason Yaeger. Ils s'étaient rencontrés à peine deux ans plus tôt durant le séminaire d'entrée à la Global Security Corporation. Ce major de promo de son lycée, originaire d'Alpine, dans le New Jersey, était destiné à dispenser des cours sur l'histoire secrète dans une université de l'Ivy League¹ ou à trouver un remède contre le cancer – pas à écumer le Moyen-Orient pour débusquer des terroristes. Mais Jason Yaeger n'était mû que par la vengeance. Dans ses yeux, une détermination farouche et irrépessible brillait comme une lame de rasoir. Perdre un frère dans les circonstances où le sien lui avait été arraché...

Composer le message aida Flaherty à synthétiser ses premières impressions : le Pr Brooke Thompson avait répondu sans détour aux questions sur son implication dans des fouilles au nord de l'Irak en 2003 ; si Mme Thompson n'avait pas voulu rompre l'accord de confidentialité qu'elle avait signé quant aux découvertes dans le projet susmentionné, la nature de sa participation semblait strictement relever de son expertise dans le déchiffrement des langues anciennes ; et si son récit nécessitait une vérification, il ne pensait pas qu'elle fuirait un nouvel interrogatoire, s'il se

justifiait. En fin de message, Flaherty insista sur le fait que la coordination secrète implicite des fouilles par des militaires américains méritait d'être creusée.

Il corrigea deux fautes de frappe, puis envoya son rapport dans l'espace.

Une synthèse plus détaillée s'imposait. Il s'en occuperait le soir même sur son ordinateur portable, au Doyle's Café, devant le match des Celtics sur l'écran géant avec une pinte de Guinness et des émincés de steak dans l'assiette. Et toute la neige de la terre ne l'en empêcherait pas.

Il remit le BlackBerry dans sa poche et démarra. La poudreuse abondante entravait la chaussée et rendait impossible un demi-tour. Il se retrouva contraint de remonter Museum Road pour tourner à droite à la première intersection. Alors qu'il empruntait la Fenway², une tache pastel se détachant sur le morne édifice gris du musée accrocha le coin de son œil. Il tourna le regard vers les marches qui menaient au portique à colonnes surplombant l'entrée nord du bâtiment et reconnut aussitôt la veste de ski bleu ciel molletonnée, le bonnet de laine rose et l'écharpe à bandes arc-en-ciel qu'il avait remarqués sur le dossier du fauteuil de Brooke Thompson à la cafétéria.

Oh oui, elle est de Floride, se dit-il en souriant.

Les trottoirs n'avaient pas encore été déblayés et elle avait du mal à faire rouler sa mallette. Ce fut finalement la neige qui eut le dessus, et elle fut obligée de traîner son bagage sur la poudreuse fraîche. Elle devait rejoindre sa voiture, supposa-t-il.

Par chance, elle ne remarqua pas qu'il traînait dans le coin, car il n'avait pas envie de passer pour un harceleur.

Tandis que Flaherty continuait d'avancer à vitesse réduite sur la chaussée glissante, il vit la porte latérale du musée s'ouvrir une seconde fois et reconnut le visage de l'indiscret du café aux oreilles de Dumbo. Les petits yeux du type repérèrent immédiatement Brooke Thompson, puis ils balayèrent le secteur avant de revenir sur la jeune femme. Ceux-là, c'étaient les yeux lubriques d'un *vrai* harceleur.

Emmitouflée chaudement et savourant la beauté de la chute de neige récente qui recouvrait les Fens³ d'un manteau blanc, Brooke Thompson progressait avec peine dans l'épaisse poudreuse tout en traînant sa mallette comme un chien un traîneau.

Sur sa droite, elle vit que les bassins miroitants avaient gelé et que la neige atteignait maintenant le nez de la tête de poupée de bronze monumentale de l'artiste espagnol Antonio Lopez Garcia, coiffée d'un gros tas de flocons blancs. Si faire tomber une énorme tête sur le gazon du musée véhiculait un message artistique, l'universitaire ne l'avait pas reçu. Mais à cet instant, la voir ainsi alanguie par terre suscita une réaction au plus profond d'elle-même : elle fit remonter le souvenir des sculptures qu'elle avait étudiées dans cette grotte d'Irak, incluant la mise en scène graphique d'une

décapitation de femme. Bien qu'exécutées avec grand talent, ces représentations n'étaient pas destinées à susciter un jugement artistique considéré alors comme illicite. Elles visaient purement et simplement à mettre en garde.

Si on l'avait autorisée à déchiffrer l'intégralité du récit chroniqué sur ces murs, elle aurait peut-être appris toute l'histoire. Et elle était certaine que la clé de l'affaire se trouvait là, enfouie plus profondément encore dans les confins de cette grotte. Au cours des fouilles, elle avait appris que d'autres gravures et inscriptions avaient été découvertes dans les zones sécurisées pour lesquelles elle ne disposait pas des accréditations requises. Peut-être que si elle n'était pas parvenue à déchiffrer la langue en ne se servant que des éléments qui se trouvaient dans l'entrée du passage, on l'aurait laissée examiner ces autres témoignages.

Néanmoins, elle avait compris suffisamment de l'histoire pour savoir que, quelle que fût l'identité de la femme décapitée, son exécution avait été suivie par une dévastation de grande ampleur dans cet ancien établissement mésopotamien. Et ces anciens chroniqueurs lui en avaient attribué la responsabilité.

Au cours de la campagne de fouilles, l'un des autres archéologues recrutés était un jour sorti de la grotte pour capter un signal satellite correct afin de téléphoner. Elle avait surpris sa conversation qui concernait des résultats de datation au carbone 14. Bien qu'il n'ait pas spécifié la nature des spécimens organiques datés, elle avait supposé qu'il s'agissait de traces de nourriture, de fleurs ou peut-être d'ossements. C'était plausible, dans la mesure où la célèbre grotte de Shanidar, elle aussi dans les monts Zagros, en Irak, avait livré dix squelettes de Néandertaliens, mais également des fleurs flétries utilisées au cours de leurs rituels funéraires.

L'archéologue avait mentionné « une datation autour de 4004 avant l'ère commune avec un très fort indice de confiance ». Dans le contexte de l'Irak, il était impossible que Brooke oublie cette date. En effet, au XVII^e siècle, un archevêque irlandais nommé James Ussher avait reconstitué la chronologie des événements bibliques et abouti à une date d'une incroyable précision pour la Création : le dimanche 23 octobre 4004 avant Jésus-Christ. Or, comme la plupart des érudits théologiens, Ussher localisait l'Éden dans l'ancien Irak, le pays des quatre fleuves mentionné dans le deuxième chapitre de la Genèse : le Tigre et l'Euphrate, auxquels s'ajoutaient le Pishôn et le Gihôn, taris depuis longtemps.

Qu'avaient-ils pu trouver dans cette grotte de si important... et de si ancien ?

Le caractère éminemment secret de ces fouilles l'avait toujours quelque peu mise mal à l'aise, a fortiori quand elle s'était aperçue que rien de ce dont elle avait été témoin n'avait jamais transpiré dans les publications universitaires. Et vu que cette grotte était sans conteste la découverte archéologique la plus importante des cent dernières années, un tel black-out

paraissait criminel. Qui se trouvait derrière ces recherches ? Pourquoi cette opération mystérieuse avait-elle été menée par des militaires américains si peu de temps après l'invasion de l'Irak ?

Il n'était pas exceptionnel que des mécènes sponsorisant des campagnes de fouilles veuillent rester dans l'ombre. Mais en se remémorant l'enquête approfondie à laquelle l'avait soumise l'intermédiaire qu'elle ne connaissait que sous le prénom de « Frank », elle ne pouvait s'empêcher maintenant de penser qu'elle avait pu prendre part à quelque chose de pas clair. Et cet agent, Flaherty, qui venait de lui offrir un thé et l'interrogeait sur des choses qu'il aurait déjà dû savoir ? Pourquoi n'était-il pas au courant de ce qui s'était passé sur le chantier de fouilles ?

Elle poursuivit sa route, dépassa le musée et enjamba une congère sale qui bordait le trottoir du Forsyth Way. De l'autre côté de la rue, la seule voiture qui restait était sa Toyota Corolla vert Gumby⁴. Après le passage d'un chasse-neige, le véhicule s'était retrouvé presque enfoui sous la neige et la glace.

— Super, marmonna la paléolinguiste.

Elle traversa la rue détrempée. Heureusement qu'elle gardait toujours une pelle dans son coffre par précaution.

Elle sortit ses clés, puis essaya d'introduire la bonne dans la serrure du coffre gelée. Mais les clés lui échappèrent des mains et tombèrent sans bruit dans la neige. Quand elle s'accroupit pour les ramasser, elle entendit un petit bruit sec. Quelque chose siffla au-dessus de sa tête une fraction de seconde avant un claquement métallique contre le lampadaire derrière elle.

Surprise, elle se tourna sans se relever pour regarder le poteau.

— Qu'est-ce que... ?

Un autre petit bruit sec retentit et un projectile non identifié frappa l'aile arrière de la Toyota, traversa l'intérieur du coffre et fit un trou dans la carrosserie juste devant son visage. Elle cria en se laissant tomber dans la neige.

C'est à cet instant seulement qu'elle réalisa que quelqu'un lui tirait dessus.

1- Le regroupement des huit universités les plus prestigieuses des États-Unis. (N.d.T.)

2- L'un des principaux et des plus anciens axes de Boston, dans le quartier de Fenway-Kenmore. (N.d.T.)

3- Littéralement les « Marais ». Il s'agit du grand parc public de Boston ayant donné son nom au quartier de Fenway-Kenmore et qui s'est développé sur les anciens marécages drainés sur lesquels a été en partie bâtie la ville. (N.d.T.)

4- Personnage de dessin animé d'Art Cloakey ayant l'apparence et la couleur d'un chewing-gum à la menthe. (N.d.T.)

Irak

Le colonel des marines se tenait au pied de la pente, juste à côté du « Gros Père » devant un rocher un peu plus élevé parsemé de stries de camouflage, traces de peinture arrachées au MRAP. L'officier levait les yeux vers l'entrée de la grotte partiellement rouverte, où les hommes de Jason Yaeger aidaient ses soldats à dégager les gravats. Les plus grosses pierres étaient directement basculées dans la pente, et les débris plus petits mis dans des seaux qu'une chaîne humaine évacuait. Comme le soleil descendait sur l'horizon, ils travaillaient d'arrache-pied pour finir avant le crépuscule.

— Quand le soleil sera couché, nous ne conserverons que le minimum de lumière, indiqua Crawford à Jason.

Le colonel balayait des yeux les montagnes environnantes.

— Pas besoin d'attirer davantage l'attention sur nous, ajouta-t-il. En outre, on n'a pas beaucoup de batteries. Je n'avais pas prévu de passer la nuit ici.

— Elle devrait être claire, répondit Jason. La lune nous fournira toute la lumière nécessaire. Les gars n'auront sans doute même pas besoin de leurs lunettes de vision nocturne. Il n'y a que dans les galeries de la grotte qu'on aura besoin d'éclairer.

Le regard de Crawford se posa sur les deux snipers postés à l'entrée de la caverne.

— Si ça ne tenait qu'à moi, j'enverrais balader les formalités et je ferais sauter ces enfoirés. Ouais, maugréa le marine, Al-Zahrani ou pas, je serais partisan d'un bon barbecue arabe. Ces foutus bâtards ont neuf vies. Puisqu'ils sont allés tout seuls se mettre sur le gril, eh bien, allumons le feu.

Jason savait que le colonel ne plaisantait qu'à moitié.

— Washington le veut vivant. L'Intel dit qu'il prépare...

— Gardez vos beaux discours, Yaeger. Je connais la musique. Tout ce que je dis, c'est que cette fichue guerre a déjà emporté beaucoup trop de civils à mon goût. Vous avez vu ce que ce pourri a fait à ces cathédrales, le mois dernier. Près de cinq cents civils tués en une seule journée. En moins d'une année, il en a massacré mille autres, à peu de chose près, en envoyant ses « martyrs » dans les métros, les stations de bus, ou en adressant des courriers piégés au C-4. Sans sommation et sans états d'âme. Tout ce qu'il veut, c'est

instiller la peur dans tout être humain qui ne s'incline pas devant Allah. Et pour l'instant, ce psychopathe ne fait que se mettre en jambes. Il cherche à faire bonne impression sur son boss. Comme ça, dès que ses reins malades auront emporté Ben Laden, Al-Zahrani espère être en position de faire franchir un nouveau pas à al-Qaida. Si on avait encore des couilles à Washington, on pourrait régler ça à l'ancienne.

Les bras croisés sur la poitrine, il décocha à Jason un regard de biais.

Mais, soucieux d'éviter un débat politique, ce dernier se contenta de pointer le menton vers la grotte.

— On pourrait pas les gazer, plutôt ? suggéra-t-il.

— Tant qu'on n'est pas rentrés dedans pour savoir à quel point ces galeries sont profondes, on ne peut pas savoir si le gaz sera efficace. Et il ne serait pas malin d'envoyer des gars là-dedans.

Jason acquiesça.

— Vos gars n'ont pas amené un *SUG-V* ?

Le *SUG-V* – *Small Unmanned Ground Vehicle*, ou « petit véhicule terrestre sans pilote » – était un robot compact de reconnaissance de quinze kilos télécommandé par radio et équipé d'un bras articulé, de caméras et de doubles chenilles conçu pour grimper les escaliers et franchir des obstacles comme des tas de gravats. Rien de tel pour s'introduire dans des repaires de terroristes ou neutraliser des bombes posées sur le bord de la route.

— J'y arrivais, Yaeger. Cessez de jouer au plus malin. Oui, on a un *PackBot*¹ flambant neuf dans le camion. Mais je ne suis pas certain de sa fiabilité dans la grotte. Il est possible que les transmissions soient brouillées.

— On utilisera une ligne à fibre optique, répondit Jason avec diplomatie.

— Ça mérite d'être tenté, je pense, dit le marine, qui s'empressa d'ajouter : Et je parle bien d'un *essai*. Oubliez pour cette fois les initiatives héroïques intempestives, *capeesh* ? Vous vous rappelez où ça vous a mené, la dernière fois ?

— Bien noté, monsieur, répondit Jason.

Dans toute guerre, faire des victimes civiles ou tirer sur des amis relevait malheureusement de l'ordinaire. Mais quand l'erreur pouvait être imputée à un tiers, on ne se gênait pas pour ne lui accorder aucune circonstance atténuante. C'était tolérance zéro. Ainsi, alors que l'unité de Jason affichait un bilan sans tache en Irak, une autre équipe camouflée de la Global Security Corporation œuvrant dans le secteur de Falloujah avait fait sauter une « usine d'armement »... qui n'était en réalité qu'une boutique de pièces détachées automobiles. Quinze civils irakiens étaient morts dans l'explosion. La méprise avait porté un sale coup tant à la compagnie qu'au département de la Défense américain. Et les soldats de métier comme Crawford – aussi agacés que contrariés par la présence d'indépendants – étaient trop contents de relever scrupuleusement tous ces faux pas.

— Dites-moi, Yaeger. Où est votre acolyte kurde ? Pourquoi n'est-il pas encore de retour ?

— Il a dû se rendre au nord de Mossoul. Il ne devrait plus tarder.

— Vous avez dit qu'il avait besoin d'aller chercher quelque chose. Ça fait deux heures. Que fait-il exactement ?

— Il remonte une piste très importante.

C'était là, Jason le savait, que les relations avec Crawford pouvaient se compliquer. Quand Hazo avait appelé après son passage chez son cousin, il avait indiqué que le restaurateur avait identifié la scientifique américaine. Et il avait précisé que, durant son séjour, la femme était chaperonnée par des types de l'armée. Par ailleurs, il venait de recevoir quelques minutes auparavant un courriel de Thomas Flaherty dans lequel son collègue résumait sa première entrevue avec l'archéologue à Boston. Les éléments recueillis corroboraient l'histoire d'Hazo. Tant que toute la clarté n'était pas faite sur le rôle de l'armée dans cette affaire, Jason allait devoir la jouer fine. Et pour le moment la question majeure était la suivante : Crawford savait-il déjà quelque chose des fouilles qui avaient eu lieu ici en 2003 ?

— Hazo a établi différents contacts, expliqua Jason évasivement. Des gens influents qui savent des choses.

— N'essayez pas de me baiser, Yaeger. De quel genre de « choses » parlez-vous exactement ?

Le sergent de la GSC adopta une position offensive face au colonel :

— Le genre de choses qui nous permettent de coincer Fahim Al-Zahrani dans une grotte irakienne alors que tous nos militaires pensent qu'il est en Afghanistan. Voilà pourquoi je n'ai pas envie d'aller lui exploser la tête avant d'avoir les résultats de cette enquête importante. *Capeesh* ?

La mâchoire anguleuse de Crawford parut saillir plus encore.

— Ça suffit, Yaeger. Je vous préviens une dernière fois : n'essayez pas de me baiser. Si je découvre qu'il y a quelque chose que vous ne me dites pas...

Pour produire l'effet maximum, il laissa sa menace en suspens.

Mais Jason n'entendait pas faire marche arrière. D'autres types du même style avaient essayé de l'intimider au cours de son bref passage dans le corps des marines. C'était même précisément pour cette raison qu'il avait choisi de les quitter pour rejoindre le privé. Les menaces ne sont que l'arme pathétique d'un intellect atrophié.

— Le partage d'infos doit se faire dans les deux sens, colonel. Nous combattons le même ennemi. Nous sommes du même côté.

La mâchoire de Crawford se détendit.

— Si mes éclaireurs trouvent quelque chose et que l'hélicoptère n'est pas ici pour les appuyer, vous le sentirez passer.

— Oui, monsieur.

— Bien, alors, dit Crawford, je vais aller faire préparer le robot.

Boston

Au cours de sa jeune existence, bien des choses inattendues étaient arrivées à Brooke Thompson. Par bonheur, la plupart avaient été de bonnes surprises. Mais le fait qu'on essaie de la tuer venait de prendre la tête de sa liste des mauvaises. Elle ressentait dans tout son être une poussée d'adrénaline qui ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait connu jusque-là. C'était la fameuse pulsion de « combat ou fuite » – *fight or flight* – du physiologiste Walter Cannon : une réaction qui exacerbaient ses sens au maximum et triplait le rythme de son cœur et de ses poumons.

Sans hésitation, elle appliqua la méthode que sa mère lui avait inculquée depuis l'enfance :

— Au secours ! hurla-t-elle. À l'aide !

Mais tout le monde était rentré tôt chez soi à cause de la tempête de neige et il n'y avait donc personne à portée de voix pour entendre son appel. Le piéton le plus proche se trouvait à un bon pâté de maisons de distance. Il déambulait dans Huntington Avenue sans se rendre compte de rien. C'était un grand type avec une polaire molletonnée à capuche. Elle refit une tentative, plus fort cette fois :

— Au secours !

Le type ne réagit pas et continua sa marche.

Les deux tirs semblaient avoir suivi la même trajectoire : dix heures trente sur une horloge. Cela signifiait que le tireur se trouvait quelque part sur le chemin qu'elle avait parcouru depuis le musée. À quatre pattes, veillant à rester le plus bas possible, elle longea le bord du trottoir pour laisser la Corolla entre elle et le tueur.

Un rapide coup d'œil autour d'elle se révéla désespérant. Il n'y avait rien à proximité qui puisse offrir une couverture. Même les quelques arbres dénudés bordant la rue paraissaient trop squelettiques. Mais rester tapie derrière son véhicule serait signer son arrêt de mort.

Si seulement elle pouvait voir le tireur et mieux s'orienter...

Brooke ôta son bonnet rose vif, puis regarda par-dessus les dix centimètres de neige recouvrant le capot de la Corolla. Elle repéra aisément le tireur, encore plus proche qu'elle ne l'avait imaginé : un homme efflanqué revêtu d'un pardessus gris et d'une casquette de montagne noire. Elle s'était

vraiment attendue à ce que le visage soit celui de l'agent Thomas Flaherty, mais les grandes oreilles et les traits aquilins n'étaient pas les siens. De l'autre côté de la rue, l'assassin bondit par-dessus la congère dans laquelle la mallette de Brooke et ses bottines avaient laissé une trace nette et pointa son pistolet sur la tête de la jeune femme. Un éclair blanc illumina la gueule de l'arme sans presque aucun bruit.

Elle replongea aussitôt derrière le véhicule. Le projectile traversa la neige sur le capot et siffla près du crâne de l'universitaire.

— À l'aide !

D'ici cinq secondes, pensa-t-elle, il allait contourner la voiture pour la tuer. Et elle ne pouvait rien faire pour l'éviter.

Quand Flaherty vit « Dumbo » accélérer le pas et sortir un Glock, il pesa de tout son poids sur l'accélérateur de la Concorde. La voiture chassa dans la neige avant de retrouver de l'adhérence sur une nappe de sel et de foncer droit devant. Ce léger contretemps avait permis au tireur de tourner à l'angle du musée et de tirer déjà deux balles sur l'archéologue, qui avait disparu derrière sa voiture.

Bon Dieu, l'avait-il touchée ? Flaherty n'avait que cette question en tête.

Il vit le type se précipiter sur la chaussée de Forsyth Avenue et s'apprêter à tirer une troisième fois.

— Non, non, non ! cria l'agent spécial.

Au moment de tourner à son tour dans Forsyth, il dérapa et dut se battre avec son volant pour redresser la voiture sur la chaussée glissante. Soudain, il pressa le klaxon tout en accélérant. Cette fois, il était parvenu à attirer l'attention de Dumbo. L'homme se planta au milieu de la rue, à vingt mètres de la Chrysler, et tendit le Glock en direction du pare-brise de cette dernière.

Flaherty plongea alors sous le tableau de bord, écrasa le frein et tourna son volant vers la gauche. La balle frappa l'encadrement de la portière côté passager. La Concorde partit dans un dérapage latéral, mais son élan initial continuait de la pousser droit vers le tireur.

Toujours couché, Flaherty tendit la main vers son holster d'épaule et dégagea son Beretta.

Il y eut un choc sourd : une masse passa par-dessus la vitre arrière du véhicule, puis le coffre. Sûrement le tueur. Flaherty se redressa et vit la Corolla juste devant sa Concorde. Il se recroquevilla pour se préparer à l'impact. L'énorme pare-choc de la Concorde accrocha le flanc de la Toyota et la Chrysler pivota de quatre-vingt-dix degrés, se retrouvant face à la trace de pneus qu'elle venait de laisser dans la neige.

Le tueur renversé s'était déjà relevé pour aller récupérer le Glock qui lui avait échappé des mains, mais, après sa cascade, il boitillait de la jambe droite.

Flaherty ouvrit brusquement la portière conducteur, brandit son arme dans l'ouverture en V et pressa la détente. Quoique mal ajusté, le tir obligea

Dumbo à renoncer au Glock et à courir vaille que vaille pour se mettre à l'abri derrière une barricade de chantier en béton qui barrait le trottoir à côté de la nouvelle aile américaine du musée.

Tout en gardant l'œil sur l'endroit où l'homme venait de disparaître, Flaherty tendit la main vers la portière passager, tira la poignée et l'ouvrit.

— Brooke, c'est moi, l'agent Flaherty ! Grimpez dans la voiture !

Seul un silence angoissant lui répondit et il se demanda si la troisième balle de Dumbo n'avait pas atteint sa cible.

— Brooke ! Allez !

Il entendit enfin des pas crisser dans la neige. La jeune femme bondit sur le siège à côté de lui, puis claqua la portière.

— Restez baissée ! lui ordonna-t-il.

Après avoir vérifié dans le rétroviseur intérieur que la rue était bien vide derrière la voiture, Flaherty ferma sa propre portière, engagea la marche arrière et pressa l'accélérateur, en faisant tourner les roues. Dès que le véhicule s'ébranla, il passa son pistolet dans sa main gauche, baissa sa vitre et sortit son arme.

Au même instant, Dumbo sauta par-dessus la barricade et se mit à courir vers la voiture. En bon assassin tenace, il brandissait un pistolet de secours. Flaherty lui tira dessus. Mais il n'était guère précis de la main gauche et le tueur le sentit : il ne modifia pas sa course et continua droit devant lui.

— Il court vite, grommela Flaherty.

Il tira encore et vit la balle soulever une petite gerbe de neige près des pieds de l'homme. Le pied enfoncé sur la pédale d'accélérateur, Flaherty essayait comme un fou de garder la voiture en ligne droite. Un rapide coup d'œil dans le rétroviseur lui indiqua qu'il arrivait à l'intersection. Pas possible de faire une manœuvre en trois temps pour se remettre dans l'axe. Et foncer aveuglément dans le trafic ne serait pas malin non plus. Il ne restait qu'une option. Folle !

— Restez baissée ! répéta-t-il à Brooke.

Il rentra son bras et braqua le volant à fond vers la gauche en levant le pied. Alors que les pneus n'accrochaient rien d'autre que de la glace et de la poudreuse, la voiture pivota à un train d'enfer. Dès les quatre-vingt-dix degrés atteints, il tourna le volant dans le sens inverse en accélérant de toutes ses forces. Le rythme était bon, mais le résultat loin d'être parfait. Au lieu de faire un simple cent quatre-vingts degrés comme il l'espérait, la Chrysler glissa davantage et alla cogner dans le trottoir et la neige amoncelée dessus. Heureusement, ce choc ne fut pas suffisant pour immobiliser la voiture. Anticipant le prochain mouvement de l'assassin, Flaherty se baissa, tourna légèrement le volant vers la droite et remit les gaz.

La vitre arrière claqua trois fois à très brefs intervalles : une balle se planta dans le haut du tableau de bord, une autre perfora la stéréo Bose achetée d'occasion et la dernière frappa le volant à peine à trois centimètres au-dessus de la main de l'agent.

Toujours baissé, le pied sur l'accélérateur, Flaherty redressa le volant. Quand il releva la tête et regarda par-dessus son tableau de bord, il s'aperçut que sa course aveugle le précipitait vers un train de banlieue de trois voitures qui progressait lentement sur la voie de chemin de fer occupant le terre-plein central. S'il freinait, il heurterait le flanc du train ou serait écrasé par un énorme camion-benne transformé en chasse-neige qui se dirigeait vers lui à grands coups de klaxon.

— Accrochez-vous ! cria-t-il à Brooke.

Il remit pied au plancher et braqua à gauche. La voiture évita le chasse-neige mais dérapa vers la voie de chemin de fer. Heureusement, le conducteur du train avait, semblait-il, anticipé ce qui se passait et parvint à immobiliser son convoi au moment précis où la Chrysler retombait avec un bruit sourd sur les rails et poursuivait sa glissade pour l'achever dans une congère.

Sans prendre le temps de réfléchir ni de regarder en arrière, Flaherty redémarra et fila droit devant lui.

Nord de l'Irak

En dépit de son grand âge, le vieux monsignor se déplaçait aisément dans les allées de la bibliothèque souterraine. Hazo le suivait de près. Au passage, il ne manqua pas de contempler la fantastique collection de manuscrits dans les rayonnages vitrés. Comme il n'y avait aucune fenêtre en vue, Hazo se demanda à quelle profondeur ils pouvaient se trouver sous la montagne. Pour rompre le silence tendu, il essaya d'engager une conversation polie :

— J'ai entendu dire que vous possédiez ici certains des plus anciens livres et manuscrits du monde.

Le monsignor secoua la tête et récusait l'idée d'un geste de la main comme s'il chassait une vulgaire mouche.

Si Hazo n'appréciait guère l'attitude acariâtre du vieillard, il savait que le moine avait une bonne raison d'éluder le sujet. Au XIII^e siècle, toute la bibliothèque du monastère avait dû être déménagée pour échapper à la destruction par les troupes d'invasion de l'armée mongole de Tamerlan. Le sanctuaire lui-même n'avait pu échapper à une destruction partielle et était demeuré à l'abandon jusqu'en 1795. Sachant que la situation actuelle du pays les exposait plus que jamais à une menace du même ordre, Hazo devinait que les moines avaient peur que de nouveaux pilliers ne viennent mettre à sac leur monastère et le dépouiller de ses incunables.

— Ici !

Le monsignor s'arrêta près d'une bibliothèque vitrée. Il en ouvrit la porte et sortit un codex relié de cuir. Le religieux regarda encore une fois le crucifix d'Hazo.

— D'abord, laisse-moi te poser une question : en tant que chrétien, les livres de la Bible te sont familiers, n'est-ce pas ? La Genèse, notamment ?

— Oui.

— Donc, je présume que tu connais l'histoire de la Création ? Tu sais comment le monde a commencé ?

Hazo acquiesça.

Le prêtre esquissa un petit sourire ironique.

— Vraiment ? Alors dis-moi, s'il te plaît, ce que tu en sais.

Hazo n'était pas trop sûr de comprendre en quoi ce petit exercice pouvait

avoir un quelconque rapport avec son enquête et les sculptures qu'il avait montrées au moine. Quoi qu'il en soit, il se prêta au jeu et fit remonter des tréfonds de sa mémoire tout ce qu'il pouvait se rappeler : comment, en six jours, Dieu avait créé le Ciel et la Terre, la lumière pour séparer le jour de la nuit au-dessus des eaux informes... avant de dissocier celles-ci de la terre ferme et d'y implanter la végétation avant de s'attaquer au Soleil, à la Lune et aux étoiles puis à toutes les créatures vivantes... Il commença par celles de l'eau et du ciel, pour ensuite peupler la terre. Et finalement, il créa... Adam et Ève. Le moine parut impressionné par l'exposé de son visiteur.

— Pas mal, dit-il une fois qu'Hazo eut terminé. Cependant, comme la plupart des chrétiens, tu as eu une omission décisive, même s'il n'y a pas de quoi te fustiger pour ça. C'est un détail tout à fait infime qui peut facilement être négligé. Nous y reviendrons bientôt. Mais suis-moi. Il y a une table, ici.

Il fit signe à Hazo.

Pénétrant dans une alcôve d'étude, le moine conduisit le Kurde jusqu'à une table de travail et posa le codex sur un lutrin. À l'aide d'un stylet à bout plat, il commença à feuilleter délicatement les pages séculaires.

Penché sur l'ouvrage, Hazo admirait le texte calligraphié et les illustrations complexes ornées de dorures et de couleurs vives. D'innombrables empreintes de doigts tachaient le coin des pages ; de la graisse et d'autres sortes de souillures.

Le monsignor continuait de tourner méticuleusement les pages.

— Le problème des livres et des rouleaux manuscrits, expliqua-t-il, c'est leur extrême fragilité. Le temps est cruel pour eux. Tu vois ces décolorations du lettrage ?

Il montrait du doigt des passages complets qui avaient viré d'un noir net à un brun verdâtre.

— Jadis, enchaîna-t-il, on mélangeait à l'encre des métaux comme le cuivre et le plomb. Mais le métal s'oxyde avec le temps. S'il n'y avait pas eu des hommes pour se consacrer à la préservation et à la retranscription de ces œuvres anciennes, elles auraient été perdues depuis très, très longtemps. Nous avons commencé à numériser ces collections... pour les préserver de manière permanente.

Il continuait de tourner les pages.

— Sais-tu que sept mille moines vivaient jadis dans ces montagnes ?

— Non, reconnut Hazo.

Celui-ci regarda le religieux penché sur le livre et se rendit soudain compte à quel point les épaules du vieillard étaient voûtées : en partie à cause de l'âge, Hazo n'en doutait pas, mais aussi du fait de la répétition, des décennies durant, de ce geste précis.

— Oui, c'est vrai. Sept mille moines. Et beaucoup d'entre eux ont consacré leur vie à la préservation de notre histoire. Sans eux...

Il secoua tristement la tête sans quitter les pages des yeux.

— Même si certains contestent l'exactitude des transcriptions au cours

des âges, il arrive toujours un moment où la matière source – l'origine même d'une histoire – est redécouverte et vient corroborer la transmission écrite. Ce que vous avez trouvé dans cette grotte en est un exemple fantastique. Ah, voilà. Regarde ici.

Il s'était arrêté sur une page et tapotait le dessin central du bout de son stylet en forme de sucette. Il se redressa et s'écarta légèrement.

— Est-ce que ça te semble familier ?

Hazo s'approcha et se pencha pour examiner l'illustration. Elle reproduisait une scène figurant sur l'une de ses photos.

— Incroyable ! s'exclama-t-il.

Le détail était très précis. Si précis même qu'on ne pouvait imaginer, estima Hazo, que l'artiste n'ait pas vu la grotte de ses yeux.

— C'est la même chose.

— J'irais jusqu'à parler, corrigea le moine, de reproduction à l'identique.

— Et le texte ?

À en juger par les caractères semblables à ceux des inscriptions qu'il avait vues dans l'église, c'était de l'araméen.

— Que dit-il ?

Étrangement, le moine n'eut pas besoin de lire le texte pour répondre à son visiteur.

— Il parle du moment où l'on a commencé à écrire l'Histoire, quand Dieu a nettoyé la terre par les eaux pour tout recommencer. C'est aussi le moment où la première femme est retournée au paradis pour y recevoir son châtiment.

— Ça concerne donc Ève ? demanda Hazo, désormais totalement perplexe.

Le vieil homme secoua la tête et sourit d'un air entendu.

— C'est justement l'erreur que tu as commise. Il ne s'agit pas d'Ève...

L'homme baissa soudain la voix.

— ... mais de Lilith.

— Lilith ?

Hazo examinait minutieusement les vieilles illustrations.

— Je ne comprends pas, ajouta-t-il.

— Ève ne fut pas la première femme créée par Dieu, expliqua le monsignor. La Bible est remplie de contradictions. Et les pages d'ouverture des Saintes Écritures ne font pas exception.

Sur un rayonnage voisin, il attrapa une bible, l'ouvrit et s'arrêta dès la première page.

— Si on lit les deux premiers chapitres, c'est-à-dire Genèse 1 et Genèse 2, on découvre deux récits distincts de la création des humains par Dieu. Dans Genèse 1, l'homme et la femme sont créés simultanément. Écoute plutôt.

Pour aider sa lecture, il suivit les lignes de la bible avec son stylet.

— « Alors Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu, il les créa ; homme et femme, il les créa. »

Le moine releva ses yeux de la page.

— Ce qui équivaut à dire qu'Il créa toute créature vivante en double pour permettre la procréation, tu comprends ?

— Il les créa *simultanément*, murmura Hazo.

Comment était-ce possible ? pensa-t-il.

— Exact. Pourtant, la plupart des gens se souviennent surtout du second récit, tel qu'il est rapporté dans Genèse 2. On y évoque un Adam solitaire qui se promène dans le jardin d'Éden, et ce n'est que dans un second temps que Dieu décide que l'homme a besoin d'une compagne spirituelle.

— Dieu prend alors une côte d'Adam pour créer Ève.

Le vieil homme sourit.

— Pas une côte au sens littéral. Une meilleure traduction serait « à son côté », corrigea-t-il avant de poursuivre. Ève fut la seconde partenaire d'Adam, son épouse accomplie, qui, selon la Bible, était destinée par Dieu à être dominée par son mari¹. Quant à Lilith, la première femme créée en réalité par Dieu, elle était presque son contraire. Elle avait un appétit sexuel vorace, réclamant sans cesse d'être... comment dirait-on... au-dessus d'Adam. Elle était tout sauf soumise.

— Mais la Bible ne dit pas un mot de cela, je me trompe ?

Encore une fois, le moine sourit.

— Ça aussi, c'est exact. Toutes les références à Lilith ont été supprimées de la Genèse il y a fort longtemps par l'Église catholique patriarcale, qui n'aimait pas du tout l'idée d'un tel personnage féminin dominateur. Cependant, si tu patientes ici un instant, je peux te montrer autre chose qui t'aidera à comprendre. Tu es comme moi quelqu'un qui veut surtout voir pour apprendre, pas vrai ?

Hazo esquissa un sourire.

— J'imagine.

— C'est bien. Parce que les images renferment de nombreuses vérités, quantité de secrets. Je n'en ai que pour une minute.

Le religieux disparut derrière les rayonnages. Et à peine une minute plus tard, en effet, il revint avec un grand album moderne illustré intitulé *Chefs-d'œuvre des musées du Vatican*. Il l'ouvrit et le posa à plat sur la table.

— En 1509, Michel-Ange a représenté Lilith sur le plafond de la chapelle Sixtine. La fresque s'appelle *La Tentation d'Adam et Ève*.

Dans l'index, il chercha le numéro de la page qui l'intéressait et s'y reporta. Puis il tourna le livre vers Hazo pour que celui-ci voie mieux la photo.

— Michel-Ange a fondé cette peinture narrative sur un texte apocryphe, *Le Traité de l'Émanation gauche*, attribué au rabbin Isaac Jacob Ha-Kohen. Celui-ci raconte que, après que Dieu a chassé Lilith de l'Éden, celle-ci y est revenue afin de se venger. Elle a pris la forme d'un serpent pour enjôler sa remplaçante, Ève, et l'amener à manger le fruit défendu.

Hazo étudia le tableau qui combinait deux scènes : d'un côté, la créature mi-femme, mi-serpent, enlacée autour de l'arbre et tendant la main vers Adam et Ève, et, de l'autre, l'ange chassant le couple du paradis.

— C'est l'épisode-clé dans le christianisme qui parle du péché originel et de la chute de l'humanité, résuma monsignor Ibrahim. Le tout étant attribué, bien entendu, au péché d'une femme.

— Stupéfiant, souffla Hazo.

— Il existe néanmoins une autre référence obscure à Lilith dans l'Ancien Testament. On la trouve dans un passage où Isaïe parle de la vengeance de Dieu contre le pays d'Édom, lorsqu'il avertit ses habitants que leur paradis luxuriant sera rendu infertile et que la peste y apportera la désolation.

Reprenant la bible, le moine tourna les pages jusqu'au trente-quatrième chapitre du livre d'Isaïe.

— Maintenant, écoute ça : « Les bêtes sauvages du désert rencontreront aussi les bêtes sauvages de l'île et le satyre appellera le satyre ; l'effraie se terrera là elle aussi et se trouvera un lieu de repos. Là, la grande chouette fera son nid, elle nichera, couvera, fera éclore ses œufs, et ses petits se rassembleront dans son ombre. » Un peu énigmatique, certes. À moins que l'on ne se reporte au texte originel à partir duquel celui-là fut traduit.

Il se mit alors à lire la version en hébreu juxtaposée à sa traduction en

anglais sur la partie droite de la page :

— Voici ce qu'il dit : « Les jappeurs rencontrent les hurleurs ; les velus appellent leurs semblables. Lilith se repose là, elle trouve un lieu de repos. »

— Ainsi, elle est mentionnée dans la Bible, observa Hazo.

— Absolument. Lilith apparaît aussi dans les apocryphes juifs, dans les manuscrits de la mer Morte, le Talmud, la Kabbale, le Zohar – c'est-à-dire le Livre des Splendeurs – et l'alphabet médiéval de Ben Sira. Tous mettent en scène une séductrice démoniaque qui torturait les hommes et les rendait impuissants, une femme mauvaise et jalouse qui tuait les bébés par pure méchanceté. En tant que telle, ses premières représentations sous la forme de statues, d'amulettes et de figurines ajoutaient à sa beauté voluptueuse des traits bestiaux, comme des ailes ou des serres. Mais l'histoire de Lilith remonte à bien plus loin que ça, beaucoup plus loin, tu comprends.

Le moine expliqua que lorsque les Babyloniens conquièrent Jérusalem, en 586 avant notre ère, le roi Nabuchodonosor II déporta les prêtres juifs à Babylone. Ayant perdu le temple de Jérusalem et ses textes sacrés, les religieux voulurent récrire un récit de leur héritage et de leur ascendance. C'est là qu'ils empruntèrent très largement à la mythologie mésopotamienne apprise des Babyloniens. On avait pu faire remonter l'origine de bon nombre de ces histoires à des textes cunéiformes akkadiens du troisième millénaire avant Jésus-Christ, qui parlaient des *Lilitu* – les démons nocturnes porteurs de peste qui parcouraient la terre afin de susciter d'immenses ravages dans l'humanité. Or ces écrits avaient été précédés par des siècles de tradition orale.

— La légende de Lilith est peut-être le plus ancien récit jamais raconté, compléta le monsignor. Personne ne sait réellement de quand elle date. Mais la plupart des spécialistes considèrent que Lilith est l'ancêtre de tous les démons féminins qui apparurent plus tard dans les mythologies mésopotamienne, grecque et romaine.

Le religieux ôta ses lunettes et son expression devint grave.

— Peut-être que maintenant tu en sais trop, mon fils. Parce que tes photos... sont de très anciennes représentations de la création de la première femme par Dieu. C'est l'histoire du paradis perdu. Même si cela peut paraître fou, voire impossible, il me semble que vous êtes tombés, toi et tes amis, sur un endroit légendaire.

— Dites-moi lequel, s'il vous plaît, le pria Hazo.

Le moine tendit le doigt vers la dernière photo montrant des hommes préparant activement un corps sans tête pour son inhumation.

— Le tombeau de Lilith.

Boston

— Mais enfin vous allez me dire ce qui s'est passé ? tempêta Brooke, qui essayait de boucler sa ceinture de ses doigts tremblants. Qui était ce type ?

— Aucune idée, répondit Flaherty.

Il regarda de nouveau dans son rétroviseur.

— Ralentissez, s'il vous plaît, insista-t-elle nerveusement.

Jusqu'à l'extrémité de la moindre de ses terminaisons nerveuses, Flaherty se sentait comme une pile électrique. Il ralentit quelque peu et se rabattit derrière un bus qui se traînait sur Huntington Avenue.

— Rappelez-moi pour qui vous travaillez ? La CIA ?

Il fit signe que non.

— La Global Security Corporation. Comme ma carte professionnelle l'indique. Nous sommes un organisme qui travaille contractuellement pour la Défense américaine, entre autres choses.

— Quelles autres choses ?

Il hésita un instant, soupira, puis confia à sa passagère :

— La GSC fournit la main-d'œuvre pour les types de services dont toutes les nations civilisées ont un grand besoin de nos jours : mercenaires, espions, gardes du corps, agents antiterroristes, opérateurs en cyberdéfense... Ce genre de « choses ».

Il jeta un coup d'œil vers elle pour jauger sa réaction.

— Ce n'est pas pour dénigrer votre travail, surtout quand vous venez de me sauver la vie... mais la GSC donne l'impression de ressembler à une simple agence d'intérim améliorée, observa-t-elle avec un certain cynisme.

— À dire vrai, « agence d'intérim » passe beaucoup mieux que bien des qualificatifs dont nous affublent certains sénateurs. Ils affectionnent des petits noms comme « Dealers de mort » ou « Assassins associés ».

La remarque parvint à lui arracher un sourire.

— Ça va, sinon ? Vous ne semblez pas blessée ou...

— Comment puis-je savoir que le type au pistolet n'était pas un de vos gars ?

— Ce n'était pas quelqu'un de chez nous. Nos assassins sont meilleurs que cet amateur. Vous seriez dans doute morte d'une bombe placée dans votre voiture. Ou au moins d'une balle tirée par un *discret* tireur embusqué, ajouta-

t-il après s'être accordé un bref temps de réflexion.

— Merci. C'est réconfortant.

— Et, si vous ne l'aviez pas remarqué, ces balles m'ont aussi visé, lui rappela-t-il, le doigt tendu vers sa stéréo détruite. Ma tête aurait pu être à la place du lecteur de CD.

— J'imagine. Enfin, vous savez, vous n'avez pas non plus franchement montré de talents de tireur d'élite, là-bas.

Il ne put s'empêcher de sourire. Cette femme avait du répondant.

— Pour que les choses soient claires, jusqu'à ce jour je n'avais tiré au pistolet que sur une cible au stand de tir. Et pour ma défense, tirer de la main gauche tout en accélérant en marche arrière sur la neige n'a pas fait partie de ma formation.

Elle posa les doigts sur ses lèvres. Comment aurait-elle fini s'il ne s'était pas montré ? Elle se hâta de refouler cette sinistre pensée.

— Je crois que je dois vous remercier. Je ne sais pas ce que j'aurais fait si...

— Y a pas de quoi, répondit-il humblement. Je suis juste content d'être arrivé au bon moment.

Après quelques secondes de silence, elle demanda :

— Si ce n'est pas à tirer sur la neige de la main gauche, dites-moi donc à quoi vous avez été... formé ?

Brooke Thompson avait formulé sa question de manière plus mordante qu'elle ne l'aurait voulu, mais elle n'avait pu s'en empêcher.

— Je suis un type du renseignement. L'espionnage, si vous préférez. Mais sous sa dimension « bureaucratique » améliorée. J'interroge les témoins et les suspects... vous voyez le genre.

— En fait, vous me donnez l'impression d'être un causeur de comptoir rémunéré.

— Ou plutôt un détecteur de mensonges et balivernes, je dirais, répondit-il en souriant.

Elle voulut réprimer un petit rire, mais n'y parvint pas. Le flux d'adrénaline dans son corps s'atténuait et ses muscles recommençaient à réagir normalement.

— Mon Dieu, quelle expérience effroyable !

— Oui, on peut le dire.

Maintenant que les défenses de l'agent Flaherty s'abaissaient, la jeune femme remarqua que son accent bostonien était encore plus prononcé. Avec un long soupir, elle passa les doigts dans ses cheveux mouillés.

— Que fait-on, maintenant ? Êtes-vous censé me protéger ou quelque chose comme ça ?

— Il faut que je voie ce que dit le manuel...

— Il y a un manuel ? se moqua-t-elle.

Il secoua la tête et sourit, tandis que de son côté elle sentait l'angoisse la gagner.

— Notre antenne locale se trouve à côté du bâtiment fédéral au centre-ville, près de Faneuil Hall. On va s'y rendre pour voir ce qu'il y a lieu de faire.

Brooke croisa les bras sur sa poitrine et regarda par la vitre givrée.

— Écoutez, reprit Flaherty, voilà la situation. Un collègue m'a demandé de vous trouver. C'est un agent engagé dans une opération ultrasecrète en Irak. C'est lui qui a découvert là-bas votre badge d'identité. S'il pensait que vous étiez en danger, il me l'aurait dit.

— Et comment je peux être sûre que ce n'est pas lui qui a envoyé ce type ?

— Aucune chance.

— Pourtant quelqu'un veut ma mort. C'est forcément quelqu'un de l'armée, non ? insista-t-elle.

Flaherty préféra ne pas répondre, car, sur ce point précis, il se serait vu contraint d'avouer qu'il partageait son avis. Il s'était déjà demandé qui, en dehors de Jason, pouvait avoir eu connaissance de l'implication de Brooke en Irak et lancé un contrat contre elle aussi rapidement. Pourquoi maintenant – *précisément* maintenant – était-elle soudain devenue une menace ?

— Je me souviens d'avoir lu les petites lignes dans mon accord de confidentialité. Et je ne me rappelle pas avoir lu où que ce soit que l'assassinat pouvait être une option en cas de...

— Nous devons retrouver ce Frank dont vous parliez. J'ai besoin de son adresse e-mail. Avec elle, je pourrai obtenir son profil, son hébergeur... et à partir de là, trouver son adresse IP et remonter jusqu'à lui.

Flaherty plongea la main dans sa poche et en sortit son BlackBerry. Il tapa son code sécurité, cliqua sur le navigateur web et tendit l'appareil à la jeune femme.

— Vous avez dit que son adresse se trouvait dans votre compte Yahoo, n'est-ce pas ?

Fixant l'appareil avec de petits yeux incrédules, elle demanda :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas passé ça plus tôt, si vous aviez besoin de son adresse mail ?

— Simple psychologie de base : je vous demande une information et votre réponse, son exactitude ou non, traduit votre propension à coopérer.

— Ou peut-être que vous vouliez me donner votre carte pour que je vous rappelle. Moi aussi, j'ai un détecteur de balivernes.

Elle attrapa le PDA et commença à taper l'URL de Yahoo.

Flaherty la regarda faire avec un sourire.

— Vous êtes toujours aussi farouche ? demanda-t-il avant de la voir soudain froncer les sourcils.

— Euh. C'est bizarre.

— Quoi ?

Elle essaya de nouveau d'accéder à sa messagerie.

— Ça me dit que mon nom d'utilisateur et mon mot de passe sont

invalides. Comme si mon compte s'était envolé. C'est impossible.

Flaherty soupira.

— Hélas non. Ça ne l'est pas.

— Que voulez-vous dire ?

Il hocha la tête.

— À mon avis, c'est un coup de la NSA.

Il savait que lui dire ça n'était pas malin, mais il l'avait fait quand même.

— Ils n'ont pas le droit ! Qui peut faire ça ? protesta-t-elle.

— Trente mille spécialistes informaticiens et cryptographes rassemblés sous un seul toit à Fort Meade dont le boulot consiste à craquer les communications informatiques et vocales. Ils peuvent faire presque ce qu'ils veulent, quand ils ont votre numéro. Pensez à tous ces crétins boutonneux que vous avez côtoyés à l'université, aux pirates informatiques, aux accros de jeux vidéo, aux malades de Donjons et Dragons. Eh bien, imaginez tout un bâtiment – une véritable ville – rempli de ces types.

— Mon Dieu, gémit-elle.

Puis elle ajouta aussitôt :

— Mais moi aussi j'aime les jeux vidéo et je ne vais pas fouiner dans l'intimité des gens !

— Vous devez bien avoir reçu quelque chose d'autre de ce type qui vous a engagée ? Une carte de visite, un chèque... ?

Elle secoua la tête.

— Aucune carte. Et l'argent était viré sur mon compte.

Puis elle repensa à la conversation téléphonique qu'elle avait surprise, celle de son collègue fouilleur qui avait fait effectuer une datation au carbone 14.

— Attendez. Il y avait un archéologue qui se trouvait aussi là-bas quand j'y étais. Je l'ai entendu passer un coup de téléphone à l'extérieur de la grotte à propos de résultats d'analyse sur des échantillons. Je l'ai entendu mentionner un labo SMA où il les aurait envoyés.

— Un labo SMA ?

— Équipé d'un spectromètre de masse à accélérateur de particules – SMA, en abrégé. C'est la machine que l'on utilise pour les datations au carbone 14.

— Vous vous souvenez du nom de l'endroit ?

Elle essaya de se rappeler, mais n'y parvint pas.

— Non. Mince !

Mais un autre détail lui revint :

— Il a aussi mentionné d'autres résultats de tests. Une histoire de culture biologique ou quelque chose comme ça qu'il a sortie d'un rapport avec un sceau officiel. C'était une sorte d'insigne étrange. Je me souviens d'un symbole représentant une double hélice d'ADN ou des chromosomes. Et d'un long acronyme qui commençait par USA...

Flaherty se raidit soudain. Il craignait de savoir à quel organisme elle

faisait allusion.

— À droite de la double spirale, est-ce qu'il n'y avait pas une étoile à cinq branches et un symbole circulaire en dessous ?

Il s'efforçait de tracer le dessin dans l'air avec son index pour aider la jeune femme à le visualiser.

Elle réfléchit.

— Pas sûre.

Il jeta un coup d'œil dans son rétroviseur pour s'assurer que personne ne les filait, puis, d'un mouvement de menton, il désigna le BlackBerry.

— Tapez cette adresse web, s'il vous plaît.

Il dut répéter trois fois l'URL compliquée avant qu'elle réussisse à rentrer la syntaxe sans erreur.

Dès que la page d'accueil apparut, Brooke reconnut le motif.

— Oui, c'est ça. C'est bien le logo.

Elle tourna le mini-écran LCD du BlackBerry vers lui.

Pour Flaherty, c'était tout sauf une bonne nouvelle.

— Super, maugréa-t-il.

Un long acronyme s'étalait sous le logo : USAMRIID.

— Oui, je me souviens aussi des deux « i » majuscules dans le nom, dit-elle. Ils me rappelaient les chiffres romains. Il est indiqué ici qu'il s'agit de l'Institut de recherche médicale de l'armée des États-Unis pour les maladies infectieuses¹.

— Exactement, confirma l'agent avec un nouveau soupir.

Cette mission était en train de prendre des proportions beaucoup plus considérables.

— Entre autres choses, c'est la division des armes biologiques américaines.

¹ - *United States Army Medical Research Institute for Infectious Diseases. (N.d.T.)*

Irak

— Que voulez-vous dire par : « Elle s'est enfuie » ? gronda Crawford dans le micro du téléphone satellite tout en essayant de ne pas chuchoter plus fort qu'il n'aurait voulu.

Il venait presque de trancher avec ses dents le bout du filtre de la Marlboro qui pendouillait entre ses lèvres.

— Il y avait quelqu'un d'autre sur place. Un enquêteur, je pense, répondit le correspondant.

— Et alors ?

Le colonel avait fait le tour du MRAP pour éviter d'être entendu par les marines s'affairant tout autour du camp.

— Je l'avais coincée, continua l'autre. J'avais pour l'achever quand le type est sorti de nulle part. Il m'a bloqué avec sa voiture et a commencé à tirer. Il est parvenu à la récupérer et à l'emmener.

En écoutant cet incapable raconter ce qui s'était passé au musée, l'officier ne put contenir sa rage.

— Oh, génial. « Il est parvenu à la récupérer et à l'emmener » ? éructa Crawford d'une voix singeant le tueur. Écoute-moi bien, espèce de sac à merde incompetent... Tu la retrouves et tu la tues. Ou j'aurai ta tête, tu m'entends ?

— Je suis déjà sur leurs traces. Je m'en occupe.

— T'as intérêt à me rappeler très vite avec de bonnes nouvelles.

L'officier coupa net la communication. Il tira une longue bouffée de sa cigarette, puis la jeta sur un scorpion qui filait sur le sable. Comment allait-il informer Stokes de cette malheureuse péripétie ? Il opta finalement pour un message court et évasif. Puis il referma son téléphone et le glissa dans la poche de son gilet pare-balles.

Qui était cet homme qui les avait devancés auprès de la paléolinguiste ? Seul quelqu'un de l'intérieur pouvait l'avoir envoyé. L'initiative pouvait-elle venir de Stokes ? Cela semblait improbable, car même si le pasteur n'était plus exactement le soldat lucide qu'il avait connu sur le champ de bataille bien des années plus tôt, il n'était pas idiot. Stokes paraissait vouloir à tout prix effacer ses traces, comme l'avait prouvé sa manière d'initier des contre-mesures immédiates dès que la grotte avait été infiltrée par les activistes

islamistes. Tout bien considéré, la présence du badge de sécurité de la femme juste à côté de l'ordinateur de Yaeger laissait peu de place au doute quant au véritable responsable.

Crawford se précipita vers la tente-QG où le sergent et son technicien à la carrure de *linebacker*¹ aidaient les marines à préparer le robot de reconnaissance. Ils étaient en train de charger des cartouches de gaz dans le magasin rotatif de ce qui ressemblait à une grosse mitrailleuse montée sur le SUG-V. Crawford demeura en retrait une minute. Pour le moment, il cherchait à maîtriser sa fureur et à évaluer la meilleure manière d'aborder Yaeger. Malheureusement, ce jeune malin n'avait rien d'un automate, lui. Il n'aurait pas fait ce genre de travail, s'il l'était. Les gars qui avaient le profil psychologique pour les opérations clandestines n'étaient pas du style à faire machine arrière ou à se conformer au protocole. Si Yaeger avait un plan en cours, il n'allait pas le divulguer. Les autonomes étaient une plaie, pensa Crawford. En particulier sur le champ de bataille.

— Yaeger, l'interpella finalement le colonel.

Le mercenaire leva les yeux.

— Ouais.

— J'ai besoin de m'entretenir avec vous un instant.

Jason tendit la dernière cartouche de gaz à Meat, puis rejoignit l'officier.

— Marchons un peu, dit le marine en s'éloignant de la tente.

Jason lui emboîta le pas.

— J'ai besoin de savoir si vous avez parlé à quiconque de ce qui se passe ici.

Jason répondit sans détour :

— Vous, le commandement aérien...

— Ne faites pas l'enfant avec moi, sergent, l'avertit Crawford.

Il devait se montrer ferme sans susciter de soupçon excessif.

— Je parle de quelqu'un d'extérieur, précisa-t-il. Avez-vous communiqué avec des personnes étrangères à l'armée, des civils peut-être ?

Jason était passé maître dans l'art de lire entre les lignes. Mieux valait répondre par une question :

— Pourquoi l'aurais-je fait ?

Le chef de la petite unité clandestine vit que Crawford ne savait pas trop comment embrayer.

Le colonel tourna la tête et essaya de décrypter le regard de Yaeger, mais il n'y déchiffra rien.

— Tant que nous ne savons pas qui est terré dans cette grotte, je demande que toute communication passe par moi. Je sais que vous voulez que le type là-dedans soit Al-Zahrani. Mais rien ne doit filtrer sur ce qui se passe ici avant que nous en ayons la confirmation absolue. Confiez-moi votre SatCom !

Il tendit la main.

Jason se contenta de fixer la paume ouverte.

— Vous savez que je ne peux pas faire ça, colonel.

Il attendit que la main retombe et fixa intensément les yeux durs de Crawford.

— Personne n'est plus sensible au secret que moi. Pareil pour mes hommes. Nous survivons grâce à la confiance et à la discrétion. À ce que je vois, aucun de vos hommes n'a donné son équipement et il est plus que probable que si fuite ou taupe il doit y avoir, on la trouverait plutôt dans votre section. Ne m'obligez pas à vous rappeler que je suis responsable devant une autorité différente de vous. Donc, si vous avez un problème, il vaut mieux que vous l'exprimiez clairement. Je n'aime pas jouer. Surtout quand les enjeux sont si élevés.

Jason savait qu'il avait touché une corde sensible, car la mâchoire de Crawford se remit à saillir de plus belle.

Croisant les bras, le colonel agita la tête à la manière d'un parent déçu.

— Oui, les enjeux sont élevés. Dix millions, pas vrai ? Les agents indépendants comme vous ne peuvent pas comprendre, Yaeger, dit-il méchamment. Les vrais soldats ne sont pas motivés par un plan à quatre cent un mille dollars avec bonus. Et ne me balancez pas votre propre histoire, je la connais déjà. Je sais que votre frère est mort dans les Tours et qu'au lieu de vous morfondre, vous avez laissé tomber Dartmouth et fait votre temps dans les marines. Vous me paraissez considérer ce qui se passe ici...

Il faisait tourner un index de haut en bas vers la tenue de Yaeger.

— ... comme une affaire personnelle. On pourrait dire que ça compromet votre objectivité.

Jason sut garder son calme et sa distance.

— Si vous avez fait votre travail, vous devez savoir que mon examen psychique suggère tout à fait autre chose, répondit-il d'un ton égal. Mon profil montre que j'aborde mon travail avec discernement et sans parti pris. N'oubliez pas que j'ai aussi des gens derrière moi. Et je commence à me dire que c'est *votre* dossier qu'il va me falloir vérifier.

Il vit la mâchoire de Crawford avancer au maximum.

— J'ai demandé du renfort pour une opération spéciale, continua Yaeger. Pas pour un concours du plus gros sexe. Alors, à moins que vous ne désiriez que je fasse remonter une plainte formelle au général, je vous suggère de commencer à m'aider. Arrêtez de me parler comme si j'étais une chienne à vos pieds.

Crawford laissa échapper un soupir exaspéré et exhiba un rictus sardonique.

— Je le répète : tant que nous ne savons pas à quoi et à qui nous avons affaire là-haut...

Mais Stokes lui avait déjà fourni des détails concis.

— ... ne compliquez pas les choses, voilà tout ce que j'ai à dire.

Tout en fixant le colonel dans le blanc de ses yeux fuyants, Jason compta jusqu'à cinq pour décompresser.

— Le robot a été réglé et il est prêt, répondit-il calmement. J'ai du travail.

Sans attendre que l'officier l'y autorise, il tourna les talons et repartit au pas de course vers la tente.

¹- L'un des principaux postes de défenseurs au football américain. (*N.d.T.*)

Las Vegas

Randall Stokes regardait l'écran de l'ordinateur en se demandant quand le courriel introuvable de Frank Roselli allait faire son apparition dans sa boîte de messagerie.

— Si tu as quelque chose à dire, Frank, voyons ça, dit-il à haute voix.

Depuis son nettoyage matinal, sa paupière gauche inférieure était prise d'un tic nerveux et les muscles de son cou étaient secoués de spasmes. C'étaient chez lui les deux symptômes du stress les plus récurrents. Un prurit avait même commencé à lui irriter la peau des mains. Il ne faisait aucun doute que la cause de toutes ces manifestations était à chercher du côté du message sec de Crawford trouvé dans sa boîte de réception : le fiasco du contrat contre la cible de Boston. En temps normal, cette information n'aurait pas dû inquiéter exagérément Stokes. Sauf que cette fois le mystérieux chevalier blanc qui avait contrecarré le plan de l'assassin avait été surpris en train de poser à l'archéologue des questions précises sur l'Irak. En outre, cet inconnu possédait un pistolet, et qu'il soit parvenu à organiser la fuite de la femme soulevait de sérieuses interrogations quant à ses motivations et à son employeur.

Stokes avait déjà reçu trois confirmations de meurtres : un autre archéologue à Genève, un ingénieur en bioconfinement à Munich, un microbiologiste à Moscou. Ni complications ni interférences, dans ces cas. Ni empêcheur d'assassiner en rond. Par conséquent, la paléolinguiste était un problème isolé qui, selon toute probabilité, était directement lié au badge de sécurité que l'unité clandestine avait trouvé dans la grotte. Il faudrait remédier à cela très vite. Mais Stokes décida de remettre ces questions à plus tard.

Il y avait plus urgent. Stokes ouvrit une nouvelle fenêtre sur l'écran de son ordinateur et entra trois mots de passe dans les cadres du logiciel. Une mosaïque de signaux vidéo *live* s'afficha. Chaque case restituait une morne image monochrome verdâtre. Les seize caméras en circuit fermé équipées de micros et de systèmes de visée infrarouge transmettaient des vues intérieures du labyrinthe, via un signal numérique crypté relayé par des satellites militaires.

Quatorze caméras n'enregistraient aucun mouvement – seulement des images fixes de galeries sinueuses encadrées de parois rocheuses qui

apparaissaient en vert émeraude sous l'effet de la vision nocturne. En revanche, les scènes des caméras numérotées « 01-E » et « 11-G » étaient loin d'être statiques.

Stokes double-cliqua sur la case « 11-G » pour afficher la fenêtre vidéo en plein écran. Sur l'image *live*, les cinq Arabes lourdement armés progressaient en file indienne dans le tunnel et s'enfonçaient plus avant dans la montagne. Ils continuaient de chercher éperdument une autre sortie.

Aucune chance d'en trouver une.

Personne ne savait mieux que Stokes que la grotte ne possédait qu'une issue. C'était précisément pour cette raison que les anciens Mésopotamiens puis Stokes lui-même avaient choisi ce site. Après tout, l'objectif premier de cette tanière était d'y enfermer le Mal, tant jadis qu'aujourd'hui.

— Désolé, les gars. Une seule voie d'entrée et de sortie.

L'homme de tête avait activé la fonction éclairante de son téléphone portable, l'unique outil de son appareil utile à une telle profondeur sous terre. Il le tendait devant lui pour voir autant que possible le chemin sinistre qui se déployait devant lui, l'air désespéré. À juste titre, pensa Stokes. Que pouvait-il avoir en tête à cet instant précis ? Pouvait-il savoir qu'il était comme un animal en cage en route vers l'abattoir ?

Un large sourire éclaira le visage du pasteur.

— Bonjour, messieurs. Bienvenue en Armageddon. Ça me fait tellement plaisir de vous permettre d'y prendre part. Ces armes ne vous seront plus d'aucun secours à partir de maintenant. Rien ne peut plus vous aider.

Rayonnant, il posa ses deux coudes sur le bureau, puis son menton sur ses mains jointes.

Quand la grande silhouette du milieu se rapprocha de la caméra, Stokes figea l'image du signal et étudia le visage tristement notoire et emblématique de sa cause. Il était impressionnant de voir à quel point Crawford se cherchait toutes les raisons pour douter. Fahim Al-Zahrani. Certes, les probabilités de le voir là étaient infimes, à la limite de l'impossible. Pourtant l'image ne mentait pas. Le Seigneur avait amené le Prince noir dans la fosse aux lions pour le Jugement ultime. C'en était presque... lyrique, songea Stokes.

Celui-ci estima que les islamistes n'allaient plus tarder à atteindre la grotte principale.

Il rebascula l'image pour revenir à celle de l'entrée du tunnel. S'il était près de onze heures du matin à Las Vegas, la nuit enveloppait déjà les montagnes septentrionales de l'Irak. Ce n'était plus la lumière du soleil qui emplissait le passage, mais celle des projecteurs. Près de l'ouverture, il pouvait discerner deux tireurs du corps des marines embusqués, couchés sur la pente. Crawford avait indiqué qu'un SUG-V allait bientôt être envoyé dans les tunnels.

Soudain, Stokes perçut un tapotement contre la vitre de son bureau. Il se tourna et vit une colombe blanche perchée sur le rebord de la fenêtre. Un observateur lambda aurait aisément imaginé qu'il s'agissait là d'un miracle,

les colombes n'étant pas natives du désert Mojave. Cependant, il n'était pas inhabituel que des hôtels locaux lâchent des nuées de colombes à l'occasion de cérémonies de mariage. Pourtant, dans ce cas précis, il était manifeste que ce messager solitaire venait d'être envoyé spécifiquement à Stokes.

Il m'a donné un signe montrant que les temps sont venus.

— Merci, Seigneur. Je suis Votre serviteur. Je suis Votre vengeur.

Avec une vigueur régénérée, il revint vers l'écran de son ordinateur et entra les clés de chiffage qui affichèrent l'interface du système distant. En utilisant ce simple module de commande, Stokes pouvait presque manœuvrer tout le dispositif installé dans la partie la plus profonde et la plus sécurisée de la grotte. Il contempla le panneau principal où, sur sept icônes, clignotait le mot : « FERMÉ ». Il déplaça le curseur de sa souris sur la première icône et laissa son index suspendu au-dessus du bouton de la souris.

— Est-il temps, Seigneur ? Envoie-moi un signe.

Le signe qu'il reçut ne fut pas celui qu'il attendait. Des enceintes de l'ordinateur sortit la sonnerie l'avertissant de l'arrivée d'un nouveau message. Son rythme cardiaque s'accéléra.

Il bascula aussitôt sur sa boîte de réception. Une pensée absurde lui traversa l'esprit : Dieu pouvait-Il communiquer par e-mail ?

Mais le message ne tombait pas du ciel. Il arrivait d'Irak. Un courriel lapidaire de Crawford qui disait : « Besoin de temps. »

Déçu, Stokes serra les dents.

Quand il se tourna vers la baie vitrée de son bureau, la colombe avait disparu. La démangeaison de ses mains s'accrut soudain. Il s'empara d'un coupe-papier pour gratter sa paume sans que cela le soulage beaucoup. Il récupéra alors sa boîte de pilules dans sa poche.

Brooke Thompson reconnaissait sans le moindre doute les trois symboles principaux du logo de l'USAMRIID : une spirale chromosomique, une boîte de Pétri pour culture cellulaire et une étoile à cinq branches. Un motif aussi particulier était facile à mémoriser et elle était certaine que c'était bien le logo qu'elle avait vu sur la couverture du rapport de son collègue scientifique.

— Je ne comprends pas, dit-elle. En quoi les gars du département Maladies infectieuses pouvaient-ils être concernés par la grotte ?

Flaherty secoua la tête.

— Nous avons en Irak des équipes spécialisées dans les armes biologiques depuis que nous avons posé le pied là-bas. Rappelez-vous que ce pays était censé posséder d'énormes caches d'AMD – des Armes de destruction massive.

Elle se souvenait avec précision des diaporamas détaillés du département de la Défense qui passaient sur les chaînes de télévision nationales. On y voyait notamment des images satellites inquiétantes – mais floues – de complexes d'armement irakiens prêts à produire en série des agents biologiques dévastateurs. Dans ce contexte, la mission de l'USAMRIID, telle qu'elle était libellée sur la page d'accueil de son site web, prenait tout son sens : « Mener des recherches fondamentales appliquées aux menaces biologiques en vue de la mise au point de solutions médicales pour protéger les combattants. »

— Peut-être qu'ils ont découvert quelque chose dans la grotte, avançait-il. Une cache d'armes chimiques, par exemple.

— Je ne me rappelle rien de tel.

Elle tapa le nom de l'agence dans Wikipédia et fit défiler la page.

— Il est dit ici que l'agence a été créée dans les années 1950 à Fort Detrick, dans le Maryland... Elle s'occupait de défense biomédicale... Elle a ouvert un complexe de bioconfinement de pointe en 1967...

— Le bâtiment Crozier. C'est là qu'ils testent et entreposent les agents chimiques militarisés, comme l'Ebola, l'anthrax ou la variole, entre autres choses. Vous savez, les petites gâteries de la guerre froide.

— Merveilleux.

Elle continua de lire.

— Qu'est-ce qu'une installation « BSL » ?

— Un laboratoire de confinement biosécurisé¹. J'ai visité une unité mobile BSL-4 lors de l'une de nos conventions sur la sécurité. Représentez-vous un gros semi-remorque avec un labo sécurisé de pointe, un sas hermétique incorporé et un équipement Hazmat². Je me souviens que le guide expliquait qu'ils les utilisaient pendant la guerre du Golfe.

Il réfléchit un instant avant de demander :

— Auriez-vous pu remarquer quelque chose de ce style autour de la grotte ? Des types portant des combinaisons chimiques, notamment ?

Il ne fallut guère de temps à l'universitaire pour répondre :

— Non.

Plus Brooke lisait, plus la Division de biodéfense de l'armée ressemblait à une pâtisserie biologique spécialisée dans la confection des recettes les plus exécrales. Elle ne savait pas vraiment s'il fallait se réjouir de son existence ou la craindre.

— Qui gère cet endroit ?

— Le You-Sam-Rid, répondit-il en prononçant l'acronyme phonétiquement. Il dépend de l'USAMRMC, le Commandement de la recherche et du matériel médicaux de l'armée américaine³. Un colonel de l'armée supervise les opérations.

— Pas un scientifique ?

— Non.

— N'y a-t-il pas là conflit d'intérêt ?

Flaherty ricana.

— La plupart vous diront que les armes chimiques sont une question de sécurité nationale. Mais vous pouvez toujours insister et écrire à votre sénateur, Brooke.

— Pour quelle raison un archéologue aurait-il eu besoin de s'adresser à ces gens ?

— Ce que je pense, c'est que ce n'était probablement pas un archéologue.

— Attendez. Si des échantillons ont été envoyés à cet institut pour analyses, il doit bien y en avoir des traces quelque part, des mentions, non ?

— Peut-être.

— Vous ne pouvez pas appeler quelqu'un là-bas pour vérifier ? Pour voir si des tests ont été réalisés sur des échantillons provenant d'Irak durant cette période ? Peut-être qu'on pourrait découvrir qui les a demandés et pourquoi ?

— C'est une bonne idée. Mais d'abord, je dois appeler mon collègue en Irak... et l'informer de ce qui s'est passé au musée.

Dans le rétroviseur extérieur, Flaherty observa les phares allumés d'un Ford Explorer qui avait tourné derrière lui trois pâtés de maisons plus tôt. Le 4 x 4 suivait à bonne distance tout en revenant par moments à deux ou trois voitures de la Concorde. Pas de quoi s'inquiéter... Pour l'instant.

Flaherty sortit son téléphone satellite et appela Jason.

1- *Biosafety Containment Lab. (N.d.T.)*

2- Combinaison biochimique étanche protégeant des produits dangereux. (Hazmat est la contraction de *HAZardous MATerials*, « matières dangereuses »). *(N.d.T.)*

3- *US Army Medical Research and Materiel Command. (N.d.T.)*

— Hé, Jason, dit Flaherty d'une voix forte dans l'émetteur du SatCom.

L'épaisse couverture orageuse au-dessus de Boston faisait crachouiller le signal satellite.

— C'est Tommy. Tu m'entends ?

— Oui. Que se passe-t-il, Southie ? Tu m'as l'air un peu nerveux... mais... attends une seconde...

Flaherty entendit des grésillements, alors que Jason remettait le téléphone dans sa poche. Sur la voie lente de Huntington Avenue, il continuait de rouler tranquillement vers le centre-ville. Il ne tombait plus que quelques rares flocons, mais la neige fondue recouvrant la chaussée obligeait les voitures à rouler au pas.

Quelques secondes s'écoulèrent avant que Jason reprenne la conversation.

— Désolé, mon pote. Je dois me montrer super-prudent avec ces appels. Le commandant de la section de marines arrivée en renfort est un vrai casse-couilles. Il ne veut pas que je parle à qui que ce soit. Je dois tout faire en douce.

— Compris.

— Qu'as-tu pour moi ?

— J'ai trouvé ta scientifique à Boston.

— Aussi mignonne que sur la photo ? demanda Jason.

Ayant entendu le commentaire, Brooke leva les sourcils et regarda Flaherty.

— C'est-à-dire que..., répondit celui-ci.

Il sourit à Brooke, qui continuait à le fixer.

— En fait, elle est à côté de moi dans la voiture, expliqua-t-il.

— Oh, fit l'autre d'un ton confus. OK...

— Alors je vais te mettre sur haut-parleur. Ça te va ?

— Bien sûr.

Une fois les présentations faites, Flaherty enchaîna :

— Comme je te l'ai dit dans mon texto, Brooke était là-bas en 2003. Elle faisait partie de l'équipe de fouilles qui a étudié la grotte que tu as découverte. On lui a demandé de déchiffrer une ancienne langue, des inscriptions apparaissant sur une paroi.

— Il y avait aussi des scènes et des motifs gravés, ajouta Brooke.

— J'ai vu les inscriptions, confirma Jason. Les reliefs aussi... sculptés sur le mur gauche à l'entrée du tunnel.

— C'est ça, dit-elle. Superbes, non ?

— Euh... Que signifient-ils ?

— C'est un peu compliqué. Mais ce que je peux vous dire, c'est que ce sont les plus anciens spécimens de représentations mythologiques mésopotamiens connus... Ils racontent l'histoire d'une femme qui venait d'un autre pays.

Après avoir frôlé l'assassinat, rompre l'accord de confidentialité ne lui posait plus de problème.

— La femme qui sera décapitée plus loin ? demanda Jason.

— Celle-là même.

— Pourquoi l'ont-ils tuée ? s'enquit-il.

— Au regard de l'histoire racontée sur le mur de la grotte, un grand nombre de personnes seraient mortes peu après son arrivée. Donc, on peut se dire que ce qui s'est passé ressemble à une sorte de chasse aux sorcières xénophobe, estima Brooke. Elle était différente, venait d'une région lointaine. Ils ne la comprenaient pas.

— Et ils l'ont rendue responsable des morts ? avança Jason.

— Exactement.

Il y eut une pause sans que personne ne parle. Brooke devinait que Jason essayait lui aussi de comprendre pourquoi l'armée s'intéressait à cette découverte archéologique. Il avait une intuition incroyable pour repérer le moindre détail qui ne cadrait pas ou méritait un éclaircissement.

— Quel était son nom ?

— À dire vrai, il n'était mentionné nulle part dans les inscriptions que j'ai étudiées.

Le Mal n'avait pas vraiment besoin de nom, pensa-t-elle.

Pressé d'en arriver aux points les plus croustillants de l'affaire, Flaherty intervint :

— Hé, Jason, tu ne vas pas me croire en apprenant qui a fait venir Brooke et les autres scientifiques là-bas, tous frais payés...

Pouce levé, l'universitaire lui donna le feu vert.

Flaherty récapitula l'histoire de la jeune femme. Il expliqua tout, depuis son rôle dans les fouilles sponsorisées par l'armée américaine elle-même aux protocoles de sécurité extrêmement stricts en passant par le mystérieux intermédiaire connu sous le seul nom de « Frank ». Au fur et à mesure, Jason avait des tonnes de questions à poser. Flaherty put répondre à la plupart, mais de temps en temps Brooke intervint pour un complément. Yaeger se concentra sur les souvenirs que la jeune femme avait des motifs de la grotte.

— Brooke, vous n'avez vu que la première partie de la galerie ? demanda Jason.

— Exact.

Flaherty sentit que la jeune femme lui tirait la manche. Quand il tourna la tête, il vit qu'elle lui montrait l'écran du BlackBerry et tapotait le logo de l'USAMRIID. Puis elle tendit le doigt vers le SatCom et forma silencieusement avec ses lèvres : « Dites-lui ! »

— Prépare-toi à ce que ça devienne encore plus bizarre, j'en ai peur, l'avertit-il. Ce n'était pas seulement l'armée qui supervisait les fouilles. Apparemment, les gars de l'USAMRIID étaient aussi impliqués.

— Quoi ? Tu veux dire les types des affaires biochimiques ?

— Ouais.

Un nouvel ange passa.

— Et comment se fait la connexion ? demanda finalement Jason. Vous avez une idée ?

— Non, répondit l'archéologue. Désolée.

— Brooke n'a vu personne en équipement Hazmat, ajouta Flaherty. Donc je ne pense pas qu'il y ait eu la moindre matière dangereuse à l'intérieur.

— Bon, dit Jason. On est en train de préparer un robot de reconnaissance pour l'envoyer dans la grotte. J'ai déjà suffisamment de quoi m'inquiéter question surprises.

Flaherty voulut demander à Jason si les fugitifs étaient encore piégés dans la grotte, mais il jugea la question inutile. Le fait d'envoyer un robot dans les galeries signifiait que la chasse n'était pas terminée.

— Il y a quand même autre chose que je dois te raconter et qui a de quoi inquiéter, ajouta-t-il.

— Super, soupira Jason. Achève-moi.

— Juste après mon premier entretien avec Brooke, un type armé d'un pistolet l'a suivie et a essayé de la tuer.

— C'est pas vrai ? fit Jason, comme s'il venait de recevoir une douche froide.

— Oui, on s'en est sortis vivants d'un cheveu, ajouta Flaherty.

Il fit un rapide résumé de l'incident intervenu à l'extérieur du musée.

— Ça fait un peu trop de coïncidences à mon goût, dit Jason.

— J'ignore qui était ce tueur... et qui a pu l'envoyer, observa Flaherty. Mais Brooke a fait une bonne suggestion. Il semble que l'USAMRIID ait analysé des échantillons venant de la grotte. Si nos équipes peuvent fouiller dans les dossiers de l'Institut, on arrivera peut-être à retrouver une trace de ces analyses pour savoir ce qu'ils ont étudié... et qui a réclamé les tests.

— Bonne idée. Écoute, Tommy, il faut vous mettre à l'abri jusqu'à ce qu'on ait découvert ce qui se passe ici.

— Je sais. Je suis en train d'emmener Brooke au bureau. Et toi, fais aussi gaffe à ce qui peut se trouver derrière toi.

— C'est bien ce que je compte faire, répondit Jason. Vous êtes en de bonnes mains, Brooke. Ça m'a fait plaisir de vous parler.

— Merci, dit-elle.

- Je dois y aller, indiqua Jason. On se recontacte très vite.
La communication s'arrêta.
Flaherty remit le téléphone dans sa poche.
— Il m'a l'air de quelqu'un d'intelligent, dit Brooke.
— Si vous saviez.

Dans le rétroviseur intérieur, des phares réapparurent derrière eux. À travers le verre fissuré de la vitre arrière, le véhicule n'était qu'une ombre. Un contrôle dans le rétro extérieur indiqua à Flaherty qu'il s'agissait d'une berline Hyundai qui progressait comme elle pouvait sur la voie de gauche. Puis le véhicule qui la suivait fit soudain une manœuvre hasardeuse et la dépassa. Le Ford Explorer argenté qu'il avait déjà repéré était de retour dans son champ de vision. Et, pour la première fois, Flaherty entrevit la silhouette du conducteur. Quand il discerna enfin le visage émacié et les grandes oreilles de ce dernier, il crut que son cœur lui remontait dans la gorge.

— C'est rouge ! hurla Brooke en jetant ses deux mains vers le tableau de bord.

Au lieu de ralentir, l'agent Flaherty écrasa l'accélérateur et traversa le carrefour en trombe. Il accrocha presque un taxi vert et blanc qui venait de Belvidere Street et qui pila net sur le passage protégé encombré devant la sortie sud du Prudential Center¹.

— Accrochez-vous !

Dans le rétroviseur, il vit l'Explorer contourner lui aussi le taxi en le frôlant et s'élancer à leur poursuite.

— Vous êtes fou ! Que faites... ?

— C'est lui dans l'Explorer... derrière nous.

Elle se tourna pour regarder.

— Mon Dieu, haleta-t-elle. Est-ce qu'il y a des airbags ? demanda-t-elle nerveusement en se recroquevillant le plus possible dans son siège.

Il ne répondit pas et se concentra sur la circulation devant lui. Un *Duck Boat*² jaune canari serpentait à faible allure dans la voie centrale. Il se trouvait juste entre un bus dans le couloir lent et une voiture ralentissant pour se préparer à tourner à gauche, là où des panneaux signalaient l'entrée du parking souterrain du Prudential Center.

Une pointe d'anxiété étreignit Flaherty.

— Allez... Allez ! cria-t-il vainement à l'intention du gros véhicule mi-bateau, mi-camion.

— On ne doit pas s'arrêter !

— Je sais...

Il envisagea d'effectuer un brusque demi-tour sur la large avenue, mais le trafic dense dans le sens opposé n'offrait pas la moindre ouverture.

Et tout espoir de prendre à droite dans Garrison Street s'envola quand le bus s'immobilisa, son clignotant droit allumé, attendant que les piétons traversent la rue perpendiculaire. Le pare-chocs avant de la Concorde toucha presque l'arrière du *Duck Boat* alors que Flaherty dépassait le bus. À bord du transport de troupes amphibie modifié de la Seconde Guerre, les touristes turbulents se mirent à couiner bruyamment tels des canards, comme le chauffeur le leur avait recommandé au début de l'excursion. Ayant été privés d'un tour complet à cause de la glace qui emprisonnait le fleuve Charles, toute

leur énergie contenue se libérait maintenant sur la Chrysler Concorde de Flaherty. En d'autres circonstances, l'agent aurait pu trouver la scène comique.

Un taxi agressivement conduit se glissa derrière lui, à une longueur devant l'Explorer. Flaherty s'attendit à ce que la Ford se déplace derrière le taxi, mais ce ne fut pas le cas. Il se concentra de nouveau sur la route. La prochaine bifurcation possible était Harcourt Street, juste devant eux sur la droite. Cependant, il pouvait déjà voir le passage, lui aussi envahi de piétons.

— Zut, grommela-t-il.

Continuer tout droit vers le goulot de Copley Street était de toute évidence une mauvaise option.

— Regardez ! hurla Brooke en montrant du doigt la vitre latérale conducteur.

Flaherty tourna la tête vers sa gauche au moment où l'Explorer faisait une embardée dans l'allée centrale et forçait le *Duck Boat* à rétrograder d'un coup de klaxon tonitruant. La vitre passager de la Ford était déjà ouverte et Flaherty eut le temps d'entrapercevoir le pistolet de l'assassin prêt à tirer.

— Baissez-vous ! hurla l'agent de la GSC.

Il se pencha lui-même, le pied à fond sur l'accélérateur, à l'instant précis où l'assassin tira trois fois. La vitre de Flaherty vola en éclats. Par chance, Brooke était déjà recroquevillée sur le plancher. Les balles qui sans cela lui auraient traversé le cou tapèrent dans la poignée de la portière passager.

Flaherty se redressa d'un coup.

L'assassin était presque rentré dans un bus qui venait de s'arrêter abruptement sur la voie centrale. Mais, sans perdre le contrôle de son véhicule, il opéra un déboîtement sec qui l'intercala juste derrière la Concorde, à la place que le chauffeur de taxi effrayé venait d'abandonner une fraction de seconde plus tôt.

Flaherty était sur le point de passer sous la passerelle piétonnière qui reliait le Prudential Center au centre commercial de Copley Place. Devant lui, il ne voyait que des feux arrière rouges jusqu'à la fourche de Stuart Street. Pire encore, le bus le coinçait sur la gauche. Même emprunter le trottoir bondé et se frayer un chemin au milieu des piétons ne le mènerait pas loin.

Si l'assassin parvenait à l'enfermer dans l'embouteillage, les choses allaient virer très vite au drame. Ça ne laissait qu'une possibilité : prendre l'Explorer de vitesse, le pire scénario imaginable.

— On y va ! prévint-il sa passagère.

Toujours tapie sur le plancher, Brooke vit l'étroite passerelle passer au-dessus de sa tête juste avant que Flaherty vire à droite d'un coup sec. La manœuvre inattendue l'envoya taper suffisamment fort contre les jambes de l'agent pour lui faire voir des étoiles.

La Concorde louvoya pour passer une série de barricades de chantier orange de la taille de poubelles. L'assassin en profita pour se rapprocher. Lancé à pleine vitesse, l'Explorer percuta l'arrière de la Chrysler dans un

grand bruit de métal et de plastique éclaté. La trajectoire de l'impact faillit envoyer la Ford en tête-à-queue, mais gêna peu la progression de la Concorde. Le tueur redressa son volant et relança le 4×4 dans la course.

La route s'engagea dans un large tunnel aux murs recouverts de carrelage et entama une descente raide sous Copley Place. Les pneus de la Concorde crissèrent dans le virage.

De sa position couchée, Brooke était désorientée par le peu qu'elle pouvait voir – un plafond carrelé et des lumières.

— Vous êtes entré dans un garage ? Qu'est-ce... ?

— Pas un garage. Je prends un raccourci vers la Mass Pike³.

— Un raccourci ?

C'est alors qu'elle comprit ce qu'il entendait par là.

— Vous avez pris le tunnel ?

Il acquiesça de la tête.

Elle avait emprunté cette rampe bien des fois. C'était l'une des principales sorties de l'autoroute Interstate 90, que l'ambitieux Big Dig⁴ avait désengorgée grâce à son réseau de tunnels qui sinuaient sous le centre-ville. Mais elle savait que le flux du trafic ne se faisait que dans le sens de la sortie.

— Ce tunnel est à sens unique ! Vous allez dans le mauvais...

— Je sais ! Je sais...

Il regarda dans son rétroviseur et vit les phares de l'Explorer raser le mur incurvé derrière lui.

— La rampe est fermée pour travaux. C'est bon.

Mais à l'instant même il fut contredit par ce qu'il aperçut droit devant, là où la bretelle souterraine formait un Y : un gros camion surmonté de lumières vives et des ouvriers casqués en train de réparer les carreaux du plafond.

Pas si bon, pensa-t-il.

Le camion, arrêté au milieu de la chaussée, laissait peu de place pour passer sur sa droite. Mais il n'était plus possible de s'arrêter, songea Flaherty.

Il pressa l'accélérateur et appuya sur le klaxon.

Voyant des phares foncer vers eux, les ouvriers stupéfaits eurent à peine le temps de réagir. Ils se jetèrent à plat ventre et s'accrochèrent solidement à la rambarde de sécurité ceignant le plateau du camion, dans l'attente d'une violente collision. Un ouvrier sauta par-dessus le garde-corps et retomba lourdement sur la chaussée avant de filer hors de vue.

Flaherty étreignit le volant de toutes ses forces à deux et dix heures et vira légèrement vers la droite pour viser l'étroite ouverture. Au moment d'atteindre l'obstacle, il grimaça et serra les dents.

La large Concorde se faufila adroitement dans l'espace restreint. Il ne restait que quelques centimètres à peine de chaque côté. Hélas, moins de quinze mètres plus loin, un second camion bloquait le tunnel. Flaherty corrigea brutalement sa trajectoire vers la gauche, slaloma de justesse autour du véhicule de service, mais il y avait si peu de place que son rétroviseur extérieur côté passager éclata au passage.

Le cœur de l'agent battait la chamade. L'adrénaline lui retournait les sens. Et savoir que la partie la plus dangereuse de cette course d'obstacles se trouvait encore devant lui ne faisait qu'ajouter à son appréhension.

Dans l'unique rétroviseur extérieur restant, il vit l'Explorer surgir et se faufiler pour éviter le second camion. Une légère erreur d'appréciation du tueur propulsa l'aile de l'Explorer contre le mur du tunnel dans une gerbe d'étincelles orange. La manœuvre coûta à l'assassin de précieuses secondes, mais il reprit rapidement la chasse.

— Fils de pute. Pas moyen de me débarrasser de lui, grommela Flaherty.

Il se concentra de nouveau sur le tunnel, qui continuait de descendre, mais commençait à s'incurver vers la gauche comme pour former la courbe d'un point d'interrogation. Il freina légèrement dans le virage serré. À la fin du demi-cercle, il déboucha sur une longue ligne droite sans obstacle. Il put appuyer de toutes ses forces sur le champignon. Foncer comme une fusée dans ce tunnel confiné avec les lumières défilant à toute vitesse lui donna l'impression d'être une balle tirée dans le canon d'un pistolet.

Sachant toutefois que le pire était à venir, il agrippa plus fermement le volant.

La ligne droite s'incurva encore et devant lui Flaherty repéra de nouvelles barricades de chantier coiffées de lumières orange clignotantes. Juste après ce cordon interdisant l'accès à cette bretelle de sortie, la rampe débouchait sur le grand tunnel de l'autoroute par un Y très serré. Comme de plus ils arrivaient dans le sens inverse à celui du trafic, le virage allait être particulièrement traître. Flaherty pouvait déjà voir les phares des véhicules roulant à vive allure dans le souterrain, mais aussi les énormes glissières en béton le long du terre-plein central.

Il inspira profondément, retint sa respiration... et pressa la pédale de frein. Le véhicule percuta violemment les barricades de chantier, qui volèrent de tous côtés. Il braqua à fond son volant vers la droite et la voiture partit dans un tête-à-queue en plein milieu de la circulation qui arrivait face à lui.

La seconde suivante, le tunnel ne fut plus qu'un tonnerre de pneus crissants et de klaxons retentissants.

La Chrysler dérapa sur la chaussée. Elle parvint à éviter la collision avec une berline empruntant la voie lente, mais percuta un camion de déménagement jaune qui fonçait sur la voie de gauche. Flaherty sentit l'extrémité avant de la Concorde emboutir bruyamment une carrosserie. Si le choc avait été d'une grande violence, il avait au moins empêché la Concorde d'aller se fracasser contre le béton de la glissière centrale tout en lui permettant même de se remettre dans le bon sens de la circulation et de repartir accrochée au gros véhicule. N'en revenant pas d'être encore en vie et que le chauffeur du camion de déménagement ait eu assez de maîtrise pour ne pas en perdre le contrôle, Flaherty accéléra et tourna le volant pour se dégager de l'autre véhicule. La manœuvre fit éclater le pneu avant du camion, ce qui l'obligea à s'arrêter.

— Désolé, mon pote, murmura Flaherty.

Son cœur lâcha presque quand il entendit une trompe tonitruante qui ne pouvait être que celle d'un très gros poids lourd. Tous ses muscles se raidirent lorsqu'il tourna la tête vers son rétro extérieur. Il vit le Ford Explorer couper la route à l'aveuglette. Cette nouvelle erreur de calcul – plus grave encore – plaça l'assassin dans la trajectoire d'un énorme semi-remorque. Le mastodonte freina... La cabine ballotta, tandis que le plateau arrière oscillait et que de la fumée grise s'échappait de ses roues neutralisées.

Incapable d'accélérer suffisamment pour l'éviter, l'Explorer fut percuté par le géant de la route. Le 4 × 4 parut exploser en mille morceaux. Du verre et du métal fusèrent dans toutes les directions.

Flaherty eut à peine le temps d'entrevoir le corps du tueur catapulté par le pare-brise explosé de son véhicule et précipité par-dessus la glissière centrale dans la vitre d'un autre gros dix-huit roues arrivant en sens inverse.

Dans son rétroviseur latéral, Flaherty jeta un dernier coup d'œil au semi-remorque en portefeuille et à l'Explorer pulvérisé. Puis il s'élança à pleine vitesse dans le tunnel.

1- Centre commercial sous la Prudential Tower qui, au moment de sa construction, en 1964, fut, avec ses 240 mètres, le plus haut immeuble du monde hors de New York. (N.d.T.)

2- Véhicule militaire amphibie de la Seconde Guerre mondiale. Sa désignation originelle technique était DUKW (D désignant l'année de sa fabrication – 1942 –, U indiquant qu'il s'agissait d'un véhicule amphibie, K que les roues étaient toutes motrices et W qu'il disposait d'un train de roues double à l'arrière). Très vite, ces phonèmes barbares et son caractère amphibie suscitèrent son surnom qui lui resta : *Duck Boat* (*duck* signifiant « canard »). (N.d.T.)

3- Surnom de l'autoroute (*Interstate*) 90, la plus longue des États-Unis (5 000 km). Mass Pike est l'abréviation de *Massachusetts Turnpike*, « autoroute à péage du Massachusetts ». (N.d.T.)

4- Ensemble de tunnels sous Boston destinés à désengorger notamment l'*Interstate* 93, autoroute et artère centrale de la ville. (N.d.T.)

Irak

Le Blackhawk se posa dans un pré juste à l'extérieur du campement. Par la vitre du fuselage, Hazo regarda le flanc de la falaise déchiquetée. Au cours des trois heures qu'avait duré son absence, les débris qui bloquaient l'entrée de la grotte avaient été totalement dégagés et une lumière voilée éclairait le passage. Les énormes blocs de rocher précipités au pied de la falaise avaient ciselé de profondes rides sur la pente.

Le Kurde retrouva le site en proie à une intense activité. Des marines montaient et descendaient la pente et des tireurs étaient postés tout autour d'un périmètre restreint. Il repéra Jason à côté de l'ouverture en grande conversation avec un trio de techniciens penchés sur un petit robot tactique et comprit qu'ils se préparaient à entrer dans la caverne. Enfin, pas juste une caverne, se dit Hazo. Le tombeau de Lilith !

Il songea à la photo de la fresque de Michel-Ange ornant le plafond de la chapelle Sixtine : la créature mi-femme, mi-serpent enlacée à l'arbre défendu du jardin d'Éden. Il avait encore du mal à se faire à l'idée que l'histoire évoquée dans les premières pages de la Bible était liée à cet endroit même.

Pourtant peu enclin à la superstition, Hazo se sentit pris d'une terreur soudaine. Et si l'énigmatique Lilith avait vraiment existé bien avant que les hommes commencent à écrire l'Histoire ? Et si elle avait réellement été une sorte de démons ayant provoqué une hécatombe dans cette région ? Son esprit malveillant pouvait-il encore hanter cette grotte ?

Ce ne sont que des légendes, se rassura-t-il.

Un marine se déplaça en crabe sous les pales de l'hélico qui ralentissaient et ouvrit la portière d'Hazo. Celui-ci ôta son casque de vol, défit sa ceinture et quitta l'appareil. À peine sorti de la zone de remous des rotors, il retrouva Jason, qui avait dévalé la colline pour venir à sa rencontre.

— Content de te voir de retour, dit Yaeger.

Mais, avant d'ajouter quoi que ce soit, il prit son camarade par le bras et l'entraîna à l'écart d'une dizaine de marines rassemblés à proximité.

En passant, le Kurde observa les marines avec curiosité. Certains étaient assis en tailleur et nettoyaient soigneusement leurs armes. D'autres, assis sur leurs casques, mangeaient des rations de raviolis réhydratés dans des barquettes d'aluminium. L'unité comptait quatre femmes ; Hazo pouvait voir

qu'elles devaient faire de gros efforts pour réprimer leur féminité au contact de ces hommes. Un soldat trapu aux yeux rapprochés – qui ressemblait plus à un adolescent qu'à un homme – semblait raconter une épique querelle de bar.

— Après ton départ, Crawford les a envoyés dans la montagne, lui expliqua Jason en désignant le groupe. Ils ne sont rentrés que peu après le crépuscule, sans avoir rien trouvé.

Une fois qu'ils furent en sûreté, hors de portée de voix, il lui demanda :

— Alors, comment ça s'est passé ?

Tournant la tête vers la tente de commandement, il vit Crawford, bras croisés, debout comme un piquet, qui lorgnait vers eux.

— J'ai découvert plein de choses. Et des choses très troublantes, s'empessa-t-il de préciser. Comme je te l'ai déjà dit, mon cousin a reconnu la femme du badge.

Il revint plus en détail sur les informations qu'il avait fournies à Jason juste après son entrevue avec Karsaz : la présence de la femme en 2003 et ses relations apparemment étroites avec des membres de l'armée américaine.

— Peu après ton départ, un de mes collègues aux États-Unis a retrouvé cette femme. Il a eu une conversation avec elle. Tout concordait avec ce que ton cousin t'a dit.

— Oh, fit Hazo, déçu.

— Mais parle-moi de ta visite au monastère. Les moines ont-ils pu t'aider à décrypter les photos de la grotte ?

— Oh oui, répondit le Kurde. Énormément.

Il rapporta à Jason la discussion bouleversante qu'il avait eue avec monsignor Ibrahim : l'incroyable histoire de la Création et d'une mauvaise femme appelée Lilith.

— Jason, le monsignor m'a dit que cet endroit... cette grotte... Enfin, les légendes affirment qu'il s'agirait du tombeau de Lilith.

— Son tombeau ?

Brooke Thompson n'avait pas mentionné ce détail.

— Oui. Ces moines... sont des gens très intelligents. Ils connaissent de nombreux secrets, des tas de vérités cachées...

Il leva les yeux avec prudence vers l'entrée de la caverne.

— Selon le monsignor, elle serait inhumée sous la montagne. Sa tête... Son corps, ajouta-t-il dans un chuchotement. Cet endroit est mauvais, Jason. Maudit.

Le Kurde paraissait terrifié et Yaeger dut lutter de toutes ses forces pour ne pas esquisser un sourire narquois.

— Eh, mec, ne laisse pas ces fables t'effrayer, lui dit-il après avoir posé sa main sur l'épaule de son camarade. À ma connaissance, aucun tombeau antique n'a été protégé par des portes de sécurité en acier. Et le seul démon présent au sein de cette montagne est encore bien vivant et armé d'un lance-roquettes. OK ?

Hazo acquiesça d'un signe de tête.

— Tu as fait du bon boulot, ajouta le sergent.

Il le gratifia d'une tape réconfortante sur l'épaule.

— Mais pour le moment, nous avons un problème beaucoup plus gros à gérer.

À l'expression dépitée d'Hazo, il vit que ce dernier n'était pas tout à fait d'accord, mais le Kurde répondit quand même :

— Je comprends. Les terroristes...

— Pas seulement les terroristes, j'en ai bien peur, dit Jason. Je suis plus préoccupé par ce type, le colonel Crawford. Il n'a pas dit un mot des militaires qui se sont occupés de cette grotte.

— Mais est-il au courant ? demanda Hazo.

— Oui, je crois. Et je vais te dire pourquoi.

Il raconta l'appel reçu de Thomas Flaherty et la tentative de meurtre contre Brooke Thompson.

Cette dernière information perturba considérablement le Kurde.

— Crawford aurait envoyé un assassin pour la tuer ?

— La simultanéité est trop troublante pour penser autre chose.

Il regarda une nouvelle fois en direction de la tente-QG. Maintenant, l'officier leur tournait le dos et conversait discrètement au téléphone.

— Il est resté pendu à ce téléphone satellite un nombre invraisemblable de fois. J'aimerais bien savoir qui lui tient comme ça le crachoir.

Jason secoua la tête.

— Nous allons devoir faire très attention, continua-t-il, et surveiller nos arrières afin de ne pas nous laisser surprendre par cet oiseau-là. Je ne sais pas encore ce qui se passe ici, mais, quoi qu'il arrive, je ne veux pas que nos hommes s'y retrouvent plongés contre leur gré.

Il vit le regard préoccupé d'Hazo glisser vers l'entrée de la grotte.

Soudain, quelque chose attira l'attention de Jason, loin au-dessus, près de la crête : une forme sombre apparaissant et disparaissant dans le clair de lune. La tête immobile, il se concentra sur l'endroit et repéra de nouveaux mouvements furtifs le long de l'arête. Un guetteur rôdait dans les ténèbres.

— On a de la compagnie.

Les yeux d'Hazo remontèrent vers le sommet de la montagne et le balayèrent lentement d'un côté à l'autre. Il plissa les paupières quand il crut avoir détecté le mouvement incongru presque indiscernable.

— Oui. Je le vois.

— Je n'aime pas ça du tout, dit Jason. Viens par là.

Entraînant Hazo dans son sillage, Jason se dirigea vers les quatre pick-up abandonnés par les terroristes, que les marines avaient alignés le long de la route. Lorsqu'ils atteignirent les véhicules, Jason regarda derrière lui pour s'assurer que personne ne les observait. Il plongea la main dans sa tunique et en ressortit un long objet tubulaire.

— Désolé, mais je ne fume pas, répondit Hazo aimablement.

La méprise fit rire le sergent.

— Ce n'est pas un cigare, Hazo. C'est un stylo à peinture... un marqueur. Cadeau du renseignement israélien.

Il le décapuchonna et se mit à tracer un cercle sur le capot du premier Toyota.

Ne voyant aucune encre sortir de la pointe du marqueur, Hazo fut décontenancé.

— Je ne comprends pas. Ça n'a aucun effet. Je ne vois rien.

— Exactement. C'est ça, le truc. L'encre est invisible à l'œil nu, expliqua Jason. Mais pas pour les satellites militaires.

— Ah, dit Hazo. Très malin.

— Ça facilite le pistage des mouvements de véhicules depuis le ciel.

Il se déplaça vers le pick-up suivant et forma une étoile invisible sur son capot.

— J'ai déjà récupéré les numéros de série de tous les véhicules militaires de la section de Crawford. Ils peuvent être pistés directement depuis les bureaux de l'agence à l'aide d'un GPS. Aucun problème. Cependant, si l'un de ces camions vient à manquer, il n'est pas repérable à moins qu'il ne soit marqué.

Après avoir jeté un nouveau coup d'œil vers le camp, Jason passa au troisième pick-up. Cette fois, il dessina un carré. Et sur le capot du quatrième, il finit par un triangle invisible. Une fois le marqueur rebouché, il le remit dans la poche intérieure de sa tunique. Puis il pointa chaque camionnette tour à tour en disant :

— Cercle... étoile... carré... triangle...

Il mémorisa soigneusement chaque véhicule : sa peinture, son modèle, ses marques distinctives (comme le pare-brise explosé et le sang maculant la cabine du pick-up qui avait occupé la tête du convoi).

— Excellent, dit Hazo, impressionné.

— Et tiens, puisque nous parlons des satellites...

Jason sortit ses jumelles, activa la fonction infrarouge et espionna discrètement Crawford dans la tente. Le colonel n'avait toujours pas terminé son appel et déambulait en formant de petits cercles.

— À qui parles-tu, Crawford ? se murmura-t-il à lui-même.

Il utilisa le laser pour calculer le positionnement GPS du colonel. Puis il ouvrit son SatCom et passa son propre appel – un de ceux que Crawford n'approuverait sûrement pas.

31

— Mack, c'est Yaeger. J'ai besoin que tu m'accordes une grande faveur, commença Jason.

Grâce au ciel sans nuages de l'Irak, la réception du téléphone satellite était parfaite. À l'autre extrémité de la ligne, il pouvait entendre le spécialiste incontesté des communications et des armes télécommandées à distance de la GSC grignoter des chips.

— Encore une faveur ? le taquina Mack. Tu as de gros besoins, ces derniers temps, dis donc.

Jason perçut de nouveaux grignotements.

— Tu es fou de moi, c'est ça ? ajouta Mack.

— T'aurais bien aimé, avoue.

Cette fois, Jason l'entendit boire.

— Mais tu n'es pas mon genre, mon gros.

— Oui, je sais bien, répondit Mack. Trop de poils dans le dos, hein ? J'ai compris. Bon, allez... que puis-je faire pour toi, cette fois ? Tirer quelques missiles sur des enfoirés de talibans ? Ou as-tu besoin d'un Predator pour livrer un colis humanitaire dans une réunion Tupperware du Hezbollah ? Tout ce que tu veux... Je peux le faire.

Le plus effrayant, pensa Jason, était que son collègue disait vrai.

— Rien d'aussi spectaculaire.

— Dommage.

— Je voulais juste tester ton QI sur une affaire de communications téléphoniques par satellite et mettre tout ton savoir-faire NSA à l'épreuve.

La plupart des forces intellectuelles de l'entreprise avaient été débauchées des plus obscures branches du département de la Défense, des services qui n'étaient connus que par des acronymes horriblement longs. Macgregor Evan Driscoll – diplômé *Summa cum laude* avec mention « très honorable » du prestigieux MIT¹, et hacker à temps partiel – n'y faisait pas exception. En 2002, il avait contribué à la conception pour la NSA d'une station d'écoute clandestine au sein du centre de télécommunications internationales d'AT&T² à San Francisco. Le programme avait pour objectif la surveillance des conversations téléphoniques et des courriels émanant des repaires d'al-Qaida dans des endroits comme Riyad ou le Yémen. Mais quelqu'un avait vendu la mèche, ce qui avait mis un terme immédiat au

dispositif pour cause d'espionnage de communications privées et d'une myriade de violations de la Constitution. Ce volet du programme des écoutes téléphoniques indues de l'administration Bush s'était rapidement refermé et ses développeurs, dont Mack, avaient été victimes des retombées politiques. Mais ce dernier avait été promptement repêché par la GSC, une société qui suivait des règles très différentes et récupérait les *brainiacs*, ces cracks fous de technologie, désinvoltes et frustrés car privés d'activité par les nouvelles et strictes contraintes financières et opérationnelles des agences gouvernementales.

— Qu'as-tu pour moi ? demanda Mack.

— Un type, ici, en Irak qui passe plein d'appels dans l'intention ostensible de saborder notre mission. Si je te donne ses coordonnées, tu pourras l'écouter ?

— Je vais essayer.

Jason répéta deux fois les coordonnées GPS de la position actuelle de Crawford. Puis il entendit Mack pianoter sur un clavier. Il avait eu recours à cet exercice de nombreuses fois déjà, donc il savait que son camarade était en train de se connecter à un réseau satellite commercial pour trianguler le signal.

— Mouais... J'ai le signal...

Il continua de tapoter des touches.

— Ah oui, je vois. Je vois... qu'il va y avoir un problème. Ton émetteur n'utilise pas un canal vocal... et il transmet en numérique, pas en analogique. Et tout transite par des satellites militaires. Tu aurais été sympa de me dire que tu voulais que j'écoute les marines.

— Désolé, dit Jason. Tu peux craquer le brouillage ?

— Un chiffrement par clé RSA sécurisée de 4096 bits ? gloussa-t-il. Je ne pense pas. Ce bordel a été inventé à cause de types comme moi. Le nombre de combinaisons de clés potentielles confine à l'infini. Ça prendrait des décennies aux superordinateurs les plus rapides du monde pour craquer ce genre de chiffrement.

— D'accord, soupira Jason.

Il devait exister un autre moyen.

— Donc l'émetteur et le récepteur ont chacun un chiffrement à clé, pas vrai ?

— Affirmatif. Les deux téléphones utilisent le même logiciel de codage à clé pour échanger leurs autorisations.

Jason poursuivit un instant sa réflexion. Deux clés. Deux sources. Des paquets de données encodées allant et venant entre deux points avec des protocoles de liaison numérique ultra-hermétiques. Peut-être qu'il abordait le problème sous le mauvais angle.

— Voyons la chose autrement. Pourrais-tu localiser la seconde clé ?

— Ça oui, sûr, répondit Mack. Mais cela ne te servira pas à grand-chose si la personne à l'autre extrémité est mobile. Parce que dès que cet appel sera terminé, tout recommencera de zéro. Nouvelles clés, nouvelle session...

— Fais-moi plaisir, Mack.

— OK.

Pendant une quinzaine de secondes, Jason écouta les cliquetis de clavier accompagnés par la lourde respiration de l'informaticien.

— Ouais, bingo ! s'exclama joyeusement l'opérateur. On peut dire que t'es un sacré petit veinard, Yaeger.

— C'est-à-dire ?

— Cet appel est routé via une station terrestre de San Francisco. Hé, c'est même la station AT&T de Folsom Street. L'endroit où j'ai travaillé... Ça, c'est fort de café ! dit-il avec quelque ressentiment dans la voix. Quoi qu'il en soit, le signal satellite est routé par un réseau Backbone³.

— Donc le récepteur de l'appel n'utilise pas un téléphone mobile, c'est ça ?

— Je vais te le dire dans une seconde.

Mack effectua quelques recherches supplémentaires.

— En effet, finit-il par confirmer. C'est une ligne terrestre. Je ne peux toujours pas te dire ce qu'ils se racontent, mais je peux savoir exactement où est branchée la ligne de l'interlocuteur.

— Ce serait génial.

Maintenant, Mack fredonnait le générique du jeu TV *Jeopardy* ! tout en pianotant sur le clavier.

— Trouvé.

Il marqua une pause.

— Eh bien, je crois que ton casse-pieds appelle son bookmaker.

— Précise.

— Ton marine parle à quelqu'un à Vegas.

— Las Vegas ? Tu en es certain ?

— Ouais. Et le plus dingue, c'est que le bookmaker semble être un évangéliste.

1- *Massachusetts Institute of Technology*, ou Institut de technologie du Massachusetts. (N.d.T.)

2- *American Telephone & Telegraph*, le plus grand fournisseur de services téléphoniques aux États-Unis. (N.d.T.)

3- Méga-réseau informatique permettant l'interconnexion de différents réseaux locaux ou sous-réseaux particuliers. En anglais, *backbone* signifie « épine dorsale ». (N.d.T.)

Boston

À peine quelques minutes plus tôt, l'agent Thomas Flaherty et le Pr Brooke Thompson étaient arrivés à l'antenne locale de la Global Security Corporation. Sirotant un thé dans un gobelet en polystyrène expansé, Brooke était assise seule dans le box spartiate de Flaherty. Elle regardait par la fenêtre orientée vers l'est qui, depuis le dixième étage, offrait une vue spectaculaire sur le centre-ville de Boston. Juste en dessous, elle apercevait Quincy Market, les anciennes halles, où se nichait Faneuil Hall, le haut lieu colonial historique de la ville, écrasé entre les gratte-ciel étincelants du quartier financier – une juxtaposition brutale du passé et du présent de l'Amérique. Son regard balaya le parc Christophe-Colomb au bord de l'eau, puis la promenade du Long Wharf¹, pour aller se poser au-delà, sur le port intérieur de Boston. Des rayons de soleil transperçaient les nuages gris et se rejoignaient pour former un cercle scintillant sur l'eau sombre et gelée. Peut-être espérait-elle que cette lumière annonçait plus que la simple interruption momentanée de l'orage.

La dernière demi-heure avait été une tornade. Après la fuite traumatisante dans le tunnel, Flaherty était ressorti du Mass Pike et avait continué vers le centre-ville. Aucun des véhicules de police passant en trombe à côté d'eux ne s'était intéressé à leur voiture endommagée. Ils étaient tous appelés en urgence à la suite de la collision fatale bloquant le tunnel de l'autoroute sous Copley Place. À cet instant, pensa-t-elle, un autre grand plan de désengorgement devait être en cours.

Elle n'arrivait toujours pas à se faire à l'idée que Flaherty ait pu si impudemment mettre leurs vies en péril, même si l'agent avait pris soin de lui expliquer en détail que ces tueurs à gages étaient déterminés à mener à bien leur travail. « Ces types sont programmés pour éliminer leurs cibles coûte que coûte, lui avait-il dit. Échouer signifie la fin de leur carrière d'assassins et probablement de leur vie. Ça leur donne une supermotivation. »

Flaherty lui avait aussi précisé qu'il avait été formé pour éviter à tout prix d'être entraîné dans un échange de tirs avec des tueurs professionnels, la plupart étant d'anciens tireurs des marines ou des commandos des Opérations spéciales. La ligne de conduite à appliquer dans ce cas était donc simple : fuir. Et, par miracle, c'était ce que Flaherty était parvenu à faire.

L'échec de l'assassin allait prendre un peu de temps à remonter jusqu'à

son commanditaire inconnu, lui avait aussi expliqué son sauveur. Et ce temps précieux – « hors du collimateur » – leur fournirait un bref avantage tactique.

Il n'était pas étonnant qu'il l'ait conduite directement ici, pensa-t-elle en reportant son attention sur le grand espace intérieur. Ce bureau en apparence anodin était une véritable forteresse presque impossible à infiltrer. À l'entrée du garage de l'immeuble, Flaherty avait dû présenter son badge de sécurité codé à trois robustes vigiles armés portant des combinaisons bleu marine impeccables avec des bandes rouges et des écussons de la GSC à l'épaule (l'emblème patriotique de l'agence exprimait à dessein une relation symbiotique avec la Défense américaine). Le garde principal avait interrogé Flaherty sur le piteux état de la Concorde, tandis que l'un de ses adjoints procédait à un examen rapide de l'intérieur et du coffre de la voiture.

Pendant ce temps, le troisième garde avait demandé à Brooke de s'écarter du véhicule afin de pouvoir lui passer une baguette-magnétomètre – un détecteur de métaux portatif – sur les membres et le torse. Puis il l'avait entraînée vers un terminal d'ordinateur, où il avait effectué un contrôle de sécurité en faisant notamment une recherche sur son permis de conduire. Après s'être assuré qu'elle n'avait pas de propension à l'espionnage, il l'avait ramenée vers la Concorde et lui avait tenu la porte à la manière d'un voiturier stylé.

Dès que le chef des vigiles eut rabattu les gros poteaux de métal escamotables qui bloquaient la rampe d'entrée du garage, Flaherty avait dirigé la voiture vers le niveau de son parking réservé. Il avait ensuite utilisé le même badge codé comme clé magnétique pour accéder à un ascenseur qui n'avait pas de tableau de commande, mais seulement un bouton d'arrêt d'urgence, un téléphone de secours et une caméra de sécurité. L'ascenseur les avait amenés directement dans un hall d'entrée chic avec de luxueux fauteuils de cuir, des murs lambrissés de chêne, des écrans plats branchés sur MSNBC, CNN et Fox, et un réceptionniste assis derrière une vitre coulissante. De prime abord, Brooke avait eu l'impression d'arriver dans un cabinet dentaire. Mais l'entrée principale, située au bout d'un petit corridor donnant sur la réception, était équipée d'une épaisse porte de sécurité. Et les deux nouveaux gardes armés flanquant celle-ci ne rendaient pas l'endroit particulièrement accueillant.

Le bureau de l'agence occupait tout le dixième étage de l'immeuble, entièrement vitré. Brooke s'en étonna, mais Flaherty lui expliqua que les vitres pouvaient résister à une explosion et qu'elles étaient teintées afin qu'aucun œil indiscret ne puisse regarder à l'intérieur, de nuit comme de jour. Il avait même ajouté qu'un traitement spécial permettait d'amortir les vibrations afin d'éviter que des espions high-tech puissent capter et décrypter leurs conversations à l'aide de microphones paraboliques.

— Ce n'est pas un bocal à poissons, avait-il confié sur un ton de conspirateur.

Flaherty avait précisé qu'il existait trente-six bureaux semblables dans le

monde afin d'assurer une couverture maximale et d'offrir des avantages logistiques. Quel que soit le travail effectué là (ou dans l'une des autres antennes de la firme), l'universitaire estimait quelque peu excessifs les protocoles de sécurité mis en place, mais elle supposa que ce dispositif permettait à l'agence d'être une parfaite vitrine de ses produits et services.

Toutefois, même ce centre névralgique high-tech ignorait pourquoi elle avait été envoyée secrètement en Irak en 2003 et pourquoi, maintenant, quelqu'un cherchait à la tuer.

Mon Dieu, comment tout cela était-il possible ?

1- Littéralement, le « long quai », qui fut le plus actif du port de Boston. (*N.d.T.*)

— Brooke, fit soudain une voix dans l'interphone posé sur le bureau.

— Oui ? répondit calmement la jeune femme dans l'appareil.

— C'est moi. Flaherty. Levez-vous.

— Quoi ?

— Levez-vous. C'est tout.

Elle s'exécuta.

— Regardez sur votre gauche. Vous me voyez ?

Se tournant vers la direction indiquée, elle vit une main s'agiter et la tête de l'agent surgir au-dessus des cloisons des box. Elle lui fit signe en retour.

— Venez ici, lui dit-il avant de se déconnecter.

Ayant noté sa position, Brooke s'orienta dans un dédale de box.

Au passage, elle jeta des coups d'œil sur les employés de la Global Security Corporation – principalement des hommes et des femmes dans les vingt ans et quelques arborant des vêtements d'employés de bureau décontractés et de minces écouteurs sur les oreilles. Chaque technicien surveillait non pas un, mais trois à cinq écrans plats sur lesquels défilaient des données.

Non loin de l'endroit où se tenait Flaherty, les stations de travail high-tech étaient disposées en un large demi-cercle. Là, les moniteurs des ordinateurs affichaient principalement des cartes tactiques et des plans schématiques.

— Approchez, Brooke. Je voudrais vous présenter quelqu'un.

La personne dont parlait Flaherty se leva de son fauteuil. La petite femme atteignait à peine l'épaule de l'agent. Les cheveux gris coupés au carré, elle portait un tailleur-pantalon de flanelle élégant.

— Annie est notre spécialiste sédentaire de la surveillance satellite. Notre œil dans le ciel.

— Bonjour, Brooke. C'est un plaisir de vous rencontrer, dit l'intéressée.

La paléolinguiste reconnut aussitôt l'accent raffiné de la Nouvelle-Angleterre. Elle l'avait entendu tant de fois lors des manifestations caritatives organisées à l'université ou des opérations de recherche de mécénat pour le musée. Il chantait la vieille richesse. Annie lui tendit une main manucurée ornée d'un diamant à couper le souffle qui validait la première impression de Brooke.

- Merci. Enchantée, répondit chaleureusement l'archéologue.
- Tommy m'a dit que vous aviez eu une journée un peu folle.
- Brooke leva les yeux au ciel et soupira.
- C'était comme se retrouver dans un mauvais film.
- Ma pauvre, répondit Annie avec un sourire plein de sympathie.
- Brooke, j'aimerais que vous jetiez un coup d'œil là-dessus, lui dit

Flaherty.

Il pointait du doigt les images sur l'écran qu'ils consultaient quelques instants plus tôt.

- Prenez un siège, ajouta-t-il.

L'universitaire s'assit sans quitter le moniteur des yeux. Il montrait une vue aérienne d'un territoire très contrasté. L'interface ressemblait à la dernière génération de Google Earth. En haut et à droite de l'écran, on voyait des montagnes ; au milieu et à gauche, des plaines vertes ; et en bas de l'écran des zones brunâtres. Les routes apparaissaient sous la forme de lignes fines et rayonnaient dans tout le secteur pour relier un ensemble disparate de cités denses. Cependant, pour les yeux expérimentés de Brooke, les fleuves qui serpentaient à travers les plaines étaient le véritable trait distinctif de la région.

— Je veux juste que vous nous confirmiez quelque chose, dit Flaherty. Nous sommes en train de regarder...

- Le nord de l'Irak.

Annie sourit.

- Gagné.

Brooke anticipa alors la demande de Flaherty :

- La grotte était juste ici, dans les montagnes.

Elle montra de l'index l'endroit précis.

- Là, dit-elle.

Puis elle leva les yeux vers l'agent.

- Ai-je réussi l'examen ?

Il sourit à son tour.

- Je crois bien.

Annie se pencha pour regarder de plus près.

- C'est ça, confirma-t-elle.

— Avec les sept heures de décalage horaire, il fait nuit en ce moment là-bas, nota Flaherty. Donc ce n'est pas une image en direct. Elle a été prise un peu plus tôt aujourd'hui. Mais ça vous donnera une idée.

Annie avança une chaise et s'assit près de Brooke. Elle se servit de la souris pour zoomer sur les monts Zagros. Tandis que l'image s'ajustait sur le camp militaire installé au pied d'une colline, Brooke eut l'impression d'être transportée en arrière dans le temps. Elle en eut la chair de poule.

Penché sur l'épaule de l'archéologue, Flaherty se servit d'un stylo comme pointeur.

- Il y a quelques heures, nos agents de terrain clandestins ont tendu une

embuscade à quatre véhicules sur la route, ici.

Il désignait de la pointe du stylo un ruban de gravier sinueux courant le long du bas de l'écran.

Brooke pouvait voir des corps jonchant le sol autour de ce qui ressemblait à quatre pick-up rangés de biais sur le bord de la chaussée.

— Mon Dieu. Ces hommes sont-ils morts ?

— Oh oui, répondit-il. Mais faites-moi confiance, ils le méritaient.

— Attendez. Est-ce...

Elle approcha son visage du moniteur pour mieux discerner une forme couchée sur la route.

— ... un chameau ?

— Oui.

Flaherty marqua une pause avant d'ajouter :

— Mais c'est une histoire que je vous raconterai une autre fois. Annie, tu peux nous approcher encore ?

L'informaticienne resserra le zoom à l'aide des commandes tactiles de l'écran.

— Malgré tout, continua-t-il, certains terroristes se sont échappés. Ils ont gravi cette pente...

À l'aide du stylo, il traça approximativement le chemin suivi par les islamistes.

— Nos gars les ont coincés derrière des rochers... ici... et ici.

Il désigna un amoncellement encore debout, puis un cratère noirci. Il expliqua que Jason avait réclamé l'intervention d'une frappe aérienne et qu'un missile avait détruit une pile de roches, tandis que l'autre avait, par inadvertance, fait exploser la porte d'acier qui dissimulait l'entrée de la grotte. Puis il lui rapporta que cinq des islamistes s'étaient engouffrés dans l'ouverture de la caverne. Il n'était toutefois pas encore prêt à lui révéler qu'Al-Zahrani faisait partie des survivants.

— Waouh ! s'exclama Brooke en fixant la mini-zone de guerre. Il est difficile d'imaginer que cet endroit était jadis un paradis luxuriant.

— Vraiment ? s'étonna Annie.

— En 4000 avant notre ère, il y avait une grosse bourgade, ici, lui indiqua Brooke.

Du doigt, elle montra la vaste plaine à l'ouest des contreforts.

— C'était un comptoir commercial habité par des gens travailleurs et dynamiques. Les principales routes vers l'ancienne Perse traversaient les cols de ces montagnes.

Cette fois, elle désignait les profondes vallées reliant l'Iran à l'Irak dans le coin supérieur droit de l'écran.

— C'est par là qu'ils apportèrent pierre, bois et cuivre.

— Et désormais, il n'y a plus que les terroristes qui passent par là, marmonna Flaherty.

— Mais qu'est-il arrivé aux gens qui vivaient là ? demanda Annie,

véritablement intriguée.

— Eh bien on penche pour une modification climatique. Des inondations massives ont envasé le sol et presque tout détruit... Elles ont fait de la Mésopotamie du Nord une région impropre aux cultures. Les survivants ont été contraints de migrer vers l'est et l'ouest à travers l'Eurasie, et vers le sud, jusqu'en Égypte. En fait, à partir de moins 4000, les vestiges archéologiques témoignant d'une occupation humaine disparaissent complètement pendant près de mille ans, dans toute cette région. C'est pour ça qu'on surnomme souvent cette période le Millénaire noir.

— Mais comment expliquez-vous que cette grotte ait été apparemment occupée durant ce même laps de temps ? demanda Flaherty.

— D'après les inscriptions sur le mur de la caverne, les inondations ne faisaient alors que commencer, mais elles ont très vite pris des proportions impressionnantes.

— Vous voulez dire que le monde a été submergé pendant quarante jours ? plaisanta l'agent.

— Pas le monde entier. Mais certainement celui que ces Mésopotamiens connaissaient. La tradition orale se serait transmise de génération en génération pendant plus de mille ans avant l'apparition du premier écrit. Et comme dans n'importe quelle histoire de poisson...

Elle haussa les épaules.

— ... la sardine est devenue une baleine, compléta Flaherty.

— Exactement.

— Flaherty ! lança une voix féminine sévère depuis un endroit invisible situé de l'autre côté des box.

L'expression de l'agent vira aussitôt à l'aigre et il leva les yeux au ciel.

— C'est l'heure, dit Annie en essayant de ne pas rire. Il est temps pour toi d'aller voir Mama.

Elle tapota affectueusement l'épaule de son collègue.

— Génial, grommela-t-il.

La perspective de regarder le match des Celtics de ce soir s'éloignait encore un peu plus.

La voix l'appelait de nouveau lorsque son téléphone sonna. L'appelant n'était pas identifié sur l'écran. Il ouvrit son téléphone.

— Flaherty !

— Tommy, c'est Jason.

— Attends une seconde.

— Flaherty ! Je vous vois, s'exclama de nouveau la voix à l'autre extrémité des box.

Il se tourna vers sa patronne, la chef des opérations Lillian Chen. La petite Coréenne de quarante-cinq ans, vêtue d'un tailleur-pantalon strict, leva ses deux mains et fit signe à Flaherty de se dépêcher.

— J'arrive tout de suite, dit l'agent.

Il avait levé lui aussi sa main pour montrer son téléphone ouvert.

À bout de patience, Chen secoua la tête, exécuta un demi-tour vif et disparut derrière un angle de mur.

— On dirait que quelqu'un va avoir des problèmes, dit Annie.

Brooke sourit.

— Désolé, Jason, dit Flaherty dans son portable. C'était Lillian. Que se passe-t-il ?

Flaherty écouta attentivement son camarade, qui alla droit au but et lui parla des appels cryptés que le colonel Crawford avait échangés avec quelqu'un à l'intérieur d'une église évangélique de Las Vegas.

La recherche que Mack avait effectuée dans la base de données de la NSA indiquait que le chef de l'Église en question, Randall Stokes, était un ancien commando des Opérations spéciales de la Force de reconnaissance qui avait servi un temps à Beyrouth, au Koweït, en Afghanistan et en Irak... avec Crawford.

— J'imagine, conclut Jason, qu'il est d'une manière ou d'une autre impliqué dans ce qui se passe ici en Irak. Il est même possible que ce Stokes ait quelque chose à voir avec le contrat visant notre amie Brooke. J'ai déjà parlé à Lillian et je lui ai expliqué la situation.

— J'ai cru le comprendre.

— Elle m'a dit que tu avais massacré ta voiture et provoqué un sacré bordel sur la Mass Pike, dit Yaeger en riant. C'est vrai ?

— Affirmatif, soupira Flaherty. Ç'a été un peu compliqué, mais je suis parvenu à semer l'assassin... de manière, disons, définitive.

— Bien joué, siffla Jason, impressionné. Autre chose... J'ai demandé à Lillian de vérifier cette piste USAMRIID dont on a parlé. Elle a des contacts à Fort Detrick qui passent les archives au crible pour voir tout ce qui a pu être envoyé d'Irak en 2003. Si des analyses biologiques ont été exécutées, nous devrions en avoir la confirmation d'ici quelques heures. En attendant, j'ai besoin que tu ailles voir Stokes... en personne. Lillian a déjà pris les dispositions pour t'envoyer à Vegas.

Pas étonnant que la chef soit impatiente de lui parler. Une voiture détruite, un carambolage monstre sur l'autoroute, une tentative d'assassinat contrecarrée et une virée de dernière minute à Las Vegas ? Ça faisait beaucoup pour une seule journée.

— Vegas ? Quand ?

Les oreilles de Brooke se dressèrent.

— Vegas ? murmura-t-elle.

— Tu pars sur-le-champ. Lillian est en train de te préparer un dossier avec tout ce que nous savons sur ce Stokes. Ça va te faire plein de lectures excitantes. Alors file à Logan aussi vite que possible et tu pourras étudier tout ça pendant ton vol. Je ne pense pas avoir besoin de te dire que l'enjeu est très important, Tommy.

— Tu peux compter sur moi.

— Je le sais. On se tient au courant, ajouta Jason juste avant de

raccrocher.

Irak

— Bordel, j'aurais eu le temps d'aller envahir la Corée du Nord, gronda Crawford. Êtes-vous enfin prêts ?

Ses yeux suivirent le câble de fibre optique partant de l'arrière du robot pour rejoindre une grosse bobine, qui, à son tour, était raccordée à une unité de commande à distance de la taille d'une valise couleur camouflage désert. Un écran LCD de dix-sept pouces était intégré au capot rigide désolidarisé de l'unité centrale. La base de l'unité intégrait quant à elle un disque dur informatique, un clavier et des commandes à bascule. Crawford ne comprenait rien à tous ces gadgets futuristes. La seule chose qui l'intéressait, c'était le résultat. Et il était grand temps de passer à l'action.

— On y est presque, monsieur, répondit l'opératrice du robot, une séduisante jeune femme de vingt-huit ans.

Une frange bien nette dépassait légèrement de son casque. Ingénieure, elle était une spécialiste des explosifs et avait l'habitude d'utiliser le SUG-V pour désarmer ou faire sauter les bombes et les mines sur le terrain. Mais c'était la première fois qu'elle allait se servir du dispositif de lancer de grenades à gaz et elle n'aimait pas que Crawford presse les choses.

— Je procède juste à l'ultime vérification des outils logiciels...

À l'aide du clavier et des différentes commandes, elle achevait de synchroniser l'écran sur la caméra embarquée dans le SUG-V. Enfin les images en direct s'affichèrent sur le moniteur. Elle retint sa respiration tandis que l'interface du mécanisme de tir rotatif apparaissait à son tour. Quand elle constata qu'aucun message d'erreur ne remontait, elle laissa échapper un long soupir.

Au bas de la montagne, Crawford observa le périmètre resserré que ses marines avaient établi autour du campement. Tout le monde était en alerte maximale depuis que le sergent Yaeger avait prétendu avoir repéré un guetteur arabe les épiait depuis les hauteurs. À l'intérieur du MRAP, deux soldats surveillaient les collines et montagnes environnantes à l'aide de scanners infrarouges. Les ondes hertziennes étaient elles aussi contrôlées afin de détecter d'éventuelles communications ennemies. Une embuscade pouvait transformer toute cette opération en un pire foutoir encore, pensa Crawford. En outre, s'il y avait vraiment des ennemis tapis dans l'ombre, les ténèbres

allaient leur donner un énorme avantage tactique.

Le regard de Crawford se porta vers Yaeger et sa clique bigarrée rassemblés autour de l'ingénieure pour regarder l'écran de contrôle. Ils étaient tous habillés comme des figurants de *Lawrence d'Arabie*. Les tenues avaient certainement trompé l'ennemi. Mais le fait qu'ils ne portent pas d'uniforme perturbait Crawford. Maudits caméléons, se dit-il.

Les yeux inquisiteurs du colonel s'attardèrent un long moment sur le Kurde. Yaeger ne lui avait pas encore rapporté tout ce que son collègue avait découvert un peu plus tôt au cours de sa mission d'information. Mais le compte rendu du copilote qui l'avait escorté avait été déjà très éclairant. Il avait parlé au colonel de la brève visite au restaurant de Sulaimaniya qui avait conduit à une seconde excursion. Celle-ci les avait entraînés jusqu'à un monastère perdu au flanc d'une montagne enjambant la frontière sud de la Syrie. Ces éléments confirmaient que Yaeger en savait beaucoup plus qu'il ne le prétendait. Ce qui était très préoccupant.

Quelle était la véritable mission du sergent ? se demandait Crawford. Indéniablement, la Global Security Corporation, l'employeur de Yaeger, était un allié de poids des forces antiterroristes américaines. Le visage de la guerre changeait beaucoup trop rapidement pour que les agences fédérales de la Défense aient le temps et la capacité de s'adapter. De plus en plus, on avait besoin de ces sociétés indépendantes pour combler des carences vertigineuses – de véritables gouffres – en termes de main-d'œuvre et de technologie. La GSC était une entreprise efficace et réactive, prête à prendre des risques, financée par les investisseurs les plus riches du monde et les économies industrialisées (les uns comme les autres étant ceux qui redoutaient le plus le terrorisme). Même l'argent du pétrole de l'Arabie saoudite et du Koweït alimentait ses coffres. Cependant, comme avec tout prestataire extérieur, la question de la responsabilité posait un problème, surtout quand le profit était le moteur de l'action.

Jason Yaeger était-il un opportuniste ? Et si on devait en arriver là, pouvait-il être acheté ? Ou son code moral allait-il devenir un véritable obstacle et contraindre Crawford à appliquer un remède plus sérieux pour tempérer sa désobéissance croissante ?

Soufflant d'impatience, le colonel se pencha pour inspecter l'appareil de tir rotatif du robot chargé de projectiles de gaz miniatures qui contenaient un mélange d'irritant pour les yeux et de sédatifs. Il continuait de penser que le discours chimérique sur la guerre sans soldats était une foutaise – tout autant que les bureaux informatisés sans papier, les méga-bonbons éternels¹ et les épouses qui ne cassaient pas les pieds. Quoi qu'il en soit, il était bien conscient que ce robot motorisé de quinze kilos était sur le point d'effectuer une mission très périlleuse qui, il n'y a pas si longtemps, aurait entraîné de multiples pertes humaines. Avec les drones télécommandés patrouillant dans le ciel et les avions de combat sans pilote déjà en activité, un nouvel âge de la guerre naissait.

Maudite technologie, pensa Crawford.

Mais, en fin de compte, tant que des politiciens mous et irrésolus contrôlaient les « outils » de la machine de guerre, les terroristes pouvaient prospérer. Comme des cafards, songea le colonel. La guerre ne devait jamais être une affaire de civils. C'était un fait avéré. Depuis que les premiers humains s'attaquaient avec des pierres, le but des conflits n'avait pas changé : survivre. L'Histoire n'avait cessé de prouver que la diplomatie ne servait qu'à brouiller les frontières entre les « vainqueurs » et les « vaincus ».

À l'instant où le robot se connecta, son bras articulé fut pris d'une secousse et Crawford tressaillit.

— OK. On peut y aller, indiqua l'opératrice.

Le colonel s'écarta du SUG-V et se rapprocha de Jason.

— Très bien, Yaeger. Que le spectacle commence.

Crawford et Jason s'étaient agenouillés de chaque côté de la jeune femme. Ils regardaient avec une extrême attention les transmissions *live* en provenance du robot. Sur l'écran de l'unité de commande, le tunnel arrivait à une bifurcation en forme de T presque parfait.

L'ingénieure immobilisa le SUG-V à l'extrémité de la galerie d'entrée de la grotte.

— À droite ou à gauche ? demanda-t-elle.

— À droite, ordonna aussitôt Crawford avant que Jason ait eu le temps de réfléchir.

Les muscles de Yaeger se raidirent, mais il parvint à retenir sa langue tout en échangeant quelques regards avec Camel et Jam qui déroulaient le câble de fibre optique à proximité. Camel mâchonnait du tabac, les yeux rivés sur le crâne de Crawford. De son côté, Jam formulait silencieusement toute une litanie d'obscénités. Hazo partageait son sentiment, mais il avait opté pour un simple sourire et un haussement d'épaules. Quant à Meat, il serrait et desserrait les poings, comme quelqu'un prêt à en découdre.

— On n'a pas le temps de voter, aboya Crawford à la technicienne.

Jason leva les yeux au ciel et acquiesça d'un signe de tête en se tournant vers la jeune femme.

— OK, répondit-elle, non sans une certaine hésitation au regard de la tension palpable.

Pressant la commande de la manette, elle fit avancer le robot à l'intérieur de l'embranchement. Puis elle bascula le joystick vers la droite et l'image de l'écran amorça une rotation jusqu'à ce que la caméra se stabilise dans le nouveau boyau. Il était évident que le passage sinueux et rocailleux, d'environ un mètre cinquante de large selon les mesures laser du robot, n'avait pas été altéré depuis son origine.

— On y va.

Le robot montait et descendait sur le sol ondulé. Au-delà du passage d'entrée faiblement éclairé, la luminosité s'évanouit et la fonction vision

nocturne de la caméra se mit à compenser automatiquement les ténèbres. Sur l'écran de l'unité de commande, le signal *live* vira au monochrome verdâtre. Avec la poussière en suspension brillant et tournoyant devant la caméra, on avait presque l'impression que le robot se trouvait enfermé dans une boule à neige.

— C'est drôlement silencieux, là-dedans, dit l'ingénieure.

Elle ajusta le volume en remontant le bouton coulissant. Les seuls sons restitués par le signal audio étaient le bourdonnement sourd des mécanismes du robot et le crissement de la pierraille sous ses chenilles rotatives.

— Trop silencieux, ajouta Crawford.

— Ça paraît sinistre, murmura Jam en tendant le cou pour mieux voir.

Tandis que Crawford continuait de fixer l'écran, Jason jeta un coup d'œil vers le téléphone cellulaire accroché à la ceinture du colonel. Pourquoi avait-il parlé à Randall Stokes ? Pour un soutien moral et un conseil spirituel ? Hautement improbable, pensa le sergent. Peut-être que le marine sollicitait un conseil tactique ? Quel que fût le cas, il était urgent que Flaherty rapporte ce qu'il aurait appris sur l'obscur implication de Stokes.

— La qualité de l'air à l'intérieur est étonnamment bonne, déclara l'opératrice.

Elle venait de consulter sur l'écran les données en provenance des capteurs embarqués du robot.

— Il y a plein d'oxygène pour...

— Attendez, l'interrompit Jason. Revenez un peu en arrière.

La technicienne s'exécuta.

Plissant les yeux, Jason tenta de discerner quelque chose sur l'image.

— Vous pouvez éclairer un peu l'intérieur du passage ?

— Holà, protesta Crawford. Et l'effet de surprise, Yaeger ? S'ils voient la lumière...

— C'est important, colonel, répondit Jason d'un ton ferme.

Crawford serra les mâchoires. Balayant du regard le petit groupe autour de lui, il réalisa que son opinion était très largement minoritaire. Aussi fléchit-il en levant une main vers le ciel.

— Bon. Donnez-lui un peu de lumière.

L'ingénieure pressa un bouton qui coupa l'infrarouge. L'écran devint noir une fraction de seconde avant que le projecteur du robot s'allume. L'image montra soudain les détails crus du tunnel.

— Là, dit Jason.

Il désignait une forme anormale en partie dissimulée le long du plafond.

— Vous pouvez avoir une meilleure vue de ça ?

— Bien sûr.

La technicienne manipula les commandes pour relever la caméra et zoomer sur l'objet compact bien calé dans un orifice de la voûte rocheuse. Avec son corps anguleux et son œil circulaire, la nature de ce qu'ils contemplaient ne faisait aucun doute.

— Une caméra ? s'étrangla presque Jason. Bon sang, qu'est-ce que ça fait là ?

Fixant l'image, stupéfait, Crawford lui-même restait sans voix.

— Quoi ?... Comme une caméra de surveillance ? s'étonna Meat.

Le colosse se penchait à son tour pour mieux voir l'écran.

— Oui, répondit Jason.

Meat formula l'évidence :

— C'est pas bon.

Après s'être éclairci la gorge, Crawford finit par lâcher :

— D'abord la porte en métal et maintenant ça ? On dirait un bunker.

— Possible.

Jason scruta le colonel du coin de l'œil. Pour la première fois, la confiance inaltérable de Crawford semblait montrer des signes de fissure. Étrangement pourtant, le marine paraissait feindre la surprise. Mais pourquoi ?

— Éteignez la lumière et continuons, ordonna le colonel.

Jason acquiesça.

L'ingénieure ajusta la caméra et repassa à la vision nocturne. Avant de faire repartir le SUG-V, elle précisa :

— Nous avons déjà parcouru au moins trente-cinq mètres à l'intérieur et nous ne disposons que d'un câble de cinquante mètres.

Pendant les cinq minutes suivantes, ils se contentèrent de regarder l'écran en silence tandis que le robot progressait dans les entrailles de la montagne. Deux fois, l'ingénieure eut besoin de faire pivoter la caméra pour inspecter des ouvertures dans le mur. Mais le projecteur ne révéla que des culs-de-sac. Sur le trajet, ils repérèrent aussi deux nouvelles caméras de surveillance.

Le robot continua de s'enfoncer jusqu'à ce que la bobine de câble se fût presque vidée.

Puis la configuration répétitive du passage se modifia subitement. Les murs irréguliers vert émeraude dans l'objectif de la vision nocturne s'écartèrent avant de s'effacer. Seul le sol demeura discernable au bas de l'écran.

— Où est-on arrivé ? demanda Jason tout en redressant les épaules.

— On dirait... une caverne ? observa la jeune opératrice.

Elle immobilisa le robot, et le signal audio ne renvoya plus qu'un silence sinistre.

— Essayons le sonar, suggéra-t-elle avant de presser la touche.

Crawford semblait crispé.

Une petite fenêtre s'ouvrit dans le coin inférieur droit de l'écran. En quelques secondes, le sonar acheva sa capture de données et une image tridimensionnelle représentant l'espace intérieur de la grotte s'afficha sur le moniteur.

— Waouh, c'est plutôt grand ! s'exclama la jeune femme en interprétant

les données.

Pour Jason, l'image du sonar ne ressemblait qu'à une tache translucide.

— Grand comment ?

Il ne fallut qu'une seconde à la jeune femme pour mettre le résultat à l'échelle.

— Comme l'intérieur d'un cinéma.

Elle étudia l'image sonar cinq secondes de plus.

— Les données ne font apparaître aucune autre galerie qui en repartirait. Ça ressemble encore à un cul-de-sac. Et il n'y a pas non plus de signature thermique particulière.

— Donc il n'y a personne dans cet espace ?

— Rien de vivant, en tout cas.

Les yeux de la jeune femme se plissèrent alors qu'elle se remettait à étudier l'image de la caméra embarquée.

— En revanche, il y a des formations étranges le long des parois de la caverne. Regardez ici.

De l'index, elle désignait les anomalies à Crawford et à Jason. Tous deux les observèrent un long moment.

— Ce ne sont sans doute que des pierres, indiqua le colonel.

— Non, dit Jason.

Au sommet des étranges configurations structurées comme des barrages de castor, il pouvait distinguer quantité de formes sphériques.

— Ce ne sont pas des pierres, répondit-il sombrement. S'il n'y a personne dans cette caverne, éclairons-les.

Cette fois, Crawford eut du mal à protester. Il hocha la tête à contrecœur.

— Très bien. Faites-le.

La jeune ingénieure éteignit l'infrarouge et alluma le projecteur.

Sur l'écran, l'immense espace prit forme.

— Mon Dieu..., fit-elle.

Jason se raidit. L'endroit était en effet une immense cavité au sein de la montagne. Et tout autour étaient empilés comme du bois à brûler d'innombrables squelettes humains.

1- *Everlasting Gobstopper*. De très gros bonbons d'abord imaginés par Roald Dahl, dans *Charlie et la chocolaterie*, destinés aux enfants sans beaucoup d'argent de poche et qui devaient donc durer « éternellement ». Ils ont depuis été créés dans la vie réelle. (N.d.T.)

Las Vegas

Stokes consulta de nouveau l'heure et sentit son adrénaline bouillonner. Cela faisait déjà plus d'une heure que l'assassin envoyé par Crawford à Boston aurait dû confirmer la mort du Pr Brooke Thompson. Vingt minutes plus tôt, il avait essayé de prendre les choses en main en appelant directement le tueur. L'appel avait tout de suite basculé vers une boîte vocale. Cela signifiait que ce maudit professeur pouvait encore être vivant – une hypothèse *très* problématique.

Regardant le mur de photos, Stokes en avisa une, encadrée, de lui-même et de Crawford en tenue de combat complète. Ils étaient encore presque des adolescents et échangeaient une poignée de main victorieuse. Nous étions si contents d'être en vie, pensa-t-il. La photo avait été prise le jour où les forces américaines de maintien de la paix avaient quitté Beyrouth après la guerre du Liban de 1982 – un conflit parmi d'autres d'une longue série de guerres de territoire israélo-arabes.

Crawford et lui s'étaient retrouvés pour la première fois engagés ensemble dans une opération secrète dans la capitale libanaise. La CIA les avait lâchés au Liban au tout début des hostilités, bien avant le commencement réel de l'opération de maintien de la paix. Ils avaient aidé des agents du Mossad à liquider des membres majeurs de l'Organisation de libération de la Palestine qui ne se doutaient de rien. Lui-même avait beaucoup appris auprès des Israéliens – des hommes à l'énergie et à la détermination sans égales, avec une soif de sang séculaire imprimée dans leur ADN. Ils étaient les plus habiles machines à tuer que Stokes ait jamais rencontrées.

Cependant, ce même cliché rappelait aussi à Stokes la vidéocassette d'Oussama Ben Laden de 2004, dans laquelle ce couard avait dit que Beyrouth lui avait inspiré la destruction du World Trade Center. C'était encore un exemple de bataille remportée qui, au bout du compte, ne servait guère à gagner la guerre. Toutes ces réflexions ne firent qu'augmenter le taux d'adrénaline dans son corps. Saloperie d'ordure terroriste, pensa le pasteur. Moi aussi j'ai de l'inspiration, sale dégénéré d'islamiste. Attends pour voir. À côté de ce que je te réserve, ton petit jihad n'aura l'air que d'un vulgaire jeu d'enfant. Vous paierez tous. Tous autant que vous êtes.

Encore une fois, il gratta nerveusement ses paumes écorchées avant de se retourner vers l'écran de son ordinateur, où les signaux en provenance des caméras de la caverne montraient de l'activité. Comme Crawford l'avait indiqué au cours de leur dernière conversation téléphonique, le SUG-V avait été introduit à l'intérieur de la grotte pour explorer les passages et localiser les Arabes.

Afin de gagner un peu de temps, Crawford avait habilement détourné le robot à l'opposé du passage où se terraient les terroristes. Stokes avait regardé la machine tandis qu'elle parcourait les galeries sinueuses. Trois fois, il l'avait vue pointer son œil robotique vers les caméras de surveillance de la grotte. Mais Stokes n'était pas inquiet : aucun composant du système de sécurité ne permettait de remonter jusqu'à lui.

Le SUG-V était maintenant arrêté dans la grande chambre funéraire de la grotte. Il balayait tout l'espace avec sa caméra. Pour ceux qui visionnaient la transmission vidéo du robot, le spectacle macabre devait être terrifiant, comme contempler l'enfer lui-même.

Tous ces squelettes..., pensa Stokes.

Il se rappelait la première fois qu'il avait vu ces impressionnants empilements d'os. À l'époque, il avait essayé d'imaginer à quel point la vision avait dû être abominable quand les corps avaient été inhumés dans la grotte, tous ces millénaires auparavant. Des piscines de sang rance. La puanteur de la chair en décomposition. Les insectes et la vermine se régaland des cadavres pourrissants.

Il se rappelait de façon très nette la sensation de fourmillement qu'il avait ressentie en pénétrant dans cette chambre – une énergie troublante qui ne pouvait venir que d'un autre monde où les âmes ne se reposaient pas. C'était la première fois qu'il en était arrivé à penser que le vrai Mal – la force malveillante par excellence – avait été emprisonné sous cette montagne.

Pas juste le Mal : une arme.

Cette sépulture de masse souterraine était encore plus impressionnante et déstabilisante que les fosses exhumées dans les déserts du sud de l'Irak. Stokes était certain que les marines et, en particulier, l'interprète kurde qui, d'après les dires de Crawford, aidait les mercenaires, attribueraient cette atrocité à la police secrète de Saddam. Mais ils se tromperaient.

Stokes repassa à une autre fenêtre pour suivre des yeux les Arabes éperdus. Ils s'enfonçaient lentement et inexorablement dans le tunnel, toujours déterminés à trouver une issue. Amusé, le pasteur secoua la tête.

Les Arabes étaient maintenant très proches de la chambre la plus secrète de la grotte. Trop près. Et Stokes était quelque peu inquiet : s'ils tombaient sur l'installation qui constituait le cœur de l'opération, n'allaient-ils pas essayer de détruire son précieux ouvrage ?

— C'est l'heure, lui lança soudain une voix.

Étonné, Stokes se rassit, droit comme un piquet, et scruta la pièce.

— Libère la fureur, ordonna calmement la voix.

— Oui, répondit Stokes.

Il espérait encore voir le Seigneur montrer Son visage. La voix était tout autour de lui. Elle semblait même pénétrer son crâne. Comment Dieu allait-Il finalement Se manifester ?

— Je comprends.

Stokes se ressaisit. Il ouvrit une nouvelle fenêtre sur son écran pour accéder à l'interface de commande de la grotte.

Libère la fureur, répéta-t-il en lui-même.

Il regarda les sept icônes clignotantes avec le mot FERMÉ. Il était temps de lâcher l'hydre, temps d'éliminer la menace moyen-orientale. Depuis trop longtemps, l'humanité avait interféré avec l'ordre naturel des choses. L'équilibre que Dieu avait voulu devait être restauré – cet équilibre des pouvoirs qui déterminait vraiment les vainqueurs et les perdants de l'Histoire.

D'une main tremblante, il cliqua sur chaque icône. Les indicateurs lumineux basculèrent du rouge au vert et FERMÉ se transforma en OUVERT. Quand la boîte à mot de passe s'afficha pour demander la confirmation des changements, il marqua une pause.

Finalement, l'heure était arrivée. L'apothéose d'années de recherche et de sueur. Après avoir pris quelques secondes pour savourer cet instant, il murmura :

— Lorsque l'agneau ouvrit le premier des sept sceaux, j'entendis la première des quatre bêtes crier d'une voix de tonnerre : « Viens voir ! » Alors j'ai vu apparaître un cheval blanc. Celui qui le montait tenait un arc. Il lui fut donné une couronne. Et alors il partit en conquérant pour vaincre encore.

Le pasteur Randall Stokes tapa le mot de passe – A-R-M-A-G-E-D-D-O-N –, puis il pressa de nouveau la touche Enter afin d'autoriser la commande.

Boston

Le Yukon GMC noir filait dans le tunnel Callahan, au point de faire accélérer le pouls de Brooke Thompson. Des images de la folle poursuite en voiture qu'elle venait de vivre lui traversaient l'esprit comme un véritable feu d'artifice. Jusque-là, les tunnels ne lui avaient jamais posé de problème, mais ce n'était plus le cas. Après avoir visualisé le 4×4 en train de louvoyer entre les murs étroits, elle allait jusqu'à imaginer un effondrement du toit l'engloutirait sous l'eau du port. Croisant les bras de toutes ses forces sur son ventre, elle tourna la tête vers Flaherty, assis à sa gauche sur la banquette arrière. Il regardait fixement à travers la vitre du SUV à l'épreuve des balles les rampes de lumière du tunnel défilant à toute vitesse.

Il avait déjà assez de choses en tête pour ne pas s'encombrer de ses peurs irrationnelles, songea Brooke. Les peurs qui occupaient l'esprit de l'agent devaient, elles, être bien rationnelles. Avant de quitter le bureau, il avait passé vingt minutes enfermé avec son explosive patronne. Depuis lors, il était plongé dans ses pensées.

Sentant son anxiété grandir et se transformer en panique, Brooke ne put s'empêcher de tendre le bras pour attraper la main droite de Flaherty. Il se tourna vers elle, sans bien saisir l'intention de la jeune femme. Mais il comprit à son teint livide et à la moiteur de sa main qu'elle avait juste besoin de réconfort.

— Désolée, mais je suis du genre à flipper, dit-elle.

Ses doigts étreignaient la paume de son compagnon d'aventure.

— Pas de problème, répondit-il avec un sourire. C'est aussi ce que je ressens. Je ne sais pas non plus si je pourrai jamais revoir un tunnel de la même façon qu'avant.

Il posa son autre main sur celle de Brooke.

L'archéologue hocha la tête et laissa échapper un long soupir pour se calmer les nerfs. Elle regarda la nuque de l'énorme conducteur et la contemplation de ce crâne chauve contribua elle aussi à l'apaiser quelque peu. Le type était presque une caricature, une vraie montagne de muscles. Même ses oreilles semblaient gonflées à l'hélium. Le pistolet coincé sous le bras de l'homme indiquait que sa mission allait bien au-delà de celle de simple chauffeur.

— Je continue de penser que vous ne devriez pas venir avec moi, dit Flaherty. Comme je ne peux garantir votre sécurité, je ne veux pas être responsable de...

— Tommy, si vous avez un formulaire de décharge, je vous le signe, le coupa Brooke. Sinon, laissez tomber. Vous avez besoin de moi et vous le savez. Même votre chef paraît être de cet avis.

Lillian lui avait effectivement donné le feu vert pour emmener Brooke. En toute logique, sa présence avait un sens, l'universitaire étant la seule personne à avoir rencontré certaines des personnes en cause. Son éventuelle confirmation oculaire pouvait accélérer les choses. « Vu l'importance de ce qu'il y a en jeu, nous avons besoin d'être parfaitement sûrs, Tommy. Toute gaffe pourrait nous coûter très cher », avait dit Lillian.

— Êtes-vous toujours aussi entêtée ?

Elle réfléchit un moment.

— Plutôt, répondit-elle.

Elle se pencha vers le centre du véhicule et regarda en direction de la sortie du souterrain à travers le pare-brise.

— Ce tunnel ne pourrait-il pas durer encore plus longtemps ? demanda-t-elle avec ironie.

Mais sa main serra encore davantage celle de Flaherty. Celui-ci sourit intérieurement.

Ils restèrent ainsi assis, main dans la main, pendant quelques secondes avant que l'agent demande :

— Êtes-vous déjà allée à Vegas ?

— Une fois... il y a deux ans. L'Institut archéologique américain tenait son congrès au Caesar's Palace. Difficile à oublier, parce qu'on ne leur avait pas dit au préalable qu'il allait y avoir une réunion d'échangistes dans la salle de bal adjacente.

— Donc vous avez pu faire d'une pierre deux coups ?

— Très drôle, rétorqua-t-elle avec une grimace. Je ne suis pas ce genre de fille. Et vous ? Êtes-vous du type Las Vegas ? « Ce qui se passe à Vegas reste à Vegas » et tout ça ?

— Non, répondit-il sans s'étendre.

Brooke lui adressa un regard incrédule, alors qu'il fixait maintenant le plancher de la voiture.

— Je n'en crois pas un mot. Rappelez-vous : j'ai vu votre façon de conduire. Vous aimez prendre des risques.

Il soupira.

— Pas pour finir à terre. Mais mon père était un foutu joueur. Quand j'étais petit, il a perdu un an de salaire en une nuit à la table de poker. Ma mère en a été longtemps malade de chagrin. Et ça ne s'est pas arrêté avec lui. Mon frère aîné Jimmy ne vit que pour les courses. Et Chris, le deuxième, parierait sur la météo, s'il pouvait. Il faut croire que les Flaherty sont génétiquement prédisposés aux mauvaises mises. J'en ai assez vu pour savoir

que je ne dois même pas acheter un ticket de loterie.

— Alors vous devriez être content que je vienne avec vous, répondit-elle avec délicatesse. Je vais vous tenir à l'écart des casinos.

Il sourit.

— Je doute qu'il y ait la moindre machine à sous, là où nous allons.

Droit devant eux, Brooke repéra un cercle de lumière qui allait s'élargissant. Ils arrivaient au bout de ce maudit tunnel. Elle relâcha la main de Tommy et retira la sienne. Leur destination revint au premier plan de ses pensées.

— Quel genre de prêcheur évangélique construit une église géante à Las Vegas ? demanda-t-elle.

Flaherty haussa les épaules.

— Après tout, ce n'est pas une idée idiote. Dans la Cité du Péché, il y a plein de brebis égarées à remettre dans le droit chemin.

— Je ne peux toujours pas croire qu'un prêcheur soit impliqué dans tout ça. C'est si absurde.

— Ne vous laissez pas abuser : ce n'est pas parce qu'il est religieux qu'il est nécessairement droit. D'après les renseignements que mon bureau a rassemblés sur ce type, il est plongé là-dedans jusqu'au cou. Lillian m'a dit que Stokes faisait l'objet d'une enquête pour des affaires de fonds offshore non traçables transitant par ses associations à but non lucratif. Il a aussi des amis puissants et influents. Vous ne l'avez jamais vu à la télé ?

Elle fit non de la tête.

Flaherty prit le dossier que sa chef lui avait préparé et en sortit une photo du pasteur.

— Vous le reconnaissez ?

Brooke avait beau examiner la photo, elle ne parvenait pas à se rappeler ce visage avenant. Il lui paraissait tout droit sorti d'un feuilleton quotidien.

— Je ne crois pas.

— Il anime un énorme show hebdomadaire dans le Sud, avec un groupe de musique, des invités célèbres, et tout ce qui va avec. Une grosse production avec de grosses ambitions. Mais il n'est pas très connu dans le Nord-Est.

— Il y a trop de libres-penseurs, observa l'universitaire.

— Je suppose. Chez nous, les programmes du pasteur Stokes ne passent que sur une obscure chaîne câblée chrétienne. J'ai oublié laquelle. Quoi qu'il en soit, il est parvenu à se constituer une audience assez importante. Avec tout ce qui se passe dans le monde aujourd'hui, les gens cherchent des réponses. Et son message semble rencontrer un certain écho.

— Quel est-il exactement ?

Tommy haussa les épaules.

— J'ai regardé une seule fois son show. Pour autant que je m'en souviens, il est assez positif. Il se concentre sur l'idée de trouver la paix intérieure avec Jésus en guise de sauveur personnel... Il mélange ça à des références apocalyptiques incitant les gens à rester honnêtes. L'homme est très

dynamique... C'est un orateur brillant, super charismatique. Le genre de type capable de charmer les rayures du zèbre et de les convaincre de quitter le dos de l'animal pour le suivre. Une sorte de version New Age de Billy Graham¹. Il a un sacré bagou.

— Dites, vous ne seriez pas un peu fan ?

— Non, mais je le trouve assez fascinant.

Le Yukon émergea du tunnel et tourna sur l'autoroute McClellan en direction de l'aéroport Logan. Au-dessus d'eux, ils entendirent un gros avion de ligne qui s'apprêtait à atterrir.

— Jason a bien dit que Stokes avait communiqué avec ce colonel qui commande la section, là-bas, en Irak ? demanda-t-elle.

— Oui. Et il me demande de découvrir pourquoi. Vous devez encore savoir deux ou trois choses sur ce prédicateur.

Flaherty n'avait pas besoin de se reporter au dossier pour raconter ce que Lillian lui avait dit. Il expliqua que Stokes avait été jadis un commando des Opérations spéciales et qu'il avait servi loyalement dans quelques-unes des régions les plus hostiles de la planète, au côté de Bryce Crawford, le colonel en question. Puis il lui expliqua comment, en 2002, Stokes avait été réformé du service actif après avoir perdu la moitié de sa jambe droite en jouant au foot avec une bombe.

Il terminait son exposé lorsque le Yukon s'engagea dans une voie de service de l'aéroport et contourna les hangars massifs bordant la piste d'atterrissage.

— Est-ce qu'on ne doit pas lui dire qu'il n'a pas pris la direction du terminal ? murmura Brooke à l'oreille de Flaherty en montrant le conducteur.

— Ce n'est pas là que nous allons, expliqua l'agent. On n'avait pas le temps, surtout avec tous les retards de vol dus à la tempête. Lillian nous a organisé autre chose. Elle aime bien Jason. Assez en tout cas pour lui accorder tout ce qu'il veut.

Il tendit le doigt vers un Cessna Citation X effilé qui attendait avec ses moteurs au ralenti sur le tarmac. Il était d'un blanc étincelant, sans aucun marquage. Pas même un numéro sur son empennage.

— On va bénéficier d'un service express à mille deux cents kilomètres-heure.

¹- Sans doute le plus célèbre télévangéliste américain, né en 1918. (N.d.T.)

Las Vegas

Un immense plaisir faisait scintiller les yeux de Randall Stokes, le transformant en voyeur diabolique. Voir comment ses prisonniers arabes involontaires réagissaient aux sons inquiétants provenant du plus profond de la montagne le ravissait. Dans le lointain, ils percevaient des bruits mécaniques qui se répercutaient dans la galerie – des mécanismes coulissants, des pistons gémissants, un vague bourdonnement rapide aussi. Les Arabes les prenaient par erreur pour des bruits de fusil ou d'artillerie. Un homme à la barbe inégale essayait d'imposer le silence à ses camarades, sans grand résultat. Ajustant le niveau sonore, Stokes les écouta pleurnicher dans leur langue maternelle. Au cours de ses longs séjours au Moyen-Orient, Stokes avait appris assez d'arabe pour saisir l'essentiel de leur échange animé. Les Arabes parlaient d'infidèles, du plan divin d'Allah et de châtement promis au nom du Grand Prophète. Et pendant tout ce temps, ils fourbissaient leurs armes.

Tandis que les quatre subalternes, agglutinés autour de la faible lumière du téléphone portable, essayaient de mettre au point une stratégie de défense, Al-Zahrani demeurait étonnamment calme ; plus en tout cas qu'il n'aurait dû l'être au regard de la situation. Bien qu'il se tint à l'écart de la lumière, l'infrarouge permettait de voir qu'il écoutait l'échange de ses complices : il jugeait les comportements, séparait mentalement les forts des faibles. Ce qu'il entendait ne semblait pas le satisfaire.

Il y avait chez Al-Zahrani une énergie et une solennité impassible qui commandaient le respect. C'étaient des qualités types de général. Le fait que ce révolutionnaire ait été un diplômé de l'université d'Oxford, issu d'une riche famille du pétrole saoudienne, était très troublant. La plupart des hommes se contenteraient de rêver toute leur vie à l'existence de luxe à laquelle Al-Zahrani avait délibérément renoncé. Une telle indifférence vis-à-vis des choses matérielles nécessitait une force intérieure incroyable, mais, pour le pasteur, elle soulignait la puissance du nouvel ennemi qui menaçait le monde moderne. Une idéologie corrompue était une force effroyable.

Dans les vidéos, Stokes avait entendu Al-Zahrani mentionner à plusieurs reprises qu'Allah lui parlait directement et le protégeait. Si Stokes considérait auparavant cette proclamation comme une fanfaronnade, ce que l'islamiste

était en train de vivre démontrait que l'homme croyait à sa propre histoire. La situation difficile à laquelle il était confronté aurait anéanti les plus aguerris. Pourtant, Al-Zahrani ne semblait pas se sentir menacé par cette grotte.

— Qui es-tu ? demanda Stokes tout en fixant le célèbre terroriste.

En Al-Zahrani, le pasteur ne pouvait s'empêcher de voir son propre reflet, car lui aussi affirmait être en relation directe avec Dieu et connaître le chemin du paradis. Et de même qu'Al-Zahrani avait été formé par le plus prestigieux imam de l'islam, Stokes avait été instruit par un mentor prodigieux. Pendant une fraction de seconde, l'évangéliste se plut à imaginer que Dieu avait voulu que lui et Al-Zahrani se mesurent l'un à l'autre.

Seigneur, montre-moi la juste voie, pensa-t-il.

Soudain, Al-Zahrani fit taire ses quatre sbires d'un ton rude. Le chef indomptable tendit le doigt vers les bruits et tança ses hommes pour leur mauvaise appréciation de la situation. « Ce que vous entendez, ce ne sont pas des soldats », semblait-il leur dire. Stokes se fit en revanche une idée assez claire des mots suivants : « Les soldats sont derrière nous... là-bas. » L'activiste indiquait la direction opposée. « S'il y a un ennemi devant nous, il n'est pas humain. Mais nous devons l'affronter. Nous ne pouvons rebrousser chemin maintenant. »

Fasciné par la remarquable prescience d'Al-Zahrani, Stokes frissonna.

Puis l'Arabe ordonna à ses hommes d'avancer *vers* les bruits mystérieux.

Stokes se réadossa à son fauteuil et pressa le poing contre son menton. Qu'allait-il se passer ? se demanda-t-il. Il ne pensait pas qu'ils persévéraient. En toute logique, ils auraient dû battre en retraite, c'était le choix le plus sensé. Soit Al-Zahrani était mû par une foi profonde, soit il avait une tendance suicidaire. La crainte que ces Arabes impactent l'opération Genèse effleura Stokes, mais il écarta l'idée que ces cinq hommes puissent affecter ce qui était en cours. Le nombre jouait en leur défaveur.

Et l'appréhension fit vite place à la curiosité. Stokes se pencha en avant pour mieux suivre la scène.

Les Arabes disparurent du champ de la caméra durant quelques instants avant d'être récupérés par la caméra suivante. Le passage s'était tellement rétréci qu'il n'autorisait plus qu'une progression en file indienne.

Le chef du groupe à la barbe broussailleuse occupait la tête de la colonne. Il brandissait son téléphone portable dans la main gauche, tandis que son fusil-mitrailleur AK-47 reposait dans le creux de son bras droit. Les trois autres hommes lui emboîtaient le pas, armes prêtes, et, en fin de cortège, Al-Zahrani tenait un pistolet contre sa hanche. Ils avaient cessé de parler et leur agitation atteignait un niveau de fébrilité extrême. Même Al-Zahrani semblait désormais tendu, les bruits métalliques qu'ils entendaient quelque temps plus tôt encore ayant laissé place à quelque chose de très différent.

Devant eux, dans les ténèbres, quelque chose se déplaçait...

... grouillait.

— Vous feriez mieux de rebrousser chemin, les amis, murmura Stokes, le sourcil gauche dressé.

Le signal audio restituait de manière très nette des petits bruits de grattement et de cliquetis.

La procession s'immobilisa soudain lorsque le barbu de tête établit le premier contact visuel.

En apercevant l'horreur qui venait vers eux, il hurla de terreur et pivota sur lui-même si violemment qu'il fonça dans les deux hommes juste derrière lui. Il trébucha. Son téléphone portable lui échappa des mains et tomba sur le sol rocailleux.

Puis la panique s'empara des autres.

— En arrière ! En arrière ! leur cria leur chef en se rétablissant.

Il poussa ses camarades, essayant de les faire repartir au pas de course. Lui-même se retourna pour tenter de récupérer le téléphone, mais l'appareil disparut sous la masse mouvante qui heurta l'Arabe comme une vague violente. Il recula, leva l'AK-47 et ouvrit le feu. Les tirs successifs firent sortir des flammes de la gueule de l'arme qui se matérialisèrent comme autant de vives taches blanches sur les images infrarouges de Stokes. L'écho assourdissant satura les enceintes de l'ordinateur.

— Non..., marmonna Stokes.

Désormais en tête de la petite troupe, Al-Zahrani venait de revenir dans le champ de la caméra précédente. Il tentait désespérément de se frayer un chemin dans les ténèbres. Mais quelque chose décala sous ses pieds et le fit tomber à la renverse. Il hurla lorsqu'il sentit qu'on lui arrachait un morceau de chair de la main.

Puis Stokes se tourna vers l'autre cadre, où le tireur venait de perdre pied et de basculer en arrière. Le fusil d'assaut suivit le mouvement de sa chute et forma un grand arc de cercle au-dessus de sa tête en lâchant une rafale. Les tirs mortels frappèrent les deux hommes qui le suivaient au visage et à la poitrine. Ils s'effondrèrent tous les deux sur le sol.

Un instant plus tard, une terrible explosion retentit et détruisit la caméra.

— Bon sang..., dit l'opératrice. Qu'est-il arrivé à ces gens ?

Sur le panneau LCD, la caméra du robot balayait lentement l'espace pour la seconde fois. Le panoramique révélait la pile d'os spectrale qui formait un énorme mur circulaire de plus de trois mètres de haut.

— On dirait un foutu mausolée, maugréa Crawford.

Jason leva les yeux vers Hazo, sachant que ces images allaient le toucher plus profondément encore que les autres. C'était la vision similaire d'un meurtre de masse qui avait conduit le Kurde à devenir l'allié des Américains.

Hazo fixait l'écran d'un regard vide.

En 2006, les forces américaines avaient utilisé l'imagerie satellite pour scanner le désert d'Ash Sham, à proximité de la frontière syrienne, à la recherche de monticules qui pouvaient trahir la présence de charniers. Plus de deux cents sites avaient ainsi été repérés par les satellites et nécessitaient une fouille. L'une des premières fosses avérées contenait trois douzaines de squelettes mâles revêtus de vêtements kurdes, tous ayant été ligotés, les yeux bandés et les mains liées dans le dos. Sur chaque crâne, on distinguait le trou laissé par la balle du bourreau. Si la plupart des corps n'avaient pu être identifiés, le père d'Hazo – un ancien vendeur de tapis – portait des cartes de visite professionnelles dans la poche de sa veste. Le nom sur les cartes, Zîrek Amedi, avait permis aux experts médico-légaux de comparer les dossiers dentaires à la dentition partielle encore fixée à la mâchoire du squelette. L'identification avait été positive et les deux survivants de la famille de la victime, un frère et une sœur à qui Saddam Hussein avait déjà enlevé quantité de leurs proches, avaient dû faire face à cette nouvelle épreuve.

— Tu devrais faire une pause, chuchota Jason à Hazo. Va manger quelque chose avec les gars.

Il désigna l'entrée de la grotte où Meat, Camel et Jam se délectaient d'un bœuf Stroganoff réhydraté dans des barquettes d'aluminium.

Le Kurde soupira d'un air las et acquiesça de la tête. Puis il partit rejoindre les autres.

— Visiblement, c'est encore une de ces caches qui vont nous apporter de nouvelles preuves du génocide de Saddam, maugréa Crawford.

— Non, dit Jason qui ne voyait ici aucune similitude avec les récents massacres, en dehors du nombre d'ossements. Ça ne ressemble pas au travail

de Saddam.

— Que voulez-vous dire ? protesta le colonel.

— D'abord, aucun des crânes sur cet écran ne présente de signes d'exécution. Ni trous de balles, ni fractures...

— Hé, petit malin, le gaz sarin ne laisse pas de marques sur les os, contra vivement le marine.

Il avait raison. Le sarin attaquait les synapses du système nerveux. Donc, dès que les tissus charnus d'une victime se décomposaient, la toxine disparaissait.

— Mais il n'y a aucun vêtement sur ces os. Ni bijoux. Rien. Comment expliquez-vous ça ?

— Ils ont peut-être brûlé les vêtements, répondit Crawford. Peut-être qu'il y avait parmi les tueurs une brochette de sales pervers qui aimaient s'amuser avec des Kurdes nus. Est-ce que ça importe vraiment ? On sait tous les deux que bon nombre de ces soldats sont des voleurs qui ont très bien pu dérober tous les bijoux et objets de valeur. En outre, pour ce que nous en savons, ces ossements peuvent avoir été exhumés d'un autre site et déplacés ici pour être sauvegardés.

Jason ne croyait pas à l'argument du colonel, mais il s'abstint de le contredire encore. Crawford paraissait déterminé à voir les choses de cette manière.

— Attendez, intervint l'ingénieure. Regardez ceci.

Crawford et Jason reportèrent leur attention sur l'écran.

— Vous voyez ça ?

Elle pointait l'index vers quelque chose sur le mur, juste à droite de l'arrivée de la galerie d'accès.

— Ça ressemble aux sculptures et aux inscriptions à l'entrée du tunnel.

Jason examina l'image. Une partie du mur avait été aplanie, puis recouverte de nouveaux bas-reliefs et de lignes de caractères cunéiformes.

— Encore des dessins et des gribouillages, marmonna Crawford. Arrêtons le...

Mais le colonel fut interrompu par le bruit retentissant d'une explosion qui se répercuta hors de la grotte en faisant trembler le sol.

Missouri

Le Pr Brooke Thompson contemplait par la fenêtre de la cabine du jet le paisible patchwork de terres agricoles qui recouvrait le plat Midwest de carrés et de cercles aux nuances ocre et brun-roux. L'immense mosaïque de champs se répétait aussi loin que le regard pouvait porter et n'était interrompue, de temps à autre, que par des villages isolés ou un bosquet d'arbres nus entourant une ferme.

Même ici, loin des villes tentaculaires, l'humanité avait considérablement modifié l'environnement pour l'adapter à ses besoins et assurer sa survie. Au printemps, on sèmerait dans ces champs des graines non autochtones. Au cours des siècles, les variétés de pleine terre, comme le blé, l'avoine et diverses autres céréales, avaient été importées d'Europe en Amérique. Mais bien avant d'arriver en Europe et de faire l'objet d'une sélection rigoureuse pendant des millénaires, ces aliments de base s'étaient développés dans le Croissant fertile du Moyen-Orient, un véritable paradis pour les premiers humains.

Ni les chevaux, ni les vaches, ni les moutons, ni les poulets, ni les cochons n'étaient indigènes en Amérique. Ils avaient été apportés par les premiers colons européens. Et, encore une fois, tous ces animaux domestiqués et bêtes de somme étaient originaires du Moyen-Orient.

Le même schéma s'appliquait aux humains eux-mêmes. Il y avait plus de 60 000 ans, les premiers groupes de chasseurs-cueilleurs avaient quitté le nord de l'Afrique pour franchir l'isthme vers le Moyen-Orient (un exode à travers le Sinaï bien antérieur à la fuite d'Égypte de Moïse) avant de s'aventurer dans leurs migrations intercontinentales.

Si Brooke s'émerveillait de voir le Cessna fendre si doucement les airs pour lui permettre d'aller d'un bout à l'autre d'un continent en quelques heures à peine, elle ne savait que trop bien que les humains avaient parcouru le globe en tous sens pendant des millénaires avant l'invention de l'avion – d'abord à pied, puis sur le dos d'animaux, et ensuite par petits bateaux, grands navires et trains. La technologie avait à tous les sens du terme accéléré les choses. Elle avait même permis à des cités modernes, comme Las Vegas, de se dresser en plein milieu d'un désert.

Que de mouvements, pensa-t-elle. Que d'échanges d'idées et de

produits.

Cette brève réflexion sur le rythme du progrès la ramena vers la destinée des anciens Mésopotamiens qui avaient jadis habité les montagnes du nord de l'Irak. Eux aussi possédaient une technologie sophistiquée. Mais où étaient-ils allés après les inondations qui avaient changé pour toujours la physionomie de leur terre ? Étaient-ils partis vers l'ouest et l'Europe ? Ou avaient-ils marché vers l'Inde ou la Chine ? Que leur était-il arrivé ?

Le fait que leur langue complexe n'ait pas quitté cette grotte était le plus grand mystère de toute cette affaire. Si elle l'avait fait, elle se serait répandue comme un feu de brousse et aurait donné un coup d'accélérateur fantastique au commerce et à la technologie. Le monde tel que les humains le connaissaient aujourd'hui aurait pu être fondamentalement différent, peut-être même beaucoup plus avancé.

Pourquoi n'avaient-ils pas emporté leur langue avec eux ?

Les sculptures de la grotte racontaient une dévastation de masse. Mais avaient-ils pu *tous* mourir dans les inondations ? Même les crues de rivières les plus rapides, les déluges les plus violents auraient dû laisser assez de temps aux Mésopotamiens pour fuir la région. Enfin, il était certain que tous n'auraient pas eu la capacité d'écrire. Seule une poignée de scribes devaient être initiés au langage et à l'écriture. Donc il était plausible que ces scribes soient restés en arrière pour achever leur travail dans la grotte et qu'ils aient été noyés dans les inondations.

Imaginer comment les effets d'événements en apparence isolés pouvaient avoir une répercussion et traverser l'histoire humaine fascinait Brooke.

— Tenez, l'interrompit Flaherty.

Elle se tourna vers l'agent, qui déposa une assiette et une canette de soda sur la table devant elle.

— Dinde et provolone, dit Flaherty en montrant le sandwich. J'espère que vous aimez le fromage. Mais si vous voulez, j'ai aussi vu des chips et des noix de cajou dans la cuisine..., dit-il en désignant l'avant de l'avion.

— Non, c'est parfait, merci. Je devrais même vous laisser un pourboire, me semble-t-il.

— Très drôle.

Flaherty s'installa dans le fauteuil de cuir confortable face à elle.

— Pas trop minable, hein ?

Sourcils levés, il parcourut du regard l'intérieur spacieux et brillant du jet qui avait une odeur de voiture neuve. L'ameublement luxueux incluait deux tables en acajou incrustées d'un pavage d'onyx et de perles, une télé LCD de cent trente-deux centimètres, un bar plein et des canapés de cuir.

— Sûr que les avions de ligne sont battus, admit-elle.

Pour Brooke, cet appareil ne faisait que corroborer la puissance financière et l'influence de la GSC.

— Je pourrais m'habituer à ça. Supersympa, dit Flaherty.

Il ouvrit sa canette et but son coca.

— Je devine que c'est la première fois que vous prenez cet avion ? remarqua la jeune femme.

— La première fois, je confirme. Ce traitement est généralement réservé aux VIP, pas aux employés.

— Alors, j'imagine que je dois me sentir honorée.

Un téléphone sonna soudain, et Flaherty mit quelques secondes avant de repérer le support du sans-fil fixé à la paroi du fuselage.

— J'imagine que c'est pour nous, dit-il.

Il se leva pour aller décrocher.

— Les probabilités jouent en notre faveur, oui, répondit-elle, amusée.

— Agent Flaherty ! dit-il dans le combiné.

Il y eut une pause.

— Ça a été rapide ! s'exclama-t-il.

Il se tourna vers Brooke, pouce levé.

Pendant trois bonnes minutes, tout en mangeant son sandwich à la dinde, l'archéologue observa Thomas Flaherty alors qu'il griffonnait sur son carnet, le téléphone collé à l'oreille. Elle se surprit à regarder si Flaherty portait une alliance.

Qui étaient ces gens ? se demanda-t-elle. Comment pouvaient-ils à la fois travailler pour le gouvernement et en dehors de celui-ci ? La justice avait certainement de nombreux visages et un équilibre des pouvoirs était nécessaire. Même les contrôleurs devaient être contrôlés, se dit-elle.

Flaherty acheva sa communication et reposa le téléphone sur son support mural. Puis il revint vers la jeune femme en souriant.

Elle écarta les mains.

— Alors ?

— Bonnes nouvelles, lâcha-t-il en s'asseyant. Vous vous rappelez, en 2008, quand le FBI a coincé le type qui avait expédié des lettres empoisonnées à l'anthrax à des sénateurs, juste après le 11 Septembre ?

Elle acquiesça de la tête. Après les attaques terroristes du 11 septembre 2001, il était difficile d'oublier l'hystérie suscitée par une série de lettres contaminées qui avaient tué cinq personnes et en avaient infecté dix-sept autres au cours des mois de septembre et d'octobre. Les enveloppes contenant de l'anthrax raffiné avaient été envoyées à Washington, New York et Boca Raton. Elle se rappelait que des bureaux de certains médias d'information, comme ABC, CBS et NBC, faisaient partie des cibles.

— OK. Eh bien, figurez-vous que le type arrêté, Bruce Ivins, était un éminent chercheur en biodéfense à l'USAMRIID. Il travaillait sur un vaccin contre l'anthrax... et il aurait soi-disant voulu le tester en faisant une simulation grandeur nature dans la vraie vie. Un beau malade... retrouvé mort avant d'avoir été condamné. Officiellement victime d'un suicide, mais officieusement assassiné. Quoi qu'il en soit, après l'implication de l'USAMRIID dans cette affaire, Fort Detrick a entrepris d'inventorier toutes

les fioles et éprouvettes de l'unité des maladies infectieuses et de leur trouver une explication. Ça leur a pris quatre mois pour achever cet inventaire. En juin 2009, plus de soixante-dix mille échantillons étaient répertoriés... dont neuf mille n'avaient jamais été référencés jusque-là dans la base de données de l'institut. Tout, de l'Ebola à...

Il feuilleta ses notes.

— ... un truc appelé virus de l'encéphalite équine. Et parmi les échantillons non répertoriés, il y avait de très intéressants spécimens fournis par un certain colonel Roselli.

Il la regarda et sourit avant d'ajouter :

— Prénom... « Frank ».

— Attendez. Frank ? Notre Frank ?

Il leva la main pour dire :

— Attendez, vous, car il y a mieux.

Il regarda de nouveau ses notes.

— Fin 2003, le colonel Roselli dirigeait le laboratoire des maladies infectieuses à l'USAMRIID, mais il a dû démissionner quand on a découvert qu'il supervisait des tests non autorisés sur des animaux vivants.

— Quel genre de tests ?

— Ça, ce n'est pas dit. Mais le plus intéressant, c'est que les échantillons que Roselli a fournis au labo biochimique de Fort Detrick provenaient tous... d'une fouille de grottes dans le nord de l'Irak.

— Pas possible.

— Si. Et...

Flaherty posa ses coudes sur la table et se pencha en avant.

— Quand mon bureau a essayé de le contacter chez lui, tout à l'heure, une baby-sitter lui a répondu que ce matin Frank Roselli avait emplafonné sa voiture dans un poteau téléphonique à Carver Park, dans le Nevada... À quelques kilomètres à peine de Vegas.

— C'est horrible !

Mais Flaherty n'avait pas encore fini :

— Le bureau a aussitôt contacté le coroner, qui a dit qu'aucune cause officielle de la mort n'avait encore été déterminée. Bien sûr, ils penchent pour une crise cardiaque au volant. Mais je pense que vous serez d'accord avec moi pour dire que l'hypothèse d'un crime ne devrait pas être écartée.

— Oui, ça ne peut être une coïncidence, murmura-t-elle. Mon Dieu, s'ils ont aussi envoyé quelqu'un pour le liquider, lui... Jusqu'où cette histoire va-t-elle aller ?

— Assez haut.

— Mais quels échantillons exactement Frank a-t-il sortis de la grotte ? Des éléments organiques ?

— Oui. Mais pas du genre de ceux que l'USAMRIID collecte d'ordinaire. Notre Frank semblait étudier des échantillons d'ossements. Des tas d'ossements.

Brooke sentit son sang se figer.

— Des os ? Venant de la grotte ?

— Oui.

— Mais quoi... des os d'animaux ?

Flaherty secoua la tête.

— Non, des os humains. Et étrangement, les échantillons en question étaient en grande majorité des molaires. Vous savez, des dents, expliqua-t-il en désignant ses joues. Il y en avait près de mille. Les entrées de l'inventaire n'étaient pas très détaillées, mais elles mentionnaient que chaque dent avait été percée pour exécuter des analyses génétiques.

Il consulta de nouveau son calepin.

— Oh, et ça aussi, c'est bizarre : il n'y avait que des dents d'hommes, aucune de femme.

Pourquoi des dents ? se demanda-t-elle.

— C'est tout ce que l'inventaire nous apprenait ?

— Non. Il disait aussi que, comme la plupart des neuf mille échantillons mystérieux qui n'avaient pas été répertoriés auparavant, la collection de dents de Frank avait été incinérée.

Las Vegas

Stokes fixait l'écran de l'ordinateur, atterré par le tour très particulier que venaient de prendre les événements. L'explosion mystérieuse avait neutralisé deux des caméras du tunnel. La lourde poussière en suspension anéantissait pratiquement toute visibilité dans le passage où Al-Zahrani avait fui. Quelle pouvait être la cause de cette déflagration ? Même une grenade n'aurait pu faire autant de dommages. Et de toute façon, il ne se rappelait pas avoir vu les Arabes en manipuler.

— Merde.

Stokes frotta les muscles de son cou noué. Une crainte soudaine s'empara de lui. Et si Al-Zahrani avait été tué dans l'explosion ? Ce serait tout à fait regrettable.

— Allez..., dit Stokes.

Il avait attrapé les deux côtés de l'écran et le secouait.

— Allez, fils de pute, montre-toi !

L'interphone bipa soudain sur le bureau.

Une voix circonspecte demanda dans l'appareil :

— Randall ? Est-ce que tout va bien ?

Le pasteur regarda l'appareil. De la sueur perlait sur son front.

— Tout va bien, Vanessa. Bien, merci.

— OK. À propos, votre femme a rappelé et a demandé à quelle heure...

Il pressa rageusement son index sur le bouton Déconnexion. Ses mains enflées le brûlaient comme s'il les avait tenues au-dessus du feu. Lorsqu'il frotta ses paumes douloureuses sur ses jambes, des traces de sang tachèrent son pantalon. Pendant un bref instant, sa vision se brouilla. Le pasteur vit mille étoiles tandis qu'un flux nauséeux lui tordait l'estomac. Il se prit la tête dans les mains et attendit que le vertige disparaisse.

Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?

Puis sa vision redevint aussi claire et précise qu'auparavant.

Mais avant d'avoir pu s'interroger davantage sur ce malaise soudain, il repéra un mouvement sur l'écran et son cœur bondit dans sa poitrine. Malgré la poussière qui l'empêchait de voir avec netteté, il distinguait une forme sombre qui progressait rapidement dans le passage. Hélas, elle disparut aussi vite qu'elle était apparue. Les nerfs à vif, Stokes passait d'une fenêtre à

l'autre, cherchant le coureur.

— Allez... Allez...

La silhouette se matérialisa de nouveau deux secondes plus tard sur l'écran, plus lentement cette fois. C'était bien l'un des Arabes, mais lequel ? Il n'était pas encore possible de le dire. À la périphérie de la fenêtre, l'homme s'arrêta et s'adossa au mur du tunnel, haletant. Stokes ne pouvait toujours pas identifier l'individu qui utilisait un pan de son keffieh pour se protéger la bouche et le nez de la poussière. Comme l'air dans cette partie de la galerie était plus dégagé, l'islamiste finit par laisser retomber le bout de son foulard sur son épaule. Mais il s'accroupit aussitôt et baissa la tête.

— Lève les yeux, grommela Stokes. Regarde-moi, salopard.

L'Arabe tomba à genoux pour se prosterner, les mains posées sur le sol.

— Que fais-tu ?

L'homme entama un rituel d'apparence familière. Stokes augmenta le son.

La psalmodie se fit entendre haut et clair :

— *Allahu Akbar...*

Une prière ?

— Tu te fous de moi ? s'écria Stokes.

Il n'y avait qu'une façon d'obtenir une réponse rapide à son interrogation. Stokes cliqua sur la fenêtre de la barre d'outils du système distant et la redimensionna en une longue bande qu'il déplaça vers le bas de l'écran. Puis il amena le pointeur de la souris sur une icône carrée marquée d'une ampoule allumée.

— Souris, dit-il.

Il cliqua sur l'icône.

La transmission de la commande via les satellites prit un petit instant. Puis, de l'autre côté du globe, le puissant projecteur de la caméra s'alluma et éclaira du dessus l'Arabe en prière.

La réaction de l'islamiste amusa Stokes. Surpris, l'homme hurla d'effroi. Il semblait penser qu'Allah venait de faire resplendir sa brillante présence dans la grotte. Sa tête se redressa d'un coup et ses yeux sombres clignèrent dans la lumière aveuglante.

Stokes sourit en voyant apparaître le visage du fugitif.

Irak

— Putain ! hurla Crawford. Quelqu'un peut-il me dire ce qui vient de se passer ?

La technicienne leva ses mains.

— Tout est en ordre ici, dit-elle.

La jeune femme montrait l'image restituée par la caméra du SUG-V.

— Bordel de..., gronda Crawford.

Il s'était accroupi pour vérifier ce que disait l'opératrice. Incontestablement le signal du robot demeurait inchangé. La caverne dans laquelle il se trouvait était dégagée et la pile d'ossements n'avait pas subi la moindre perturbation.

— J'ai l'impression que ça venait de l'autre côté du tunnel ! cria Meat depuis l'entrée de la grotte.

Bras croisés, Jason se taisait. Il était las des humeurs de Crawford.

— OK, dit ce dernier. Ramenez sur-le-champ cette foutue tondeuse à gazon et envoyez-la dans l'autre passage.

La technicienne retourna à ses commandes et fit pivoter le robot de 180 degrés avant de le diriger vers la sortie de la caverne. Cela lui prit moins de trois minutes pour rebrousser chemin dans le tunnel sinueux.

— Le revoilà ! cria Meat. J'aperçois sa lumière.

De son côté, l'ingénieure vit une zone lumineuse envahir le côté gauche de l'écran, indiquant l'endroit où la galerie d'entrée éclairée rejoignait le passage. Elle continua de faire avancer le robot en ligne droite.

— Ça y est. Il est là, indiqua Meat, qui regardait vers le fond du boyau d'entrée.

Le robot passa dans son champ de vision et disparut de nouveau vers la gauche. L'Américain se remit à dérouler le câble de fibre optique.

— Laissez-le sur Vision nocturne, ordonna Crawford à l'opératrice.

— Oui, monsieur, répondit-elle.

Le SUG-V s'avança entre des parois rocheuses resserrées qui continuaient de briller d'un beau vert mat sous l'effet de la vision nocturne. Il n'y avait pas grand-chose à voir, mais le signal audio détecta bientôt de l'activité.

— Attendez, dit Jason. Vous entendez ça ?

L'opératrice immobilisa le SUG-V. Les sons devinrent plus nets.

Ils se mirent tous à écouter très attentivement. C'était une voix.

— Il y a quelqu'un là-dedans, dit la jeune femme.

Elle ajusta le signal sonore.

— On dirait qu'il...

La technicienne essayait de décrypter le chant monocorde.

— Il prie, leur dit Hazo. Il récite le *Maghrib*. La prière musulmane qui suit le crépuscule, précisa-t-il.

— C'est un peu tard pour ça, non ? observa Crawford. Mais qu'il prie tout ce qu'il veut. Il va en avoir besoin.

— Il faudrait une confirmation visuelle pour savoir ce qu'on a débusqué, indiqua Jason. S'il le faut, envoyons-lui du gaz pour le faire sortir.

Crawford acquiesça.

— Vous avez entendu, soldat ? dit-il à l'ingénieure. En avant, marche.

Alors qu'elle faisait redémarrer le SUG-V, une vive lumière blanche jaillit derrière un virage du passage.

Presque aussitôt, ils perçurent un cri d'effroi, sans doute poussé par l'homme qui priait un instant plus tôt.

— Qu'est-ce que c'est ? maugréa Crawford. D'où vient cette lumière ?

— Je ne sais pas, monsieur, répondit la jeune femme.

Lorsque le robot contourna l'angle, la mystérieuse lumière avait déjà disparu. Et le système audio captait l'écho distinct de pas rapides.

— Il court, dit l'opératrice. Est-ce qu'on lâche du gaz ?

— Pas encore. Continuons d'avancer. Et accélérez !

Sur l'écran, le robot prit de la vitesse. Quelques mètres plus loin, il commença à monter et descendre sur de lourds débris répandus sur le sol du tunnel. Une poussière de plus en plus épaisse tourbillonnait autour de l'objectif de la caméra.

— C'est un vrai foutoir, observa-t-elle.

Mais Crawford était focalisé sur le signal audio. Les pas étaient proches, maintenant. Très proches.

— Continuons d'avancer.

Puis le système audio capta de nouveau les bruits de l'homme. Il toussait.

— Oubliez le gaz... La poussière semble faire le travail pour nous, ajouta Crawford, penché sur l'écran.

— Quelle est la qualité de l'air, là-dedans ? demanda Jason.

L'opératrice consulta les données transmises par les capteurs.

— Rien de toxique. Mais toute cette poussière va le faire suffoquer.

Soudain les pas s'arrêtèrent.

La toux s'intensifia.

Puis la caméra détecta un mouvement juste devant le robot.

— Je pense que nous devrions nous arrêter ici et éclairer, déclara Jason. Voyons ce qu'on a là.

Crawford dit à la jeune femme de faire ce que venait de suggérer le sergent.

Quand le projecteur s'alluma, une silhouette apparut sur l'écran à trois mètres de la caméra. L'homme était recroquevillé en position fœtale au pied d'une pile de gravats qui bloquait complètement l'étroit passage du sol au plafond. Il utilisait son foulard pour se protéger la bouche et le nez de la poussière.

— On dirait bien qu'il ne va plus aller nulle part, dit Crawford. Il est armé ?

L'opératrice zooma sur les mains ensanglantées posées le long du corps.

— Non, je ne crois pas.

— Bien.

Crawford se leva et appela deux marines postés près de l'entrée de la grotte.

— Holt... Ramirez... Mettez vos masques à gaz, rentrez là-dedans et allez le chercher !

La tension était palpable, tandis qu'ils attendaient que les soldats de Crawford ressortent de la grotte avec leur premier prisonnier.

Jason était particulièrement anxieux. Cinq ennemis étaient entrés dans ce dédale souterrain. Un seul était sur le point d'en être extrait. Qu'étaient devenus les quatre autres... ? Mystère.

Les images restituées par la caméra du SUG-V montraient que l'explosion avait provoqué l'obstruction totale de la seconde galerie. Était-ce un accident ? Ou les Arabes avaient-ils décidé sciemment de gagner du temps en couvrant leurs traces ? Mais s'enterrer dans cette grotte semblait absurde. S'il n'y avait pas d'autre sortie, l'oxygène ne durerait sans doute pas longtemps.

— Je vous ai manqué ?

Jason leva les yeux. C'était Camel qui était de retour. Il portait un gilet pare-balles et un casque de marine pour ne pas être pris pour un ennemi. Dans sa main droite, il tenait une lunette de vision nocturne.

— Tu as vu quelque chose, là-haut ?

Camel cracha sa chique de tabac sur les rochers et s'essuya la bouche.

— Non. J'ai parcouru toute la crête. Y avait rien, là-haut. Mais j'ai pas vraiment pu voir grand-chose de l'autre versant. Le terrain y est très accidenté.

— OK. Bon travail, dit Jason. Où ce guetteur a-t-il pu passer ?

— C'est une explosion que j'ai entendue ?

— Oui, soupira Jason. Quelque chose s'est produit dans le tunnel. Viens jeter un coup d'œil.

Il montra l'écran et Camel observa l'image quelques secondes.

— Ils se sont encore servis du RPG ?

— Pas sûr, répondit Yaeger.

Derrière lui, il perçut soudain une certaine agitation. Regardant par-dessus son épaule, il vit les tireurs épauler leurs armes.

— Nous avons un visuel ! cria l'un des marines.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Camel à voix basse. Visuel de quoi ?

— L'un des Arabes, expliqua Jason.

— On en a pris un ?

Après avoir fait signe à Camel de se taire, Jason s'avança un peu. Cinq hommes étaient entrés là-dedans. Un seul en ressortait. Vingt pour cent de chances que ce soit..., pensa-t-il. Il regarda les armes des snipers se lever lentement tandis que la cible se rapprochait.

— On dirait qu'on va avoir des réponses, indiqua Jason qui attendait debout, bras croisés.

— Faites-leur de la place ! aboya Crawford. Vous deux... Reculez.

Forcé de s'écarter, Jason se sentit comme un paparazzi repoussé de l'autre côté des cordes du tapis rouge.

— C'est nous qui aurions dû aller dans cette grotte, maugréa Camel. Cet enfoiré de Crawford ne doit pas se récupérer toute la gloire.

Puis trois silhouettes émergèrent de l'ouverture : deux marines équipés de masques à gaz encadrant un grand prisonnier en piteux état. L'un des militaires pressait un pistolet dans le dos de l'Arabe.

Jason ne put identifier d'emblée l'homme qui se cachait derrière ses mains liées et ensanglantées.

Crawford se précipita vers lui. Il lui fit baisser les mains tout en pointant une torche sur son visage.

Bien que maculés de sang et de crasse, Jason reconnut instantanément les traits du prisonnier. Cette confirmation lui inspira autant de rage que de soulagement.

— Merde ! s'exclama Camel, stupéfait. C'est... ?

— C'est lui, répondit Jason.

— Regardez qui nous avons là ! Fahim Al-Zahrani. Monsieur Jihad en personne ! dit Crawford, au comble de l'allégresse.

Il éteignit la torche, mit les mains sur ses hanches et se colla sous le nez de l'Arabe.

— *As salaam alaikum*, trou-duc.

L'islamiste à la mine sévère ne répondit pas, mais fixa le colonel d'un air de défi.

L'identité du prisonnier se répandit dans les rangs des marines comme une traînée de poudre. Les militaires excités commencèrent à se rassembler au pied de la pente pour huer le captif.

— Encore un de ces salauds de terroristes qu'on sort d'un terrier, dit Crawford en ricanant. Ce n'est vraiment qu'une bande de foutus rats. Que le toubib le nettoie pour le rendre présentable, dit-il aux soldats. On a des photos à prendre pour les envoyer à Washington.

Depuis un sommet voisin côté sud, le guetteur attentif – l'un des douze éclaireurs envoyés pour localiser le convoi attaqué – observait l'entrée de la grotte à l'aide de sa lunette de vision nocturne. Il attendait avec anxiété que réapparaissent les deux marines envoyés à l'intérieur.

Cela faisait près de sept heures que son lieutenant avait reçu l'appel de détresse de l'adjoint du frère Fahim Al-Zahrani – béni soit son nom. Avec

tous les coups de feu que l'on entendait, le message avait été difficile à comprendre. Cependant, les points essentiels avaient bien été transmis par le bras droit : une embuscade était en cours ; beaucoup avaient déjà été tués ; et une aide d'urgence était requise. Cependant, concernant la localisation précise de l'embuscade, il n'avait pas été aussi clair – loin s'en fallait. Peut-être que les hommes du commandant avaient été désorientés par le décor répétitif de ce pays étranger ? Ou peut-être que le contact local d'al-Qaida désigné pour guider le convoi dans cette région avait été tué dès le début de l'escarmouche ? Quoi qu'il en soit, l'aide de camp n'avait pu fournir qu'une estimation : selon lui, l'embuscade était intervenue à quatre ou cinq kilomètres au nord-ouest du point de rendez-vous prévu.

La véritable localisation était onze kilomètres au nord-ouest.

Quand le guetteur avait repéré les camions échoués le long de la chaussée, une section de marines américains était déjà arrivée. Les ennemis se concentraient sur le déblaiement d'une grotte vers le pied de la montagne qui surplombait la route. En se faufilant le plus près possible du campement, le guetteur les avait entendus parler de cinq survivants piégés à l'intérieur de la grotte. Vu l'intensité des efforts déployés par les Américains, il avait bon espoir qu'Allah, dans sa grâce généreuse, aurait épargné le frère Al-Zahrani.

Lorsque les marines ressortirent de la grotte, le cœur du guetteur se mit à battre la chamade en constatant qu'ils ramenaient un prisonnier avec eux. Il resserra le zoom de sa lunette, mais ne put distinguer les traits du prisonnier. Puis le chef de la section américaine pointa brièvement une torche sur le captif. Lorsque le visage de ce dernier apparut, le guetteur dut se retenir de crier.

Notre chef a été capturé !

Il regagna la crête aussi vite que possible. Ses jambes tremblaient et des larmes coulaient sur ses joues.

Les marines surveillant toutes les communications radio, il était contraint d'utiliser un signal plus discret pour alerter l'équipe de secours. Grâce à la lune, il pouvait apercevoir les camions garés dans la vallée juste en dessous. Il se dressa sur l'affleurement rocheux désigné comme point de relais du signal. Puis il tira de sous sa tunique un bâton lumineux en plastique, le craqua et agita le tube vert luminescent en formant de grands arcs.

Au centre du campement, Crawford avait fait monter deux CAMSS¹, des tentes militaires en forme de grange de trois mètres vingt de haut au niveau de l'avant-toit sur six mètres de large et dix mètres de long, que quatre hommes pouvaient assembler en moins de trente minutes.

La première tente assumait la double fonction de PC et de cantonnement pour Crawford (qui ne dormait guère pour autant) et son sergent d'état-major.

Normalement, la deuxième tente abritait les rations en boîte et dix tapis de couchage utilisés à tour de rôle par les membres de la section. Mais Crawford avait ordonné aux marines d'évacuer toute la partie chambrée afin que l'espace puisse être utilisé pour la détention provisoire de Fahim Al-Zahrani.

Le prisonnier était assis sur une caisse de munitions vide. Il avait les mains étroitement liées par deux tours de lanière de sécurité en nylon. Et une seconde lanière lui entravait les chevilles. Deux marines armés de M-16 l'encadraient.

Le médecin de la compagnie, le vice-caporal Jeremy Levin, était assis sur une autre caisse face à Al-Zahrani. Célibataire décharné de trente et un ans, médecin généraliste et réserviste de Detroit, Levin effectuait un troisième séjour de cinq mois en Irak. Il avait déjà nettoyé la blessure de la main du prisonnier avec de la Bétadine et son visage avec des lingettes sanitaires. Mais l'état général d'Al-Zahrani le préoccupait : sa peau moite, son abattement et sa respiration difficile. Aussi procéda-t-il à un examen médical.

Il introduisit un otoscope dans l'oreille droite de l'Arabe, d'où coulaient du sang et un fluide clair.

Crawford regardait par-dessus son épaule, tandis que Jason et Hazo se tenaient juste derrière lui.

— Hé, fumier, lança d'une voix forte le colonel à Al-Zahrani. Je sais que tu parles anglais. Je veux juste que tu saches que, pour moi, la Convention de Genève n'est qu'une bouse de chameau. Alors ne t'attends pas à ce que je respecte tes libertés civiles.

— Cette oreille aussi présente de sévères perforations tympaniques, rapporta le médecin, l'œil rivé dans l'otoscope.

— Donc ses deux tympanes ont été soufflés ? résuma Jason.

— Je le crains. Il a dû être très proche de l'explosion.

— Pas assez près, grommela Crawford.

— À moins qu'il ne sache lire sur les lèvres, colonel, il ne comprendra pas un mot de ce que vous dites, indiqua Levin.

Le médecin nettoya l'otoscope avec une lingette aseptisante et remit l'instrument dans sa valise médicale. Puis il récupéra l'ophtalmoscope, alluma sa minilumière et l'approcha pour examiner les yeux vides et impassibles d'Al-Zahrani.

— Les pupilles répondent normalement... Pas de dommage neurologique apparent. Il ne paraît pas en état de choc.

— Donc il fait semblant d'être muet ? demanda Crawford.

— Il est au moins secoué, colonel, répondit le médecin d'un ton sec.

Il sortit de sa valise un thermomètre auriculaire numérique. Après avoir pris la température dans les deux oreilles, il eut l'air soucieux.

— Hum. Il a une forte fièvre. Ce qui pourrait expliquer son apathie.

— Vous êtes en train de me dire qu'il a pris froid ? rugit le colonel.

— Plus qu'un coup de froid, répondit calmement Levin.

« Apathie » était un euphémisme, se dit Jason. Le terroriste le plus recherché au monde semblait sans vie. Son regard sombre et sans émotion ne cessait de fixer le sol. À quoi pouvait-il penser ? Se sentait-il humilié ou effrayé ? Jason aurait voulu qu'il se batte... qu'il réagisse. Il aurait voulu lui arracher lui-même la vie.

Levin tamponna un peu de mucus coulant des narines d'Al-Zahrani.

— Je ne sais pas si c'est dû à la poussière qu'il a inhalée ou à quelque chose d'autre. Je vais l'analyser pour voir si c'est une grippe. Au cas où.

Crawford recula d'un pas.

— Si ce fils de pute me file une maladie...

— Je suis certain que vous n'aurez rien, le rassura le médecin.

Il ouvrit un flacon en plastique et enferma le coton-tige dedans.

— Si les porcs mexicains ont provoqué tout ce cirque, imaginez ce dont celui-là pourrait être porteur, grommela Crawford.

— Les musulmans n'ont pas le droit d'approcher des porcs, lui rappela Levin.

Puis le médecin fixa le bracelet du tensiomètre autour du bras droit d'Al-Zahrani. Il remit son stéthoscope à l'oreille et commença à gonfler le bracelet à l'aide de sa poire en plastique. Tous observaient en silence le praticien pendant que celui-ci examinait les organes vitaux de son patient.

— Au regard de tout ce qu'il vient de vivre, sa tension est extraordinairement basse.

Il posa la rondelle du stéthoscope sur la gauche de la poitrine d'Al-Zahrani et écouta, puis la déplaça vers les côtes pour capter les fonctions pulmonaires.

— Il est très encombré. Il y a sûrement beaucoup de sécrétions là-dedans. Il a dû inhaler une énorme quantité de poussière.

Pas autant que les civils innocents qui se trouvaient à Ground Zero,

pensa Jason, qui essayait de comprendre comment des hommes pouvaient faire preuve d'une telle malveillance.

Le médecin retira son stéthoscope et attrapa la main flasque d'Al-Zahrani. Il étudia les profondes déchirures et autres petites perforations aux bords inégaux. Leur état paraissait déjà avoir empiré depuis son observation précédente, quelques minutes plus tôt.

— À votre avis, qu'est-il arrivé à sa main ? demanda Jason.

— Il a dû se prendre des éclats ou des ricochets. Peut-être qu'il avait déjà cette blessure avant l'explosion. Mais ce n'est pas sûr. En tout cas, l'allure de ces tissus – leur décoloration et leur gonflement – ne me plaît pas du tout.

Il remonta la manche de la tunique d'Al-Zahrani, tourna son bras et suivit de son index ganté les veines sombres et saillantes du poignet et de l'avant-bras.

— On dirait qu'il s'est chopé une sale infection. Je vais lui donner des antibiotiques... Déjà de l'ibuprofène pour la fièvre.

— Et pourquoi ne lui faites-vous pas bouillir de l'eau pour le thé, tant que vous y êtes ? éructa Crawford.

Le visage du médecin se figea.

Jason parla pour ce dernier.

— Si Washington veut l'interroger, il ne sera pas très utile mort.

— Vous voulez dire qu'il pourrait ne plus valoir ses dix millions ? répliqua Crawford.

Jason commençait à perdre patience.

— La récompense du département de la Défense indiquait « mort ou vif », d'accord, répondit-il sèchement. Je n'ai pas de préférence en soi. Mais dans l'intérêt des différentes parties, je suis certain que nous pensons tous que « vif » serait préférable.

— Vous et vos gars espérez garder tout le fric, pas vrai, Yaeger ?

— C'est exact. Ça faisait partie de notre programme d'encouragement. Cette perspective entretenait notre motivation. Alors oui, l'argent sera pour nous.

— Ça doit faire un beau bonus, ronchonna le colonel. Vous et vos enturbannés allez pouvoir vous retirer en Thaïlande et vous faire vider les couilles par des putes jusqu'à votre mort. Et le Kurde ?

Il avait esquissé un signe du pouce vers Hazo, qui se tenait près de la porte.

— Vous allez partager avec lui ?

— Oui. Il fait partie intégrante de notre équipe.

— Deux millions chacun, siffla le colonel entre ses dents.

Il tourna la tête vers le Kurde.

— Exonérés d'impôts, ajouta Jason pour enfoncer le clou.

Les veines du front de Crawford saillirent instantanément.

— Vous êtes une honte, Yaeger, s'emporta le colonel d'un ton qui

traduisait son écœurement. Rien qu'un vendu. Rappelez-vous une chose : ce sont les marines qui ont sorti ce salopard de la grotte. C'est l'histoire que tout le monde connaît ici. Alors je ne vous conseille pas de commencer à dépenser prématurément votre argent.

— J'ai déjà envoyé plein de vidéos et d'images à mon bureau... Ça fait un joli documentaire sur les six mois de chasse à l'homme qui nous ont conduits ici. Sans parler des palpitantes vidéos de l'embuscade dressée par *mon* unité, où l'on voit partout la sale gueule de ce type.

Il montra Al-Zahrani du doigt avant d'ajouter :

— C'est drôle, mais on ne voit nulle part de marines, sur ces images. Alors ne vous inquiétez pas pour nous, conclut Jason avec un petit sourire.

En outre, le siège de la GSC tenait beaucoup à encaisser la récompense promise, son contrat avec le département de la Défense incluant des primes supplémentaires pour l'arrestation des terroristes les plus recherchés. Et Al-Zahrani figurait au sommet de la liste, avec un bonus record de cinquante millions de dollars à la clé. Il y avait même une chance de voir quelques millions de plus tomber dans leur escarcelle pour les quatre autres islamistes encore coincés dans la grotte. Après que Lillian eut visionné les images transmises par Jason sur son adresse e-mail, elle avait totalement appuyé ses moindres requêtes, y compris la mise à disposition d'un jet privé pour permettre à Flaherty de se rendre à Vegas. Le dollar demeurerait un puissant vecteur de motivation. Si les gratifications financières ne cadraient pas trop bien avec le strict code moral de l'armée, elles faisaient des merveilles dans le secteur privé de l'entreprise.

Levin ressortit une seringue pleine de sang d'une grosse veine de l'avant-bras d'Al-Zahrani.

— On va devoir le laisser s'étendre, expliqua le médecin.

Crawford prit quelques secondes pour encaisser la nouvelle avant de lâcher :

— Bon. Installez-lui un lit de camp. Mais tendez un drapeau américain juste à côté de lui. Qu'il se rappelle bien qu'il est maintenant entre nos mains. Dès que vous serez prêts, je veux que vous installiez ici une caméra vidéo.

Il se retourna vers Jason, qui arborait encore un petit rictus suffisant.

— Très bien, Yaeger, dit le colonel. Il est temps pour vous et vos gars de gagner votre fric. Ce salopard n'est peut-être plus en mesure de nous entendre, mais ses mains peuvent faire l'affaire. Donc, on va procéder par écrit.

Il tendit le doigt vers Hazo.

— Il reste avec moi, au cas où Al-Zahrani déciderait de scribouiller de l'arabe. Tu parles arabe, n'est-ce pas, Haji ?

— Oui, colonel, répondit Hazo.

— Évidemment. Tu n'es pas encore millionnaire, alors va me chercher un stylo et du papier. On a du travail.

Hazo se dirigea vers l'autre côté de la tente et commença à fouiller.

— Pendant ce temps, Yaeger, on a un autre foutu tunnel à dégager,

quatre autres crapules à débusquer... et Dieu sait quoi d'autre. Sans oublier qu'il faut trouver ce qui a bien pu exploser dans cette grotte. Rassemblez vos gars et allez vous occuper de ça. Je vais vous envoyer Richards, mon sergent d'état-major, pour vous aider.

— Je préférerais rester avec vous pour interroger le prisonnier, monsieur.

— T'excite pas, Yaeger. On sait tous les deux qu'il ne va rien livrer d'utile. Et si c'est le cas, votre Kurde pourra toujours vous faire le compte rendu plus tard.

Jason savait que Crawford avait raison sur les deux points.

— D'accord. Mais son identité étant confirmée, dit-il avec un petit mouvement de tête vers le prisonnier, j'ai besoin de votre assurance que du renfort est en route. On ne peut pas prendre le risque de le perdre maintenant.

— Pleurez pas... Vous aurez votre fric...

— Je ne m'inquiète pas pour l'argent, Crawford ! rétorqua Jason. Bon Dieu, nous venons de capturer Fahim Al-Zahrani. Et là-haut, sur la crête, j'ai vu quelqu'un qui pourrait fort bien, lui, avoir déjà appelé des renforts pour venir le libérer. La totalité de votre bataillon devrait être ici !

D'un geste aussi vif qu'inattendu, il s'empara du SatCom à la ceinture du colonel et l'agita sous son nez.

— Vous passez cet appel au général Ashford... ou je le fais, menaça-t-il.

Les deux gardes échangèrent des regards nerveux. Même Al-Zahrani parut manifester quelque intérêt pour l'échange.

Les yeux mauvais du colonel s'écaraquillèrent.

— Je n'aime pas l'insubordination, soldat, siffla-t-il entre ses dents serrées.

Jason fit un pas en avant. Son nez touchait presque celui du colonel.

— Moi, je n'aime pas l'incompétence, répliqua Yaeger avec assurance. Foutez tout ça en l'air et vous aurez à affronter une tempête d'emmerdes devant un tribunal militaire. Beaucoup d'hommes ici sont témoins de votre manière de gérer cette affaire. Je suis particulièrement intéressé par la réussite de cette mission. Quantité de vies innocentes en dépendent. Dois-je vous rappeler, monsieur, que c'est pour ça que nous sommes ici ?

Sans détourner une seconde son regard de celui de Jason, Crawford lui reprit le téléphone des mains. Puis il fit un mouvement de tête de côté.

— Ce sera tout, sergent.

— Passez l'appel, répéta Jason.

Il fit deux pas en arrière et s'arrêta. Avant de tourner les talons pour quitter la tente, il ajouta :

— Et juste pour que les choses soient claires, Crawford : je ne suis pas votre soldat.

Si Jason n'appréciait guère le style de commandement de Crawford, il devait admettre que la section du colonel était une machine bien huilée. Moins de quinze minutes après avoir transmis l'ordre de Crawford au sergent d'état-major Nolan Richards, une chaîne humaine de vingt marines équipés de masques à gaz était déjà déployée dans le tunnel de la grotte et commençait à dégager les débris de l'explosion. Camel, Jam et Meat s'étaient joints à eux. Le reste de la section du colonel montait la garde pour sécuriser le camp.

Tandis que Crawford s'occupait de l'interrogatoire d'Al-Zahrani et que son unité était au travail, Jason décida de regarder de plus près la chambre funéraire de la grotte. Il récupéra une torche et dépassa les marines alignés dans l'entrée du tunnel. À la fourche en T, il prit à droite des soldats et s'enfonça dans le passage sinueux.

Fort de l'exploration préalable effectuée par le SUG-V, il s'efforça d'éviter les embranchements qui ne menaient qu'à des culs-de-sac. Mais, à mesure qu'il progressait dans les entrailles de la montagne, il se rendait compte que rien ne différenciait vraiment un passage du suivant. Deux fois, il s'engagea dans un boyau pour tomber nez à nez avec une paroi rocheuse qui l'obligea à rebrousser chemin. Chaque fois, il sortit son couteau et griffa un « X » dans le mur de chaque côté de ces entrées de galeries.

Au passage, il localisa une des caméras de surveillance que le SUG-V avait détectées au plafond. Étonnamment, il n'y avait aucun câblage électrique visible. Il était presque impossible que des signaux radio puissent traverser la roche dense qui les entourait. Alors par où passaient les fils ? Il n'avait pas le temps de creuser le sujet, car il lui fallait avancer avant que Richards se mette en quête de lui.

L'atmosphère souterraine était suffocante. L'air sentait le terreau et le renfermé, et l'oxygène se raréfiait. On aurait dit que la terre l'avait englouti. Imaginer Al-Zahrani tâtonnant dans le noir absolu sans espoir de s'échapper n'apporta à Jason qu'un plaisir amer. Il avait encore du mal à réaliser qu'après tant de mois passés à chasser des fantômes, le dingue de la liste A était maintenant leur prisonnier, entravé comme un animal.

Au cours des derniers mois, les informations que l'unité de Jason avait rassemblées en surveillant les conversations et en exploitant les renseignements des informateurs avaient attiré son attention sur un groupe

d'activistes lourdement armés. Celui-ci se déplaçait du sud au nord, passant d'une planque sûre à la suivante. Ce groupe méritait sans aucun doute qu'on s'intéresse à lui. Mais aucun des renseignements glanés n'avait laissé entendre – même de loin – qu'Al-Zahrani pût s'y trouver.

C'était comme ça que la sale besogne du contre-terrorisme fonctionnait : pour une vérité, il y avait quantité de fausses rumeurs. Comme ce « tuyau » d'un informateur de Bagdad qui leur avait laissé entendre que ces militants fantômes avaient fait l'acquisition de deux bombes nucléaires soviétiques de la taille d'une valise (dont plus de soixante de ce type avaient disparu après la chute de la Mère Patrie) et qu'ils planifiaient de rayer de la carte Jérusalem et Washington.

Accepter un « renseignement » pour argent comptant n'avait rien d'intelligent. « Ce ne sont tous que des comédiens », avait dit Meat un jour.

Séparer la bonne info de la mauvaise n'était pas chose aisée. Tant que l'unité de Jason était restée dans cette démarche, elle avait constamment eu un coup de retard sur ses proies. Ils n'avaient commencé à faire de réels progrès que lorsqu'il avait décidé d'opter pour des tactiques plus agressives. Exemple : les infos arrachées à cet ancien lieutenant du parti Ba'as qui avait chanté comme un canari après seulement une nuit de privation de sommeil dans une pièce aveugle, mais vivement éclairée, avec *Oops !... I did it again*, de Britney Spears passant en boucle à plein volume. Entre autres infos, Britney lui avait fait confesser qu'il contribuait à l'acheminement de leurs cibles de Mossoul à Kirkuk. Il avait ajouté que des membres éminents d'al-Qaida cherchant à passer en Iran voyageaient avec le groupe. Tout était vrai. Merci, Britney.

À partir de là, les contacts d'Hazo à Kirkuk les avaient orientés vers un imam local qui, selon la rumeur, aurait brièvement hébergé un certain nombre d'hôtes suspects. Après une autre nuit sans sommeil sous les lumières vives et avec cette chère Britney, l'imam avait donné les descriptions détaillées des véhicules à quatre roues motrices qu'il avait fournis aux activistes. Jason avait demandé qu'un drone Predator effectue un contrôle aérien à l'occasion d'un de ses tours de reconnaissance au-dessus de la plaine septentrionale. Peu après cette requête, ils avaient appris que la caravane se dirigeait vers l'est et les monts Zagros. En moins d'une heure, l'unité de Jason avait monté une embuscade.

Maintenant Jason était certain que la seule marchandise que les Arabes entendaient faire passer en fraude par les montagnes était bien plus sinistre qu'une valise de plutonium : c'était Fahim Al-Zahrani lui-même. Jason craignait que le prisonnier ne soit déjà en train d'envisager son évasion. Pourvu que Crawford ait réclamé du renfort, pensa-t-il.

Finalement, tout à ses réflexions, il avait atteint l'endroit où le passage s'élargissait et débouchait dans la caverne.

À l'entrée de la vaste salle, Jason marqua une pause et déplaça le rayon de sa torche de gauche à droite. Tout le long des murs, il aperçut de hautes

pires d'ossements. Un vrai cercle de mort.

Qu'est-il arrivé à ces gens ? se demanda Jason en se remettant à marcher. Il pointa sa torche sur les restes macabres. Des milliers de squelettes avaient dû être enfouis sans cérémonie dans cette chambre. Ce n'était pas un charnier moderne, contrairement à ce dont Crawford voulait se persuader, même s'il s'agissait d'une inhumation à grande échelle. Il n'était toutefois pas possible de dire si tous ces corps avaient été apportés là en même temps.

Parcourant la chambre dans le sens des aiguilles d'une montre, il laissait le faisceau de sa lampe balayer les ossements. De temps à autre, quelque chose attirait son œil et il s'arrêtait pour examiner les restes humains, cherchant des indices. Même si ces os étaient ceux de victimes d'une guerre ou d'un génocide anciens, des signes de traumatismes devaient être visibles : os brisés, membres fendus, entailles laissées par des lames acérées... Mais il n'y avait rien de particulier dans tout ce qu'il voyait.

À l'inverse, un génocide moderne n'avait pas pour but la torture, mais l'annihilation complète, rapide et efficace. Il n'était pas rare que des dizaines, voire des centaines de personnes, soient fusillées en masse à l'aide d'armes automatiques. Ou alors, si les munitions étaient rares, les exécuteurs modernes pouvaient opter pour un travail à la chaîne en ne tirant qu'une balle dans chaque tête. Comme les hommes de main de Saddam l'avaient fait au père d'Hazo. Mais il n'y avait aucune preuve de cela ici. Pas un trou dans le crâne. Et même si les tirs avaient visé le torse, une fois la chair décomposée, les balles auraient dû tomber des os.

En outre, l'absence de vêtements ou d'effets personnels contredisait l'hypothèse des armes chimiques avancée par Crawford. Sans parler du fait qu'il n'y avait aucune trace de chair sur les os. Ce qui indiquait que l'événement était ancien. Très ancien, même. En tout cas bien avant que les Kurdes aient été victimes de Saddam et de ses crétins du parti Ba'as.

Il y avait assurément une histoire derrière ces ossements. Mais laquelle ?

Le sonar du SUG-V n'avait pas repéré d'autres galeries partant de cette chambre. Cependant, voyant jusqu'à quelle hauteur étaient empilés les os, Jason se demanda si le signal du sonar n'avait pu être barré. Peut-être y avait-il quelque chose à trouver *derrière* les os ? Il n'existait qu'une façon de le savoir.

Ce ne sont que des os, se dit-il. Rien que des os.

Ayant été le témoin de quantité de carnages en zones de combat – depuis les membres arrachés jusqu'aux cadavres criblés de balles ou décapités –, Jason n'était pas dégoûté par la vue du sang et des entrailles. Mais de simples os faisaient naître un sentiment différent, perturbant.

Pour Jason, des os nus soulignaient le caractère impersonnel et aveugle de la mort. Des vivants dépouillés de leur chair ne demeurait plus que la charpente. Comme s'il ne restait plus d'une voiture vandalisée que son châssis posé sur des parpaings.

Les anciens vénéraient les os en tant que véhicule de la résurrection ou

de la réincarnation. Pour cette raison, ils construisaient des pyramides et des tombeaux somptueux et se faisaient momifier afin de préserver l'ossature sacrée du corps. Cependant, cet endroit renvoyait l'image d'une réalité plus profonde, plus vraie : la mort était cruelle. Les os n'étaient que des vestiges d'une vie physique fugitive. C'était ce que Jason voulait croire. Parce que pour les âmes les plus malheureuses, comme celle de son frère Matthew qui, par une claire matinée de septembre, avait été incinéré par le kérosène enflammé d'un des avions projetés contre le World Trade Center, rien de physique ne demeurait. Jason avait besoin de croire qu'au bout du compte les os ne déterminaient pas le salut ultime de quelqu'un.

Avec une certaine répugnance, il posa sa main libre sur un fémur nouveau pour le sentir.

— Pas si terrible, dit-il pour s'armer de courage. C'est comme du bois.

Il lança sa torche sur le haut du tas, puis se hissa sur l'empilement d'ossements et commença à grimper vers le sommet en utilisant les crânes comme des marches.

— Désolé, les mecs...

À mi-hauteur, la pile s'effondra en partie sous son poids alors que des cages thoraciques creuses enfouies profondément en dessous venaient s'écraser avec de petits claquements. Comme s'il était passé au travers de la glace d'une mare gelée, il répartit la charge de son poids. Une fois les os stabilisés, il recommença prudemment son ascension. Près du sommet, il perçut de nouveaux craquements. Un nuage de poussière de chair décomposée lui pénétra les narines et la bouche.

— Ah !

Il recracha sur-le-champ les impuretés, mais un goût fétide lui resta sur la langue. Vraiment dégueu, songea-t-il.

Une fois en haut, il leva la torche et dirigea le faisceau vers le trou ténébreux derrière le monticule d'ossements. Déplaçant la lumière le long de l'arc du mur, il put scanner un bon tiers de la circonférence de la chambre. Il vérifia aussi le plafond. Il n'y avait ni trou ni ouverture.

Il se laissa redescendre de l'empilement, envoyant deux crânes claquer sur le sol. Puis il poursuivit lentement son tour en éclairant les os au passage. Au point médian du cercle, il remonta au sommet de la pile et contrôla le mur arrière et le plafond. Toujours rien.

De nouveau, il redescendit et continua sa progression le long du mur d'ossements. Aux trois quarts de la circonférence, il remonta dessus pour une inspection finale.

— OK. Aucune issue, murmura-t-il.

Alors qu'il parvenait au terme de son tour, il remarqua un élément singulier : des dizaines de mâchoires avaient été soigneusement empilées à part. En les examinant de plus près, il constata qu'aucune n'avait de dents.

Curieux, se dit-il.

Soit ces spécimens étaient des cas extrêmes de mauvaise hygiène

dentaire, soit quelqu'un avait extrait toutes ces dents. Mais pour quel motif aurait-on voulu les prélever ?

Puis quelque chose par terre scintilla dans le rayon de la torche. Jason se baissa pour mieux voir ce que c'était. Au pied de la pile, il aperçut une vague pointe argentée, recouverte d'une épaisse couche de poussière. Quand il l'épousseta en partie avec son doigt, il découvrit un objet qui incontestablement ne datait pas d'un passé *lointain*.

Il le ramassa et le tint à la lumière. C'était une sorte de petite pince qui ressemblait à un instrument chirurgical high-tech. Comme un davier qu'un dentiste pouvait utiliser pour...

— Extraire des dents !

Il avait dû être oublié par l'un des scientifiques venus ici pour les fouilles de 2003. Jason mit l'objet dans sa poche.

Il y avait encore une chose qu'il voulait voir. Jason se rappelait que le SUG-V l'avait repérée à droite de la sortie. Tenant sa torche à hauteur de ceinture, Jason éclaira la courbure du mur jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'endroit. De fait, celui-ci avait été aplani par des outils dans un but manifeste : préparer la surface pour un bas-relief. Et l'image sculptée dans la pierre le laissa bouche bée.

Las Vegas

Alors que les moteurs du Cessna émettaient un bruit strident pour amorcer la descente vers l'aéroport international McCarran, le BlackBerry de Thomas Flaherty sonna, annonçant l'arrivée d'un message. Il vérifia sa provenance sur l'écran.

— C'est de Jason, dit-il à Brooke.

Quand il afficha le mail, il nota qu'une poignée d'icônes indiquaient la présence d'images jointes.

— Il dit : « Al-Zahrani arrêté. Que Brooke regarde les images de l'intérieur de la grotte. Est-ce Lilith ? »

Brooke se redressa, sans bien savoir pour quelle information elle devait le plus s'enflammer.

— Attendez. Il dit qu'Al-Zahrani a été capturé ? Fahim Al-Zahrani ?

Réalisant qu'il avait gaffé en prononçant ce nom, Flaherty écarquilla les yeux. Oups !

— Oui. À ce propos...

Il fixa du regard son BlackBerry en se demandant comment il pouvait changer de sujet.

— Allez... Dites-moi tout, le pressa l'archéologue. Vous savez que je garde bien les secrets.

Il l'observa.

— Je suppose.

Flaherty lui expliqua alors brièvement comment l'équipe de Jason avait traqué les militants d'al-Qaida au cours des derniers mois. Chasse à l'homme qui les avait menés jusqu'à cette embuscade ayant contraint Al-Zahrani et ses sbires à trouver refuge dans la montagne.

— C'est énorme ! s'exclama-t-elle. Un peu comme attraper le diable en personne.

— « Énorme » ? Oui. Dix millions de dollars, murmura Flaherty.

— Quoi ?

— Non, rien.

Il secoua la tête.

— Bon, j'espère juste qu'il va bien.

— Qui ? Al-Zahrani ?

— Non... Jason. Vous savez, Al-Zahrani est le nouveau bras droit de Ben Laden. Et ce dernier est le responsable de ce qui est arrivé au World Trade Center. À l'époque, le frère de Jason était courtier d'assurances chez Marsh USA. Il s'était rendu tôt au travail, ce matin-là... à son bureau au 95^e étage de la tour Nord. Il fait partie de ceux dont les corps n'ont jamais été retrouvés. Donc, indirectement, on peut dire qu'Al-Zahrani – ou au moins ce qu'il représente – est responsable de l'assassinat du frère de Jason.

Il se tut un instant, puis ajouta :

— Jason doit être fou.

— Oui.

— J'espère qu'il ne va pas faire quelque chose de trop radical.

— Quoi ? Le tuer ?

Flaherty acquiesça.

— Ce n'est pas pour Al-Zahrani en tant que tel. Personne ne verserait une larme sur lui. Mais Jason risquerait de s'exposer à tout un tas de problèmes.

— Je doute qu'il puisse passer pour autre chose qu'un héros, contesta-t-elle.

— Probablement. Bon Dieu, quand les gens vont découvrir ça ! C'est fantastique !

— Faites-moi donc voir les images dont il parle, dit-elle.

Elle était maintenant impatiente de regarder le BlackBerry.

— Bien sûr.

Flaherty lut à haute voix le nom que Jason avait attribué à la première pièce jointe, intitulée « Charnier ». Il échangea un regard inquiet avec Brooke et ouvrit le document. Dès qu'il le vit, il eut un haut-le-cœur.

— Regardez ça.

Il lui tendit l'appareil.

L'image montrait un empilement dense d'ossements humains. Brooke ne savait trop comment réagir.

— C'est ce que l'équipe de Frank a étudié ?

— On dirait. Il y a d'autres images ici, ajouta-t-il.

Il lui indiqua comment ouvrir les fichiers.

La série commençait par deux autres clichés du tas d'ossements, mais pris selon un plus grand angle. Jason voulait manifestement insister sur l'ampleur de ce qu'il avait trouvé. Le mur macabre ininterrompu semblait faire tout le tour de la grotte. Sur les photos, Brooke pouvait distinguer les parois et la voûte rocheuses.

— L'endroit est assez spacieux, observa Flaherty en regardant à son tour.

— Et totalement envahi d'ossements, chuchota-t-elle. Bon sang, regardez tout ça... Il doit y en avoir des centaines, peut-être des milliers.

— Je parierais pour des milliers.

En découvrant l'image suivante, Brooke crut recevoir un coup de massue.

— Regardez.

Elle avait tourné l'écran vers Flaherty.

Il plissa les yeux pour distinguer les détails.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des mandibules.

— Des mandibules ?

— Des os de mâchoires, expliqua-t-elle en s'attrapant le menton. Le maxillaire inférieur.

— Je sais ce qu'est une mandibule. C'est juste que...

Circonspect, il reporta ses yeux sur la photo. Il pointa le doigt vers sa propre bouche et dit :

— Il n'y a pas une...

— Dent ! s'exclama-t-elle. Naturellement ! C'est là que Frank a récupéré toutes les siennes. Sur ces os.

— OK, petite fûtée. J'aurais pu le deviner aussi. Mais je ne comprends toujours pas cette étrange fascination pour les dents.

— Moi non plus, admit-elle.

Il restait encore trois images.

La suivante laissa la jeune femme bouche bée, le souffle court.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Flaherty.

Il tendit le cou pour mieux voir l'écran. Mais ce n'était pas du tout ce à quoi il aurait pu s'attendre.

— Qui est-ce ?

Brooke ne répondit pas. Elle était fascinée par ce qu'elle voyait – un relief mural qui représentait une voluptueuse femme nue de face. De sous ses bras levés se déployaient des ailes d'oiseau et elle portait une coiffe conique sophistiquée. Dans sa main gauche, elle tenait un serpent. Sur sa main droite était perché une sorte d'oiseau. Et sous ses pieds se trouvait un tas de squelettes humains.

Flaherty hasarda une hypothèse :

— Est-ce censé être la femme décapitée ?

— Ça y ressemble.

— Pourquoi décapiterait-on un ange ?

Sans détacher de l'image son regard troublé, Brooke secoua vivement la tête.

— Non. Pas un ange. Les esprits protecteurs... Les bons esprits, expliqua-t-elle, sont toujours représentés avec des ailes pointant vers le ciel. Vous voyez comme ses ailes à elle sont dirigées vers le bas ?

— Ça signifie quoi ?

L'archéologue inspire profondément et leva les yeux vers lui.

— Qu'elle est une démons.

— Une démons ? répéta Flaherty avec un petit sourire narquois.

En regardant la femme nue sur l'écran de son BlackBerry, il avait un peu l'impression de contempler l'équivalent primitif des pages centrales d'un magazine masculin moderne.

— C'est ça, confirma Brooke.

— Hum. Dommage, répondit-il en rigolant.

L'archéologue leva les yeux au ciel.

— Je ne doute pas qu'avoir gâché une si belle paire de nichons soit une vraie tragédie, maugréa-t-elle en lui reprenant brusquement l'appareil.

Il leva les mains comme pour clamer son innocence.

— Oh ? fit-il.

L'universitaire rapprocha ses yeux de l'image, ce qui la fit loucher.

— Eh, je peux vous montrer comment zoomer, s'empressa-t-il de lui proposer. Qu'essayez-vous de voir ?

— Pas ses seins, rétorqua-t-elle. Il y a un symbole sur son poignet...

— Laissez-moi vous aider.

Il attrapa les mains de l'universitaire et rapprocha le BlackBerry de lui. Puis il tapota sur l'écran pour élargir la zone qui intéressait l'archéologue.

— Vous voyez la rosette sur son poignet ? indiqua-t-elle. C'est un ancien symbole de divinité. Sa coiffe conique caractérise aussi sa dimension divine.

— OK. En somme, elle est une démons *divine* portant un bonnet de cancre.

Brooke fit remonter l'image pour examiner l'oiseau aux grands yeux perché sur le bras de la déesse.

— C'est une chouette.

— Wou-ou-ouh ! plaisanta Flaherty.

Elle fit mine de l'ignorer. Zoomant en arrière pour afficher de nouveau la totalité de la photo, la jeune femme secoua la tête.

— Mon Dieu, comment ai-je pu ne pas y penser tout de suite ! Jason a raison. Bien sûr, c'est Lilith. Le serpent, la chouette, les ailes...

— Et qui est, s'il vous plaît, cette Lilith ?

— Dans le panthéon des anciennes divinités mésopotamiennes, elle était la déesse des Tempêtes et de la Peste. L'un des démons que les anciens appelaient *Lilitu*.

Au même instant, l'avion traversa un grand trou d'air qui secoua la carlingue suffisamment fort pour que Brooke agrippe les accoudoirs. En quelques secondes, la turbulence disparut.

— Attention... Lilith vous entend, murmura Flaherty.

La jeune femme respira pour retrouver ses esprits avant de reprendre :

— On disait même que Lilith avait été la première femme créée par Dieu à côté d'Adam. Mais à cause de ses aspects séducteurs et malfaisants, Dieu l'avait chassée du paradis. En exil, elle avait trouvé un nouvel amant pour satisfaire ses désirs charnels – l'un des archanges déchus de Dieu, appelé Samaël. Il est plus connu sous le nom d'ange de la Mort ou de Faucheur macabre.

— Pas possible.

— En copulant avec Samaël, Lilith devint immortelle et acquit des pouvoirs surnaturels. D'anciens textes apocryphes disent qu'elle se métamorphosa en serpent pour se réintroduire en Éden afin de se venger d'Adam et Ève. En utilisant ses pouvoirs de séduction, elle persuada le couple de désobéir à Dieu afin que tous deux aussi perdent Sa faveur et qu'ils soient bannis à leur tour du paradis. C'est un thème mythologique classique, précisait-elle. La curiosité et la connaissance interdite conduisant à la perte de l'humanité. Généralement à cause d'une femme.

— Comme la boîte de Pandore.

Elle sourit.

— C'est drôle que vous disiez ça, parce que dans le mythe grec originel de Pandore, le réceptacle contenant tous les démons du monde est décrit comme un *pitchos* ; pas une boîte, mais une grande jarre d'argile, semblable à celle que Lilith a apportée dans ce village.

— Alors peut-être que Lilith a aussi inspiré le personnage de Pandore ? suggéra l'agent.

— Peut-être. Et de manière assez notable, la mythologie perse développa deux images séparées d'Ishtar, comme déesse de l'amour, du sexe et de la guerre, mais aussi personnification de la Vengeance. La représentation d'Ishtar par les Babyloniens ressemble beaucoup à cette figure ailée. Bref, je vous ai fait un exposé..., dit-elle, presque pour s'excuser. Enfin, tout cela est si incroyable.

— Vous ne croyez pas à toute cette fantasmagorie, non ? Ces histoires de démons ? demanda-t-il.

Elle haussa les épaules.

— Je crois que le Mal a toujours été là et qu'en l'absence de science, les anciens peuples attribuaient tout ce qu'il y avait de mauvais à la colère des dieux et des démons. Toute la mythologie est bourrée de superstitions.

— Regardons la dernière photo envoyée par Jason, suggéra-t-il.

Il tendit la main pour l'aider à ouvrir le fichier restant. Quand celui-ci s'afficha, Flaherty ne comprit pas vraiment ce qu'il était en train de regarder.

— Vous avez une idée de ce que c'est ?

Il orienta vers elle l'écran du BlackBerry.

Les yeux de Brooke s'écaraillèrent et elle lui reprit le téléphone des mains.

— Des inscriptions ! s'exclama-t-elle, tout excitée. Le même genre de textes que ceux que j'ai déchiffrés dans l'entrée de la grotte.

— Je ne vois toujours pas comment *ça* peut être de l'écriture.

Les formes vagues des symboles cunéiformes serrés ressemblaient plus à des « motifs » qu'à du texte.

— C'est la plus ancienne forme d'écriture jamais recensée, lui rappela-t-elle.

Elle remarqua que les pieds de Lilith et la représentation de la pile d'ossements avaient été coupés en haut de l'image.

— Apparemment, Jason a trouvé cette inscription juste au-dessous du bas-relief de Lilith.

— Qu'est-ce que ça dit ?

Elle haussa les épaules.

— Je suis certaine de pouvoir déchiffrer ce texte... L'image paraît assez nette.

Par chance, Jason avait utilisé beaucoup de lumière pour écarter les ombres des caractères.

— Mais j'ai besoin de l'agrandir.

Flaherty regarda par le hublot et fut surpris de constater que l'avion glissait déjà à faible altitude au-dessus de la piste de l'aéroport international de Las Vegas.

— Pas de problème. Je vais transférer ce fichier sur mon ordinateur, lui dit-il. L'écran est assez grand. Vous pourrez le lire dans la voiture.

— Super ! Tommy, on va peut-être enfin avoir toute l'histoire de Lilith. Vous savez ce que ça signifie ?

Elle ressemblait à une petite fille à qui on aurait dit qu'elle devrait attendre pour ouvrir ses cadeaux d'anniversaire.

— Pas vraiment. Mais je suis sûr que vous allez me le dire.

Irak

Le vice-caporal Jeremy Levin estima que quinze minutes s'étaient écoulées depuis que les marines de Crawford avaient suspendu un drapeau américain à la barre transversale juste derrière la tête de son patient. Ils avaient aussi installé une caméra numérique montée sur trépied pour enregistrer l'interrogatoire méthodique du colonel.

Ce n'était pas un patient ordinaire.

Tandis que le colonel Crawford bombardait le prisonnier de questions – essentiellement à propos de la destination du convoi et des rumeurs selon lesquelles Al-Zahrani envisageait de faire sauter une valise nucléaire à New York pour l'anniversaire du 11 Septembre –, le calme traducteur kurde les écrivait sur un bloc-notes à la fois en arabe et en anglais.

Le patient se montrait éminemment peu coopératif. Mais Levin était certain que ce n'était pas délibéré. Au regard absent et voilé d'Al-Zahrani – totalement inerte quand le Kurde lui présentait le bloc-notes juste devant les yeux –, il pouvait dire que son état général se détériorait à une vitesse alarmante. À peine cinq minutes plus tôt, Al-Zahrani avait commencé à tousser. Maintenant, cette toux était devenue persistante et on voyait le thorax de l'islamiste se soulever péniblement, produisant d'horribles bruits de sifflements ou de gargouillis. Avec la fièvre, les vertiges et les épanchements nasaux du prisonnier, Levin soupçonnait un cas de grippe. Dans un environnement civil où le traitement n'était qu'une question de repos, la maladie n'était pas grave en soi. Mais sur un champ de bataille la grippe pouvait être aussi mortelle qu'une bombe au bord d'une route. C'était pour cette raison que le médecin avait déjà utilisé son kit de dépistage de la grippe pour analyser le mucus sorti du nez d'Al-Zahrani. Cependant, la bande-test était restée bleue, ce qui indiquait à 99 % qu'Al-Zahrani était négatif, tant pour la grippe A que pour la B.

Pas la grippe ? Comment cela pouvait-il ne *pas* être la grippe ?

À moins que ce ne soit pas la grippe *ordinaire*, avait-il pensé avec effroi. Cette réflexion l'avait incité illico à déballer un second kit de dépistage récemment intégré à l'équipement standard des médecins en zone de combat, destiné à détecter tant la grippe aviaire H5N1 que la grippe porcine H1N1. Tenant un tampon stérile dans les doigts de sa main droite et un tube d'analyse

neuf dans la gauche, il se dirigea vers le lit d'Al-Zahrani et inséra le bout en coton de plus de deux centimètres dans le nez coulant de son patient.

Crawford s'interrompit et pencha la tête de côté avec dédain.

— Vous ne pouviez pas lui enfoncer ça correctement dans le nez la première fois, caporal ?

— J'ai juste besoin d'un autre test rapide.

Il tourna le coton-tige dans la narine du prisonnier et le ressortit avant de le plonger dans la solution réactive au fond du tube d'analyse en verre.

— Là. C'est fait.

Il s'éloigna vite et Crawford soupira avant de reprendre son interrogatoire.

Assis à sa table du labo de fortune, Levin fit tourner un moment le coton-tige dans la solution avant de le retirer du liquide. Puis il glissa dans le tube la bande-test jointe au kit. Les résultats allaient prendre dix minutes ; il nota l'heure à sa montre.

Le médecin sentait sa jambe gauche bouger nerveusement. Il s'efforça de se concentrer sur Crawford pour apaiser son anxiété croissante. Le colonel semblait rejeter d'un revers de main toutes les requêtes qu'on pouvait lui présenter, y compris celles émanant de Jason Yaeger. Après l'échange tendu dont Levin avait été le témoin quelques instants plus tôt, il savait que l'officier irascible n'avait toujours pas appelé pour obtenir les renforts que Yaeger avait logiquement réclamés. Si ce dernier n'était pas parvenu à convaincre Crawford, il y avait peu d'espoir que le colonel accepte de faire hélicopter au plus vite Al-Zahrani vers l'hôpital le plus proche afin qu'il reçoive un traitement adéquat. Le médecin avait pourtant l'intuition que c'était ce qu'il aurait fallu.

Levin regarda la bande-test et ne remarqua rien de spécial. Un coup d'œil à sa montre lui indiqua qu'il restait cinq minutes. Il se tourna vers Crawford.

En temps normal, le colonel était un homme calme qui gardait son sang-froid, un chef aguerri qui n'était jamais meilleur que sous la pression. Au cours des deux dernières décennies, sa carrière exceptionnelle l'avait mené sur tous les fronts du Moyen-Orient. Crawford avait une propension quasi prophétique à lire dans la tête des terroristes islamistes qui faisait de lui un atout indispensable en Irak. Mais tout ce à quoi assistait le médecin depuis leur arrivée sur ce site était en totale contradiction avec l'officier qu'il croyait connaître. Le comportement de Crawford semblait limite schizophrénique. Même maintenant, il paraissait s'enfermer dans un déni complet, s'obstinant à interroger un homme à peine cohérent.

Levin observa Al-Zahrani d'un œil clinique. Questions éthiques mises à part, rien n'aurait pu lui faire plus plaisir en cet instant qu'oublier le premier principe d'Hippocrate – « Avant tout, ne nuire en rien » – et laisser ce patient indésirable périr étouffé par ses propres expectorations.

Cependant, Levin voulait éviter à tout prix qu'Al-Zahrani ne lâche un

cheval de Troie viral sur la section. Le champ de bataille était un bouillon de culture bactériologique. Même avec des décennies d'avance technologique en matière de traitement des traumatismes, les infections biologiques faisaient encore plus de victimes sur les champs de bataille modernes que les échanges de tirs combinés amis ou ennemis. Si les troupes vivaient dans des quartiers fermés pour – disait-on – promouvoir la camaraderie, cette organisation constituait aussi un terrain fertile pour la transmission des maladies. Surtout quand les troupes ne pouvaient s'offrir le luxe d'une douche quotidienne et de toilettes propres.

Avec le flux régulier de troupes américaines allant et venant entre le Moyen-Orient et les bases militaires sur le sol même des États-Unis, le département de la Défense mettait désormais la plus grande énergie à circonscrire jusqu'à la plus petite épidémie. Des mesures prophylactiques pour prévenir des contagions allant de la grippe à l'anthrax étaient devenues obligatoires pour toutes les troupes déployées au Moyen-Orient. Elles consistaient en six inoculations sur une période de dix-huit mois, suivies par des piqûres de rappel annuelles. Mais ces mesures étaient loin d'être parfaites, surtout en ce qui concernait les virus grippaux les plus virulents, qui jouaient une partie sans fin d'« échange de gènes » entre humains et animaux. La récente pandémie de grippe porcine était venue rappeler avec force à quel point cette maladie était susceptible de muter facilement et de rendre les vaccins obsolètes.

Levin jeta un nouveau coup d'œil à la bande-test. Encore deux minutes.

Il essaya de réprimer ses visions désespérantes d'un Al-Zahrani infectant les troupes avec une souche mutante de grippe virulente. Mais, pire encore, il savait que le terroriste avait peut-être déjà infecté un certain nombre d'Irakiens au cours de ses déplacements clandestins de ville en ville.

En Irak, les territoires à faible densité de population représentaient un rempart naturel et efficace contre la transmission d'une maladie. Mais un individu infecté pouvait aisément provoquer une épidémie mortelle dans une des agglomérations surpeuplées de la région. Une personne contaminée dans cette ville pouvait se rendre dans une autre où la population n'était pas encore atteinte... et ainsi de suite, les dominos continueraient de tomber de place en place. Il y avait de quoi réfléchir quand on se rappelait que l'issue de la plupart des guerres de l'Histoire – de l'invasion mongole de l'Empire romain à la conquête des Amériques par Hernando de Soto, jusqu'à la tentative de domination mondiale par Napoléon – avait été déterminée non par la puissance militaire et la supériorité des armes, mais par des microbes.

Crawford avait été prompt à cataloguer Levin dans les bileux. Il fallait s'y attendre. Les militaires se concentraient sur les munitions et l'artillerie et avaient besoin qu'on leur rappelle sans cesse que les plus puissantes menaces de la guerre moderne n'étaient pas les activistes armés candidats au martyre. Crawford, en particulier, était un minimaliste forcené du champ de bataille qui croyait encore qu'un marine pouvait survivre avec un simple couteau. Il fallait

faire preuve d'une grande force de persuasion pour convaincre le colonel que mettre en place des mesures préventives raisonnables n'avait pas pour but d'affaiblir sa machine de guerre.

Mais même Crawford avait appris à ses dépens que les maladies infectieuses ne devaient pas être ignorées. Au cours d'une mission de reconnaissance l'été précédent, les hommes de sa section patrouillaient dans le désert sud-irakien, chargés de trente à cinquante kilos d'équipement sous des températures étouffantes pouvant atteindre 55 °C. À cause des problèmes logistiques chroniques des fournisseurs de camions-citernes de ravitaillement Water Buffalo, l'unité s'était retrouvée à court de rations d'eau. Les soldats avaient été contraints de boire de l'eau locale non traitée qui grouillait de micro-organismes nocifs. S'étaient ensuivies d'importantes crises de dysenterie qui avaient neutralisé presque toute la section. Naturellement, Crawford lui-même n'avait pas été affecté puisqu'il disposait d'une réserve de bouteilles d'eau personnelle.

Arrête de t'inquiéter, se dit Levin. Il essuya ses mains moites sur son pantalon.

Soudain, l'agacement croissant de Crawford vis-à-vis de l'état désespéré du patient atteignit un pic. Le colonel vociféra contre le terroriste pendant une bonne minute, jusqu'à le menacer de mort, puis il donna un coup de pied dans une caisse et se rua hors de la tente.

— Complètement dingue, marmonna Levin. Ce type est une cocotte-minute sur pattes.

Il échangea un regard avec le Kurde qui haussa les épaules, posa son marqueur et son bloc-notes puis sortit à son tour. Le médecin consulta sa montre. Il ne restait que trente secondes sur les dix minutes de délai.

Il regarda la bande-test, s'attendant à y voir apparaître une tache rose, ce qui indiquerait qu'Al-Zahrani était positif à la grippe porcine ou aviaire. Son anxiété monta d'un cran quand il constata que la bande était toujours aussi bleue.

Négatif ?

Parvenu en haut de la pente, Crawford reprit sa respiration avant d'appeler son sergent d'état-major à l'entrée de la grotte.

— Encore combien de temps avant que ce soit dégagé ?

Richards plissa les lèvres.

— Une ou deux heures. Je pousse les hommes autant que je peux. Mais c'est trop étroit là-dedans pour mettre en place une seconde chaîne.

— Eh bien, poussez plus fort, insista le colonel. Je veux savoir exactement ce qu'ils ont apporté dans cette grotte.

— Je comprends.

Crawford regarda discrètement Jason qui récupérait les seaux du dernier homme de la chaîne et les vidait dans la pente.

Le sergent Richards remit sur le tapis la question Yaeger qui préoccupait le colonel.

— Je l'ai encore vu avec son téléphone, dit le sergent d'état-major à Crawford. Il ne donnait pas l'impression de parler à quelqu'un... Il se contentait de le tripoter. Et avant ça, il est allé dans l'autre tunnel où il a disparu pendant quinze, vingt bonnes minutes.

— Rien que des problèmes avec celui-là, grommela Crawford en regardant Yaeger d'un sale œil.

— Je l'ai entendu vous répondre violemment dans la tente.

— Absolument. Ce garçon a un problème avec l'autorité.

En termes choisis pour ne pas heurter son chef, Richards se permit de demander :

— Sans vouloir vous manquer de respect, monsieur, ne devrions-nous pas emmener Al-Zahrani ailleurs ? Ce n'est pas vraiment sûr, ici...

Les yeux de Crawford le foudroyèrent.

— Ne vous inquiétez pas, Richards. Tout est sous contrôle. Je sais que vous avez peur du noir, mais le soleil se sera levé avant que vous vous en rendiez compte.

— Oui, monsieur.

Au même instant, Yaeger quitta la chaîne et se dirigea vers eux. Dandy de mes deux ! marmonna le colonel.

Le sergent d'état-major Richards préféra quitter sagement la scène au moment où Jason se plantait devant Crawford.

— Hazo m'a dit que vous n'étiez pas parvenu à obtenir quoi que ce soit d'Al-Zahrani.

— C'est exact, confirma le colonel. Ce n'est guère une surprise. On n'a pas besoin d'être sourd pour garder la bouche fermée.

— J'imagine.

— Vous avez trouvé quelque chose d'intéressant pendant que vous furetiez là-dedans ? s'enquit Crawford en montrant l'entrée de la seconde galerie.

— Plein de choses passionnantes, répondit Jason avec un air de défi. Mais mon petit doigt me dit qu'elles n'auraient rien d'une découverte pour vous.

— Vraiment ?

— Appelez ça l'instinct.

Crawford n'entendait pas lui laisser le dernier mot.

— Moi, j'appelle ça une accusation insidieuse, Yaeger. Et j'en connais qui devraient être très prudents avant de sauter à des conclusions irréflechies... en prenant le risque de se fourrer dans de sacrés problèmes.

— Je suis bien d'accord. Il faut réfléchir. C'est comme ça d'ailleurs que j'ai déjà conclu que vous n'aviez pas appelé de renfort. Pas vrai ?

L'agent spécial de la GSC croisa les bras sur sa poitrine.

Crawford sourit d'un air suffisant.

— C'est à moi de passer cet appel. Pas à vous, lui rappela-t-il.

Et cette fois il était certain de pouvoir lui fournir une raison plausible :

— Dès que ce tunnel sera dégagé, il ne faudra pas longtemps pour faire sortir les autres enturbannés. Alors on s'en ira. Je pense que ça ne devrait pas prendre plus d'une heure environ. À peu près le temps qu'il faudrait à une section de secours pour arriver ici. En outre, mes hommes ont surveillé les ondes hertziennes et n'ont pas capté le moindre signal.

— Une heure ? répéta Jason. On ne sait même pas ce qu'il y a derrière ces rochers. Comment pouvez-vous être sûr que ça ne prendra pas plus de temps ?

— Appelez ça l'instinct, ironisa l'autre. Et regardons les choses en face, Yaeger, ajouta-t-il en se forçant à un peu plus de diplomatie. S'il y avait des kilomètres de tunnel derrière ces gravats, Al-Zahrani ne serait jamais revenu vers l'entrée. Nous sommes tout près de débusquer ces enfoirés et vous le savez. Vous avez fait votre part. Maintenant laissez-moi m'occuper de la mienne.

Jason étudia Crawford pendant quelques secondes. Quelque chose ne tournait pas rond.

— Une heure, dit l'agent clandestin.

Crawford hocha la tête et répondit :

— Si nous ne sommes pas arrivés à nos fins à ce moment-là, vous pourrez passer vous-même l'appel et convoquer toute la brigade.

Pétrifié, le docteur Levin fixa la bande-test pendant cinq secondes, puis il tourna la tête vers Fahim Al-Zahrani. Si ce dernier était vecteur d'une contagion biologique autre que la grippe, identifier la maladie n'était pas possible sur le terrain. S'il avait été à son cabinet, il aurait adressé son patient à un spécialiste des maladies infectieuses ou aux urgences de l'hôpital Sinaï-Grace. Mais ici, ces options n'étaient bien sûr pas envisageables.

Soudain, Al-Zahrani se vomit dessus. Une odeur putride envahit la tente et les deux marines montant la garde près de lui s'écartèrent.

— Bon sang, doc ! s'exclama le premier. Qu'est-ce qui se passe avec ce type ? On dirait qu'il est en train de crever.

Le second marine, écœuré, tendait néanmoins le cou pour voir ce qui remontait de l'estomac d'Al-Zahrani.

— Je sais pas ce qu'il a mangé en dernier, mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il y a plein de sang, là-dedans. C'est pas bon.

Accablé, Levin ne répondit pas. Est-ce qu'il n'était pas en train de rêver ?

— Doc ? Ça va ? demanda le premier garde.

— Je... Je... Ça va, oui.

Mais il mentait. Si un prisonnier aussi important mourait sous sa surveillance, il aurait à rendre de sérieux comptes.

— Vous n'allez pas lui donner des médicaments ?

— Je l'ai déjà fait.

Il hésita avant d'avouer :

— En fait, je ne sais pas vraiment ce qu'il a.

— Crawford l'a sans doute empoisonné, dit le second marine, l'air sérieux. Il ne voulait pas que les mercenaires touchent la prime.

D'un mouvement du menton, son camarade désigna la plaie suintante à la main du prisonnier.

— Que pensez-vous de ça ? Vous croyez pas qu'il a pu se faire mordre par un serpent ? J'ai entendu dire qu'il y avait de vraies saloperies de vipères dans ces montagnes. J'ai cru en voir ramper une, quand nous dégagions les gravats.

L'hypothèse retint l'attention de Levin. En Irak, il existait six espèces indigènes de serpents très venimeux. Cinq appartenaient à la famille des

Viperidae, c'est-à-dire des vipères, et une à celle des *Elapidae*, autrement dit des cobras. La plupart étaient communes dans les déserts et les prairies. Si ses souvenirs étaient exacts, les montagnes du nord de l'Irak étaient le repaire des vipères de roche (*Vipera raddei*) du Kurdistan et des vipères à cornes persanes ou pseudocérastes, toutes extrêmement venimeuses. Mais, la plupart des soldats veillant à ne pas contrarier les serpents et les vipères ayant du mal à mordre dans les boots de combat, il n'avait aucune expérience du diagnostic et du traitement des morsures de serpent.

Mentalement, il rassembla les souvenirs qui lui restaient de la formation d'acclimatation au pays qu'il avait reçue avant son premier déploiement en Irak. Le venin de vipère était une hémotoxine, ce qui signifiait qu'il visait d'abord les cellules sanguines. Dans ce cas, la zone autour de la morsure enflait et faisait énormément souffrir le patient. S'il n'était pas soigné rapidement, une hémorragie interne majeure risquait de se produire.

Par conséquent, une morsure de serpent n'était peut-être pas à exclure. Sauf que le symptôme le plus évident devait être la blessure elle-même, pensa Levin. Or, la plaie infectée de la main d'Al-Zahrani ne ressemblait en rien à la double piqûre laissée par les crocs d'un serpent. À moins, peut-être, que le blessé n'ait rejeté le serpent assez violemment pour arracher de la chair. Mais, même dans ce cas, le venin pouvait-il agir si vite ? Les vipères de montagne irakiennes étaient-elles à ce point venimeuses ?

— Une morsure de serpent, murmura Levin. Peut-être... Le serpent que vous avez vu... avait-il deux cornes saillant juste au-dessus des yeux ?

Le marine répondit promptement :

— Non.

— À quoi ressemblait-il ?

— Un mètre de long, peut-être. Sa peau était jaunâtre avec de grosses taches brunes... Un peu comme celle d'une girafe.

Une vipère de roche du Kurdistan, pensa le médecin.

— Alors il y a quelque chose que vous pouvez lui administrer pour ça ? demanda le premier marine.

— Oui, assurément.

Selon le protocole en vigueur, l'état des victimes de morsures de serpent devait être stabilisé sur place avant de les expédier vers la base militaire la plus proche pour qu'elles y soient soignées. De ce fait, des antivenins adaptés aux reptiles de la région avaient été intégrés à l'équipement standard, grâce au Renseignement israélien.

Levin s'essuya le front avec sa manche. Puis il se dirigea vers sa valise médicale et l'ouvrit. Après avoir fouillé dedans une quinzaine de secondes, il trouva le kit ad hoc contre les morsures de serpent. Il parcourut rapidement la notice, puis utilisa les ampoules salines du kit pour y diluer la poudre antivenin lyophilisée. Il en remplit une seringue et se hâta de revenir auprès d'Al-Zahrani. Il hésita encore une fois avant de procéder, mais conclut :

— J'imagine que ça ne peut pas faire de mal...

— Allez-y, doc, l'encouragea le second marine avec un clin d'œil et un hochement de tête.

Levin injecta l'antivenin dans une veine épaisse de l'avant-bras du prisonnier. Un sentiment de panique s'empara du médecin quand il se releva pour réévaluer la situation. Avait-il agi trop précipitamment ? Si Al-Zahrani n'avait pas été mordu par une vipère, l'antivenin risquait-il d'aggraver encore son état ?

— Je ne suis pas sûr que ça marche, confia-t-il aux soldats. Il faut qu'on le dirige vers un hôpital immédiatement.

Il s'adressa alors au premier marine :

— Vous devez convaincre Crawford de le faire transporter. Dites-lui ce qui se passe ici.

— Je vais voir ce que je peux faire, répondit le marine.

Sur ce, le soldat se précipita hors de la tente.

— Il ne pourrait pas avoir reçu un coup dans les parties ? suggéra son camarade. Quand même... trouver cet enfoiré et le voir mourir comme ça.

— Vous ne nous avancez pas à grand-chose. Alors taisez-vous, s'il vous plaît, lui lança sèchement Levin.

De plus en plus affolé, le médecin essayait d'imaginer ce qu'il pouvait faire d'autre. La cause de l'hémorragie interne d'Al-Zahrani – quelle qu'elle soit – devait être visible au microscope, se dit-il. Du fait de la crainte permanente de voir utiliser des armes biologiques en Irak, le stage préparatoire de Levin avait aussi inclus une formation à la microscopie avancée. Donc, s'il pouvait isoler et identifier la cause...

Tout en recouvrant son calme, Levin déballa le microscope sur batteries qui ressemblait à une machine à expressos. Cet instrument de pointe avait été développé exclusivement pour l'armée américaine en réponse au besoin croissant d'évaluation des menaces bioterroristes sur le terrain. Puis le médecin se tourna vers son ordinateur et connecta à celui-ci le câble USB du microscope. En quelques secondes, le système d'exploitation identifia l'appareil branché et lança l'application qui y était associée.

Levin retrouvait toute son énergie. Il enfila une paire de gants neuve en nitrile et sortit un bistouri de son enveloppe stérile. Attrapant une lame de verre porte-échantillons, il retourna auprès d'Al-Zahrani, attrapa son doigt et piqua une goutte de sang sur la plaquette.

Brusquement, la main blessée du prisonnier se dressa et se cramponna au poignet du médecin. Celui-ci pivota sur lui-même et essaya de se libérer de la poigne de fer. Leurs regards se croisèrent et Levin remarqua aussitôt les minuscules veinules rayonnant à partir des iris du prisonnier. L'espace d'un instant, voir la terreur brute dans ces yeux sombres réjouit le médecin, à tel point qu'il ne put réprimer un sourire.

Le marine tendit le bras pour tirer la main d'Al-Zahrani en arrière.

— On dirait qu'il a encore de l'énergie combative en lui.

Levin retourna en hâte à sa table. Il plaça une seconde lamelle de verre sur la première et, en écrasant doucement la goutte de sang prise en sandwich entre les deux plaquettes, il obtint une tache rouge sombre de la taille d'une pièce de dix cents. Le praticien centra l'échantillon sur l'écran du microscope. Puis il utilisa les commandes du logiciel pour ajuster le grossissement. Un condenseur à fond noir éclaira le prélèvement de biais depuis les côtés, de manière que les seuls composants vivants du sang apparaissent sous la forme de traits lumineux fluorescents.

Le venin de vipère attaquant les cellules sanguines, Levin s'attendait à trouver des preuves vivantes de cette hypothèse dans l'échantillon : en l'occurrence, des sphéro-échinocytes, c'est-à-dire des cellules de globules rouges déformées ou crénelées, qui avaient perdu leur forme de beignet mais sur lesquelles poussaient de courts et fins spicules contondants. Dès qu'il ajusta la résolution de l'image, il repéra des anomalies. Mais les dommages étaient loin de se limiter aux cellules de globules rouges.

De fait, beaucoup de cellules rouges étaient déformées et coagulées en blocs compacts. Mais nombre de membranes de plaquettes épineuses et de globules blancs ovoïdes étaient eux aussi corrompus. On les voyait se dissoudre, preuve qu'un envahisseur étranger détruisait les cellules de l'intérieur.

— Nom de Dieu, qu'est-ce que... ?

Il augmenta le grossissement du microscope au maximum. À l'échelle infinitésimale, une force invasive – assurément pas du venin de serpent – livrait un combat à mort. Pour analyser réellement et efficacement les virions, il aurait eu besoin d'un microscope électronique. Une chose était certaine, en tout cas : l'objectif premier de cette contamination – quelle qu'elle soit – était de se répliquer.

La terreur envahit à son tour le médecin.

— Mon Dieu ! haleta-t-il.

— Tout va bien, doc ? s'enquit nerveusement le garde.

Levin ne répondit pas tout de suite.

— Non, finit-il par murmurer, l'air sombre.

Son teint venait de prendre une teinte cendrée. Les vaccins administrés aux soldats protégeaient-ils contre ce tueur sournois ? Si ce n'était pas le cas, les conséquences allaient être désastreuses.

— On pourrait bien être tous contaminés.

— Contaminés ?

Inquiet, le soldat s'agita.

— Qu... qu'entendez-vous par là, doc ?

Mais avant que le médecin ait pu répondre, des coups de feu transcèrent la nuit.

Las Vegas

Sur l'Interstate 515, l'agent Flaherty pressa l'accélérateur de la Dodge Charger argent de location et contourna en douceur le semi-remorque qui progressait trop lentement en direction du nord. Il consulta l'écran du GPS fixé au tableau de bord que l'agence lui avait fourni. Plus que douze kilomètres, constata-t-il.

L'application du GPS ne connaissait pas la cathédrale Notre-Sauveur-en-Christ et répertoriait son adresse théorique comme une parcelle anonyme le long de North Hollywood Boulevard. Flaherty avait donc choisi un numéro au hasard dans l'artère, mais du même côté que l'édifice religieux. Le long de l'autoroute, de nombreux panneaux signalaient la présence d'un autre lieu significatif majeur juste au nord de la cathédrale. Et celui-là figurait bien dans le logiciel périmé du GPS : la base aérienne Nellis de l'US Airforce. Pratique pour Stokes, pensa Flaherty.

Côté passager, Brooke avait l'ordinateur portable de Flaherty sur les genoux et étudiait un agrandissement des images transférées du BlackBerry. Même quand ils avaient dépassé les opulents complexes touristiques et les casinos disséminés le long du Strip¹, elle ne s'était pas laissée distraire. Flaherty lui avait passé son petit carnet et un stylo pour noter ses transcriptions. Brooke avait déjà rempli une page et entamait la seconde.

- Vous êtes terriblement silencieuse, dit enfin l'agent spécial.
- Désolée, dit-elle avec un rapide petit regard d'excuse.
- Vous trouvez quelque chose ?
- Oh oui, répondit-elle. Encore une minute... J'ai presque fini.
- Le suspense va m'achever.

L'archéologue sourit.

- Ça se pourrait bien. Ce qu'on a là est incroyable.

Flaherty continua de conduire en silence pendant une bonne minute. La voix féminine douceuse du GPS annonça : « Prochaine sortie à sept cent cinquante mètres. Empruntez Charleston Boulevard » et, juste après, Brooke soupira. Elle se redressa sur son siège, referma l'écran du portable et fit rouler les vertèbres de son cou.

- Ça y est ? demanda l'agent.

Il la regarda et crut lire une certaine inquiétude dans ses yeux.

— Oui, répondit-elle. Mon Dieu, Tommy.

Revenant à la première page, elle secoua la tête, incrédule.

— Vous n’allez pas croire ça.

— Essayez toujours.

Il pressa le bouton Silence du GPS.

— Le mieux pour commencer, c’est sans doute de vous lire ça. Fait un peu à la va-vite, alors ce n’est peut-être pas cent pour cent nickel...

— Lisez-moi simplement, voulez-vous ?

Brooke s’éclaircit la gorge.

— Ça débute par ce passage...

Elle entama sa lecture :

*Elle vint du royaume du Soleil-Levant
Celle qui a le pouvoir sur les bêtes et les hommes
Elle qui est la Chouette Effraïe, la Créature de la Nuit,
Elle qui dispense vengeance et châtiment sur tous les [hommes
Avant que la lune soit revenue deux fois
Pères et fils, tous étaient morts
Sa main ne les toucha pas
Inondés de sang, ils périrent, détruits de l’intérieur
Aucune mère ou fille elle ne punit
Elle ordonna aux rivières de dévorer la terre
Le démon qui tua la multitude
Envoyé par le Grand Créateur pour tout finir.*

— Hum, dit Flaherty. C’est sinistre.

— Tommy, les squelettes que Jason a trouvés dans cette grotte, il s’agissait de tous les hommes de cet endroit. Et il est dit ici que c’est Lilith qui les a *tous* tués.

— Comment ?

— Si elle n’a pas utilisé la force physique, alors je présume qu’elle a répandu une sorte de maladie qui les a saignés à mort.

— Quel genre de maladie tue tout le monde en deux jours ? Et seulement les hommes ?

Tandis qu’ils méditaient sur ce qu’ils venaient d’apprendre, l’habitacle de la voiture demeura silencieux un moment.

— Celui qui a écrit ça a dû exagérer, estima l’agent. Peut-être qu’ils ont juste mangé de la nourriture empoisonnée et qu’ils ne savaient pas qui blâmer pour ça.

— De la nourriture empoisonnée aurait tué les femmes aussi, murmura Brooke.

Elle revint à ses notes.

— Eh bien, au moins, ça explique pourquoi toutes les dents trouvées à Fort Detrick étaient masculines, dit Flaherty. Mais à quoi pouvaient-elles bien servir ?

Quand il se tourna vers Brooke, il constata qu’elle était plongée dans ses pensées.

Dents. Maladie. Hommes.

— Oh, mon Dieu, dit-elle soudain.

— Quoi ?

— Tout récemment, dans un journal d'archéologie, j'ai lu un article sur des fouilles dans des charniers en France et en Allemagne où des victimes de la peste avaient été enterrées, expliqua-t-elle. Chez les sujets les plus anciens, les traces de la peste pouvaient se retrouver dans la pulpe dentaire des victimes. Ces archéologues ont ainsi découvert de l'ADN de la *Yersinia pestis* parfaitement préservé dans les dents.

— De l'ADN de la Yer-quoi ?

— La *Yersinia pestis* – ou peste de Yersin² – est le bacille, la bactérie si vous préférez, qui provoque la peste bubonique. Il s'introduit dans vos glandes lymphatiques, se réplique comme un fou, provoque des hémorragies internes et vous saigne lentement à mort.

— Merveilleux.

— Au VI^e siècle, on l'appelait la « peste de Justinien ». Elle a tué un quart de la population de l'est de la Méditerranée et a empêché l'empereur byzantin Justinien de réunir l'Europe orientale et occidentale sous la couronne du seul Saint Empire romain. Et si vous avez encore un peu de vos cours d'histoire en mémoire, vous vous souvenez peut-être de la « Mort noire » qui au XIV^e siècle a tué la moitié de la population de l'Europe ?

Il hocha la tête.

— Oui, je m'en souviens.

— C'était aussi la peste bubonique. En devenant pandémique, elle a décimé plus de cent millions d'individus dans le monde. À cette époque, cela représentait près d'un quart de la population mondiale.

— Et dire qu'on s'inquiète pour une malheureuse grippe... Mais la Mort noire n'a pas tué que les hommes, fit-il remarquer. Et vous soulignez qu'elle aurait tué la moitié d'entre eux... pas *tous*.

— Exact, admit-elle. En outre, la Mort noire a mis bien plus de deux jours pour se répandre. Il lui a fallu des mois.

— Mais vous pensez quand même que c'est quelque chose du genre de la peste qui a tué ces individus ?

— Avec un tel taux de mortalité, c'était sans doute quelque chose de pire. Je ne suis pas épidémiologiste, mais l'on sait que les humains ont combattu ces types de maladies depuis qu'ils ont commencé à vivre de manière sédentaire. Les toutes premières villes et l'agriculture étant apparues en Irak, les Mésopotamiens ont été parmi les premiers peuples à transmettre des maladies infectieuses. Ils ont dû récupérer toutes sortes de germes au contact des animaux domestiqués, vaches, moutons, poulets, etc. Cette hypothèse tient donc la route. Et ces hommes que Lilith a tués appartenaient à une population relativement isolée, mais de taille importante. S'ils n'étaient pas immunisés contre une maladie apportée par un étranger, ce mal devait se répandre comme un feu de forêt.

Flaherty ralentit pour tourner à gauche dans North Hollywood

Boulevard.

— D'accord. Laissons ça de côté pour le moment, nous sommes presque arrivés. Nous devons discuter pour savoir comment aborder ce Stokes.

— Peut-être qu'il ne sera même pas là, Tommy.

— Il sera là, répondit Flaherty avec confiance. Souvenez-vous : il a besoin de cette ligne fixe cryptée pour parler à Crawford.

Niché au pied d'une montagne du désert, l'édifice moderne de la gigantesque église scintillait dans le soleil de l'après-midi.

— La vache, vous avez vu ça ? s'exclama-t-il.

— Elle est *énorme*.

— Faites pour accueillir jusqu'à dix mille fidèles.

1- La « Bande ». Surnom de la partie (de 6,8 km tout de même) du Las Vegas Boulevard le long duquel se trouvent les plus grands hôtels-casinos de Las Vegas. (*N.d.T.*)

2- Du nom d'Alexandre Yersin (1863-1943), le médecin français d'origine suisse qui découvrit, en 1894, le bacille de la peste. (*N.d.T.*)

Irak

Jason se trouvait dans l'entrée du tunnel quand il entendit le *rat-tat-tat-tat* caractéristique d'une arme automatique. Il laissa tomber le seau rempli de gravats que le marine le précédant dans la chaîne venait de lui passer, courut vers l'ouverture et s'accroupit. Puis, prudemment, il sortit la tête et observa le campement. Derrière lui s'agglutinaient quatre autres marines.

— J'ai entendu aussi, dit l'un des soldats. Qu'est-ce qui se passe ?

Jason leva un poing pour leur intimer l'ordre de se taire.

Dans le clair de lune, il vit un marine traverser la route en courant – sans doute le tireur. De l'autre côté de la chaussée, le soldat contourna un petit monticule, la crosse de son M-16 plaquée contre son épaule. Accroupis, ses camarades restés en arrière le couvraient.

Puis le soldat parti en éclaireur baissa son arme et secoua la tête. Il montrait quelque chose étendu sur le sol derrière le monticule. Jason ne pouvait entendre ce qu'il disait, mais il vit les cinq autres militaires se redresser et aller regarder ce sur quoi il avait tiré. Alors l'homme se pencha et... releva par la queue un renard ensanglanté et flasque, sous la risée de ses copains, qui, soulagés, baissèrent leurs armes.

Que ce soldat ait été si prompt à tirer sur une cible suspecte ne plaisait guère à Jason. Et s'il ne s'était agi que d'un gamin irakien curieux qui voulait voir ce qui se passait ? Il soupira et se tourna vers les marines massés derrière lui.

— Fausse alerte.

Décus, ils retournèrent à leurs postes et Jason récupéra son seau plein pour aller le vider dehors.

Alors qu'il balançait les pierres dans la pente, il s'étonna que les marines insoucients soient encore groupés à découvert sur la route, raillant le tireur intempestif.

Pourquoi Crawford ou Richards ne les réprimandaient-ils pas ?

Pas malins, les mecs, pensa-t-il.

Jason balaya la zone du regard, mais ni Crawford ni son bras droit n'étaient visibles. Ils avaient dû retourner dans la tente pour cuisiner Al-Zahrani, se dit-il. Dix minutes plus tôt, l'air préoccupé, l'un des marines affectés à la garde du prisonnier était venu demander si le colonel n'était pas

là. Mais il lui avait été répondu que Crawford était redescendu voir les hommes qui travaillaient à l'intérieur du MRAP. Jason regrettait maintenant de ne pas avoir demandé au garde s'il y avait un problème.

S'il y en avait un, Crawford viendrait-il le lui dire ? se demanda Yaeger. Observant le secteur autour des tentes CAMSS, il n'eut aucune peine à conclure : non, cet abruti ne dirait jamais rien.

Quelque chose ne tournait pas rond... Il le sentait.

— Je reviens dans quelques minutes, les gars, lança-t-il aux hommes dans la grotte.

Il dévalait le raidillon à grandes enjambées quand un bruit singulier, comme le départ d'une fusée de feu d'artifice du 4 Juillet, le fit s'immobiliser net. Il s'accroupit et repéra une ardente lumière orange fendant la nuit... en direction des marines traînant sur le bord de la chaussée.

Jason mit ses mains en porte-voix pour crier :

— Quittez la route !

Mais il était trop tard.

Les marines n'eurent pas le temps de réagir. La roquette de RPG tomba pile à leurs pieds. Son explosion pulvérisa les soldats dans une boule de feu ondoyante. Des éclats frappèrent trois autres sentinelles postées à proximité.

Jason regarda derrière lui et vit les marines jaillir ventre à terre de la grotte. Hazo et Camel les accompagnaient. Ils avaient compris ce qui se passait.

— On est attaqués ! hurla l'un d'eux à ceux qui étaient encore à l'intérieur du tunnel. Tout le monde dehors !

En bas, c'était déjà le chaos alors que les hommes de la section essayaient de déterminer où était positionné l'ennemi.

Une nouvelle roquette visa le camp depuis un autre angle. Cette fois, Jason put remonter la traînée des vapeurs d'échappement. Il repéra le tireur qui replongeait sous un monticule situé à une cinquantaine de mètres au sud du campement. Lorsque l'obus frappa l'un des Humvee, dans une énorme boule de feu, les marines se précipitèrent à couvert.

Simultanément, des tirs d'armes automatiques commencèrent à arroser le campement depuis des éminences voisines. Jason repéra alors les camions à moins d'un kilomètre au sud le long de la route. Il dévala la pente sans perdre de vue un instant la tente où était gardé Al-Zahrani.

Dehors, les coups, les explosions, les cris, étaient assourdissants. Mais à l'intérieur de la tente-prison, le vice-caporal Jeremy Levin s'opposait avec force à Crawford :

— On ne peut pas le déplacer maintenant ! Je vous l'ai dit. Il est contaminé.

— Bouclez-la, caporal, rugit Crawford.

Il se tourna vers les deux gardes.

— Vous deux, sortez et assurez-vous que personne n'approche de cette

tente... Et je dis bien : personne !

Les marines filèrent vers l'entrée et disparurent.

— Colonel..., insista Levin en attrapant le bras de l'officier. Cet homme est très, très malade ! Il a...

Ses yeux horrifiés se tournèrent vers Al-Zahrani dont le visage et la tunique étaient maculés de vomi ensanglanté.

— Dégagez vos sales pattes de moi, docteur. Je sais parfaitement ce qu'il a.

Les yeux fous de Crawford s'écrouillèrent. Il repoussa violemment le médecin contre la table. L'ordinateur et le microscope s'écrasèrent sur le sol.

Gémissant, Levin parvint à se redresser. Et soudain, les paroles du colonel lui apparurent dans toute leur horreur.

— Attendez. Qu'avez-vous dit ?

L'officier, absorbé dans ses pensées, regardait ailleurs.

— Quand vous dites que vous savez parfaitement ce qu'il a, qu'entendez-vous par là ? insista le médecin d'une voix frémissante.

Crawford se tourna vers lui d'un air menaçant.

— Ne vous préoccupez pas de ça, siffla-t-il. Contentez-vous de préparer Al-Zahrani pour son transport. C'est votre dernière chance.

— Mais regardez-le ! hurla Levin en montrant le prisonnier. Il est trop tard pour l'emmener où que ce soit ! Et puis vous n'entendez pas ce qui se passe dehors ? Il a besoin d'être mis en quarantaine ! Nous avons *tous* besoin d'être mis en quarantaine !

Crawford esquissa un petit sourire narquois.

— *Nous*, non, répondit-il.

Il nota que le médecin, pourtant prudent d'ordinaire, ne portait pas son gilet pare-balles.

La nouvelle réponse du colonel ne fit que semer un peu plus le trouble dans l'esprit de Levin.

— Mais j'ai vu ce qui se passe à l'intérieur de son corps ! Quiconque le touche... Quiconque l'approche...

Conscient de l'inanité de la discussion, Crawford sortit le pistolet M9 de son étui de ceinture et tira une seule balle dans la poitrine non protégée de Levin.

Alors que le docteur Jeremy Levin s'effondrait sur le sol, la porte arrière de la tente s'ouvrit. Crawford pivota aussitôt sur lui-même et mit un genou à terre. Il dirigea son arme vers la silhouette enturbannée qui entra.

L'homme se figea et leva les mains.

Reconnaissant le visage de l'intrus, Crawford baissa son pistolet.

— Pas de panique ! dit le sergent d'état-major Richards. Ce n'est que moi.

Tranquillisé, le colonel se releva. Il remit son pistolet dans son holster et fit signe à son adjoint d'avancer.

— Allons-y. On a peu de temps.

Richards se précipita vers Al-Zahrani et remarqua le médecin mort, à plat ventre dans une mare de sang qui se répandait sur le sol.

— Qu’avez-vous... ?

— Contentez-vous d’agir, répondit le colonel avec dédain.

Richards arracha le drapeau américain suspendu derrière Al-Zahrani et le jeta sur le côté. Avec un air dégoûté, il se plaça à la tête du lit et passa ses bras à contrecœur sous les aisselles trempées du prisonnier.

— Attrapez ses pieds, dit-il à son supérieur.

Crawford hésita à toucher le malade.

Il regarda le cadavre du médecin et, pour la première fois, se prit à douter. Et si le doc avait eu raison ? Si Randall Stokes ne savait pas vraiment comment la contamination allait s’opérer dans le monde réel ? Après tout, Stokes n’avait pas géré les aspects scientifiques du projet. Cette responsabilité avait été déléguée à Frank Roselli. Et si le cursus militaire de Frank l’avait conduit à occuper un haut poste à Fort Detrick, il avait bel et bien passé la majorité de sa carrière dans la Force de reconnaissance à mener des missions d’opérations spéciales dans tout le Moyen-Orient. Frank était un type intelligent et travailleur, mais en aucun cas un scientifique.

En outre, si Roselli avait recruté les meilleurs généticiens et virologues de l’USAMRIID pour travailler sur l’opération Genèse, ceux-ci n’avaient jamais été informés du véritable but pour lequel on leur faisait mettre ce virus au point. On leur avait dit que ce n’était qu’une expérience de plus destinée à être hermétiquement confinée dans la réserve d’agents biochimiques de l’USAMRIID qui ne cessait de croître. Et, à la manière militaire typique, chaque membre de l’équipe ne travaillait que sur une petite facette d’un assemblage très complexe.

Quand les supérieurs de Roselli avaient découvert l’existence des fouilles clandestines de la grotte et de l’installation aménagée ensuite sur place, ici en Irak, Frank avait été contraint de démissionner, avant que les derniers tests cliniques aient été réalisés. Quoi qu’il en soit, Crawford doutait au plus haut point qu’une expérience contrôlée en laboratoire puisse simuler l’infinité de scénarios susceptibles de survenir dans le monde réel. D’une certaine manière, la simple contamination présente d’Al-Zahrani ne faisait que le prouver.

Depuis son commencement, l’opération Genèse avait évolué à cent à l’heure. Alors que les choses devenaient confuses, sans objectif clair et sans issue, Crawford se prenait à rêver de jours plus simples, quand les combats conventionnels se disputaient avec des tactiques conventionnelles. *Mano a mano*. Au corps-à-corps.

Si seulement Stokes – le plus intelligent du trio – ne s’était pas fait arracher la jambe et n’avait pas eu cette « révélation » qui l’avait poussé à réécrire les règles de la guerre moderne. Stokes était un charismatique fils de pute, pensa Crawford, le roi des bonimenteurs. Le colonel se posait une seule

question : était-il tombé lui aussi sous le charme de Stokes ? À bien regarder tous les shows télé du pasteur sur l'Apocalypse et le Jugement dernier, la possibilité que Stokes lui-même puisse fort bien être l'Antéchrist à la langue d'argent n'était pas totalement à exclure.

Faire sortir secrètement Al-Zahrani par la porte arrière de cette tente scellerait sûrement le sort de l'humanité. Un nouvel équilibre se mettrait en place. Le chef terroriste serait le dernier test. L'ultime scénario expérimental.

— Monsieur ! S'il vous plaît... Je ne peux pas y arriver seul, insista Richards.

Réprimant sa peur, Crawford se hâta vers le lit et passa ses mains sous les chevilles du prisonnier. Il compta jusqu'à trois. Puis ils soulevèrent le malade et le transportèrent par la porte arrière pour aller l'installer sur le siège passager d'un pick-up qui attendait dehors.

— J'ai besoin de parler à Crawford... Maintenant ! insista Jason, bloqué par les deux marines qui gardaient la porte de la tente. Alors écarter-vous !

Il devait hurler pour dominer le vacarme des coups de feu qui affolaient tout le camp.

Il fit un pas en avant, mais les militaires pointèrent leurs M-16 sur sa poitrine.

— Pas d'exception ! lui brailla comme un robot le plus grand des deux. Personne ne rentre !

Jason regardait leurs armes sans vouloir y croire.

— Vous êtes en train de commettre une énorme erreur, avertit-il. Il faut mettre d'urgence Al-Zahrani à l'intérieur du MRAP ! C'est le seul endroit où il sera en sécurité !

Le MRAP était une forteresse roulante spécifiquement conçue pour résister à des projectiles de gros calibre et à des tirs directs d'artillerie légère ou moyenne. L'embuscade s'intensifiant de seconde en seconde, la tente CAMSS représentait une cible facile. Comment ces débiles pouvaient-ils ne pas s'en rendre compte ?

Mais les deux gardes tenaient bon.

L'adrénaline pulsait tellement fort dans les veines de Jason qu'il voyait des étincelles. C'était précisément cette allégeance aveugle qui l'avait amené à détester l'armée. Même les esprits les plus intelligents étaient malléables, si bien qu'avec le temps, les pensées d'un soldat et ses idéaux fondamentaux pouvaient être déstructurés et habilement reprogrammés. Pour une armée, la victoire reposait sur la psyché de groupe qui unissait les soldats même dans des conditions extrêmes. Mais il avait aussi vu comment des chefs mus par leur ego pouvaient exploiter la loyauté de leurs hommes à des fins personnelles, ce qui, inévitablement, menait à des pertes inutiles. Cela arrivait beaucoup plus souvent qu'on ne l'aurait voulu et c'était ce qui se produisait sous ses yeux. Jason serra les poings et foudroya du regard les « robots ».

— Désolé, on a des ordres, répondit le plus petit et le plus compréhensif.

— Et nous on a les nôtres ! tonna une grosse voix par-dessus le vacarme. De concert, Jason et les marines se tournèrent vers la voix.

Meat, Camel et Jam s'avançaient en formation en V, M-16 pointés sur les séides de Crawford.

— Régions les choses amicalement, les mecs, dit Meat. Laissez-le rentrer. Vous savez que c'est juste. Alors montrez-vous intelligents, s'il vous plaît. En ce moment même, on a tous une vraie bataille à disputer.

Il fit un signe de tête vers la route où tous les autres marines étaient engagés dans une lutte effrénée pour repousser le convoi ennemi qui ne se trouvait plus qu'à cinq cents mètres au sud.

Les deux factionnaires échangèrent un regard.

— Vous avez des couilles, les mecs, finit par dire le plus grand.

— Et j'ai la queue qui va avec, fanfaronna Meat. Alors que fait-on ?

Le grand marine grimaça, baissa son arme, puis il tapota le bras de son collègue pour qu'il s'écarte.

— Pas de grabuge à l'intérieur, dit-il à Jason.

Ce dernier fit un signe de tête à Meat et entra.

À l'intérieur de la tente, Jason ne put que constater avec rage qu'Al-Zahrani n'était plus là et que le médecin avait été abattu. Il aperçut les souillures qui recouvraient le lit, puis son œil fut attiré par le clignotement d'une minuscule diode rouge. C'était la caméra montée sur son trépied que Crawford avait installée pour enregistrer l'interrogatoire. Jason se dirigea vers l'appareil et consulta le mini-écran LCD qui affichait « Disque plein ». Depuis combien de temps avait-il cessé d'enregistrer ? N'ayant pas le temps de visionner les images, il pressa le bouton d'éjection, prit le mini-DVD et le mit dans sa poche.

Puis il repéra la grosse traînée de sang qui partait du lit et filait vers la porte arrière.

Il se précipita vers celle-ci et l'ouvrit. Dehors, il n'y avait pas de garde et Crawford n'était nulle part. Dans le sable, des traces de pneus parallèles contournaient la tente. La poussière d'un véhicule parti peu auparavant flottait encore dans l'air.

Au pas de course, Jason fit le tour de l'abri de toile, les yeux rivés sur les empreintes de pneus. Il vit à quel endroit ils avaient tourné pour partir vers le nord. Malgré les balles qui sifflaient autour de sa tête, il s'élança le long de la chaussée et plongea derrière les pick-up confisqués aux Arabes. Il n'y en avait plus que trois. Tournant le regard au nord, il parvint à apercevoir le quatrième qui s'éloignait sur la route sinueuse, et constata que le conducteur portait un turban. La tête penchée du passager – elle aussi enturbannée – était à peine visible à travers la vitre arrière explosée de la cabine. Il ne faisait aucun doute que c'était Al-Zahrani.

Un militant islamiste n'aurait pas pu s'introduire dans le périmètre du camp, faire sortir en douce le blessé de la tente et voler l'utilitaire sans être repéré. Et pourquoi Crawford n'avait-il pas posté de gardes devant la porte arrière de la tente ? Parce que l'organisateur de la fuite était quelqu'un de l'intérieur, conclut Jason sans hésiter.

— Crawford, espèce d'ordure !

Où pouvait-il bien emmener Al-Zahrani ? Crawford ne se souciait guère de la protection du prisonnier. Alors quel était son mobile ?

— Yaeger, sors de là ! cria une voix distante. Roquette !

Sans réfléchir, Jason courut vers le fossé qui longeait l'autre côté de la route. À la périphérie de sa vision, il entrevit la fusée traçant un arc dans les airs en direction des pick-up. Il plongea pour se mettre à couvert dans la tranchée.

Le sergent était encore en l'air quand l'obus frappa sa cible. Au milieu d'une tempête de verre et de chaleur, une jante de pneu fila droit vers sa tête comme un frisbee. Il s'en fallut d'un cheveu qu'il ne soit décapité, mais l'onde de choc venait de l'emporter dans une roue flamboyante.

Au terme de son moulinet aérien, il atterrit sur le dos au fond du fossé vaseux. Lentement, il rouvrit les yeux et se palpa le corps, certain que des parties devaient manquer à l'appel. Mais pas même une égratignure. Aucun éclat ne l'avait touché. Tout bougeait normalement. Rien ne semblait brisé. Il ne souffrait guère que de bourdonnements d'oreilles.

— Google ! le héla une voix inquiète.

Jason leva les yeux et vit que c'était Meat.

— Hé, mec ! J'ai cru que t'étais mort !

Il balança son M-16 sur son épaule et se laissa glisser dans le fossé.

— Je t'ai vu courir de ce côté. T'es dingue, qu'est-ce qui t'a pris ?

— Ils ont emmené Al-Zahrani. Ils l'ont mis dans un des pick-up... et ils filent vers le nord.

— Qui ?

— Je suis sûr que c'était Crawford ou un de ses hommes.

— Pourquoi auraient-ils fait ça ?

— Je ne sais pas. Mais il faut qu'on récupère Al-Zahrani.

Jason tendit une main vers son camarade.

— Aide-moi à me relever.

Meat lui attrapa la main et le tira pour le remettre debout.

— Les pick-up sont foutus, dit-il. Il ne reste qu'un Humvee, mais il a deux pneus à plat.

— On va les prendre en chasse avec le MRAP, répondit Jason.

— Beaucoup trop lent. Ce truc n'est pas fait pour la vitesse, et question essence, c'est un glouton. Ils ont peut-être pris une bonne avance, mais j'ai une meilleure idée, dit le colosse. Allons-y.

Bien à l'abri derrière une colline à la limite nord du camp, le Blackhawk n'avait pour l'instant été visé par aucune balle ou roquette. Jason en conclut que les islamistes avaient concentré leur offensive sur une attaque par le seul sud. Aucun tir d'artillerie ne provenait de la grande plaine à l'ouest ou des montagnes au nord et à l'est. Les marines avaient probablement foutu la trouille au guetteur ennemi qu'ils avaient repéré et celui-ci avait compris qu'un encerclement du camp prendrait trop de temps et serait trop risqué.

Mais dès que les RPG ennemis seraient à portée de tir, Jason le savait, le Blackhawk deviendrait leur cible prioritaire.

— Allez ! Dépêchez-vous ! hurlait Meat depuis le haut de la colline en direction du camp.

Il faisait signe à Camel et à Jam d'accélérer. Puis il redescendit du petit promontoire au pas de course pour rejoindre Jason.

— Tu crois que tu sais encore faire voler ça ? lui demanda ce dernier.

Dennis Coombs regarda l'hélicoptère de biais.

— Pas d'inquiétude, mon frère, répondit-il en tapotant l'épaule de Yaeger.

Le colosse courut vers l'appareil, ouvrit la porte du cockpit et sauta dans le siège du pilote.

Arrivés enfin au sommet du tertre, Camel et Jam le redescendaient en courant vers leur chef.

Jason était soulagé de les voir en vie. Au début de l'attaque, ils étaient tous en sûreté dans la grotte à débayer les débris.

— C'est la confusion la plus totale, là-bas ! rapporta Jam.

— Où est Hazo ? demanda Jason.

Ce fut Camel qui répondit :

— Il va bien. Il a dit qu'il restait là pour garder nos affaires.

Ignorant où se trouvait Crawford, l'idée ne réjouissait pas particulièrement Jason. Mais ils n'avaient pas le temps de débattre.

— Bien.

Les moteurs du Blackhawk s'allumèrent. Quelques secondes plus tard, la turbine s'anima en gémissant et les rotors se mirent à tourner et à prendre de la vitesse.

— Vous vous foutez de moi ? s'exclama Camel. Tu vas le laisser voler ?

Ses yeux terrorisés fixaient le cockpit où Coombs était en train de mettre son casque de vol.

— On n’a pas le choix, répondit Jason. Meat a dit que les pilotes se trouvaient dans le premier Humvee qui a sauté.

— Oh non, c’est pas vrai, maugréa Jam.

— Bah, au moins, il a su allumer ces trucs, soupira Camel. C’est déjà un début.

Jason gagna l’hélico au petit trot et ouvrit la porte du fuselage. Il grimpa à l’intérieur, aussitôt suivi par Camel et Jam.

Puis il s’installa dans le siège du copilote à côté de Meat, tandis que les deux autres s’asseyaient sur un strapontin et bouclaient leurs ceintures. Yaeger se tourna vers Meat. Les mains à plat sur ses cuisses, celui-ci parcourait nerveusement des yeux les commandes du tableau de bord.

— Tu es sûr d’y arriver ? lui demanda encore Jason.

— C’est comme le vélo, ça ne s’oublie jamais, pas vrai ? répondit Meat en ricanant nerveusement.

Jason n’en était pas si sûr. Huit années s’étaient écoulées depuis la brève collaboration de Meat avec les gardes-côtes. Peu après le 11 Septembre, leurs missions de surveillance et de sauvetage en mer étaient devenues de plus en plus dangereuses, les extrémistes islamistes utilisant les routes maritimes pour éviter les patrouilles des gardes-frontières américains. En réponse à cette menace, le département de la Sécurité intérieure avait formé du personnel militaire pour accompagner les équipes de gardes-côtes. Meat en faisait partie, mais l’essentiel de sa formation au pilotage s’était déroulé à l’intérieur d’un simulateur et il n’avait à son actif que quelques heures de vol réel aux commandes d’un Sikorski Jayhawk. En outre, l’instrumentation et l’appareillage du Blackhawk étaient bien plus compliqués. Jason voyait que son camarade récapitulait mentalement toutes les séquences mécaniques et tentait de se refamiliariser avec les indicateurs et les commandes. Surtout, à la différence du Jayhawk, son grand frère le Faucon noir¹ comprenait un équipement complet d’armement et de dispositifs de contre-attaque.

Soudain, un grand éclair orangé jaillit au sommet du tertre, accompagné d’un véritable coup de tonnerre. L’hélico oscilla tandis que des débris de l’explosion martelaient son fuselage. Des pierres s’écrasèrent contre la vitre de Meat et fissurèrent le verre en un maillage de toiles d’araignées.

— Allez ! cria Jason dans le micro du casque.

Fébrile, Meat pressa trop fort le levier de commande de pas collectif. Le Blackhawk s’éleva d’un coup avec une secousse. Comme s’il conduisait une voiture, le pied droit de Meat pressa instinctivement la pédale anti-couple. Le nez opéra une embardée périlleuse vers la droite qui les amena face au flanc de la montagne.

S’attendant à une collision, Jason agrippa les poignées de sécurité et s’arc-bouta.

Mais tout à coup Meat retrouva les sensations des pédales et se servit de

son pied gauche pour faire pivoter l'appareil et réorienter son nez vers la plaine.

— Roquette ! hurla Camel dans l'interphone.

Dennis Coombs la vit venir droit sur eux. Pour incliner la trajectoire, il poussa le levier de commande de pas cyclique vers l'avant et à gauche. Le nez plongea et l'hélico partit en avant. La fusée de RPG frôla le ventre du Blackhawk avant d'aller se fracasser sur le flanc de la falaise. L'onde de choc frappa l'appareil, tel un poing invisible.

Meat se démenait comme un beau diable avec les commandes pour garder l'hélicoptère en ligne.

— Dégage-nous d'ici ! cria Jason en montrant la plaine. Ensuite, tu reviendras à portée de tir !

— *Roger*, répondit Meat.

— À portée de tir ? C'est quoi, cette histoire ? marmonna Camel dans l'interphone.

— On ne peut pas abandonner la section, dit Jason. Ils ne vont pas réussir à se débarrasser de ces agresseurs. On a assez de puissance de feu pour les abattre.

— Et le pick-up ? Al-Zahrani ? s'étonna Jam.

— Ne t'inquiète pas, répondit Jason, confiant. On les aura aussi.

— Tu vas devoir t'occuper de la console des armes, indiqua Meat en tournant la tête vers son chef.

Il montra du doigt les commandes que Yaeger avait devant lui.

À la vue de tous les boutons, des indicateurs de mesure et des interfaces, Jason sentit les battements de son cœur s'accélérer.

Meat bascula quelques boutons sur la poignée du manche cyclique, qui allumèrent les missiles AGM-114 Hellfire montés sur leurs pylônes. L'interface de visée s'illumina sur l'écran LCD devant Jason. Elle retransmettait l'image d'une caméra à vision nocturne balayant le terrain sous l'hélico, sur laquelle se superposait un réticule.

— Ça fonctionne comme un jeu vidéo, expliqua Meat à Jason. Je te guiderai pas à pas dès qu'on sera à portée de tir.

— OK.

Une fois en sécurité au-dessus de la plaine, Meat inclina l'hélicoptère de côté pour lui faire épouser un large arc de cercle et revenir vers le sud afin de retrouver le convoi ennemi.

— Regardez tout ça ! s'exclama soudain Jam.

Il tendait le doigt vers l'extérieur.

Jason vit ce qu'il désignait : une douzaine de camions au sud du campement américain.

— OK, dit Meat.

Il abaissa la visière de vision nocturne du casque. Un instant, il immobilisa l'appareil en vol stationnaire pour étudier la formation ennemie.

— Ils sont assez concentrés le long de la route. Je vais repartir

légèrement en arrière et on va se donner deux kilomètres pour s'aligner parfaitement et faire un beau carton. Comme je vais avoir besoin de me concentrer pour garder ce truc bien droit, tu vas devoir tirer toi-même les roquettes, dit-il à Jason. Utilise le bouton à basculeur au sommet de la poignée afin de déplacer le réticule sur la cible. Puis presse la détente pour pointer une visée laser dessus... Tu verras le point du laser s'afficher à l'écran. Garde-le bien sur la cible jusqu'à ce que la roquette la frappe. Sers-toi du bouton rouge pour tirer le missile. Tu fais feu et tu ne penses plus à rien. OK ?

— Cinq sur cinq, répondit Jason.

Le sergent, concentré sur l'écran de visée, prit bien en main la poignée de commande. Avec son pouce, il déplaça le réticule d'un côté à l'autre. Puis il testa les fonctions avant et arrière et fit zoomer et reculer la caméra.

— Ils nous voient arriver, dit Jam en scrutant les activistes à l'aide de ses lunettes de vision nocturne.

Les Arabes s'agitaient pour se mettre en position et viser le Blackhawk en approche rapide.

— Peu importe. Leurs RPG ne sont efficaces que jusqu'à mille mètres. Et leurs fusils ne peuvent tirer qu'à cinq cents mètres. Ils n'auront pas le temps de savoir ce qui les a frappés, dit Meat.

Prenant de la hauteur, il fit doucement virer l'appareil selon une trajectoire nord.

— Prépare-toi, dit-il à Jason.

L'hélicoptère pivota encore une fois afin de retrouver l'axe sud, au terme d'un large mouvement circulaire. Meat reprit un peu d'altitude et laissa le système de stabilisation numérique l'assister pour mettre l'appareil en vol stationnaire. Par chance, les légers vents soufflant sur la plaine n'avaient que très peu d'impact sur l'appareil.

— Vas-y, Jay. Balance-leur l'enfer.

Encadrée par les collines à l'arrière et avec un ravin et d'épais champs de blé devant, la route coupait horizontalement l'écran de visée. Le convoi s'alignait dans le cadre comme de véritables cibles à un stand de tir. Jason sut à cet instant que l'attaque montée à la hâte par les Arabes était sur le point de se retourner contre eux. Il décida d'utiliser la tactique que les poseurs de bombes ennemis avaient si souvent appliquée pour attaquer des convois américains : frapper d'abord le véhicule de tête, puis celui de queue, afin d'immobiliser tous les autres au milieu.

Jason sentit son estomac se nouer alors qu'il zoomait et voyait défiler dans son réticule les camions déployés à l'avant du convoi.

— N'oublie pas de garder le laser sur la cible tant que les missiles ne l'ont pas frappée, rappela Meat.

— Compris.

Jason pressa légèrement le déclencheur et un point rouge lumineux apparut sur l'écran. Il ajusta la cible, stabilisa le point, et le réticule passa du rouge au vert. Enfin, il glissa son pouce sur le bouton de mise à feu rouge et

l'enfonça.

Le premier missile quitta son support en sifflant. Meat le vit épouser la trajectoire d'un grand arc avant d'infléchir sa course, une fois que son système de guidage embarqué se fut synchronisé avec les coordonnées du laser. Les yeux rivés au réticule, Jason ne faisait que de minimes ajustements pour corriger le balancement de l'appareil que Meat s'efforçait, parfois de manière un peu trop brusque, de maintenir immobile. Sur l'écran jaillit un éclair fulgurant quand le missile frappa sa cible.

— Beau tir ! s'exclama Dennis Coombs.

— Maintenant, allons les frapper à l'arrière.

Très concentré, Jason déplaça le réticule vers le dernier véhicule du convoi. Le sergent fixa sa cible et pressa le repère laser. De nouveau, il veilla à bien maintenir le point laser sur le pick-up équipé d'une sorte de tourelle de fusil-mitrailleur. Puis il appuya sur le bouton de mise à feu. Le deuxième missile siffla lui aussi en s'arrachant de son pylône d'armement. Dès le délai de synchronisation passé, il obliqua brusquement vers la cible. En une poignée de secondes, il la frappa avec une précision redoutable.

Jam et Camel exultèrent et échangèrent des signes de victoire.

— Maintenant, on les explose au centre, indiqua Meat.

— Bien reçu, fit Jason.

Il cibra les véhicules restants et tira son troisième missile.

La déflagration emporta le centre du convoi dans un maelström de feu. Des corps et des fragments de métal volèrent dans toutes les directions.

Meat tira le cyclique vers la gauche, et l'hélicoptère vira sur le côté. Il repéra les Arabes courant sur la route dégagée.

— Ils détalent vers le nord du camp. Camel, tu es prêt ? Je vais foncer dans le tas et, toi, tu vas tirer sur tout ce qui bouge au canon-mitrailleur.

— OK, répondit Camel.

L'ancien sniper des marines s'accroupit derrière le M134 Gatling minigun à six canons monté sur un pied d'ancrage à l'extérieur de la porte du fuselage. Il ouvrit le capot de la réserve à munitions pour vérifier son chargement. Elle était bien remplie de balles de 7,62 mm. Il bascula l'interrupteur principal de l'arme en position On, puis ajusta l'écran de vision nocturne de la lunette du canon. Attrapant les poignées de commande du tir, il testa la fluidité du pivot.

— Prêt, Camel ? lui cria Meat dans l'interphone.

— Prêt, répondit Hathcock, les pouces fermes sur les boutons de tir.

Meat avait fait piquer le Blackhawk pour une approche à basse altitude. Il vira brusquement vers la route.

Les coureurs se précipitaient pour se mettre à couvert. Camel les aligna dans le réticule de sa lunette. Il ouvrit le feu à trois mille coups par minute, fauchant sans effort les islamistes et envoyant les corps s'écraser dans le ravin. Un trio qui tentait de gravir le bas de la montagne se fit également mitrailler. D'un rapide regard circulaire, Tyler Hathcock estima que près de la

moitié des quinze Arabes survivants avaient été abattus.

Meat reprit de l'altitude et vira de nouveau au-dessus de la plaine.

— Encore un tour... et les marines seront tranquilles, dit Jason.

Le dernier passage liquida le reste des activistes, à l'exception de trois qui avaient préféré la fuite ventre à terre plutôt que la résistance.

— Eh, Camel, dit Meat, impressionné. Tu nous as fait de sacrés beaux cartons !

— C'est notre Super-Terminator ! renchérit Jam.

Tandis que l'hélicoptère reprenait de la hauteur, Jason fixa du regard la route qui s'était transformée en moins de cinq minutes en un cauchemar éveillé de carnage et de flammes. L'adrénaline bouillonnait dans son corps. Ses doigts tremblaient. S'il s'efforçait de réprimer le tourbillon émotionnel que suscitait cette dévastation absolue – mélange de satisfaction, d'euphorie et d'indifférence –, il s'autorisa à s'abandonner un instant à un instinct réveillé au plus profond de lui-même : le désir de vengeance, cette force capable de pousser des hommes raisonnables à commettre des actes indescriptibles au nom de la justice. Ça, c'est pour Matthieu. Allez brûler en enfer... tous autant que vous êtes.

Mais la vendetta était loin d'être achevée.

— Maintenant, allons récupérer Al-Zahrani, dit Jason.

1- En anglais : *Black Hawk*. (N.d.T.)

Las Vegas

Si Las Vegas connaissait un ralentissement économique, ce n'était pas visible sur le site du chantier animé de la cathédrale Notre-Sauveur-en-Christ, pensa Flaherty. Une armada de véhicules occupait le parking gigantesque : des bétonnières, des camions-plateau chargés de structures en acier ou de massives bobines de câble, des camionnettes d'installateurs de climatisation... Les matériaux de construction étaient répartis par secteurs : des rangées de vitraux ; des montagnes de carreaux de marbre couleur miel ; des centaines de cuvettes et lavabos pour toilettes en porcelaine classés par coloris... Et sur trois niveaux s'empilaient quantité de conteneurs de fret portant différentes marques de provenance et autres sceaux d'importation.

Au volant de sa voiture, Flaherty contourna des dizaines de palettes chargées de blocs de pierre calcaire blanchâtre. Les emballages en plastique transparent étaient estampillés : PIERRE DE JÉRUSALEM AUTHENTIQUE, SARL. Un chariot élévateur venait d'en soulever une et se dirigeait vers le côté sud du bâtiment, où un immense amphithéâtre à dôme de verre s'arc-boutait au flanc de la montagne.

Près de l'entrée principale du sanctuaire, Flaherty se gara sur le parking Visiteurs.

— Vous croyez que c'est une bonne chose de nous présenter directement ici ? demanda Brooke alors qu'elle contemplait le bâtiment. Ça ne devrait pas plutôt être le rôle de la police ?

— Vous voyez toutes ces fenêtres ? Le pasteur pourrait prendre la fuite à la seconde où il verrait approcher un véhicule de police.

— Bon, mais comment comptez-vous vous y prendre ?

— Je propose qu'on se marie, dit-il avec le plus grand sérieux.

— Pardon ?

— Vous n'aurez qu'à m'imiter et vous comprendrez vite, répondit-il tranquillement.

Il éteignit le moteur, mit les clés dans sa poche et ouvrit sa portière.

— Attendez que je vienne vous ouvrir.

Perplexe, Brooke attendit qu'il fasse le tour de la voiture. Il ouvrit et lui offrit sa main.

— Viens, chérie. Je pense que tu vas adorer cette église. J'ai entendu

dire que les cérémonies de mariage y sont incroyables.

Elle comprit aussitôt quelle ruse il comptait mettre en œuvre.

— Ah, pas bête. Nous allons jouer aux « clients ». Ça me plaît.

Flaherty haussa les épaules.

— Ça fonctionne dans les films.

Quand Brooke lui prit la main, l'agent de la GSC remarqua son anneau de Claddagh irlandais en or – deux mains tenant un cœur surmonté d'une couronne – à la main droite. Il pourrait très bien passer pour une bague de fiançailles... si elle le portait différemment.

— D'abord, arrangeons ça, dit-il.

Tout en maintenant la main de la jeune femme à l'abri d'éventuels regards, il lui désigna l'anneau.

— Porté comme ça, expliqua-t-il, il signifie que vous êtes disponible pour une relation amoureuse. Pas bon pour notre petite mise en scène. Puis-je ?

Il avait pris délicatement la bague entre ses doigts.

— Bien sûr, dit-elle.

Il lui enleva l'anneau et le lui mit à l'annulaire gauche, le cœur tourné vers l'extérieur¹.

— Voilà. Maintenant, il indique que vous êtes fiancée.

Il se tourna et referma la portière de l'archéologue. De manière inattendue, il sentit le bras de Brooke lui enserrer la taille.

Regardant l'agent avec des yeux pleins de tendresse, elle lui glissa :

— Autant faire en sorte que ça paraisse authentique, non ?

La jeune femme se pencha en avant et l'embrassa passionnément sur les lèvres.

— Ça, c'est juste au cas où quelqu'un nous observerait. Qu'en dites-vous ?

Pendant un instant, il savoura la magie de ce premier baiser.

— Bien, finit-il par répondre en essayant de toutes ses forces de se convaincre que ce baiser ne s'inscrivait que dans le cadre de la stratégie mise en place et ne signifiait rien d'autre.

Il s'éclaircit la gorge.

— Très... authentique.

Elle passa son bras dans le sien et laissa reposer sa tête sur l'épaule de l'agent.

— On y va ?

— Oui. Bien sûr.

Flaherty verrouilla la voiture et ils se dirigèrent vers l'entrée principale.

Laissant son regard courir sur la façade, Flaherty était impressionné par l'opulence de l'église.

— Il est fou, ce Stokes, lâcha-t-il. Regardez-moi cet endroit. Tout n'est qu'exès.

— Oui, à côté, la Crystal Cathedral² a l'air d'une cabane à outils,

confirma-t-elle.

Le dôme de verre massif était le point central de l'architecture de l'édifice et Brooke était certaine qu'il coiffait la nef du sanctuaire.

— J'ai l'impression que son architecte s'est inspiré de l'*Hagia Sophia* d'Istanbul.

— Ce n'est pas une mosquée ?

— Les Ottomans l'ont en effet convertie en mosquée au XV^e siècle en ajoutant des minarets et d'autres caractéristiques islamiques. Mais *Hagia Sophia* signifie Sainte-Sophie, et à l'origine c'était une basilique chrétienne bâtie par l'empereur Justinien au VI^e siècle.

Il la regarda d'un air stupéfait. Comment savait-elle tout ça ?

— Ce Justinien, c'est celui dont vous avez déjà parlé, l'empereur qui a essayé de réunifier le Saint Empire romain mais qui n'a pas pu réussir à cause de la peste bubonique ?

— C'est bien le même.

Ils approchaient des portes d'entrée dominées par une immense voûte cintrée qui s'élançait vers le ciel. Juste au-dessus des portes, Flaherty remarqua une énorme plaque de bronze reproduisant la forme d'un rouleau déroulé. Un extrait de l'Évangile y était gravé :

« VENEZ À MA SUITE, DIT JÉSUS,
ET JE VOUS FERAÎ PÊCHEURS D'HOMMES. »

MATTHIEU, 4 : 19

Flaherty secoua la tête.

— Il ne manque que les machines à sous et les piscines-aquabars, ici.

— N'allez pas trop vite, dit Brooke. Nous n'avons pas encore vu l'intérieur.

1- Si l'anneau de Claddagh est porté à la main droite, cœur vers l'extérieur (l'extrémité des doigts), cela signifie que la personne est célibataire et disponible pour une aventure. Main droite et cœur pointé vers l'intérieur (vers le corps), que la personne est prise ; à l'annulaire de la main gauche, cœur vers l'extérieur, qu'elle est fiancée ; et mariée si le cœur est pointé vers l'intérieur de cette même main. (N.d.T.)

2- Littéralement, la « Cathédrale de Cristal », un temple spectaculaire de l'Église réformée d'Amérique, situé à Garden Grove, en Californie. Œuvre de l'architecte Philip Johnson, elle est formée de 10 000 panneaux de verre teinté, avec une nef de près de 28,000 m² pouvant accueillir 3 000 fidèles. (N.d.T.)

Tandis que Crawford lui faisait le triste compte rendu de l'attaque du campement par les partisans d'Al-Zahrani, l'esprit de Randall Stokes était totalement ailleurs, dans le brouillard. Quand on pensait que les islamistes venus libérer leur chef n'étaient armés que de fusils et de RPG, le nombre de victimes américaines était considérable. Le colonel s'était empressé de relativiser ce bilan en précisant que les marines avaient mis un peu de temps à réagir car la plupart étaient occupés à débayer la grotte lorsque l'agression avait débuté. Toutefois, si les mercenaires de la GSC n'avaient pas pris les commandes du Blackhawk de l'unité et organisé une contre-attaque efficace, concéda l'officier, toute la mission aurait pu être compromise.

Stokes serra le récepteur du téléphone.

— Et où est Al-Zahrani, maintenant ? demanda-t-il.

— Je l'ai déplacé, comme tu le voulais. Le problème, c'est que je ne crois pas qu'il va tenir le coup.

Il ne put alors s'empêcher d'exprimer son désaccord.

— Ça sent mauvais, Randall. Tu aurais dû attendre pour...

— Ne commençons pas à nous faire des reproches, rétorqua Stokes d'une voix rauque.

Le pasteur fut soudain pris d'une quinte de toux et écarta le combiné le temps qu'elle passe. Au cours des trois dernières heures, sa respiration était devenue de plus en plus difficile, comme si ses poumons étaient remplis de cailloux.

— Tu ne m'as pas l'air bien, Randall.

— Ne t'inquiète pas pour moi. Mais ne fais pas la même erreur que Frank. Ne perds pas ton sang-froid. Tu m'entends ? On s'en tient au plan.

— Attends... Qu'est-ce qu'il a, Frank ? La frousse ?

— On peut dire ça.

Par la fenêtre, l'évangéliste remarqua une berline de sport argentée qui progressait sur le parking.

— Ton plan a merdé ! gronda Crawford. Comment veux-tu que j'explique ce gigantesque gâchis au général ? Je dois appeler du renfort.

— Ne fais pas ça, dit Stokes d'un ton grave.

Pris d'une nouvelle quinte de toux, plus intense encore cette fois, il sortit un mouchoir plié en quatre de la poche poitrine de son costume et le plaqua

sur sa bouche. Quand il le regarda, il fut étonné de voir le lin blanc immaculé parsemé de petits points rouges. Tandis qu'il fixait le sang sur le tissu, il réalisa soudain avec effroi que ce n'était pas une simple réaction au stress.

— Randall ? Tu es là ?

Le pasteur pressa le récepteur contre son oreille.

— Ne fais rien tant que cette grotte n'a pas été dégagée, ordonna-t-il. Tu as compris ?

— Faisons preuve de bon sens sur ce point. Al-Zahrani a été infecté...

« Infecté ». Le mot s'attarda dans l'esprit de Stokes alors qu'il contemplait son mouchoir. Infecté ?

— Peut-être que nous pouvons retourner ça à notre avantage, suggéra le colonel.

— Après toute notre préparation et notre planification, il n'est pas question que je me repose sur un seul catalyseur. Tu as entendu ce que Frank n'a cessé de nous répéter : la transmission rapide est décisive. Si Al-Zahrani se retrouve isolé, tout tombe à l'eau. Il ne peut plus y avoir de retour en arrière, maintenant. Nous sommes allés trop loin pour ça.

— Techniquement, nous n'avons aucune idée de ce que peut être son effet dans le monde réel, répliqua Crawford avec indignation. Rappelle-toi qu'aucun des scientifiques de Frank ne savait ce qu'on allait faire de cette chose. Nous n'avons aucune garantie. Ce ne sont pas des souris de laboratoire...

— D'accord. Nous chassons avec un fusil de chasse au lieu d'une arme de sniper, railla Stokes. Très bien.

Dehors, le conducteur venait de sortir de sa voiture et faisait le tour du véhicule pour aller ouvrir la portière passager. Stokes ne reconnaissait pas le visage de l'homme.

— Il n'existe pas de plan parfait, trancha-t-il. Maintenant, rassemble tes hommes et dégagez ce tunnel. Et si quelqu'un pose des questions, tu leur rappelles que quatre terroristes doivent encore sortir de ce trou. Personne n'a besoin d'en savoir plus.

Lorsque la femme sortit de la voiture, Stokes marqua un temps d'arrêt. Même à distance, elle lui paraissait extrêmement familière.

— Je vais voir ce que je peux faire, répondit Crawford, exaspéré, avant de raccrocher.

Contrarié, Stokes grommela en reposant brutalement le récepteur sur sa base. Il regarda une nouvelle fois son mouchoir avant de le remettre dans sa poche.

Quand il regarda de nouveau au-dehors, le couple n'était plus visible. Aussi tourna-t-il son fauteuil vers l'écran plat relié aux caméras de sécurité de la cathédrale. À gauche de l'affichage, il s'intéressa au plan schématique du rez-de-chaussée et utilisa la souris pour double-cliquer sur l'une des icônes de la caméra placée à l'entrée principale.

Le signal *live* de la caméra s'afficha sur l'écran. Il avait le couple en

plein cadre. Stokes manipula la commande de zoom pour obtenir un gros plan de la femme. Il figea l'image, créa un cadre virtuel autour de son visage et cliqua dessus pour l'agrandir.

Le prédicateur écarquilla les yeux.

— Ce n'est pas possible, murmura-t-il.

Pivotant vers l'écran de sa messagerie, il retrouva le courriel envoyé à l'assassin de Boston et ouvrit l'image JPEG jointe.

Elle correspondait parfaitement.

— Nom de Dieu, que fait-elle ici ?

Comme si ça ne suffisait pas que cet abruti d'assassin ait raté sa mission ! Mais la voir se présenter à sa porte ! Maintenant !

Il ouvrit le tiroir de son bureau, récupéra son Glock et vérifia que le chargeur était plein. Ôtant le cran de sûreté, il plongea l'arme dans la poche de sa veste.

Le petit tintement de l'ordinateur signalant l'arrivée d'un nouveau courriel se fit entendre.

— Qu'est-ce que c'est encore ? grommela-t-il.

Quand il lut le nom de l'émetteur, son cœur vacilla.

— Il est temps, Frank, murmura-t-il.

Il ouvrit l'e-mail de Roselli tant attendu et en prit connaissance :

Quelle ironie que je sois venu à ton bureau pour te tuer. Mais comme toujours, tu avais un coup d'avance. Félicitations, Randall ! S'il y a une justice dans ce monde perdu, tu vas sans aucun doute t'emparer de mon téléphone portable qui contient des informations compromettantes sur ton projet insensé d'extermination d'innocents au nom de Dieu. Si tel est bien le cas, tu auras peut-être noté le fin résidu recouvrant son clavier. Tu vois cette éruption cutanée sur ta main ?

Le pouls de Stokes s'accéléra soudain. Il retourna sa paume et examina la chair à vif, enflammée.

Comme les maladies sont ton obsession, il semble juste que tu meures d'une contamination. Ce que tu as touché était une souche très concentrée d'anthrax. Plus puissante encore que la souche AMES¹ de l'Amerithrax² que nous avons testée en conditions réelles en 2001. Une fois absorbée par la peau, elle est mortelle mais non transmissible. Elle a été conçue pour une élimination sélective ou un assassinat discret. Si tu as touché ton nez, tes yeux ou ta bouche, sa virulence sera intensifiée. La mort ne tardera pas, au terme cependant de deux ou trois jours d'intenses souffrances, tandis que ton système respiratoire saignera à t'étouffer. Peut-être choisiras-tu d'accélérer ta mort de ta propre main ? Dans tous les cas, bon débarras. Et rendez-vous en enfer.

Les épaules de Stokes s'effondrèrent. Il se ratatina sur son fauteuil et se tourna vers la fenêtre. De l'autre côté de la vitre, une colombe noire le fixait.

1 - L'une des quatre-vingt-neuf souches du bacille du charbon (anthrax) et l'une des plus virulentes. (N.d.T.)

2 - Nom d'une série d'attaques aux États-Unis par l'envoi d'enveloppes contaminées par le bacille du charbon (anthrax) immédiatement après les attentats du 11 septembre 2001. Elles visaient notamment de grands médias. Cinq personnes sont mortes. Les coupables n'ont jamais vraiment été officiellement identifiés. Mais un scientifique en vue travaillant sur les vaccins et les maladies infectieuses au laboratoire P4 de l'USAMRIID, à Fort Detrick, Bruce Ivins, a été soupçonné et s'est suicidé en juillet 2008, avant sa mise en accusation formelle. (N.d.T.)

Irak

— C'est eux, dit Jason.

Il baissa ses jumelles. Depuis les airs, il avait été facile de repérer le pick-up solitaire qui fonçait plein ouest sur le ruban gris de la route poussiéreuse traversant la vaste plaine.

— Où penses-tu qu'ils l'emmènent ? À Kirkuk ? demanda Meat.

— Probablement. Et on ne peut pas les laisser faire ça.

— Pas de problème.

— Sans les tuer, précisa Jason.

— Bien. Qui n'aime pas les petits défis ?

— Si tu nous amènes au plus près de leur véhicule, intervint Camel dans l'interphone, je pourrai tirer dans leurs pneus.

— Merci, répondit Jason.

Il continua de scanner le terrain à l'aide de la fonction infrarouge de ses jumelles.

— Mais je crois que j'ai une meilleure idée. Meat, la route franchit un pont à environ trois kilomètres. Je crois que tu pourrais nous poser sur la rive occidentale pour les bloquer.

— Oui, confirma Meat. Mais on pourrait aussi simplement détruire le pont.

— Ne gaspillons pas les dollars des contribuables, dit Jason avec un sourire. Et ne jouons pas la carte de la paresse, OK ?

— Je plaisantais, répondit Meat d'un air penaud.

— Et si le camion repart en arrière ? demanda Jam.

— S'ils rebroussement chemin, ils ne pourront pas aller bien loin, observa Yaeger. On se contentera de les faire rouler jusqu'à ce qu'ils tombent en panne sèche. Alors nous nous poserons et nous les coincerons. Il n'y a que le conducteur et Al-Zahrani. Celui-ci n'est pas en état de courir et l'autre ne sera pas en mesure de le transporter loin sans aide.

— Je continue de penser que nous devrions envoyer ce camion en enfer, dit Jam.

— Et c'est ton plan de retraite que tu enverrais là-bas aussi, lui rappela Camel. Pas de corps, pas de récompense.

— Au diable le fric, insista Jam. Cet enfoiré doit mourir.

Un silence lourd de sens exprima le consensus ambiant.

Le Blackhawk combla rapidement son retard. Meat se positionna au-dessus de la route. Le camion avait désormais moins de sept cent cinquante mètres d'avance.

— À propos, qu'est-ce qui ne va pas avec Al-Zahrani, Google ? demanda Camel.

— Je ne suis pas sûr. Le médecin effectuait des analyses quand je l'ai quitté... Il essayait de cerner le problème. Mais celui qui a fait sortir Al-Zahrani de la tente a tué Levin au passage.

— J'aimais bien le doc, dit Meat. C'était un type sympa.

Le pont lui-même était maintenant à moins de sept cent cinquante mètres.

Le camion accéléra.

— Son compte est bon, dit Meat.

— Dépasse-le et pose-toi sur l'autre rive, ordonna Jason.

Meat poussa sur le manche cyclique et relâcha le levier du pas collectif. Le Blackhawk passa bas au-dessus du pick-up qui filait vers le pont.

Mais sous ce dernier Jason remarqua soudain de l'activité : des Arabes en surgissaient... avec des armes.

— Arrête ! cria Jason.

À travers ses lunettes de vision nocturne, Meat vit un tube RPG pointé directement sur lui.

— Oh, merde, hoqueta-t-il.

Il poussa le manche cyclique à fond vers la gauche. À courte portée, l'hélicoptère n'avait presque aucune chance d'échapper à la visée du tireur. Meat dirigea donc l'appareil vers le sol.

La roquette partit moins d'une seconde plus tard. Que ce soit par hasard ou sciemment, le tireur avait anticipé le mouvement de l'hélicoptère.

La fusée le toucha juste derrière le cockpit. Le mât et les rotors supportèrent le plus fort de l'explosion. Du métal brûlant traversa la cabine.

Le Blackhawk gîta dangereusement sur la gauche. À travers le pare-brise fracassé, Jason vit l'horizon éclairé par la lune pencher comme une balance. Puis le nez de l'appareil plongea d'un coup et le sol apparut droit devant, à moins de dix mètres.

La chute libre fut si rapide que Jason n'eut pas le temps de se préparer à l'impact. Il y eut un fracas assourdissant de métal et de verre pulvérisé. La tête de Jason partit en avant. Pendant dix bonnes secondes, il ne vit rien d'autre que du blanc.

L'hélicoptère immobilisé piquait du nez de 30 degrés vers le bas, si bien que la ceinture de sécurité rentrait dans les côtes de Yaeger. Il éprouva une douleur dans la poitrine et sentit un liquide chaud sur ses pieds et ses jambes. Il pensa aussitôt qu'il s'agissait de son sang. Mais quand sa vue revint, il découvrit avec surprise qu'il était en réalité immergé dans l'eau jusqu'aux tibias.

Tout l'avant de l'appareil s'était écrasé contre un mur de terre sablonneuse.

Par-dessus son épaule droite, il aperçut la lune rayonnante. Autour de lui, ce qu'il pouvait voir du paysage se limitait aux digues escarpées d'un large canal d'irrigation qui sinuait à travers les champs de la plaine. Du fait de la sécheresse récurrente de l'Irak, celui-ci était réduit à un ruisseau, dont l'eau faisait des remous autour du Blackhawk abattu.

— Bordel, gronda Meat en se frottant le cou. On est morts ?

— On le sera si on ne bouge pas, répondit Jason.

Il essaya d'évaluer à quelle distance du pont s'était déporté l'hélicoptère.

— Ils vont venir nous débusquer.

Le sergent défit son casque et le jeta dans la mare peu profonde qui couvrait le plancher du cockpit. Puis il déboucla sa ceinture.

Meat en fit autant.

— Camel ? appela Jason. Jam ? Ça va, les gars ?

Pas de réponse.

Jason se laissa glisser de son siège et regarda à l'arrière pour voir comment ils allaient. Une vision d'horreur l'attendait. Les deux hommes pendaient mollement dans leurs ceintures. Le casque de Camel avait été arraché avec la moitié de son crâne. Une barre de métal de trente centimètres de long transperçait le sommet du casque de Jam et ressortait par son visage. Derrière eux, le fuselage avait été perforé par la transmission détruite.

Sentant ses jambes sur le point de vaciller, Jason lutta pour rester concentré. Il lui fallut faire appel à toute sa formation pour résister à la tempête émotionnelle qui le menaçait. Tu ne survivras pas si tu n'arrives pas à garder ton sang-froid. Il ferma les yeux un moment et inspira profondément.

— Mon Dieu, Google, dit Meat, fou de douleur.

Il fit le signe de croix.

— C'est horrible, continua-t-il. Comment cela a-t-il pu arriver ?

Écrasé, Jason ne savait quoi répondre.

Non loin de là, le grondement d'un moteur de camion se répercutait entre les rives du canal, ne cessant de croître.

— Que fait-on ? demanda Meat.

Jason fouilla autour de son siège et récupéra les M-16 rangés là. Il en lança un à Meat.

— Maintenant, on leur fait payer ça.

Jason et Meat se hissèrent sur la digue et rampèrent dans un dense champ d'orge qui bordait le canal. Quinze secondes plus tard, un pick-up solitaire arriva à petite vitesse par le canal asséché, se dirigeant droit vers les flammes vives s'échappant du Blackhawk fracassé.

— Je dois rêver, murmura Meat en tendant la tête pour mieux voir à travers les épis fins. Ils ont l'air de gamins.

Jason compta cinq ennemis : le conducteur, un passager à côté de lui et trois hommes avec mitrailleuses dans la benne-plateau du véhicule.

Meat avait raison : même avec leurs barbes hirsutes, ces hommes ne semblaient pas avoir plus de vingt ans. Et ce n'étaient certainement pas des Kurdes, pensa l'ancien sergent. Il ne put s'empêcher de se demander pourquoi aucune patrouille des Forces de sécurité irakiennes n'arrivait encore. L'autonomie complète du Kurdistan serait longue à venir s'il n'y avait aucun signe de passation de pouvoirs des Américains.

Jason se sentait malade de n'avoir pas eu le temps de sortir Camel et Jam de l'épave. Les moteurs de l'hélicoptère s'étaient à présent totalement embrasés, et les deux corps n'allaient pas tarder à griller. Au moins, comme la fumée enveloppait l'appareil, les Arabes ne pouvaient se rendre compte que le cockpit était vide. Aussi, lorsque leur véhicule s'arrêta, se croyant à l'abri du danger et victorieux, les cinq ennemis baissèrent leur garde. Ils sautèrent du camion, mirent leurs armes à l'épaule et s'approchèrent du site du crash. Alors, bras tendus vers le ciel, ils crièrent et chantèrent : « *Allahu Akbar !* »

Cependant, quand ils commencèrent à poser pour se prendre en photo, Jason eut l'impression qu'une corde tendue à l'extrême venait de se rompre en lui. Ce mépris pour la vie humaine était le cancer qui dévorait le Moyen-Orient. Sans réfléchir, l'Américain se leva, son M-16 fermement tenu. Tout à leur liesse, les Arabes ne le remarquèrent pas, tandis qu'il longea le sommet de la digue.

Le mouvement impulsif de Jason prit Meat par surprise. Contraint de mettre en œuvre sa propre stratégie sans concertation, il choisit de se faufiler derrière l'hélicoptère pour gagner la rive opposée. De cette manière, si jamais les Arabes repéraient Jason, il pourrait les surprendre.

Le petit groupe d'islamistes s'était regroupé autour du photographe pour regarder les clichés numériques qu'il avait pris.

Ils n'avaient toujours pas remarqué la présence de Jason, juste au-dessus d'eux. Incrédule, il secoua la tête et baissa son M-16. Les abattre ne lui suffisait pas. Il voulait lire la terreur dans leurs yeux. Aussi siffla-t-il pour attirer leur attention. Et ça marcha. Ils se tournèrent tous de concert. En apercevant l'accoutrement arabe miteux de l'homme, le groupe demeura figé dans un état de pure incertitude. Jason devinait qu'ils le prenaient pour un des leurs.

Sur la rive opposée, Meat émergea de derrière la queue sectionnée et enflammée de l'appareil. Les Arabes lui tournant le dos, il se contenta de préparer son arme, dans l'attente d'un signe de Jason.

Avec une ferveur théâtrale, Jason pointa son poing vers le ciel et hurla : « *Allahu Akbar !* »

Seul l'un des Arabes lui fit écho, mais la crédulité de l'homme ne suscita que des regards de réprimande de la part des autres. Une certaine fébrilité venait de s'emparer d'eux. Deux des activistes échangèrent des coups d'œil entendus et firent un geste vers leurs armes en bandoulière.

— Vous voulez une photo ? Je vais vous en donner une que vous n'oublierez pas.

L'expression de Jason devint soudain sinistre.

— Tout le monde sourit !

Enfin, il vit dans leurs yeux la terreur qu'il attendait.

La panique s'empara des Arabes. Avant qu'ils aient pu se disperser ou récupérer leurs armes, Jason leva son M-16 à la vitesse de l'éclair et ouvrit le feu, les arrosant de rafales régulières.

Meat imita Jason et les mitrilla sans pitié à revers.

En moins de cinq secondes, la bande fut à terre. Les corps étaient tellement criblés de balles qu'une identification serait difficile.

Jason et Meat ne cessèrent de tirer qu'une fois leurs chargeurs vides.

Lorsque les M-16 se turent, l'eau du ruisseau avait viré au rouge.

Sans échanger un mot, Jason et Meat ramassèrent les armes des morts et les chargèrent dans le pick-up.

Jason arracha l'appareil photo de la main serrée du meneur. Il recula de quelques pas, prit ses propres photos et glissa l'appareil dans sa poche. Puis il revint vers le véhicule et s'installa sur le siège conducteur. Quand il vit le sigle arabe familier ornant les papiers disséminés sur le tableau de bord, il grimaça.

Meat grimpa sur le siège passager et remarqua aussi l'emblème.

— Saloperie d'al-Qaida. Ce sont de vrais cafards.

Jason comprit tout à coup que cette embuscade n'était pas le fruit d'une coïncidence. Loin d'être un groupe isolé, ces hommes attendaient là délibérément.

— Ces types savaient qu'Al-Zahrani était sorti du camp.

Contrairement à ce que Jason avait d'abord cru, l'ennemi avait tendu un large filet autour du site.

— Ils ne sont pas si stupides, après tout, dit Meat.

Pendant quelques secondes, Jason fixa du regard l'hélicoptère en flammes. Cette image resterait gravée dans sa mémoire. Jamais plus, se dit-il, il ne sous-estimerait l'ennemi. Puis il enclencha la marche arrière et fit reculer le pick-up vers la rive pour exécuter un quart de tour.

Ensuite, tous feux éteints, il remonta le canal en direction de la route.

En moins de deux minutes, la silhouette sombre du pont se découpa sur le ciel nocturne. Alors qu'il s'approchait prudemment, il repéra une forme noire sur les rochers.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Meat. Est-ce... ?

Ne voyant rien bouger, Jason alluma les phares. Il n'eut alors aucune peine à identifier la forme.

— Oui. C'est un corps.

Tout en continuant d'avancer au ralenti, Yaeger scrutait les parages. Aucun véhicule. Personne.

— La voie est libre, confirma Meat.

Jason gara le camion près du pont. Lui et Meat sortirent du véhicule et pataugèrent vers le mort.

— Est-ce l'un d'eux ? demanda le colosse en fixant le turban et la tunique.

— Non.

Jason tendit l'index vers les pieds.

— Il porte les boots de combat des marines. Et le conducteur d'Al-Zahrani portait un turban semblable.

Il s'accroupit près du corps, l'attrapa par l'épaule et le retourna.

La tête retomba en arrière et la gorge s'ouvrit en un sourire atroce. Elle avait été profondément tranchée d'une oreille à l'autre.

— Ah, quelle horreur ! s'exclama Meat en portant la main à sa bouche.

Ils reconnurent sur-le-champ le visage... et ce n'était pas celui d'un Arabe.

— Le sergent Richards, dit Jason en secouant la tête. Logique.

— Je n'ai jamais aimé ce type. Quel connard.

Yaeger laissa retomber le corps dans l'eau.

— Bon sang, Crawford. Qu'est-ce que vous foutez ? dit-il avec rage.

— Je déteste énoncer des évidences, Google, mais il devait y avoir d'autres crapules, sous ce pont. Parce qu'ils ont tué cet enfoiré...

Meat désignait le sergent mort.

— ... et le pick-up qu'il conduisait n'est plus là. On dirait bien qu'Al-Zahrani nous a échappé.

— Pas sûr, répondit Jason, confiant.

Las Vegas

Brooke Thompson et Thomas Flaherty remontaient l'allée centrale de la cathédrale, leurs yeux attirés de tous côtés par l'ambitieuse architecture intérieure.

Au-dessus de l'immense hall de prière, le dôme défiait la gravité. Des rayons de lumière solaire à peine voilée le transperçaient et s'entrelaçaient. Les parois alternaient les blocs de pierre de Jérusalem polis ou bruts. Avec ses écrans géants, ses murs d'enceinte et ses rangées de projecteurs, le maître-autel, qui dominait le mur du fond, ressemblait à une scène de concert.

Mais Brooke était particulièrement impressionnée par le magnifique baldaquin en bronze qui formait une haute voûte surplombant l'autel. Il représentait un Jésus auréolé avec une chevelure de rock star et une robe flottante. Il écartait largement les bras en signe de bienvenue et de bénédiction, et ses pieds surfaient sur un nuage. En dehors de ce Christ, elle ne repéra toutefois pas d'autre iconographie dans le sanctuaire : pas de Sainte Vierge, pas d'apôtre ou de saint, ni même de colombe ou de crucifix. Juste le Sauveur.

Tout le parterre était déjà occupé par des milliers de sièges disposés en amphithéâtre, mais le balcon n'était encore qu'un espace inachevé de béton incurvé.

— Il faut croire que le denier du culte rapporte vraiment, observa Flaherty.

— Apparemment, répondit Brooke.

— Bienvenue ! les héla une voix guillerette venant de quelque part vers l'avant de la nef.

Flaherty repéra le premier celui qui venait de les saluer.

— Là-bas, souffla-t-il à Brooke en désignant la scène centrale, où un petit groupe d'ouvriers s'affairait à assembler des grandes orgues gigantesques.

Sur la gauche, un homme mince leur faisait signe et s'avancait vers les marches de la scène pour venir à leur rencontre. Avec ses cheveux bouffants d'un blanc immaculé, il faisait très prédicateur des années 1950-1960.

L'homme remonta l'allée principale comme un boulet de canon, les bras ouverts aussi largement que ceux du Sauveur de bronze qui les surplombait.

— Bienvenue, mes amis !

Il se planta devant eux et offrit d’abord sa main à Brooke.

— Pasteur Edward Shaeffer, à votre service.

— Bonjour. Je suis... Anna, dit-elle en acceptant la main douce et manucurée du prêtre.

— Que l’amour du Christ resplendisse sur vous, Anna, déclama-t-il avec une emphase digne de Broadway tout en posant sa main libre sur celle de la jeune femme.

Impatiente de se dégager, elle dit :

— Et voici mon fiancé, Thomas.

— Oh... votre fiancé ! C’est merveilleux ! Félicitations !

— Merci, répondit l’archéologue.

Brooke n’avait pas manqué de remarquer que l’enthousiasme du pasteur avait baissé d’un cran lorsqu’il avait aperçu sa bague modeste.

Shaeffer lâcha sa main pour attraper celle de Flaherty.

— Thomas, répéta le prêtre. Un prénom directement issu des Évangiles. Mais je suis certain que vous n’êtes pas vous-même un sceptique.

— Voir, c’est croire, mais j’ai une certaine souplesse d’esprit, répondit l’agent avec un sourire.

— Excellent.

L’homme chuchota à Brooke :

— Il fera un bon mari. J’en suis sûr.

— Nous venons d’emménager à Vegas, expliqua Flaherty, et nous aimerions nous marier ici.

— Nous pouvons certainement organiser votre cérémonie de mariage, mais la cathédrale n’ouvrira pas avant trois ou quatre mois.

— Nous pensions faire ça en octobre prochain, précisa Brooke.

— Alors ce devrait être parfait.

— Pendant que nous sommes ici, serait-il possible de rencontrer le pasteur Stokes ? demanda Flaherty.

Le caractère direct de la requête prit Shaeffer au dépourvu.

— Oh, je crains qu’il ne soit pas en mesure de vous recevoir en ce moment.

À dire vrai, le prêtre n’avait aucune idée de la raison pour laquelle le pasteur Stokes était resté cloîtré dans son bureau toute la journée. En matière de management, Stokes était un partisan pur et dur de la porte ouverte. Mais ce jour-là, Shaeffer avait été refoulé deux fois par son assistante, y compris quand il avait expliqué que la société qui livrait les grandes orgues avait d’importantes questions concernant l’installation de celles-ci.

— Il a eu une journée très chargée.

Ça, j’en suis certain, pensa Flaherty.

— Mais est-il ici aujourd’hui ? insista-t-il d’un ton très aimable.

— Pour autant que je le sache, oui, confirma le religieux avec une incrédulité croissante. Mais pour l’organisation du mariage, il vous faudra

voir directement notre ministre des rites cérémoniels, Maureen Timpson. Elle est en vacances jusqu'à mercredi prochain. Je vous laisserai avec joie sa carte et des informations...

— Ce ne sera pas nécessaire, Edward, intervint une voix chaleureuse.

Surgie des ombres sous le balcon, une grande silhouette venait de se matérialiser.

Brooke reconnut aussitôt Randall Stokes, dont elle avait vu la photo clinquante dans le dossier de Flaherty.

— Eh bien j'avais tort, lâcha le pasteur Shaeffer, qui semblait stupéfait.

— Ai-je entendu le mot « mariage » ? dit Stokes avec un large sourire.

Alors qu'il remontait l'allée centrale, sa jambe artificielle claudiquait légèrement sur le plan incliné.

— Quel beau projet, ajouta-t-il.

Dès qu'elle le vit, Brooke comprit ce qui avait permis à Stokes de devenir célèbre. Grand, bien fait de sa personne, habillé avec soin, l'homme avait une incontestable présence. Elle remarqua toutefois son teint pâle et ses yeux rouges qui trahissaient une grande fatigue.

— J'aimerais vous serrer la main mais je ne me sens pas très bien aujourd'hui, s'excusa le pasteur. Edward, je vais m'entretenir avec Anna et Thomas. Vous pouvez donc retourner à ce que vous étiez en train de faire.

Le pasteur Shaeffer parut décontenancé, mais il savait que l'on ne contredisait pas Stokes.

— Très bien. C'est parfait. J'ai été ravi de faire votre connaissance... Anna... Thomas. Permettez-moi de vous souhaiter encore une fois la bienvenue ici. Et, bien sûr, nous vous attendons dimanche !

Il avait posé sa main sur son cœur et s'inclina légèrement avant de retourner d'un pas tranquille vers l'autel.

— Suivez-moi, je vous en prie, dit Stokes en accordant à l'homme et à la jeune femme une égale attention. Nous avons tant de choses à nous dire. Nous serons mieux dans mon bureau.

Au bout du long couloir qui donnait sur l'entrée du sanctuaire, Stokes pressa le bouton d'un ascenseur.

— J'ai l'impression de vous avoir épargné quelques problèmes. Mais je suis certain que vous avez beaucoup de questions.

Ignorant ce qu'il entendait par là, Brooke et Flaherty gardèrent le silence.

— Cependant, si nous devons tous faire preuve d'honnêteté, reprit Stokes, ne devriez-vous pas utiliser votre vrai nom... madame Thompson ?

Il la fixa du regard.

— Madame Brooke Thompson, ajouta-t-il. C'est bien cela ?

Brooke adressa à Flaherty un regard inquiet.

L'agent écarta les mains et se redressa.

— Écoutez, Stokes...

— Je dois admettre... qu'en ce qui vous concerne, cher ami, j'ignore qui vous êtes réellement. Et je n'aime pas ça.

— Smith. John Smith, répondit-il aussitôt.

Stokes esquissa un petit sourire.

— Bien sûr. À votre guise, monsieur... Smith.

L'ascenseur tinta et les portes s'ouvrirent.

— S'il vous plaît.

Stokes leur fit signe de pénétrer à l'intérieur de la cabine.

— Nous allons peut-être prendre l'escalier, dit Flaherty.

— Si vous voulez, mais il y a sept étages jusqu'en haut.

Stokes entra dans l'ascenseur et appuya son pouce sur la touche permettant de maintenir les portes ouvertes.

Avec une certaine réticence, Brooke et Flaherty le rejoignirent.

— Vous avez fait le bon choix.

Stokes pressa le bouton du dernier étage. Les portes se refermèrent et l'ascenseur entama son imperceptible ascension. Du gospel jaillissait des enceintes au-dessus de leurs têtes.

— Comment s'est passé votre vol depuis Boston ? demanda Stokes.

— Sans problème, répondit Flaherty.

Dans cet espace exigu, il remarqua que le pasteur respirait péniblement. Et la lumière crue du plafond faisait ressortir la pellicule de sueur qui couvrait le visage du prédicateur.

— Êtes-vous de la CIA ou du FBI ? demanda Stokes.

— Ni l'un ni l'autre, répondit Flaherty sans mentir.

Stokes l'observa.

— À vrai dire, ça ne m'étonne pas. Les fédéraux adorent voyager par paires et agiter leurs cartes partout. Ils ont l'impression de se sentir spéciaux comme ça. Mais vous, vous ne me paraissez pas du genre cow-boy. Alors laissez-moi deviner... Vous avez l'accent de Boston...

Il réfléchissait à haute voix.

— Les Bostoniens préfèrent rester entre eux.

Cette déduction simple ne conduisait qu'à une conclusion : il devait travailler pour la même boîte que les mercenaires qui avaient trouvé la grotte.

— Par conséquent, je devine que vous faites partie de la Global Security Corporation.

— Exact. Agent Thomas Flaherty, répondit-il sèchement.

— Très bien, agent Flaherty. Ah, nous voici arrivés.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent en chuintant. Ils débouchèrent dans une antichambre confortable lambrissée de bois de merisier, dotée d'un mobilier moderne en cuir et d'un bureau pour la réception des visiteurs – présentement inoccupé.

Stokes les précéda. Ils contournèrent l'espace d'accueil et franchirent une double porte qui les amena dans le bureau du pasteur.

— Prenez un siège, je vous en prie.

Stokes leur désignait les fauteuils à oreilles installés de l'autre côté de sa table.

— Quelque chose à boire ? Soda, café, thé, eau ? J'ai aussi du plus sérieux, si vous préférez.

— Non merci, répondit Flaherty.

— Madame Thompson ?

— Merci. Je n'ai besoin de rien.

Elle essayait de comprendre pourquoi cet évangéliste charismatique avait demandé à un assassin de la tuer.

Stokes s'assit derrière son bureau et plia ses mains sur sa poitrine.

— Vous feriez vraiment un beau couple, admit le pasteur. Mais pourquoi êtes-vous réellement ici ?

Flaherty alla droit au but :

— Nos renseignements indiquent qu'au cours des dernières vingt-quatre heures vous avez communiqué avec le colonel des marines Bryce Crawford. Il a passé plusieurs appels cryptés à destination d'une ligne fixe installée dans ce bâtiment. Ce téléphone-là, peut-être ?

Il tendait le doigt vers le combiné posé sur le bureau.

— Peut-être, répondit Stokes.

— Donc, vous êtes au courant que la section du colonel Crawford participe à une action d'extraction en cours dans les montagnes irakiennes ?

— Je le suis.

La franchise de Stokes surprit Brooke.

— Je présume que vous savez aussi que Frank Roselli a été tué dans un étrange accident de voiture, aujourd'hui. Pas loin d'ici, pour tout dire.

Stokes fit une pause avant de répondre :

— Quel malheur !

— Ce qu'il y a de drôle, si je puis dire, c'est que le coroner soupçonne un crime, Roselli étant mort d'asphyxie à son volant... *avant* d'aller s'encastrier dans un poteau téléphonique.

— Il n'est pas mort d'une crise cardiaque ? s'étonna Stokes.

— Non. Même si je suis certain que c'était votre objectif, rétorqua l'agent. Vous ne paraissez pas trop effondré, pour quelqu'un qui vient de perdre un ami proche.

— J'ai vu beaucoup de morts, agent Flaherty. Au bout d'un moment, on y devient insensible.

— On dirait que vous avez beaucoup tué aussi.

Gardant son sang-froid, Stokes répondit :

— J'ai tué beaucoup de crapules pour que des gamins comme vous puissent manger des McDo, conduire des 4 × 4 et avoir 3,2 enfants. La liberté est à ce prix. La seule chose dont je sois coupable, c'est d'être un patriote acharné.

— Mais pourquoi avez-vous essayé de *me* tuer ? demanda Brooke.

Pas encore disposé à dévoiler toutes ses cartes, Stokes se contenta

d'adresser un grand sourire à la jeune femme.

— Attendez, Brooke, dit Flaherty avant de s'adresser au pasteur : Vous voyez, Stokes, à peu près au moment où Frank Roselli est mort, un assassin essayait de tuer Mme Thompson à Boston. Mais il y a laissé la vie.

Il remarqua que cette information fit tressaillir les muscles de la mâchoire du pasteur.

— Notre bureau a eu un peu de mal à déterminer l'identité de l'homme. Bien sûr, ses empreintes digitales et ses relevés dentaires n'étaient pas disponibles. Cependant, il avait un tatouage de marine sur le bras. Plus précisément, un motif qu'arborent la plupart des gars ayant servi dans le 5^e régiment de marines de la 1^{re} division de la Force expéditionnaire. Nous avons donc confronté ses empreintes à la base de données de la CIA. Et nous avons découvert que le caporal Lawrence Massey avait été formé au camp de Pendleton. Oh, et peut-être ne le saviez-vous pas, il a servi sous les ordres de Bryce Crawford.

— Continuez, l'encouragea Stokes, intrigué par la justesse de l'exposé de Flaherty.

Il posa les mains sous son menton.

De son côté, l'agent était stupéfait de voir Stokes rester si serein au regard du sérieux des accusations.

— En 2003, Mme Thompson a été engagée par un certain colonel Frank Roselli pour participer à une opération de fouilles secrète dans les montagnes irakiennes, un projet dont le département de la Défense n'avait aucune connaissance. C'est cette même grotte que Crawford s'efforce avec tant de vigueur de protéger aujourd'hui. À l'exception de Mme Thompson ici présente...

Il avait fait un petit signe de tête vers Brooke.

— ... toutes les personnes engagées pour travailler sur ces fouilles sont mortes au cours des dernières vingt-quatre heures. À cela s'ajoutent les échantillons d'os que Roselli a rapportés des fouilles et fait analyser à Fort Detrick. Toutes ces *dents*, pour être plus précis. Or un fil commun relie tout ça. Et il ne s'agit pas d'une grotte.

Flaherty se leva de son fauteuil et marcha vers le mur des trophées pour tendre le doigt vers une photo encadrée montrant le pasteur en compagnie de Roselli et de Crawford.

— Vous êtes un homme intelligent, Stokes. Je suis certain que vous savez où je veux en venir.

Au même instant, un accès de toux secoua l'évangéliste. Il récupéra son mouchoir en tissu et le tint devant sa bouche. Quand il eut fini de tousser, il regarda le lin ensanglanté et lutta pour reprendre haleine. Ébranlé, il secoua la tête et se mit à rire.

— Est-ce que ça va ? ne put s'empêcher de demander Flaherty.

Il essayait de ne pas regarder le mouchoir maculé de sang.

— En fait, non, je ne vais pas bien, agent Flaherty, répondit le

prédicateur.

Il s'essuya le menton puis jeta le mouchoir dans la corbeille sous son bureau.

— Ce qui fait d'aujourd'hui votre jour de chance.

— Que voulez-vous dire ? s'enquit Flaherty.

— Voyez-vous, je ne suis pas seulement un homme intelligent. D'ici demain, je serai aussi un homme mort. Ce qui signifie que je n'ai plus aucune raison de vous cacher quoi que ce soit. Vous allez donc obtenir vos réponses. Toutes. Vous allez apprendre des choses que vous auriez préféré ne jamais entendre. Mais d'abord, j'ai besoin de vous montrer quelques petites choses pour vous aider à démêler votre écheveau.

Il se leva, contourna le bureau et hésita.

— Et, à propos, vous vous trompez sur un point.

— Lequel ?

— La grotte est bien le fil conducteur.

Randall Stokes invita ses deux hôtes à le suivre à l'autre bout de la pièce. Le pasteur s'arrêta devant une petite porte entre deux bibliothèques allant du sol au plafond. Il tapa un code sur le clavier fixé à l'encadrement pour dégager le système de verrou pneumatique de la chambre forte. Puis il attrapa la poignée de la porte et se tourna vers Brooke et Flaherty.

— Peu de gens sont entrés dans cette pièce. C'est ici que je garde ma collection personnelle, confia-t-il dans un murmure.

Dès que Stokes ouvrit le battant, un capteur de mouvement activa automatiquement les lumières de la chambre forte.

— Entrez voir, dit Stokes en les précédant à l'intérieur.

Le rythme cardiaque de Brooke s'était accéléré à l'idée de ce que pouvaient abriter ces murs. Et elle voyait que la curiosité de Flaherty avait elle aussi été piquée au vif.

— Après vous, dit l'agent à Brooke.

Tandis qu'elle s'avavançait dans la pièce, il s'arrêta sur le seuil et observa l'épaisse porte de sécurité. Il remarqua les pènes impressionnants sur la face intérieure de l'huis. Jetant un coup d'œil circulaire dans la chambre spacieuse, il ne repéra aucune autre porte ou fenêtre. L'air était rare à l'intérieur. Un mot lui vint instantanément à l'esprit : « asphyxie ».

Alors qu'il demeurait encore sur le seuil sans vraiment oser s'aventurer à l'intérieur, Brooke contemplait, bouche bée, l'incroyable collection de reliques mésopotamiennes que Stokes avait amassées là. Les vitrines d'exposition et les rayonnages étaient remplis de trésors inouïs : des dizaines de tablettes recouvertes de ces mêmes caractères cunéiformes qu'elle avait déchiffrés dans la grotte ; d'anciens outils du début de l'âge du bronze, dont une hache, des ciseaux, des marteaux et des couteaux.

— S'agit-il de reproductions ? demanda-t-elle enfin.

— Non, ce sont tous des originaux, répondit Stokes comme un père fier de sa progéniture.

Il regarda vers la porte.

— Vous nous rejoignez, agent Flaherty ?

— Je suis tout ouïe, répondit celui-ci.

Il s'avança néanmoins à petits pas prudents. La semelle de ses mocassins accrocha la surface lisse d'une large bande de tapis au centre de la salle. Une

vague odeur chimique titilla ses narines. Un produit de nettoyage, pensa-t-il. L'endroit avait été récuré très récemment. Et Flaherty devinait pourquoi.

— Waouh, murmura Brooke.

Elle admirait l'énorme monolithe sur lequel étaient sculptés en bas-relief deux esprits protecteurs mésopotamiens ailés, des *apkallu*, mi-humains, millions, qui se faisaient face de profil, comme s'ils se courtoisaient pour une danse. Les grandes ailes levées et les rosettes raffinées décorant leur robe cérémonielle traduisaient leur caractère divin.

— Est-ce que cela vient de Babylone ?

— Non. C'était la pierre qui scellait l'entrée de la grotte.

Elle établit rapidement que le bloc précédait les œuvres babyloniennes d'au moins quatorze siècles. Mais sa qualité était elle aussi stupéfiante.

— C'est magnifique.

— Effectivement. Je le trouve même bien plus impressionnant que l'ensemble de ce qui est venu des siècles plus tard. Tout comme l'écriture que vous avez traduite pour nous était beaucoup plus complexe que ce qu'on aurait pu imaginer.

Dans la vitrine en forme d'obélisque située près du monolithe qui bloquait naguère l'entrée de la grotte, Brooke remarqua une tablette d'argile exceptionnelle. Elle était non seulement recouverte de caractères d'écriture, mais encore de motifs schématiques.

— Ce texte... ces images, dit-elle, à la fois fascinée et émue. S'agit-il bien de... ?

Stokes hocha la tête.

— ... la plus vieille carte du monde. Elle m'a été donnée par un ami cher.

Pendant un long moment, Stokes fixa la relique. Plus que toute autre chose, ce souvenir symbolisait son incroyable transformation spirituelle après que les moines l'avaient découvert défiguré au bord de la route. Cela faisait déjà tant d'années...

Dans le sanctuaire du monastère perché dans la montagne, monsignor Ibrahim lui-même s'était occupé de sa réhabilitation physique et spirituelle. Le prêtre l'avait emmené jusqu'à la montagne imposante qui abritait l'ancienne tombe de Lilith pour lui relater le récit captivant de la première apocalypse de la civilisation, un événement qui avait totalement modifié la physionomie de ce qui avait été jadis un paradis luxuriant. À la lueur d'une torche, alors qu'ils se tenaient côte à côte à l'entrée de la grotte, le monsignor lui avait narré le périple de Lilith immortalisé dans la pierre. Il avait montré à Stokes la caverne funéraire où les victimes de Lilith avaient été inhumées en masse. Puis il l'avait emmené jusqu'au tombeau de la démonsse, dans les entrailles de la montagne.

« Comme toi, lui avait dit monsignor Ibrahim, Lilith ne s'est pas aventurée en vain dans le royaume inconnu. Sa venue prédestinée n'a fait que marquer le début de grands changements encore à venir. Tout ce dont tu as

besoin se trouve ici. Maintenant, il est temps que ta propre destinée s'accomplisse. »

Et de ce modeste commencement, de cette minuscule graine, avait germé l'opération Genèse.

Stokes tapa un code à la base de la vitrine, puis il ouvrit son couvercle. Il prit la tablette, l'admira un instant et la tendit à la jeune femme, qui récupéra l'objet avec précaution.

— Une carte de quel endroit ? demanda Brooke.

— Ça, madame Thompson, c'est la carte de ce que les mythologies ultérieures ont appelé l'Éden. Une vraie carte au trésor qui indique l'endroit où sont nées l'humanité et la civilisation, en l'occurrence une cité prospère des montagnes du nord de l'ancienne Mésopotamie. C'est ainsi que nous avons trouvé la grotte.

Brooke était émerveillée.

— Vous pouvez voir là, continua Stokes, la rivière qui menait jadis aux monts Zagros. Mais les vraies clés sont inscrites ici.

Il montra du doigt les symboles cunéiformes.

À la manière dont ces caractères se répétaient, Brooke supposa qu'il s'agissait d'un système numérique. Si tel était le cas, il allait encore falloir revoir la chronologie officielle de l'histoire documentée. Le plus ancien système numérique connu à ce jour avait été développé par les Sumériens dans le sud de la Mésopotamie en 2000 avant l'ère chrétienne. C'était un système sexagésimal qui utilisait le nombre soixante comme base (avec le dix comme sous-base). Le soixante étant le plus petit nombre divisible par n'importe quel nombre de un à six, il pouvait aisément être scindé en moitiés, tiers ou quarts. Ainsi, il avait permis de simplifier des mesures communes, comme le temps, les angles géométriques et les coordonnées géographiques. Les Sumériens annotaient les nombres de un à neuf avec des caractères en forme de Y (par exemple, trois était « YYY », six « YYYYYY »...). Et les dix étaient tracés par des V penchés qui ressemblaient à des signes « inférieur à... » (par exemple, vingt se notait « << », cinquante « <<<<< »).

Mais le système qui apparaissait sur cette tablette semblait très différent, beaucoup plus sophistiqué que le système numérique sumérien.

— Ce sont des nombres ? demanda Brooke.

— Oui. Des coordonnées géographiques fondées sur des mesures astrologiques, confirma le pasteur. C'était ingénieux pour l'époque.

— Est-ce possible, Brooke ? demanda Flaherty.

Elle réfléchit un instant, puis hocha la tête.

— Les Mésopotamiens étaient obsédés par les cycles célestes. Donc je dirais oui.

Mais tant qu'elle n'aurait pas retranscrit ce système numérique et qu'elle ne l'aurait pas testé, elle devrait se contenter de croire Stokes sur parole.

— Et c'est cette carte qui vous a conduit jusqu'à cette grotte ? demanda-t-elle au prédicateur.

— Oui.

S'il avait été réellement capable de déchiffrer cette tablette, pensa-t-elle, pourquoi l'avait-il engagée – elle, une étrangère – pour participer à la campagne de fouilles ? Ça ne collait pas.

Flaherty perdait patience.

— Tout cela est bien joli, Stokes. Mais parlons des autres choses que vous avez trouvées dans la grotte, le véritable motif de vos fouilles. Nous sommes au courant pour les squelettes. Alors dites-nous pourquoi vous avez étudié leurs dents.

— Ah oui, les dents, répéta Stokes.

Il réfléchit un moment en se demandant par où commencer. Finalement, il choisit de s'adresser à Brooke.

— Comme vous le savez, l'émergence de la civilisation a été lente, violente, avec des hauts et des bas, et marquée par de nombreux faux départs et même quelques retours en arrière. En outre, au cours de l'Histoire, toutes les conquêtes, tous les tournants majeurs ont été déterminés par l'élément le plus puissant de la nature : la maladie. Elle est le plus grand facteur d'égalité et le mécanisme de survie de la planète. Elle permet non seulement de maintenir les équilibres sur terre, mais aussi de sélectionner génétiquement les vainqueurs et les perdants.

— Je pensais, le coupa Flaherty, que des gens comme vous ne croyaient pas à l'évolution.

— Le créationnisme peut fournir la matière de bons sermons. Mais d'un point de vue scientifique, il n'a pas grand sens, répondit Stokes. Madame Thompson, l'histoire que vous avez déchiffrée sur le mur de cette grotte racontait l'un des événements les plus fondamentaux à l'origine de la civilisation moderne. Cette histoire parle d'un peuple prospère et technologiquement avancé qui fut spectaculairement annihilé peu après l'arrivée d'un visiteur étranger – ou disons plutôt, d'une visiteuse.

— Lilith, dit Brooke.

— C'est l'un des noms que la mythologie lui a attribués plus tard, concéda-t-il. Lilith fut responsable d'une extermination massive à l'aube de la première civilisation. Un thème qui allait se reproduire de très nombreuses fois tout au long de notre histoire.

— Mais seuls les hommes sont morts, n'est-ce pas ? observa Brooke.

Stokes leva les sourcils.

— Tous, oui. D'où la question suivante : comment la peste a-t-elle pu ne toucher que les hommes ? Cela semble impossible. Mais les restes découverts dans cette grotte confirment cette histoire. À l'époque, Frank Roselli supervisait l'unité des maladies infectieuses à Fort Detrick. Ses virologues et généticiens de premier plan ont étudié les spécimens de la grotte, en particulier les traces d'un ADN très ancien laissées par un virus tout à fait hors du commun. Bien sûr, je ne suis pas scientifique. Donc les nuances m'échappent. Cependant, je comprends les mécanismes de base.

Il marqua une pause pour rassembler ses pensées.

— La plupart des virus conventionnels sont encodés en ARN – l'acide ribonucléique – et se répliquent dans le plasma extérieur des cellules hôtes. Mais certains virus, comme la peste de Lilith, sont encodés en ADN – l'acide désoxyribonucléique – et pénètrent plus profondément dans le noyau de la cellule hôte pour se répliquer.

Roselli lui avait expliqué comment le noyau de chaque cellule humaine stocke l'intégralité du code génétique, le génome. Ce dernier possède vingt-trois paires de chromosomes, avec une seule paire de chromosomes sexuels, les vingt-deux autres étant non sexués. Le chromosome sexuel féminin est marqué XX et celui de l'homme XY. Au niveau génétique, tous les humains sont à 99,9 % identiques. Les mutations transmises d'une génération à la suivante représentent ce 0,1 % restant du code génétique. Ces « polymorphismes nucléotidiques simples » peuvent recoder l'un des quatre nucléotides – adénine (A), cytosine (C), guanine (G) et thymine (T) – à l'intérieur du gène, transformant un A en C ou un G en T. Et au gré de ces légères mutations, il est possible de remonter sur 100 000 ans l'arbre génético-généalogique des ancêtres de n'importe quel individu jusqu'à un homme et une femme en Afrique – l'Adam et l'Ève génétiques. « Ce qui signifie que nous sommes tous des cousins lointains », avait expliqué Roselli. Ce dernier prenait inévitablement le parti de la science en réfutant l'idée de variantes spécifiques communes à l'ensemble d'un groupe ethnique donné. Pourtant les scientifiques de Roselli avaient démontré que certaines variantes génétiques se retrouvaient avec une fréquence accrue au sein de certains groupes ethniques.

Stokes avait une interprétation simple de la question génétique : le Moyen-Orient était un foyer de variations génétiques. Et la peste de Lilith permettait d'identifier les séquences génétiques spécifiques qui en témoignaient.

Mais le pasteur était certain que la peste apportée par Lilith ne relevait pas purement d'une question de science. C'était un mécanisme mis en place par Dieu Lui-même pour détruire les civilisations primitives impies du Moyen-Orient. Il tenait ça de l'homme qui lui avait donné la carte de l'Éden.

— Quand le virus de Lilith pénètre dans les noyaux des cellules hôtes, continua-t-il d'expliquer, la réplication ne peut intervenir que quand l'ADN viral se relie avec succès à un gène équivalent trouvé dans le chromosome Y mâle. Et nous pensons que cette séquence génétique est spécifique des hommes d'ascendance arabe. En l'absence de ce marqueur génétique du chromosome Y spécifique, le virus demeure dormant. Donc une femme ou un homme d'ascendance non arabe peut être porteur sain du virus, mais ne pas en manifester les symptômes.

— Allons, Stokes. Je ne suis pas scientifique non plus, mais votre histoire me semble un peu bizarroïde, dit Flaherty. Je n'ai jamais rien entendu de tel. Il n'existe pas de gène « arabe ». C'est totalement ridicule.

Stokes ne se laissa pas décourager.

— Le chromosome Y constitue moins de la moitié du 0,1 % du génome mâle. Mais, à la différence de la plupart des autres gènes, les fils du chromosome Y ne se recombinent pas au long de générations successives. En termes simples, cela signifie que le chromosome Y se retranscrit presque parfaitement de père en fils presque sans aucune mutation.

— Il a raison, intervint Brooke. C'est comme ça que le lignage ancestral est déterminé.

Brooke savait que cet aspect de la génétique avait même été adopté par les anthropologues. À partir de l'Afrique, les migrations humaines avaient d'abord entraîné les peuples au Moyen-Orient. Là, le climat et d'autres facteurs environnementaux avaient suscité de légères mutations adaptatives. Le Moyen-Orient était devenu la plaque tournante de vagues migratoires successives qui, chaque fois, avaient poussé un peu plus loin dans toute l'Eurasie. Elles avaient fini par franchir les isthmes qui leur avaient permis de gagner le continent américain et même jusqu'à l'Australie au sud (grâce à des ponts intercontinentaux résultant de baisses spectaculaires du niveau de la mer provoquées par les glaciations). Chaque étape du grand voyage humain avait apporté une plus grande diversité – y compris de légers changements, tant dans les chromosomes Y reproduits par voie patrilinéaire que dans l'ADN mitochondrial transmis par la voie matrilineaire.

— C'est en dressant le schéma de répartition du chromosome Y, ajouta Stokes, que, par exemple, les scientifiques savent que seize millions d'hommes vivant aujourd'hui sont des descendants directs de Gengis Khan. Un marqueur génétique distinct unit ainsi huit pour cent des hommes vivant dans l'ancien Empire mongol. De même, les squelettes que nous avons trouvés dans cette grotte faisaient partie des plus anciens ancêtres des Arabes modernes. Quand nous avons comparé leurs chromosomes Y à ceux des Moyen-Orientaux modernes, les similitudes étaient sidérantes. Et tout cela nous a donc amenés à prendre une décision des plus exaltantes.

Il tendait les mains devant lui, paumes vers le bas, comme un magicien.

— Vous êtes vous aussi un homme intelligent, agent Flaherty. Je suis donc certain que vous savez à votre tour où je veux en venir.

Flaherty comprenait ce que Stokes sous-entendait, même s'il n'y croyait pas.

— Vous espérez recréer la peste de Lilith.

— Bravo ! s'exclama Stokes avec un immense sourire.

— Vous ne pouvez pas être sérieux, railla l'agent de la GSC. Si le fait d'avoir perdu votre jambe vous rend à ce point amer, suivez une psychothérapie.

— Je vous assure que ce n'est pas une blague, agent Flaherty, insista le pasteur.

Brooke elle-même était incrédule.

— Vous prétendez avoir reconstitué un virus qui ne tuerait que les

hommes d'ascendance arabe ?

— À peu de chose près.

— À peu de chose près ? répéta Flaherty, horrifié. Autrement dit, vous êtes en train de jouer avec un virus que vous ne connaissez pas.

— Il est impossible de prendre en compte toutes les mutations. On ne peut anticiper tous les scénarios, admit-il.

— Mais vous avez développé un vaccin, pas vrai ? s'enquit Brooke. Je veux dire que si ce virus date de six mille ans, il n'y a aucune garantie pour que *quiconque* soit immunisé.

— Il n'y a aucun vaccin, madame Thompson, confessa Stokes. Et avant que l'on en trouve un, l'équilibre de l'humanité aura été rétabli, conformément à ce que Dieu voulait quand Il a envoyé Lilith dans ces montagnes, il y a maintenant des millénaires. Hélas, Lilith fut éliminée avant d'avoir pu accomplir toute sa destinée. Nous nous contentons de lui offrir une seconde chance d'achever ce qu'elle a commencé. N'est-ce pas la solution parfaite pour résoudre tous les conflits au Moyen-Orient ? Pas besoin de soldats ou d'armes. Nous laissons Mère Nature faire ce qu'elle fait le mieux.

— L'ADN a dû se dégrader, objecta Brooke avec force. Celui qui était contenu dans ces dents n'était certainement plus de bonne qualité.

— Vous n'avez pas compris, madame Thompson. Les dents des squelettes dans la chambre funéraire ne nous ont servi qu'à valider les profils génétiques des victimes de la peste. Elles nous ont fourni un référentiel pour le marqueur du chromosome Y. C'est tout. Car vous avez raison : l'ADN viral trouvé dans ces spécimens n'était pas bien préservé. Cependant, grâce à ces impudents Mésopotamiens qui ont exécuté Lilith, un peu de l'ADN viral qui nous intéresse a été parfaitement préservé. Laissez-moi vous montrer.

Brooke et Flaherty regardèrent Stokes tandis qu'il se dirigeait vers un grand meuble recouvert d'un voile, au centre de la pièce.

— Vous savez, dans cette grotte, on n'a pas seulement retrouvé les victimes de Lilith.

Le pasteur écarta le voile, révélant l'objet le plus précieux de toute sa collection, enfermé dans un caisson vitré rectangulaire.

— Voici Lilith elle-même.

Posée sur un support de verre cylindrique dans la vitrine, la sphère translucide – plate au sommet et à la base – n’était pas plus grosse qu’un *medicine-ball*. Figée à l’intérieur de cette substance qui ressemblait elle-même à du verre, se trouvait une tête humaine tranchée.

— C’est exquis, n’est-ce pas ? dit Stokes, l’index pointé sur la tête, sans la moindre once d’adoration. « Sur son front était écrit : “Babylone la Grande, mère des prostituées et des abominations de la Terre.” »

Il sourit avant de préciser :

— Apocalypse, chapitre 17.

Un frisson parcourut l’échine de Brooke. La tête séculaire de Lilith était à la fois belle et monstrueuse. Des mèches de cheveux d’or se mêlaient à des spirales de sang qui s’enroulaient dans la sphère couleur miel. La chair demeurerait intacte, si bien que même des millénaires plus tard, le temps semblait s’être arrêté pour ce visage raffiné. On aurait dit l’instantané d’un mort qui témoignait d’une exécution particulièrement brutale. Les lèvres macabres esquissaient un sourire sarcastique pour l’éternité. Mais le plus effrayant était le regard fixe et dur de cette femme auquel on ne pouvait se soustraire. Brooke s’imagina changée en pierre par celui-ci, comme si elle contemplait Méduse.

— Vous pouvez constater qu’elle a été parfaitement préservée, dit Stokes. Dès que ses bourreaux l’ont décapitée, ils ont scellé sa tête dans cette résine, espérant ainsi emprisonner à jamais le mal de Lilith. Ils se trompaient, bien sûr, car l’esprit de Lilith n’était pas la source de sa malveillance. C’était son ADN. Et vous pouvez voir comment nous l’avons récupéré, là où nous avons percé la résine.

Stokes désignait de fins trous de sondage qui traversaient la substance comme des pailles invisibles et pénétraient le sommet du crâne.

— Nous n’avons eu qu’à extraire les virions dormants et à les mettre en culture.

— Mais si c’est si simple, pourquoi vous inquiétez-vous tant à propos de la grotte ? demanda Flaherty.

— Allons, agent Flaherty, maugréa Stokes, feignant une certaine déception. Un virus dans une éprouvette ne sert à rien. Pour qu’une maladie ait un effet, elle doit se répandre. Largement et rapidement. Elle a besoin d’un

catalyseur.

Soudain, Flaherty se souvint de ce que Jason avait dit à propos de l'état maladif d'Al-Zahrani, quand ils l'avaient sorti de la grotte.

— Vous avez contaminé Al-Zahrani, n'est-ce pas ? C'est lui, votre catalyseur ?

— Il est contaminé, oui. Mais je ne peux pas compter sur lui. Ce n'est qu'un unique individu, après tout. Voyons-le comme un objet d'expérimentation.

— Lilith était toute seule elle aussi, rétorqua Brooke. Et pensez à ce qu'elle a fait.

— Nous ne sommes plus en 4000 avant notre ère, madame Thompson. Les choses se passent très différemment aujourd'hui.

— Alors quel est votre plan, Stokes ? le pressa Flaherty. Vous n'avez plus rien à perdre, maintenant. Pourquoi ne pas nous dire tout simplement ce qu'il y a à l'intérieur de cette grotte ?

Stokes prenait plaisir à faire lanterner Flaherty. Il s'avança vers la vitrine, pressa ses mains contre la vitre et regarda Lilith avec, cette fois, une profonde révérence.

— La beauté de la peste, répondit-il de façon énigmatique, c'est qu'une fois qu'elle a été introduite dans une population, la nature elle-même procure le mode de délivrance le plus fiable et le plus efficace. Cela s'est passé comme ça depuis le commencement des temps, comme Dieu l'a voulu. Même les empires les plus puissants ne peuvent arrêter la nature.

Pendant un long moment, Flaherty rumina l'expression « mode de délivrance ».

— Vous n'envisagez pas sérieusement une guerre biologique ? s'inquiéta Flaherty. Cela violerait tous les traités de paix. Les États-Unis ne peuvent se permettre de...

— Aucun missile ne sera tiré, je vous l'assure, agent Flaherty.

La respiration de Stokes devenait de plus en plus superficielle.

— Une fois l'épidémie lancée, continua-t-il, personne ne sera en mesure de l'arrêter. En moins d'une heure, ce virus s'en prend aux cellules, passe dans le sang, les ganglions lymphatiques, et ainsi de suite. En moins de deux heures, la maladie atteint les poumons et devient pneumonique.

— Pneumo-quoi ? demanda Flaherty.

— Elle devient aérienne, répondit Brooke, horrifiée. Quelqu'un peut l'attraper juste en la respirant.

— Excellent, madame Thompson, dit Stokes. En fin de compte, une génération entière d'Arabes sera exterminée... et toute menace de fanatisme islamique avec eux. Et il y aura zéro responsabilité pour les États-Unis. On verra cette pandémie comme un châtement divin d'Allah.

— Ce n'est pas vrai, contesta Flaherty. Les scientifiques étudieront la maladie. Ils verront que...

— Quand les scientifiques étudieront l'ADN du virus, ils seront

incapables d'expliquer son origine... Je peux vous le promettre. D'emblée, ils exclurent la possibilité qu'un scientifique ait pu mettre au point une maladie aussi complexe et aussi exotique. Ils attribueront la peste à une mutation biologique dans un coin perdu du Moyen-Orient. Cela fait près de cent ans que la grippe espagnole a tué plus de cinquante millions de personnes. Autrement dit, plus de victimes que tous les soldats et les civils tués pendant la Première Guerre mondiale. Et en ce qui concerne les scientifiques, nous ne sommes pas du tout prêts pour la prochaine grande pandémie. Vous avez vu comme ils se sont excités à propos de la grippe porcine. C'était pourtant une plaisanterie à côté de cela. La communauté scientifique ne cherchera qu'à se justifier.

— Pourquoi faites-vous ça ? demanda soudain Brooke, révoltée par l'indifférence de Stokes. Quel est l'intérêt ?

— L'intérêt ? Allons, madame Thompson, lui répondit le pasteur. J'ai combattu ces gens pendant près de deux décennies. Ce ne sont pas des ennemis ordinaires. Ils ne portent pas d'uniformes. Ils ne respectent pas l'innocence. Ils détestent la civilisation... et tout ce qui a de l'importance pour nous. Projeter des avions contre des bâtiments n'a été qu'un commencement pour eux.

— Le terrorisme est un problème universel et pas seulement moyen-oriental, plaida-t-elle.

— Les guerres se mènent en disputant une bataille à la fois, madame Thompson. Pour épargner les innocents, des mesures radicales sont parfois nécessaires. Votre idéalisme est touchant, mais il refuse de voir la terrifiante réalité à laquelle nous sommes confrontés. Nous avons atteint le point de bascule où inévitablement un seul camp pourra survivre. Appelez ça du darwinisme social.

— Vous êtes un vrai cinglé, Stokes, rétorqua Flaherty. Maintenant, je vous donne une dernière chance de répondre à ma question. Qu'y a-t-il dans la grotte ?

— Je pourrais vous le dire, mais ça ne ferait que gâcher la surprise, répondit sèchement le pasteur. En outre, il est trop tard pour que quiconque puisse faire quelque chose.

— Je n'ai pas le temps de jouer avec vous.

Toute la patience de Flaherty s'était envolée et Stokes venait de laisser passer l'ultime chance qu'il lui avait accordée. S'il y avait quelque chose dans la grotte, Jason devait en être averti. Il décida de jeter la diplomatie aux orties. Mais au moment où il voulut prendre son arme, Stokes avait anticipé son geste. L'agent eut la désagréable surprise de voir le pasteur dégainer le premier. Et, à la grande horreur de Flaherty, ce fut vers la poitrine de Brooke que l'évangéliste pointa son Glock.

— Ne soyez pas contrarié, j'ai beaucoup plus de pratique que vous, agent Flaherty, lui dit Stokes.

Une autre quinte de toux l'ébranla, mais le pasteur parvint à ne pas

perdre sa cible de vue. Il leva le creux de son coude contre sa bouche. Quand il le retira, du sang et de la bile maculaient la manche de sa veste.

— Ne compliquez pas cette affaire. Je vous ai dit que j'étais déjà un homme mort. Vous ne le voyez pas ?

Il montra sa manche ensanglantée.

— Je n'ai rien à perdre, ajouta-t-il.

— Vous ne me paraissez pas très mort, rétorqua Flaherty.

— Roselli est parvenu à m'infecter avec une de ses expériences de laboratoire, expliqua le pasteur. Une variété d'anthrax, apparemment. Si c'est le cas, je ne vivrai pas une journée de plus. J'ai pourtant bien l'intention de voir de mes yeux le fruit de tout mon dur labeur. Or, vous venez me compliquer la tâche. Alors donnez-moi votre arme.

Il tendit sa main libre et fit un mouvement vers le pistolet.

— Soyez raisonnable et, contrairement à moi, vous aurez la chance de voir une nouvelle journée se lever.

L'agent de la GSC savait qu'en dépit de l'état désespéré de Stokes, l'ancien commando des Opérations spéciales était encore tout à fait capable de presser la détente au moins une fois avant de s'effondrer – et cela, quelle que soit la qualité du tir de Flaherty. Stokes n'entendant pas confesser ses actes inqualifiables, le Bostonien en était réduit à espérer que le pasteur tiendrait parole. C'était un pari risqué, mais après tout, si en cet instant cela pouvait paraître une abomination, Stokes était quand même un serviteur du Seigneur.

— D'accord, dit Flaherty. Vous gagnez.

Il tendit la crosse de son Beretta au prédicateur. Celui-ci mit l'arme de l'agent dans sa poche.

— Maintenant, pendant que je vais m'occuper de mes affaires, vous pouvez vous mettre à l'aise.

Tout en gardant son Glock pointé sur Brooke et ses yeux sur Flaherty, Stokes se dirigea à reculons vers la porte. Une fois le seuil de la chambre forte franchi, il baissa son arme et posa sa main sur la poignée.

— Soyez sages, et je veillerai à ce qu'on vienne vous ouvrir dès que tout ceci sera fini.

Puis, impuissants, Flaherty et Brooke regardèrent l'ancien marine refermer le sas.

Irak

— Tu es sûr que ces coordonnées sont exactes ? demanda Meat après avoir de nouveau vérifié son unité GPS portative. Parce que cet appareil est assez précis...

La route était jonchée de pierres de la taille d'un poing qui contraignaient Jason à rouler au pas.

— Mack n'a tout de même pas pu se tromper ? répondit-il.

— Mais tu as dit qu'il avait obtenu son information des Israéliens, lui rappela Dennis Coombs.

Jason avait appelé Mack pour repérer le marquage invisible qu'il avait tracé sur le capot du pick-up que Richards avait emprunté pour extraire Al-Zahrani du camp. Vingt minutes plus tôt, le pistage satellite avait repéré la marque carrée. Les coordonnées fournies par le Renseignement israélien les avaient conduits là : un coin désolé à vingt-quatre kilomètres au sud d'Arbil et à moins de vingt kilomètres de route du Blackhawk abattu. Le terrain était parfaitement plat, et les champs de blé s'étendaient à perte de vue. De temps en temps, un bâtiment en ruine apparaissait dans le paysage. Mais aucun signe du pick-up détourné.

— Je ne fais pas confiance aux Israéliens, surtout au Mossad, maugréa Meat.

— Arrête, il n'y a aucune raison de penser que l'information n'est pas crédible.

— Bien sûr que si : il n'y a aucun camion, et c'est une raison largement suffisante pour moi.

Agacé, Meat tapa sur le tableau de bord.

— Merde, Google. On ne peut pas perdre ces salauds d'al-Qaida maintenant. Pas après ce qu'ils ont fait.

Jason éprouvait la même rage. La perte de Jam et de Camel représentait un effroyable échec. Il avait appelé le camp d'Eagle's Nest pour qu'ils envoient une équipe de secours sur le lieu du crash.

— Ils doivent être de nouveau en train de se déplacer. Je vais refaire une demande à Mack...

— Oh... Attends, dit Meat en regardant par la vitre latérale à droite.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Coombs agita la main comme s'il saluait quelqu'un.

— Arrête le camion.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Tu vois ce taudis, là-bas ?

Il désignait une maison à un étage en parpaings qui luisait dans le clair de lune laiteux.

— Qu'a-t-il de spécial ?

Meat esquissa un petit sourire en coin.

— On dirait que quelqu'un nous attend... ou plutôt qu'il attend les types qui devraient se trouver dans ce camion.

Jason immobilisa le véhicule et entrevit la silhouette d'un Arabe passant sous le porche éclairé de la maison avant de contourner le bâtiment.

— Qui ? Ce fermier ?

— Ce n'est pas un fermier. Il avait un AK-47 en bandoulière. Recule. On va y aller.

Alors qu'il levait la sûreté de son Glock et armait sa culasse, Meat demanda à son camarade :

— Comment proposes-tu d'opérer ?

— Vite, indiqua simplement Jason.

Il arrêta le pick-up à une vingtaine de mètres de la mesure et laissa tourner le moteur au ralenti. S'il semblait n'y avoir personne dehors, il repéra deux silhouettes derrière la fenêtre à l'étage. Elles se mouvaient comme des marionnettes sombres derrière les stores tirés.

— Tu penses qu'ils ont amené Al-Zahrani ici ? s'enquit Meat. Cet endroit est un vrai bouge.

— Exactement. C'est une planque parfaite.

Meat écarquilla les yeux.

— Oh, hé... Regarde là !

Il montrait un apprentis sur le côté de la maison.

— Il est là.

Seuls un coin du pare-chocs éraflé et un bout du hayon bleu ciel apparaissaient sous le filet de camouflage qui recouvrait le pick-up volé.

— Bonne vue, le félicita Jason.

— Attention. Voici notre hôte.

Il avait fait un mouvement du menton en direction de la porte latérale. L'Arabe venait d'en sortir et de se planter sous la lumière du porche. L'AK-47 en bandoulière à l'épaule droite, il inclinait la tête d'un côté à l'autre afin de distinguer l'intérieur du camion. Mais le pare-brise graisseux ne faisait que renvoyer des reflets sales.

Meat attrapait la poignée de la portière, quand Jason lui retint le bras.

— Attends. Il ne peut nous voir dans la lueur des phares.

Yaeger fit avancer le véhicule et l'immobilisa à cinq mètres de la maison.

— Ne bouge pas. On va le laisser venir à nous.

L'Arabe paraissait très inquiet. Il les appelait en faisant un geste du bras avec insistance.

— Prends ton couteau et fais-lui signe de venir. On va voir s'il mord à l'hameçon.

Jason plongea la main le long de son siège et attrapa l'AK-47 qu'il avait récupéré sur le cadavre du jihadiste photographe.

De son côté, après avoir posé son Glock pour extraire le couteau de combat Ka-Bar du fourreau attaché à sa ceinture, Meat sortit le bras par la vitre et appela l'Arabe d'un geste de la main.

L'islamiste grimaça, mais ne bougea pas. Les deux Américains le virent se tourner vers la maison, comme si quelqu'un l'interpellait de l'intérieur.

— *Ta'âl huna !* cria Meat en arabe.

Et il lui refit signe en se montrant encore plus pressant cette fois.

— Allez, viens, abruti, marmonna-t-il entre ses dents.

Finalement, l'homme écarta les bras pour marquer sa totale incompréhension de la situation et s'avança vers le pick-up.

— Liquide-le proprement et silencieusement, glissa Jason à son camarade.

— T'inquiète pas. Je vais me montrer très doux.

Tandis que l'Arabe se rapprochait, Coombs se détourna et fit mine de chercher quelque chose derrière son siège.

L'activiste contourna le pare-chocs et arriva au niveau de la vitre de Meat.

— *Ista'gil ? Êsh çâir fik ?* demanda-t-il d'un ton agité.

Il claqua ses mains sur la portière et se pencha en avant pour mieux voir.

Le terroriste croisa les yeux de Jason et son visage hagard blêmit davantage encore.

Meat se retourna brusquement, attrapa à pleines mains la tunique de l'homme et le tira à l'intérieur. Dans le même mouvement, il plongea le couteau dans la pomme d'Adam de son adversaire. Il sentit l'extrémité de sa lame sectionner l'os. L'Arabe voulut crier, mais son effort se réduisit à un gargouillis. Le sang aspergea la main de Coombs tandis qu'il tournait la lame dans la gorge comme une poignée de porte avant de la remonter vers la mâchoire, puis le cerveau. Les yeux du jihadiste se révoltèrent. Meat veilla à ce que le corps retombe sur le sol de manière qu'un éventuel guetteur ne puisse le voir depuis la maison.

— Allons-y, dit Jason.

Il ouvrit calmement la portière et sortit du véhicule. Tout en tenant son AK-47 caché derrière le battant ouvert, il prenait soin de ne pas tourner son visage vers le bâtiment.

Meat avait lui aussi quitté le pick-up et ramassé l'arme du mort. Constatant que la sûreté de l'AK-47 était enlevée, il vérifia son chargeur. Il était plein. Fusil-mitrailleur en main, il se hâta de contourner le véhicule et se précipita vers la porte du repaire islamiste, les traits du visage marqués par la

détermination et l'adrénaline.

— Plus le temps d'être subtils, murmura Jason.

Il se précipita derrière son camarade.

À la porte, Meat intercepta un deuxième Arabe malchanceux qui venait voir ce que faisait le premier. Sans hésitation, l'Américain leva l'AK-47 vers la poitrine de l'homme et lâcha une brève rafale qui lui éclata le torse comme un fruit trop mûr. Puis Coombs s'engouffra à l'intérieur.

Dans la foulée, Jason enjamba le corps et suivit Meat comme une ombre, arme brandie, prêt à tirer. En découvrant les petites pièces de la maison, il se réjouit d'avoir un AK-47 : son canon court et ses tirs en rafales étaient parfaits pour un raid dans un endroit pareil. Il jeta aussitôt un coup d'œil dans la première pièce sur sa droite. Elle était presque vide, à l'exception d'une table de bois et de chaises de métal pliantes.

Comme un taureau furieux, Meat avait foncé vers une deuxième porte qui donnait sur un étroit couloir. Il tenait l'AK-47, bras tendu et couché à plat. Ce qu'il aimait appeler le « style gangster ».

Jason perçut des voix frénétiques venant du dessus. Trois timbres distincts. Il s'écarta d'un bond et se plaqua contre le mur à l'instant précis où une pluie de balles déchirait le plafond de plâtre. Yaeger mit un genou à terre, leva l'AK-47 et mitrailla le plafond en formant un grand G avant de finir par un petit X. Dans un angle, un bruit sourd secoua le plancher, suivi presque simultanément par un second bruit de même nature plus au centre. Aux deux endroits, du sang se mit à couler au travers des perforations de balles. Les voix s'étaient tues, mais un bruit de pas solitaire gagna rapidement le cœur de la maison avant que Jason ait pu tirer une autre rafale.

Meat avait lui aussi entendu la galopade et s'était élancé vers l'escalier. Il ouvrit le feu dès qu'il aperçut sa cible. L'homme hurla à mort tandis que son fusil ricochait jusqu'au bas des marches.

Lorsque, sans avoir traîné pour autant, Jason revint à son tour dans l'entrée, son camarade avait déjà eu le temps d'inspecter la pièce suivante et d'en ressortir. Il secoua la tête pour indiquer qu'elle était vide. Son chef lui fit signe de rester immobile.

Le silence était absolu dans la maison.

Puis Jason entendit une petite voix qui provenait de l'étage. Il tendit l'oreille. Quelqu'un psalmodiait une prière.

— Et merde ! grommela Meat. Couvre-moi.

Avant que Jason ait pu l'arrêter, le colosse gravit les marches trois par trois.

Jason pointa l'AK-47 vers le palier. Il s'attendait à voir son compatriote se faire cribler de balles. Mais il ne semblait y avoir aucune résistance à l'étage. Parvenu en haut de l'escalier, Meat ne fit qu'entrer et sortir de la pièce de droite, puis il disparut dans celle de gauche.

Trois secondes plus tard, il réapparut et hurla :

— Google, monte ici !

Crawford braquait le projecteur sur le trou béant que les marines étaient parvenus à dégager au sommet des gravats obstruant le tunnel.

Un visage crasseux coiffé d'un casque couleur sable apparut en pleine lumière. Après sa reconnaissance de l'autre côté, le marine fit son rapport :

— Ça va pas être facile, mais on peut traverser.

— Bien, caporal, lui répondit Crawford. C'est ce qu'on va faire.

— J'ai vu beaucoup de sang, colonel, continua prosaïquement le caporal William Shuster. Des doigts et des tissus humains aussi. C'est pas joli-joli. Y a sûrement plein de barbaque enfouie sous ces rochers. Je vois pas comment quelqu'un aurait pu survivre à l'explosion.

Crawford demeura impassible.

— Al-Zahrani y est bien parvenu. On doit s'assurer que personne d'autre n'a pu le faire.

Shuster dévala l'amas de rochers, une lampe torche dans la main droite, un M-16 en bandoulière et le poing gauche fermé. Quand il l'ouvrit devant le colonel, il exhiba une pleine poignée de billes de métal grosses comme des boules de chewing-gum recouvertes d'un film visqueux – les projectiles types utilisés pour bourrer une veste d'attentat-suicide.

— J'ai trouvé ça sur le sol, expliqua-t-il. Ils sont couverts de résidus de C-4. Je comprends pas pourquoi l'un d'eux se serait fait sauter là-dedans. Logiquement, ils auraient dû attendre que certains d'entre nous arrivent pour presser le bouton... Comme ça, ils seraient partis vers leur paradis en emportant quelques infidèles avec eux.

— En tout cas, ça fait un mystère de résolu, gronda Crawford pour la forme.

À dire vrai, rien de tout cela n'était une nouvelle pour le colonel. Ce n'était pas seulement l'odeur d'huile de moteur flottant dans l'air qui l'avait renseigné sur l'origine de l'explosion. Stokes l'avait rapidement informé à propos de l'islamiste maladroit qui avait lâché une rafale sur son camarade bourré de plastic. Cependant, les caméras ayant été détruites, même le pasteur avait sous-estimé l'ampleur de l'effondrement. Et ce qui était plus troublant encore, c'était le calme absolu qui régnait de l'autre côté des gravats. Crawford s'imaginait qu'il y aurait de l'activité. Beaucoup d'activité. Mais non imputable aux jihadistes coincés.

— Prenez immédiatement deux hommes avec vous. J'ai besoin de savoir jusqu'où s'enfonce ce tunnel et d'être sûr qu'il est vide.

— On pourrait pas utiliser le SUG-V ? suggéra Shuster.

Mais Crawford ne l'entendait pas ainsi.

— On n'a plus le temps pour les robots, caporal. Et je ne vous demande pas de penser. Contentez-vous d'agir.

L'obsession du colonel pour ce tunnel stupéfiait Shuster. Elle paraissait encore plus incompréhensible après l'embuscade que la section venait de subir et qui s'était révélée dévastatrice du fait du refus de Crawford d'appeler des renforts. Le médecin ayant été tué par le colonel, on avait laissé les blessés s'occuper les uns des autres. Tous les autres marines valides avaient reçu l'ordre de retourner dans la grotte pour achever le déblaiement des décombres. Même en cet instant, personne n'était en mesure de dire si le colonel avait enfin appelé pour réclamer des secours. Toute la section grondait en silence contre les mobiles de l'officier. Et avec l'absence inexplicable du sergent d'état-major Richards, le mécontentement s'amplifiait rapidement dans les rangs.

Crawford se tourna vers les six hommes agglutinés dans le passage derrière lui.

— Ramirez... Holt... Vous deux, accompagnez le caporal Shuster là-dedans pour voir ce qui s'y trouve.

Les deux marines échangèrent des regards qui trahissaient une volonté latente de s'opposer au colonel. Raison de plus pour ne pas traîner.

— C'est pas une démocratie, ici, messieurs. Alors, prenez vos lampes et vos armes et entrez là-dedans ! Et laissez vos radios. Elles ne vous serviront à rien sous ces montagnes.

À contrecœur, les désignés ramassèrent leurs M-16 et leurs équipements légers. Puis ils passèrent devant leur colonel et grimpèrent sur le tas de gravats.

— Où est ce damné Kurde ? tonna Crawford.

— Ici, monsieur, répondit une voix calme derrière le petit groupe de militaires.

Les quatre marines restants s'écartèrent tant bien que mal pour laisser Hazo se faufiler.

Crawford se planta face à l'interprète. Il dut faire un énorme effort pour ne pas montrer ce que lui inspirait la mine du Kurde. Ce dernier, les yeux injectés de sang, paraissait hagard et fiévreux. La similitude avec les premiers symptômes d'Al-Zahrani était inquiétante. Depuis le début de l'opération Genèse, Stokes avait toujours été clair sur l'amplitude considérable du virus reconstitué qui devait cibler les Arabes mâles. « Les terroristes ne seront pas les seules victimes. Sache que les pères innocents de nos futurs ennemis seront eux aussi sacrifiés au passage », lui avait-il expliqué.

— S'il y a des survivants là-dedans, indiqua Crawford au Kurde, il faudra que tu les raisonnes. Dis-leur de faire preuve d'intelligence et de se

rendre. Est-ce que je peux compter sur toi ?

— Bon Dieu, colonel, s'interposa Shuster d'un ton de défi. Vous voyez bien qu'il n'est pas en état de...

Crawford bomba le torse comme un coq. Il s'avança vers Shuster et colla son visage si près de l'autre que leurs nez se touchèrent.

— Caporal, vous dépassez les bornes.

— S'il vous plaît, intervint Hazo.

Il avait posé une main apaisante sur le bras de Shuster.

— Je vais vous aider, lui dit-il.

— J'espère que vous savez ce que vous faites, colonel, l'avertit le caporal.

Des veines épaisses saillaient sur le visage rubicond de Crawford.

Shuster sortit son pistolet M-9 de son holster de ceinture et le tendit à Hazo.

— Si tu viens avec nous, prends ça.

Le Kurde hocha la tête et accepta l'arme, même si, quoi qu'il puisse se passer, il se promettait de ne pas aller contre ses croyances.

Shuster lui expliqua rapidement comment enlever la sûreté du pistolet et tirer.

— Tu resteras bien derrière nous, ajouta-t-il.

— Oui, dit Hazo.

Il tenait l'arme d'un air emprunté, le plus loin possible de son corps.

Shuster remonta sur l'amas de décombres et disparut dans le trou.

— Bonne chance, dit Crawford à Hazo.

Ce dernier ne répondit pas et entama à son tour son ascension vers l'entrée.

Las Vegas

À l'instant où Stokes essaya de refermer la porte de la chambre forte, Flaherty attrapa la carte d'argile des mains de Brooke et se précipita vers lui. Il n'était qu'à deux mètres de la porte quand celle-ci s'immobilisa juste avant de s'encaster dans son chambranle. De l'autre côté de l'huis, le pasteur tirait de toutes ses forces sur la poignée, mais le battant ne bougeait pas. Il ne fallut que quelques secondes à Stokes pour détecter le problème : les pênes du vantail, légèrement engagés, dépassaient assez pour empêcher la porte de se refermer. Au moment de pénétrer dans la chambre forte, Flaherty avait discrètement trafiqué le verrou alors que personne ne le regardait.

La porte se rouvrit aussitôt vers l'intérieur.

L'agent avait déjà adopté une position de lanceur de base-ball et, en guise de balle, il tenait la tablette d'argile au-dessus de son épaule droite.

Arme brandie devant lui, Stokes refaisait une entrée prudente dans la pièce aveugle. Mais il dirigea ses yeux d'emblée vers le centre de la salle et pas juste devant lui.

Flaherty fut le plus rapide. Il lança la tablette de deux kilos cinq vers la tête du pasteur.

La plaque fendit l'air, droit sur le visage de l'ancien marine. Stokes l'esquiva toutefois adroitement, et l'antiquité se contenta de lui effleurer l'oreille droite. Dans le même mouvement, il tira une balle sans l'ajuster. Elle rata Flaherty et atteignit l'épaisse vitre de sécurité de la vitrine contenant la tête de Lilith.

Avant que Stokes ait pu se redresser, l'agent de la GSC le chargea comme un *linebacker* et enfonça son épaule droite dans le ventre du prédicateur. Le coup souleva l'évangéliste, qui retomba sur le sol avec Flaherty. La poitrine de Stokes avait supporté l'essentiel de l'impact.

Il y eut un claquement sec et le Bostonien sentit quelque chose se rompre sous lui. Atterré, il vit une chaussure brillante apparaître au-dessus de son épaule. Flaherty réalisa qu'il s'agissait de l'extrémité de la prothèse du pasteur, coincée sous son bras.

Cette fois, Stokes fut le plus prompt à réagir et rabattit son pistolet vers le visage de l'agent.

Mais, des deux mains, Flaherty attrapa le poignet de son adversaire et

parvint à écarter le Glock. Un second coup de feu retentit et une balle perfora le mur.

Entamer un combat de catch avec Stokes était voué à l'échec, Flaherty en était certain. Deux éléments jouaient toutefois contre le pasteur : une jambe de moins et des poumons rongés par l'anthrax. La lutte s'intensifiant, il entendait des gargouillements sortir de la poitrine de l'unijambiste.

Celui-ci réagit avec un coup de tête sur l'arête du nez de Flaherty, qui hurla de douleur :

— Ah !

Il parvint pourtant à agripper l'arme et à écraser son épaule sur le visage du pasteur.

Suffoquant, Stokes chercha à repousser Flaherty.

Puis l'infirme étouffa un cri et le pistolet fut soudain plaqué contre le sol. Flaherty entraînerçut une grosse chaussure noire posée sur l'arme.

— Lâchez-le, Stokes ! hurla Brooke.

Elle releva son pied et le rabattit de toutes ses forces. Le pistolet échappa alors aux doigts broyés. Un coup de pied vif envoya l'arme glisser plus loin sur le tapis.

Au bord de l'asphyxie, Stokes fouetta l'air de ses bras et se cabra. Il tentait de s'appuyer sur son moignon pour se soulever.

Incapable de maîtriser le pasteur déchaîné, Flaherty avait l'impression de monter un cheval sauvage. Afin de retrouver son équilibre, il dut lâcher le poignet de Stokes et enlever par conséquent son épaule de la bouche du prêtre.

Celui-ci toussa violemment, aspergeant de sang le cou de l'agent.

Une autre puissante ruade du pasteur fit basculer Flaherty sur le sol.

Stokes roula sur ses coudes et rendit du sang et de la bile sur le tapis.

C'était l'occasion que Brooke attendait. Elle attrapa l'objet solide le plus proche d'elle : la tablette d'argile. Elle lança la carte de l'Éden sur la tête de Stokes aussi fort qu'elle le put. La relique atteignit son but et le pasteur s'effondra sur le sol.

Irak

— Bon Dieu, murmura Jason, parvenu en haut de l'escalier.

La puanteur fétide le contraignit à se couvrir la bouche et le nez de sa manche.

Il jeta un rapide coup d'œil dans la pièce de droite sur les deux hommes qu'il avait abattus depuis le rez-de-chaussée. Les corps, tordus, étaient couchés dans des angles opposés de la pièce, à plat ventre sur les lames de plancher pulvérisées.

— Ici, Google, l'appela Meat.

Jason abaissa son AK-47. Il enjamba le mort que Meat avait abattu sur le palier et pénétra dans la seconde pièce. L'odeur infecte s'intensifia et il en repéra la source sur-le-champ.

Étendu sur le matelas qui constituait le seul ameublement de la pièce, Fahim Al-Zahrani gisait dans une mare écœurante de sang, de vomi et de tissus humains. En apercevant les humeurs rougeâtres visqueuses et filandreuses accrochées aux lèvres bleues du cadavre, Jason devina qu'il s'agissait d'un magma d'entrailles d'Al-Zahrani. Du sang s'écoulait comme des larmes des yeux du macchabée – de vraies billes rouges. Et toute la moitié inférieure du matelas était également souillée, laissant penser que le sang et les organes liquéfiés s'étaient échappés par la moindre issue possible.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda Meat depuis l'angle opposé.

Assis sur le plancher près du colosse américain, les genoux ramenés contre sa poitrine, un vieil Arabe sans arme oscillait d'avant en arrière. Il psalmodiait des prières en arabe, interrompues par des quintes de toux. Jason remarqua que le vieil homme avait le teint aussi pâle que celui de l'islamiste que Meat avait égorgé dehors.

— Qu'est-ce que ces types lui ont fait, je veux dire ? continua Meat.

— Ce n'est pas eux qui lui ont fait ça. Ils n'auraient pas pu lui faire ça.

— Mais alors qui ?

En guise de réponse, le téléphone satellite de Jason vibra. L'ex-sergent le récupéra dans sa poche et constata que c'était Flaherty.

— Tommy ?

— Oui, c'est moi.

— Tout va bien à Vegas ?

— Non. Loin de là, j'en ai peur.

Flaherty lui rapporta la discussion que lui et Brooke avaient eue avec le pasteur Randall Stokes. Il lui parla en particulier de la découverte d'une maladie antique que les scientifiques de l'USAMRIID, sous la direction de Frank Roselli, auraient transformée en arme destinée à être diffusée massivement dans tout le Moyen-Orient. Le sang de Jason se glaça comme il tournait la tête vers Al-Zahrani. Quand Flaherty détailla l'effrayant objectif de Stokes – annihiler la population arabe mâle –, il sentit un nuage sombre s'abattre sur lui. Il avait éprouvé la même sensation quand, en septembre 2001, sa sœur Elizabeth l'avait appelé pour lui dire que Matthew venait d'être officiellement porté disparu dans le World Trade Center.

— Je ne sais pas vraiment s'il faut croire tout ce que Stokes a raconté sur ce prétendu virus que lui et Roselli auraient concocté. Ça me semble un peu limite, dit Flaherty.

— Tout est vrai, Tommy. Crois-moi. Nous venons de retrouver Al-Zahrani, et il est mort.

— Mort ?

— Oui.

— Mais vous l'avez sorti de cette grotte il y a quelques heures à peine.

— C'est vrai. On pensait qu'il avait juste de la fièvre. Mais maintenant... Bon Dieu, on dirait que quelque chose lui a haché les organes de l'intérieur et les a rejetés par sa gorge. On a tué une poignée d'autres hommes qui ont été en contact avec lui... Ce serait trop long à raconter, mais ils n'avaient pas l'air bien non plus. On dirait qu'ils présentaient les premiers signes de l'infection par ce virus.

— Un virus ? fit Meat.

Inquiet, il se tourna vers Al-Zahrani.

— Qu'entends-tu par « virus » ? demanda-t-il.

— Un virus, répéta d'un ton sinistre le vieil Arabe. Oui... un virus.

Il étendit les mains et fixa les Américains de ses yeux jaunâtres et vides.

— Ferme-la ! lui ordonna Meat en lui donnant un coup de pied.

Jason retint son camarade d'un geste brusque de la main.

— Les autres que vous avez tués... ils étaient arabes ? demanda Flaherty à voix basse.

— Tous.

Il y eut un silence.

— Alors c'est vrai, observa Flaherty d'un ton macabre. Ce truc ne tue que les Arabes.

— Dans notre intérêt, ce serait préférable.

— Stokes était fier que ce virus puisse spécifiquement cibler les Arabes, ajouta Flaherty. Mais pas de conclusions hâtives. J'espère que ça va aller pour vous. Tu vas bien, n'est-ce pas ?

Jason n'en était pas si sûr que ça.

— Tu as dit que ce truc pouvait se transmettre par voie aérienne ?

demanda-t-il au Bostonien.

— Quoi ? fit Meat, déstabilisé par les bribes qu'il entendait. Tu veux dire juste en respirant...

— Ces hommes que vous avez tués..., continuait Flaherty.

Il réfléchissait en parlant :

— ... vous devez vous débarrasser de leurs corps. Brûlez-les ou enterrez-les. Tant que nous ne savons pas ce qui se passe réellement, nous ne pouvons prendre le risque de laisser ce virus à l'air libre.

— Je suis d'accord.

— Autre chose. Ce que Stokes avait prévu pour répandre ce virus se trouve dans la grotte. Il en a parlé comme de son « mode de délivrance ». Je ne sais pas ce que c'est, ni ce que ça signifie, ni comment il comptait s'y prendre. Mais il a laissé entendre qu'il s'agissait d'un moyen naturel, pas de missiles. À mon avis, c'est ce qui préoccupe notre ami Crawford depuis le départ. Et il est déterminé à achever le travail, tu comprends ? Donc tu dois régler tout ça rapidement et te débrouiller pour retourner à cette grotte et arrêter Crawford.

— Je vais le faire, répondit Jason.

Il regrettait amèrement de ne pas avoir appelé des renforts plus tôt.

— Stokes est-il mort ?

— Non. Mais il le sera bientôt. Et pas à cause du coup qu'il a reçu à la tête. Il semble avoir été victime d'une mutinerie au sein de son propre camp. Frank Roselli, le gars de l'USAMRIID, est parvenu à contaminer Stokes avec de l'anthrax militaire. Je crois qu'on peut parler de justice immanente. Quoi qu'il en soit, quand Stokes reviendra à lui, je tâcherai de lui arracher encore des infos.

— Super-travail, Tommy. Je prends le relais à partir de maintenant.

— Combien de temps va-t-il falloir à Candyman pour arriver ici ? demanda Meat.

Il déboucha un autre des jerricanes d'essence de vingt litres qu'ils avaient récupérés sous l'abri où le camion volé était caché.

— Dix minutes, indiqua Jason d'un ton impassible.

Ses yeux absents fixaient le vieil Arabe dont la mélodie avait été soudain interrompue par la balle que Meat lui avait logée dans le crâne. Pour l'homme déjà contaminé, l'exécution avait été un coup de grâce au sens littéral, une forme d'euthanasie. Le vieillard n'avait opposé aucune résistance.

L'expression : « pas de prisonniers » semblait à cet instant justifiée. Au cours des neuf dernières heures, Jason avait été témoin de nombreuses morts... Pas seulement sur le plan quantitatif. Il faudrait sans doute célébrer la fin d'Al-Zahrani et de ses acolytes – et, en son temps, elle le serait. Après tout, se dit-il, ces hommes étaient des terroristes de la pire espèce : des extrémistes cherchant à détruire aveuglément la civilisation ; des hommes au cerveau lavé par des interprétations radicales du Coran et des hadiths ; convaincus qu'Allah approuvait le sacrifice de vies innocentes.

Mais une réalité de plus en plus perturbante et obsédante se faisait jour dans la tête de Jason : le terrorisme était une voie à double sens. Si l'abominable apocalypse mise au point par Stokes parvenait à se diffuser dans tout le Moyen-Orient, tous les actes abominables commis par l'infime minorité d'extrémistes islamistes sembleraient insignifiants en comparaison. Et le fait que la ferveur du pasteur soit alimentée par le fanatisme évangélique le rendait semblable à l'ennemi que Jason combattait depuis si longtemps. Qu'est-ce qui avait pu faire sombrer Stokes dans la folie ? se demanda-t-il. Jason savait bien que la guerre pouvait brouiller les esprits et les cœurs. Alors même qu'il avait à ses pieds l'un des plus grands trophées de ce conflit – le cadavre de Fahim Al-Zahrani –, il n'éprouvait pas de sentiment de victoire.

— Allez, Google, le pressa Meat. On n'a pas beaucoup de temps. Arrose-le bien.

— Tu as raison, répondit Jason.

Il déboucha un autre bidon d'essence et aspergea Al-Zahrani et le matelas en s'efforçant de ne pas respirer.

— Franchement, c'est une véritable honte, maugréa Meat en montrant

Al-Zahrani.

— Comment ça ? s'étonna Jason, alors qu'il versait le dernier jerricane.

— On est sur le point d'allumer un barbecue de dix millions de dollars. On a vraiment mis la main sur ce salopard, et maintenant on va en détruire la preuve. Je ne dis pas ça pour l'argent, Google. Je suis content que cet enfoiré soit mort. Mais tu sais, je pense à Camel et Jam.

— Moi aussi, mon pote, répondit Jason en donnant une petite tape sur l'épaule de son camarade.

Il prit dans sa poche l'appareil photo récupéré sur le site du crash.

— Enfin, ne t'inquiète pas. On va montrer au monde la grillade qu'on va faire de cette crapule.

Meat sourit.

— Super !

Jason prit une dizaine de clichés du cadavre d'Al-Zahrani, y compris des gros plans du visage.

— Ça devrait le faire.

Puis il remit l'appareil dans sa poche.

— Que le spectacle commence ! s'exclama Meat.

Il tendit à Jason une boîte d'allumettes trouvée dans la cuisine du rez-de-chaussée.

— À toi l'honneur. Je vais m'occuper de l'autre pièce. Le bas est prêt à flamber. On aura juste besoin d'y mettre le feu en ressortant.

Une fois Meat sorti, Jason posa le jerricane sur le sol et enregistra l'image d'Al-Zahrani dans sa mémoire. Il ouvrit la boîte d'allumettes, en sortit une et l'alluma.

— Va brûler en enfer.

Et il jeta l'allumette sur le matelas.

— Oh, c'est dégueulasse !

Le soldat Miguel Ramirez baissa le faisceau de sa torche sur la substance rouge gluante qui maculait les roches. Il ne put réprimer un haut-le-cœur en découvrant qu'une partie de cette saleté restait accrochée à ses doigts – en l'occurrence, de longs filaments de cheveux noirs agglutinés et encore solidaires de fragments de peau brune. Détournant le regard, il détacha les morceaux charnus de ses phalanges et s'essuya les mains sur son pantalon.

— En avant, Ramirez. On a du travail, tonna Shuster.

Le marine blême se laissa glisser de l'amas de rochers abrupt et prit quelques instants pour s'apaiser et retrouver sa respiration normale.

— Ça va ? lui demanda Shuster.

— Ça va, répondit Ramirez sans conviction.

Il descendit le M-16 de son épaule et fixa la torche dans le support prévu à cet effet sur le canon de l'arme.

— OK, dit Shuster. Je prends la tête. Holt, tu restes derrière moi... et ensuite Ramirez.

Il se tourna pour s'adresser au Kurde, dont la principale préoccupation paraissait être le pistolet, qu'il tenait comme s'il était en feu. En réalité, l'interprète avait de quoi s'inquiéter davantage. En l'observant à la lueur de sa torche, Shuster remarqua à quel point Hazo était livide. Les minuscules veinules de ses yeux formaient maintenant un dense réseau rougeâtre autour de ses iris. Ce n'était pas le moment le plus opportun pour attraper froid.

— Hazo, tu fermes la marche. Garde une distance de sécurité et, si nous tombons sur de la compagnie là-dedans, ne pose pas de questions. Réagis aussi vite que tu peux. C'est compris ?

Hazo acquiesça de la tête.

— Tu te rappelles comment utiliser le pistolet ? demanda le caporal, l'index pointé vers le M-9.

— Oui.

Parler suscita une forte irritation dans le fond de la gorge d'Hazo. Pour tenter de se débarrasser de cette gêne, le Kurde toussa dans sa manche. Une sensation d'oppression lui comprimait les poumons.

— Bien. On y va, dit Shuster.

Il essuya la sueur qui lui tombait dans les yeux. Puis il dirigea son M-16

vers le fond du tunnel. Portant à quatre mètres, la torche montée sur le canon du fusil éclaira des pans de roche encadrant la gueule noire des ténèbres. Le marine avait l'impression de regarder dans l'entrée de l'enfer même. Malgré sa formation militaire et son expérience du terrain, il ne se sentait pas prêt à faire une rencontre hostile dans un tel environnement. Si un ennemi était tapi dans l'ombre devant lui, l'affrontement serait direct, frontal, sans aucune protection et nulle fuite possible. Pire, sa lampe allait prévenir de son arrivée quiconque se serait blotti dans les ténèbres et ferait de lui une superbe cible, même pour un tireur novice. Son lourd gilet pare-balles en Kevlar ne le réconfortait pas non plus, car dans ces circonstances il ne lui paraissait pas plus résistant que du papier de soie. Et à courte distance, il savait que son casque ne protégerait pas beaucoup plus son crâne qu'un saladier Tupperware.

Shuster s'engagea prudemment dans le passage. Le boyau continuait en ligne droite sur environ quinze mètres et paraissait plan sous les semelles. Le frottement des brodequins et le cliquètement de l'équipement empêchaient presque d'entendre quoi que ce soit d'autre. Au bout de quelques mètres, il faisait régulièrement signe à la colonne de s'immobiliser. Puis il tendait l'oreille, en quête du moindre bruit pouvant trahir une présence à l'intérieur de la montagne. Cependant, quand tout était silencieux, le seul son qu'il détectait était le sifflement provenant de la poitrine d'Hazo.

Un quart d'heure s'était écoulé depuis qu'ils avaient quitté le point d'entrée dans ce boyau, à une quarantaine de mètres en arrière. Le sol commençait à être en pente tandis que le couloir se rétrécissait et s'incurvait.

Plus ils s'enfonçaient, plus l'air frais se raréfiait.

Au bout de l'arc de cercle, le couloir redevint droit. Et presque tout de suite, son plafond parut s'effacer. Quand Shuster pointa sa torche vers le haut, il eut l'impression de lever les yeux vers le fond d'une crevasse, comme si une hache colossale avait fendu l'intérieur de la montagne. Toutefois, au lieu de s'envoler vers la lumière du jour, les deux parois escarpées finissaient par s'incliner l'une vers l'autre pour se rejoindre à une dizaine de mètres de hauteur.

De nouveau, Shuster fit arrêter la procession pour tenter de capter un signe d'activité.

Cette fois, il crut percevoir quelque chose. Et ce n'était pas la poitrine sifflante du Kurde. La voûte élevée amplifiait un bruit qui semblait remonter des entrailles de la montagne.

— C'est quoi encore, ce truc ? murmura Ramirez.

— Je ne sais pas, répondit son chef.

Les sons continus, semblables à une houle, étaient difficiles à localiser, mais ils ne paraissaient pas émaner d'une source humaine.

— C'est peut-être de l'eau ? Un lac ou une rivière souterraines ?

Il continua d'avancer.

— Attendez, protesta Ramirez.

Shuster s'immobilisa et se tourna vers le soldat.

— Quoi ?
— Ça ne m'a pas l'air d'être un bruit d'eau. J'aime pas ça.
— Il n'y a qu'un moyen de le savoir, rétorqua Shuster en faisant signe d'avancer.

Mais Ramirez ne bougea pas.

— Je pense qu'on devrait dire à Crawford d'aller se faire voir. Qu'il amène son robot ici.

— Hé ! les interrompit Holt. J'ai vu quelque chose bouger, là-bas !

Shuster pivota et pointa son M-16 dans la direction indiquée. Il le balada d'un côté à l'autre et de haut en bas. Mais, devant eux, le passage était parfaitement tranquille.

— Bon, j'en ai marre, dit Ramirez, qui ne cessait de regarder en arrière le boyau par lequel ils étaient venus. Je me casse.

— Sûrement pas, gronda Shuster.

Tremblant et gigotant comme un accro à la caféine, Ramirez était en proie à une terreur extrême.

— Ressaisis-toi ! ordonna le chef du petit groupe.

Hazo passa devant Holt en disant :

— Excusez-moi.

Surpris, Ramirez se plaqua dos au mur pour faire place au Kurde.

— Où tu vas ? lui demanda-t-il.

Hazo ne répondit pas. Mais, quand il essaya de se faufiler devant Shuster, celui-ci l'attrapa par le bras :

— Halte-là ! Hazo.

Le caporal regarda Ramirez.

— Je n'ai pas l'intention d'envoyer notre interprète faire ton boulot. Ramirez, sois un homme, bon Dieu.

Il tapota sur l'épaule d'Hazo et lui fit signe de retourner à l'arrière de la colonne.

— On a fixé un plan d'action. Tenons-nous-en à celui-ci. Assez perdu de temps.

Shuster leva son M-16 et repartit de l'avant.

— T'es qu'une fiotte, Ramirez, dit Holt en ricanant.

Il poussa fortement le trouillard dans le dos.

— Va te faire... Tu serais reparti juste derrière moi et tu le sais.

— Merci d'être arrivé si vite ! cria Jason à Candyman par-dessus le tumulte des pales tournoyantes du Blackhawk.

Une fois dans l'hélico, il boucla son harnais, ajusta la courroie de son casque de vol et le mini-bras du micro de son écouteur. Près de lui, Meat bataillait avec les lanières de son harnais pour les adapter à sa carrure.

— Pas de problème, répondit Candyman. C'était facile de vous trouver. Vous avez allumé un sacré feu, les gars. On pouvait presque l'apercevoir dès le décollage. J'ai même pas eu besoin de consulter le GPS.

Il montrait du doigt le repaire islamiste enveloppé de flammes orange. Une colonne d'épaisse fumée noire s'en élevait dans un ciel sans un souffle de vent avant de se fondre dans la nuit.

— Bon sang, les gars, vous, vous ne rigolez pas, lâcha le frêle copilote avec une expression admirative.

Jason n'entendait pas expliquer pourquoi ils avaient incendié la maison. Il n'y avait pas lieu de se glorifier de cet acte.

Mais Meat sentit que le gamin avait vraiment envie de croire à cette image de dur à cuire.

— On aime bien faire les choses à fond, dit-il avec un petit sourire.

— Et comment ! s'exclama encore le copilote. Qui était là-dedans, à propos ? Des pourris d'al-Qaida ?

Jason lança à Meat un regard sévère et cette fois, ce dernier garda le silence.

— Même pour un jeunot, tu n'es qu'un abruti, dit Candyman à son copilote. Pourquoi ne vas-tu pas plutôt te branler pour la deux centième fois devant *Full Metal Jacket*, au lieu de laisser ces gars tranquilles ?

Il manipula les manches et le Blackhawk s'envola doucement. Alors qu'il virait vers le nord, le courant d'air provoqué par l'appareil fouetta la fumée et les flammes.

À deux kilomètres à l'ouest, Jason repéra trois Humvee se dirigeant à toute allure vers l'incendie sur la route poussiéreuse qui traversait les champs. À la lueur de leurs phares rectangulaires tressautant, il reconnut l'insigne de la Force irakienne de sécurité. Jason serra les dents. C'était *maintenant* qu'ils se montraient.

— Ne vous inquiétez pas pour les flics des sables, lui dit Candyman

comme s'il avait lu dans ses pensées. Nos gars seront sur place avant eux et les enverront promener.

Il inclina légèrement l'hélico.

— Là... Vous voyez ?

Il avait levé la main et pointé l'index vers le bas à gauche.

En effet, à un kilomètre à peine, un autre convoi filait à travers les champs de blé en direction de la maison en flammes. Cette fois, les projecteurs n'éclairaient que le camouflage couleur désert du capot. Six Humvee du corps des marines.

Jason desserra les dents.

— Deux autres sections sont en train de converger vers la grotte, ajouta Candyman. Et une autre unité s'est déjà rendue sur le site du crash de l'hélicoptère. Ils ont dit qu'ils avaient trouvé un groupe de militants d'al-Qaida abattus dans un fossé. C'est aussi votre œuvre ?

Comme Jason ne répondait rien, ce fut Meat qui parla.

— Ils prenaient des photos de l'épave, comme s'ils étaient à Disneyland... Sans doute pour mettre à jour leur page Facebook. On a pensé que ce n'était pas... correct.

Le copilote excité risqua une nouvelle intervention :

— Ouais, faut apprendre les bonnes manières à ces singes des sables.

Mais Candyman lui décocha un regard acerbe qui le fit se tasser sur son siège.

— À propos, Google, reprit Candyman d'un ton solennel, je suis désolé pour Camel et Jam. J'ai appris pour eux. C'est terrible.

— Merci.

Quelques secondes s'écoulèrent sans que s'échange la moindre parole.

Finalement, le pilote ne put s'empêcher de demander :

— Crawford a vraiment autant déconné que vous l'avez dit ?

— Pire encore, répondit Jason. Vous n'avez pas idée.

— Ce type va avoir de sacrées emmerdes, quand le GB va découvrir ce qu'il a fait...

Le GB, pensa Jason. Le général de brigade. En dépit de sa répugnance pour les théories du complot, il était incapable de dire si le général lui-même n'était pas lié à l'affaire de Stokes et Crawford.

Le passage s'enfonça de nouveau dans la montagne, ne formant plus qu'un large tube qui rappelait à Shuster un conduit d'égout pluvial. Le caporal avançait avec prudence, mais à une cadence régulière. Ramirez, Holt et Hazo lui collaient aux talons. En observant la roche avec sa torche, Shuster conclut que les seuls ouvriers de ce tunnel avaient été le temps et les éléments.

La galerie s'incurvait dans un sens puis dans l'autre. Sans cesser de s'enfoncer dans le ventre de la montagne, le sol montait et redescendait régulièrement. En revanche, la qualité de l'air se dégradait et Shuster commençait à envisager d'abandonner l'exploration s'ils ne trouvaient pas très vite quelque chose. Alors qu'il progressait, une pensée le hantait : qu'est-ce qui avait incité Al-Zahrani à rebrousser chemin vers son ennemi ? Si l'islamiste s'était heurté à un cul-de-sac, ils devaient en être tout près, maintenant... Ce qui coïncidait avec les bruits étranges qui s'intensifiaient à chaque pas. Il s'immobilisa une nouvelle fois pour tenter d'identifier ce son.

— Mais enfin, qu'est-ce que c'est ? maugréa Ramirez.

— Aucune idée, répondit Shuster.

Lui-même essayait de dissimuler son anxiété croissante.

— Ça donne l'impression qu'il y a quelque chose de vivant en bas, observa Holt.

Personne ne le contredit.

— Attendez ici, suggéra Shuster. Je vais aller voir.

— Excellente idée, répondit Ramirez.

Ils regardèrent en silence Shuster qui disparut dans le virage suivant.

Holt s'aperçut alors de la détérioration spectaculaire de l'état d'Hazo. Celui-ci était prostré contre le mur du tunnel, blême et léthargique. Sa poitrine se soulevait avec difficulté chaque fois qu'il inhalait.

— Hé, Hazo, l'interpella Ramirez. Tu as déjà entendu parler de cet endroit ?

Le Kurde haussa les épaules.

— Des légendes, simplement.

— C'est déjà un début, l'encouragea le marine. Quelles légendes ?

Hazo ne répondit pas tout de suite.

— On raconte qu'un démon aurait été enterré ici, finit-il par expliquer froidement.

Il repensa à monsignor Ibrahim et à la peinture de Michel-Ange représentant la créature mi-femme, mi-serpent lovée autour d'un arbre.

— Un démon ? répéta Holt. De quelle sorte exactement ?

Vu la situation, il pouvait bien parler, se dit Hazo.

— C'est elle qui est représentée sur le mur près de l'entrée. Son nom est Lilith, dit-il d'une voix faible. Il y a des milliers d'années, elle est venue ici... dans ces montagnes. Elle a tué tous les hommes, jeunes et vieux.

Épuisé, les poumons en feu, il se remit à tousser.

— Quelle salope, lança Ramirez comme si l'une des victimes avait été son propre frère.

— Comment... ? Comment les a-t-elle tués ? le pressa Holt.

Le soldat se sentait dans la peau du jeune scout qu'il avait été, écoutant des histoires effrayantes autour du feu de camp, le soir à la veillée. Hazo, les yeux injectés de sang, se détourna.

— Allez, Hazo. Si nous sommes coincés dans la tombe d'un démon, ce serait bien qu'on sache ce qu'on va devoir affronter.

Essayant de reprendre sa respiration, Hazo ne parvint à prononcer que deux mots :

— La peste.

— La quoi ? redemanda Ramirez, en proie à une si vive agitation qu'il faillit laisser tomber son M-16.

Il sortit un crucifix doré de son col et se bénit avec celui-ci.

— Ce n'est qu'une histoire, lui rappela Holt.

— Une histoire ? Tu as vu Al-Zahrani quand ils l'ont sorti d'ici. Il était malade, mec... Vraiment malade à crever. Tu l'as vu.

Holt leva les yeux et ses paumes vers le ciel.

Soudain, Ramirez s'écarta d'Hazo, comme s'il venait de voir un fantôme.

— Et regarde... Maintenant c'est lui qui est malade, dit-il d'un ton accusateur.

Il resserra sa prise sur le M-16. Un picotement psychosomatique se mit à lui irriter le fond de la gorge et il s'alarma.

— Je ne veux pas attraper une saloperie de maladie...

— Calme-toi, lui ordonna Holt.

— Les gars !

La voix de Shuster remontait en écho de l'intérieur de la montagne.

Holt plaça ses mains en porte-voix pour lui répondre :

— Oui ?

— Descendez ici... J'ai trouvé quelque chose.

Holt s'élança dans le tunnel. Ramirez et Hazo fermaient la marche. Le passage forma deux fois des S pour finir par un virage brusque, juste avant de déboucher dans un vide noir caverneux. Le marine s'arrêta net.

— Qu'est-ce... ? dit-il d'une voix hachée.

— Ici, l'appela Shuster du fond de l'espace sombre.

Holt repéra la vague lueur de la torche du caporal flottant dans les profondes ténèbres. La lumière jouait sur la surface d'une forme anguleuse massive plantée au beau milieu de la caverne. De loin, la chose ressemblait à une remorque de semi détachée ou à un wagon de marchandises fermé. Et il semblait que le son qu'ils entendaient – maintenant clairement identifiable au vrombissement de mécanismes en marche – provenait de l'intérieur de cette structure.

— Approche, Holt ! lui cria Shuster. Viens ici !

— Est-ce que je vois ce que je pense voir ? demanda Ramirez, derrière Holt.

— Tu ne rêves pas, répondit ce dernier.

Le marine baissa sa lampe pour éclairer le sol de la caverne. Il fut surpris de constater qu'une partie de celui-ci avait été nivelée pour former un chemin de deux mètres cinquante de large. Cette fois, ce n'étaient pas des moyens naturels qui avaient effectué le travail, mais une machine excavatrice. De chaque côté de ce passage, les concrétions calcaires avaient été laissées intactes, donnant au site une apparence de décor lunaire. Tout autour du périmètre, le long des murs de la caverne, sa torche faisait étinceler d'énormes réservoirs en acier inoxydable rappelant la forme de biberons renversés. Un moment, il se crut de retour dans la salle de fermentation de la brasserie Budweiser qu'il avait un jour visitée.

Holt et Ramirez rejoignirent Shuster au petit trot, tandis qu'Hazo marquait une pause pour reprendre sa respiration.

— Comment c'est arrivé ici ? demanda Holt.

— Ils ont dû tout apporter pièce par pièce... avant de procéder à l'assemblage sur place, répondit Shuster. C'est une construction modulaire. Vous voyez, là ?

Il déplaçait le canon de son fusil de bas en haut pour que le faisceau de lumière souligne l'une des nombreuses jointures rivetées reliant les panneaux d'acier de la paroi extérieure.

— Ça ressemble à un conteneur de fret, observa Ramirez.

— C'est sûr, confirma Shuster.

Le caporal fit le tour de la structure.

— Mais pour quoi faire ? marmonna Ramirez.

Le souvenir de l'ancienne légende faisait galoper son imagination. Il sentit ses cheveux courts se hérissier sur sa nuque.

— Venez regarder ça, les appela encore le caporal.

Tenant prêts leurs M-16, Holt et Ramirez firent le tour du bloc volumineux. Une pâle lueur pourpre éclairait une rampe d'acier rainurée qui descendait du flanc du conteneur. Ce dernier formait un carré de deux mètres cinquante de côté. En son centre, il était percé d'une porte d'un mètre de large sur deux de haut. Son volet mécanique sur rails était ouvert. Suspendues en travers du passage lui-même, des bandes plastiques verticales translucides et

semi-rigides – semblables à celles que l'on trouvait à l'entrée des chambres froides de boucherie – formaient une sorte de rideau pour servir de barrière à l'air. Les bandes empêchaient partiellement de voir ce qu'il y avait à l'intérieur mais offraient au moins assez de visibilité pour montrer qu'il n'y avait personne dedans.

Ramirez repéra aussitôt six autres conteneurs identiques alignés soigneusement derrière celui-là.

— Sept conteneurs ?

— Oui, confirma Shuster en reculant.

Il pointa sa lampe vers le haut du premier.

— Mais regardez là.

Il laissa remonter le faisceau de sa lampe le long d'un conduit flexible tubulaire partant du sommet du conteneur pour rejoindre une forme de tronc central quadrangulaire qui s'élevait comme une cheminée sur plus de quinze mètres avant de disparaître dans la haute voûte de la caverne. Six tubes identiques partaient du conduit central vers le sommet des autres conteneurs. La douce brise faisant onduler les bandes verticales de l'entrée confirmait que de l'air frais était amené à l'intérieur depuis la surface.

— C'est un système de ventilation, dit Shuster.

— Ce sont des cellules de détention ? demanda Holt.

— Ou peut-être un labo pour les armes de Saddam ? suggéra à son tour Ramirez.

— Il n'y a qu'une manière de s'en assurer, répondit le caporal.

Il avait repéré des tubes en PVC plus petits serpentant à côté des conduits et supposa qu'il s'agissait de tuyaux d'eau.

— Restez ici. Je vais aller voir à l'intérieur ce qui s'y trouve.

Il balança son M-16 sur son épaule et gravit la rampe. Baigné dans la pâle lueur violette, il eut l'impression de monter à bord d'un vaisseau spatial.

Tandis que les marines s'intéressaient aux structures en forme de grosses boîtes au centre de la caverne, Hazo avait fait de son côté une découverte. Il s'accroupissait pour reprendre sa respiration lorsque le rayon de sa torche s'était déporté vers la paroi de la caverne, éclairant quelque chose d'étrange, jusque-là plongé dans les ténèbres. Au milieu des formations rocheuses naturelles de la grotte, tout ce qui relevait de la main de l'homme ressortait particulièrement. Et ce qu'Hazo venait d'apercevoir n'avait rien de naturel.

Après s'être remis debout, il orienta sa torche vers cette partie de la paroi où la surface de la roche avait été lissée et aplanie. À un mètre environ au-dessus du sol, on avait creusé dans la pierre une petite ouverture cintrée. Cet aménagement lui rappelait la *qibla*, la niche qui, dans une mosquée, permet aux musulmans de s'orienter vers La Mecque pour la prière.

Il voulut appeler les autres, mais se ravisa. Il avait besoin de conserver toute son énergie et crier lui aurait demandé trop de forces. Ses membres devenaient de plus en plus lourds et la fièvre augmentait. Il suait à grosses gouttes.

Et après tout, comparée à ce que les autres avaient trouvé, cette incongruité était quelque chose qu'il pouvait inspecter seul.

Marchant très prudemment sur le sol inégal, Hazo se dirigea vers le mur en faisant plusieurs arrêts en chemin. Il parvint enfin à la niche et pointa sa lampe à l'intérieur. Plus profonde qu'il ne l'avait cru, elle s'enfonçait de deux bons mètres dans la roche comme un petit tunnel. Les parois intérieures étaient couvertes de marques hachurées. Probablement taillées au ciseau, pensa-t-il. Une profonde encoche de la largeur de sa main avait été sculptée tout autour de l'ouverture. Sans doute pour accueillir un panneau qui l'aurait fermée hermétiquement.

Peut-être ce panneau n'avait-il jamais été mis en place ? Mais l'hypothèse la plus probable était qu'on avait dû l'enlever. Et on pouvait très logiquement supposer aussi que le contenu de cette niche avait été dérobé.

Hazo s'interrogea sur ce qui avait pu se trouver à l'intérieur.

Au regard de la largeur de l'encoche, donc de la taille du panneau hermétique, cette cavité n'avait pas été destinée à un usage récurrent. Il en résultait que son contenu avait été placé dedans afin d'y être enfermé ou protégé pour une longue période. Peut-être indéfiniment. Si on avait mis

quelque chose au fond de la niche, il aurait fallu se contorsionner sur le ventre pour le récupérer. Par conséquent, elle semblait plutôt faite pour accueillir quelque chose de long et d'étroit susceptible d'être glissé à l'intérieur.

Soudain, alors qu'il repensait à la mythologie associée à cette grotte, l'évidence le frappa comme un boulet de canon.

— Un corps, murmura-t-il.

Il était certain que les dimensions de la niche pouvaient accueillir un corps prostré. Avec de l'aide, il pourrait lui-même s'y glisser et avoir encore de la place.

Examinant le sol de la niche à la lumière, il remarqua des taches et des matières séchées dans la roche poreuse, ce qui renforçait son hypothèse. Comme si de la chair décomposée avait laissé une décoloration dans la pierre.

La conclusion s'imposa d'elle-même à lui : cette niche avait été conçue pour être un tombeau, une tombe légendaire s'il en était, en dépit de son apparence modeste.

Le tombeau de Lilith.

En approche du camp, le Blackhawk se laissa glisser à basse altitude pour venir s'immobiliser en vol stationnaire au-dessus de la route, à l'endroit même où Jason et son équipe avaient initié leur embuscade, à peine neuf heures plus tôt. Yaeger avait l'impression que cela faisait une éternité qu'il avait tiré sa première balle et que cela s'était passé dans une autre dimension où certaines vérités et certaines motivations sensées existaient encore... Une dimension où son ennemi était un étranger, et pas un compatriote.

— Bon Dieu ! s'exclama Candyman en découvrant le camp ravagé. Quelle merde !

À la périphérie sud du site, cinq Humvee transformés en tas de métal tordu finissaient de se consumer. Les deux grandes tentes CAMSS au centre du camp avaient brûlé jusqu'aux armatures et quinze sacs mortuaires prêts à être héliportés étaient soigneusement alignés sur le bord de la route.

— Je ne vois toujours pas de renforts en bas, grommela Meat, écœuré. Qu'est-ce qu'il faut faire pour les motiver ?

— Ils vont arriver, répondit Candyman avec diplomatie. Accordons-leur quarante-cinq minutes encore. Quand ils ont appelé le camp, Crawford leur a répondu que tout allait bien, que le site était sécurisé. Donc ils sont retournés vers le camp d'Eagle's Nest. J'ai dû les convaincre de faire demi-tour.

— Salaud de Crawford, dit Meat.

Balayant le secteur des yeux, il ne put localiser le colonel.

— Je vais briser le cou de cet enfoiré, dès que je le trouverai.

Candyman posa le Blackhawk sur la route.

— Bonne chance, les gars ! leur lança-t-il. Je dois repartir tout de suite.

— Merci pour tout, Candyman, lui répondit Jason.

Le Blackhawk n'avait pas encore redécollé que Jason était déjà à mi-pente, Meat sur ses talons.

Les marines postés à l'extérieur de la grotte se demandaient comment réagir à l'arrivée soudaine du mercenaire. Ils se concertèrent à voix basse pour savoir comment gérer la situation. Quand Jason atteignit le sommet de la pente, ils se positionnèrent devant l'entrée du passage afin d'en bloquer l'accès, M-16 brandis de manière menaçante. Mais dans les yeux de ces soldats Jason ne lut que la défaite, le signe révélateur de la démoralisation.

Il s'immobilisa et posa sa main sur la poitrine de Meat pour l'empêcher de leur rentrer dedans.

— On n'a pas le temps de s'amuser, gronda Meat.

— Crawford est là-dedans ? demanda Jason.

— Oui, répondit le soldat du milieu en essayant de décrypter les mobiles de son interlocuteur.

— Et mon interprète ?

Le soldat hocha encore la tête.

— Hazo est aussi à l'intérieur.

— Bien. Voici la situation, commença Jason d'une voix calme en regardant chacun des marines tour à tour dans le blanc des yeux. Al-Zahrani est mort.

Il les vit échanger des regards et poursuivit :

— La contamination biologique qui l'a tué se trouve dans cette grotte.

Ils reçurent cette nouvelle comme une gifle.

— Une contamination ? répéta, inquiet, l'un des soldats.

Il regarda avec méfiance derrière lui, vers la grotte.

— C'est exact.

— Qu'est-ce que je vous ai dit ? intervint l'homme de droite. Merde !

— Pas de panique, dit Jason en tendant la main. Vous n'allez pas avoir de problèmes. D'après ce que nous savons, la maladie n'est mortelle que pour la population locale.

Les marines le regardaient d'un air perplexe.

— C'est... compliqué, continua Jason. Mais nos agents aux États-Unis ont appréhendé un suspect qui a été en communication constante avec Crawford depuis l'arrivée de votre unité ici. Apparemment, nous sommes tombés sur une sorte de cache d'armes... là-dedans.

Il indiqua l'entrée de la grotte.

— Et Crawford fait tout ce qu'il peut pour remettre la main dessus. Selon nos renseignements, il cherche à libérer une arme biochimique extrêmement létale. S'il y parvient... Si *nous* le laissons y parvenir... d'innombrables innocents subiront le même sort qu'Al-Zahrani.

Jason les laissa réfléchir cinq secondes à l'enjeu. Puis il mit les choses au clair :

— J'ai besoin de votre aide. Il faut qu'on rentre là-dedans et qu'on l'arrête. Avant qu'il ne soit trop tard.

— Et si on ne le fait pas ? demanda le soldat du milieu.

— Ça ne fait pas partie des options, répondit gravement Jason.

— Mais pourquoi devrait-on se soucier de la mort d'Irakiens ? Je préfère que ce soient eux que nous...

Jason dut presser sa main encore plus fort sur la poitrine de Meat pour l'empêcher de bondir sur l'homme. Une querelle avec l'unité de Crawford était la dernière chose dont il avait besoin. Ces soldats étaient expérimentés, et se passer de leur aide se révélerait peu judicieux. Il tendit le doigt vers les sacs

mortuaires entassés le long de la route et fit une dernière tentative habile :

— Vous pouvez remercier Crawford pour tout ce qui s'est passé ici aujourd'hui. On aurait pu éviter ça. Il aurait suffi d'un appel. Crawford n'est pas clair, et vous le savez.

— On perd du temps, tonna Meat, les poings serrés.

— Et si vous avez tort ? demanda l'un des soldats.

— Ce n'est pas le cas. Et la preuve se trouve à l'intérieur de cette montagne. Venez avec nous et constatez-le par vous-mêmes.

Les marines échangèrent de nouveaux regards.

Le soldat de droite – le plus sensé – fut le premier à rompre le silence :

— Il a raison. Ce que Crawford a fait... C'est dingue. Ça n'a aucun sens. Vous savez bien. Il a été jusqu'à nous demander de dégager ces rochers avant même de nous laisser aller aider nos camarades. *Qui* peut faire une chose pareille ?

Jason ôta sa main de la poitrine de Meat et le chef du petit groupe fit un pas en arrière.

— Qu'est-ce qui va se passer ?

Las Vegas

Tandis que l'agent Flaherty passait des coups de téléphone afin d'organiser en toute sécurité l'arrestation de Stokes, Brooke examina de plus près les objets de la pièce aveugle. Tous ceux que Stokes avait pillés en Irak étaient des spécimens dans un état admirable. Il s'agissait sans aucun doute des trésors les plus remarquables jamais récupérés dans la région. Les voir de près, les toucher était une tentation à laquelle elle ne pouvait résister.

Elle s'approcha d'abord d'une vitrine contenant un pot d'argile assez gros, juste à gauche du caisson vitré qui abritait la tête de Lilith. Avant d'entamer son examen, Brooke ne put s'empêcher d'accorder un regard à cette dernière, certaine que les yeux morts du démon femelle observaient le moindre de ses mouvements.

— Je veux juste jeter un rapide coup d'œil, expliqua-t-elle à la tête. Il n'y a pas de quoi s'émouvoir.

Il valait mieux se montrer correcte avec la maudite tentatrice, pensa-t-elle. Au cas où...

Le récipient de terre bulbeux faisait environ trente centimètres de large sur cinquante centimètres de haut. Derrière l'objet avait été placé un grand panneau de photos illustrant son extraction précautionneuse quelque part au fond de la grotte.

La première photo montrait l'un des bas-reliefs que Brooke avait elle-même étudiés dans l'entrée du site. Il représentait Lilith portant cette même jarre, le récipient magique qui, selon les anciens, lui avait permis de détruire tous les hommes et jeunes garçons avec lesquels elle était entrée en contact. C'était la jarre maudite qu'elle avait apportée du royaume interdit pour libérer le mal dans le monde. La mal nommée « boîte » de Pandore.

Sur la photo, les caractères cunéiformes sous le relief étaient à peine lisibles. Mais, avec tout le temps qu'elle avait passé à retranscrire ces inscriptions, Brooke pouvait presque réciter l'histoire de mémoire, mot pour mot. Le récit racontait comment Lilith avait protégé la jarre jusqu'à la fin, ce récipient étant la source de son mal. Le texte ajoutait que les villageois avaient emmuré le pot avec le corps décapité de la femme dans l'espoir de neutraliser ses pouvoirs destructeurs.

Que le récipient n'ait pas été détruit juste après l'exécution de Lilith

l'avait toujours étonnée. Après tout, les anciens croyaient que le bris rituel de l'argile neutralisait les charmes magiques.

Les deuxième et troisième photographies montraient la tombe de Lilith à deux stades : d'abord recouverte d'un panneau hermétique portant des gravures ornementales figurant deux esprits protecteurs – Brooke tourna la tête vers l'objet réel reposant sur son socle à seulement quelques mètres –, puis avec le panneau enlevé pour montrer le contenu in situ. La tombe était assez simple : une profonde niche cintrée taillée dans une paroi rocheuse. Un pot d'argile trapu placé à l'avant de la cavité cachait en grande partie la cage thoracique et les os des bras du squelette couché sur le ventre. Derrière ce pot, on distinguait aussi le sommet de la jarre désormais enfermée dans la vitrine.

Brooke fut parcourue d'un délicieux frisson. J'aurais voulu être là, ne put-elle s'empêcher de penser. Certes, elle n'aurait pas participé à une telle entreprise, si elle avait eu conscience des sinistres finalités de la fouille. Mais elle imaginait à quel point cela avait dû être excitant pour l'archéologue qui avait eu l'honneur – équivoque, au regard des circonstances – d'exhumer ces reliques. Elle se demanda furtivement si ce scientifique n'avait pas croisé la route de l'un des assassins de Stokes... avec moins de chance qu'elle.

Puis elle se concentra sur la conception même du récipient. Les styles et les techniques des poteries ayant évolué au cours des siècles – généralement en devenant plus raffinés, sauf dans les temps de grande famine –, des objets tels que celui-là étaient déterminants pour dater et comprendre les sites archéologiques, même si des méthodes vraiment fiables de datation chimique restaient nécessaires en complément.

La forme irrégulière du récipient indiquait que cette jarre avait été fabriquée à la main, sans l'aide d'un tour de potier. Étrange, car les tours étaient en usage depuis des siècles en 4000 avant notre ère. Quant aux lignes soigneusement peintes et aux incisions décoratives, elles ressemblaient à des reliques qu'elle avait étudiées, provenant d'Hassuna et de Samarra, des sites mésopotamiens datant d'environ 5500 avant notre ère.

Une autre vitrine contenait un collier reconstitué, également extrait de la tombe de Lilith. Les parures étaient de deux sortes : d'une part, de brillantes obsidiennes, une pierre volcanique noire ressemblant à du verre que l'on trouvait dans l'est de la Turquie ; et d'autre part de lisses porcelaines, des coquillages que l'on trouvait dans l'Antiquité le long des rivages du golfe Persique. Brooke avait vu des pièces semblables trouvées à Arpachiyah et Chagar Bazar, toutes datant encore une fois de la période d'Obeïd, donc autour de 5500 avant l'ère commune.

Comment Lilith pouvait-elle posséder une jarre et un bijou datant de quinze siècles avant elle ? se demanda la paléolinguiste.

Des hypothèses exaltantes lui traversèrent l'esprit.

Soudain, elle prit conscience d'un détail consternant. Le robuste pot d'argile de la photo, elle le savait déjà, avait été coupé en deux avec soin, probablement au laser, afin de libérer la substance durcie qui emprisonnait la

tête de Lilith. Les deux moitiés réunies étaient exposées à droite du caisson exhibant la tête. La coupure était nette, probablement exécutée au laser pour que son contenu puisse être étudié.

Celui-ci pouvait-il encore se trouver à l'intérieur de la jarre ? Ou n'avait-elle devant les yeux que le récipient reconstitué ? À cette pensée, Brooke sentit les battements de son cœur s'accélérer.

Elle examina la vitrine. Tout en haut, une charnière dotée d'une mince barre de verrouillage descendait jusqu'à la base, sur laquelle était fixé un petit digicode, semblable à celui de la vitrine où Stokes avait récupéré la carte d'argile. Avec un peu de chance, le code serait le même ici. Ça ne coûtait rien d'essayer.

Brooke regarda encore une fois la tête de Lilith. La sorcière continuait de la fixer, comme si elle transcendait l'espace, le temps et la mort, prête à combattre. Mais l'excitation de Brooke l'emportait sur la peur.

— Va te faire foutre, ma petite, dit-elle d'un ton hautain. Si j'arrive à ouvrir cette vitrine, je ne me gênerai pas pour jeter un coup d'œil sur ta petite boîte aux trésors. J'ai failli mourir à cause de toi. Donc tu me dois bien ça.

Brooke regarda derrière elle, vers la porte ouverte. Elle aperçut Flaherty, toujours son téléphone à l'oreille, debout à côté de Stokes. Le pasteur était encore étendu face contre terre, immobile, les mains menottées dans le dos.

— Allons-y, dit-elle.

Elle se retourna vers la vitrine et tapa le code.

L'écran du clavier se modifia. Des signes apparurent et clignotèrent trois fois. Puis le mécanisme de fermeture du couvercle se désengagea.

Avec un grand sourire, Brooke ouvrit le panneau supérieur de la vitrine. Elle retint sa respiration, plongea la main à l'intérieur et ouvrit la jarre d'argile de Lilith.

L'intérieur high-tech du conteneur dérouta le caporal Shuster. Au-dessus de sa tête, des ampoules tubulaires fluorescentes ressemblaient aux lumières ultraviolettes que l'on trouve dans les pépinières, un dispositif destiné à imiter l'effet nutritif de la lumière solaire. Une odeur d'ammoniac flottait dans l'air riche en oxygène.

Le long des murs latéraux, des cellules en plexiglas collées les unes aux autres s'alignaient sur sept niveaux tels des caissons de rangement. Chaque cellule avait la taille d'un casier à chaussures, avec un panneau frontal transparent perforé d'une quantité de minuscules trous pour l'aération.

Des cages ?

Des pistons mécanisés maintenaient grands ouverts tous les panneaux frontaux. Aussi leur éventuel contenu avait-il été libéré. Savoir quand était une autre question. En inspectant l'une des cages, Shuster vit un épais treillis métallique en guise de sol avec, juste en dessous, un plateau qui se dirigeait vers une fente dans le mur latéral. Tout le tour du plateau était constitué de tubes perforés qui devaient probablement servir à évacuer les immondices.

Pourtant le sol du conteneur lui-même était jonché de saletés. Du liquide et des boulettes grosses comme des grains de raisin – paraissant noires dans la lumière pourpre – suintaient entre les panneaux grillagés du sol alors qu'il marchait dessus. Lorsqu'il s'accroupit pour mieux les examiner, la puanteur âcre lui souleva le cœur. Presque toute la surface du plancher métallique était recouverte de courts poils noirs, aussi raides que des aiguilles. Il y en avait des millions.

À l'arrière de chaque cage, une dizaine de petits tubes de métal aux extrémités en forme de boules saillaient de la paroi comme des tétons. Il pressa son index sur l'un d'eux. Un liquide laiteux coula sur le bout de ses doigts. Il les approcha de son nez. Curieusement, l'odeur ressemblait à celle de la bière blanche. Le système d'alimentation, se dit-il. Sans doute relié aux tubes en PVC qui couraient jusqu'au plafond.

De l'air pompé de dehors. De la nourriture apportée par le même circuit.

Il semblait que toute l'opération était automatisée et contrôlée de l'extérieur.

Ramirez écarta le rideau de bandes plastiques et pénétra à l'intérieur. Il s'arrêta au bout de deux pas.

— C'est quoi, toute cette merde bizarroïde ?

Il se couvrit le nez de sa manche.

— Des niches d'élevage, je pense, lui répondit Shuster.

Ramirez parut stupéfait.

— Pour quoi ?

— Je ne sais pas.

— Peut-être Qu'al-Qaida vend des chiots sur les marchés pour financer le jihad.

— Très drôle.

Shuster essaya d'imaginer combien une seule de ces cellules pouvait contenir de créatures. Mais sans connaître la taille de ces dernières, il était difficile de faire ce calcul. Si les six autres conteneurs étaient conçus selon le même plan, il estima que les mystérieuses portées pouvaient se compter au moins en milliers.

— Qui a pu construire ça ? demanda Ramirez.

Shuster secoua la tête.

— Je donne ma langue au chat.

— Ça fout la chair de poule, murmura l'Hispanique.

Il dépassa le caporal et s'avança lentement dans l'allée en essayant de trouver un sens à tout cela.

À l'extérieur du conteneur modulaire, le soldat Holt balayait de son regard circonspect toute l'installation sophistiquée aménagée dans cette grotte. Il ne s'agissait pas là d'une petite opération. Et, d'ailleurs, à quelle profondeur se trouvaient-ils vraiment sous la montagne ?

Il regarda à travers la porte du conteneur. Il aperçut Ramirez et Shuster qui déambulaient dans l'allée centrale. Puis il se tourna pour voir ce que faisait le Kurde. Non loin du passage par lequel ils étaient arrivés dans cette caverne, Hazo inspectait avec une lampe torche ce qui ressemblait à un trou dans le mur. Dans les ténèbres environnantes, l'interprète semblait flotter dans l'espace.

— Tout va bien là-bas, Hazo ? lui demanda-t-il.

Sa voix se répercuta en écho dans toute la caverne.

Le Kurde lui fit signe que oui.

Puis le moteur du système de ventilation s'arrêta avec un claquement qui fit sursauter Holt.

— Hé ! C'est vous, les gars, qui avez coupé l'air ? demanda-t-il à ses camarades dans le module.

— Non ! lui cria Shuster en retour. C'est probablement sur minuterie. Il n'y a pas de quoi s'inquiéter.

— D'accord, répondit Holt.

L'arrêt du ventilateur révéla cependant d'autres sons jusque-là masqués par le vrombissement du moteur. Il tendit l'oreille. Les bruits étaient bien réels. On aurait dit de petits grattements. Dans le vaste espace de la caverne, il

était difficile de déterminer d'où ils venaient, mais ils semblaient plus nets dans le fond de celle-ci.

— Les gars, j'entends des trucs bizarres par ici !

Pas de réponse.

— Les gars ?

Il regarda à l'intérieur du conteneur et vit Ramirez s'adresser à Shuster en râlant. Les sons persistaient. Des grattements, oui. Mais aussi des bruits de choses qui bougeaient, se traînaient... Holt dirigea son M-16 dans la direction du brouhaha. Il déplaça sa lumière lentement de droite à gauche dans une obscurité épaisse, mais il ne vit rien.

Plus il écoutait les sons, plus il essayait de se convaincre que c'était sans importance. Sans doute s'agissait-il d'autres éléments de machinerie installés plus loin encore dans la caverne et qui avaient besoin d'huile.

Holt avança avec précaution sur le sentier aménagé. Au passage, il s'arrêta devant la porte de chaque conteneur pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. Il n'y avait rien. C'est quoi, au juste, ce bordel ? se dit-il.

Lorsqu'il contourna le dernier conteneur, les bruits devinrent plus forts encore. Beaucoup plus forts. Il se demanda durant quelques secondes s'il devait poursuivre ou rebrousser chemin. Sa lampe éclaira soudain une large ouverture dans la paroi arrière de la caverne.

Tout en restant immobile, le marine tourna légèrement la tête pour orienter son oreille droite en direction du tumulte afin de mieux le percevoir.

Maintenant, il était certain que les bruits provenaient de l'intérieur du boyau. Et si les terroristes étaient planqués là-dedans ?

Il regarda en arrière et vit Ramirez sortir du premier conteneur, suivi par Shuster. Ne voyant pas Holt, l'Hispanique devint nerveux et se mit à fouiller les ténèbres avec sa torche.

— Holt ! T'es passé où ?

— Ici ! lança Holt, après avoir hésité à répondre à cause des bruits qui semblaient tout proches.

Ramirez orienta sa lampe droit dans les yeux de son camarade.

— Tu fais quoi ?

— Hé ! Tu m'aveugles, répondit Holt en essayant de ne pas crier trop fort.

La lumière s'écarta de son visage.

— Désolé.

— J'ai entendu quelque chose par ici, indiqua Holt en se frottant les yeux. Alors je suis allé voir.

Il cligna les yeux plusieurs fois, mais la lumière de Ramirez l'avait ébloui.

— Vas-y... Je te rejoins, dit ce dernier.

À son tour, il jeta un coup d'œil dans les autres conteneurs tout en se dirigeant vers son collègue. Il faisait des signes nerveux vers Holt pour lui dire d'avancer.

À contrecœur, celui-ci pointa son fusil devant lui et marcha vers l'ouverture. Une fois à l'intérieur, il hésita, puis éclaira le tunnel. Le passage paraissait semblable à celui qui les avait menés dans la caverne : un large boyau s'enfonçant dans la roche avec une trentaine de centimètres entre le crâne et la voûte. La galerie descendait et tournait à une dizaine de mètres, ce qui l'empêchait de voir au-delà. La source du bruit se trouvait assurément là-dedans.

— Bon sang !

En dépit de la fraîcheur souterraine, il dut essuyer la sueur de son front. Attends, Ramirez. Ce n'est pas sûr. Attends, Ramirez. N'y va pas tout seul..., pensa-t-il.

Au même instant, la voix aiguë de l'Hispanique l'interpella :

— Allez, trouillard. Continue... J'arrive !

Holt grommela, agacé. Surmontant sa peur, il se remit à marcher.

Ce n'est pas malin. Tu es stupide. Repars en arrière...

Sous ses pieds, le sol était irrégulier, avec beaucoup d'aspérités pointues comme des doigts pétrifiés. Il faisait de son mieux pour ne pas imaginer ces doigts en train de s'animer et de lui attraper les boots.

Les démons n'existent pas, se répétait-il. Ce Kurde raconte n'importe quoi. Les démons n'existent pas...

Alors que la lumière montait et descendait sur les parois brutes, les yeux de Holt commençaient à lui jouer des tours. La faute à ce foutu Ramirez qui lui avait projeté sa torche en plein visage. Des cercles de couleur évoluaient comme des fantômes dans son champ de vision. Il se frotta les paupières en espérant faire disparaître ces manifestations oculaires. Mais ce ne fut pas le cas.

Au moment de s'engager dans le virage, il plaqua la crosse de son M-16 contre son épaule et regarda dans l'axe du canon pointé vers le bas. Quelle que soit l'origine de ces bruits, il était certain d'une chose : il n'y avait pas de cibles amicales dans ce monde souterrain oublié de Dieu. Donc, si quoi que ce soit bougeait – *quoi que ce soit* –, il tirerait d'abord et poserait les questions ensuite.

Lorsque les sons s'intensifièrent encore, son sang se glaça dans ses veines.

Cela ne ressemblait pas à des bruits de machine. Ni à ceux de terroristes, d'ailleurs.

Ssssst.

Chsssst.

Ffffffsssss.

Ssssssssst.

Il s'arrêta de nouveau pour s'armer de courage. Mais son angoisse ne fit que croître. Les murs paraissaient se comprimer autour de lui comme s'il était englouti par un gigantesque serpent. Sa poitrine était oppressée. Chaque respiration devenait plus difficile. Il baissa son arme et utilisa sa manche pour

éponger encore la sueur qui lui brouillait la vue.

Soudain, quelque chose lui tapota l'épaule par-derrière et il laissa échapper un cri. Il pivota violemment sur lui-même et se tordit la cheville. Quand il essaya de relever son fusil pour tirer, le canon frappa le mur assez fort pour briser sa lampe.

— Hé ! Du calme ! cria Ramirez en tendant sa main en avant. Du calme, bordel ! Tu gueules comme une fille ! J'suis pas le croquemitaine !

— Bordel toi-même ! hurla Holt. Pourquoi tu me sautes dessus sans bruit comme ça ?

— Désolé, répondit l'autre. Désolé. Mais, bon sang, tu brailles comme ma nièce quand je l'ai emmenée sur les montagnes russes. Une vraie gonzesse.

Il fallut quelques secondes à Holt pour se ressaisir.

Ramirez était hilare.

Finalement, Holt se mit à rire lui aussi et se sentit du même coup beaucoup mieux.

Soudain, le bourdonnement montant du fond du tunnel s'intensifia, telle une tempête.

Le sourire de Ramirez s'évanouit aussitôt. Il fit un pas en arrière et leva son fusil.

— Qu'est-ce...

Avant qu'il ait pu se tourner pour voir ce qui émergeait de l'obscurité, Holt vit les yeux de son camarade s'écarter de terreur.

— Putain ! Sauve-toi !

En proie à la plus vive panique, le marine ne regarda pas en arrière. Il se précipita vers Ramirez et le bouscula en voulant le dépasser. Les deux hommes tombèrent à la renverse.

— Bordel ! cria Ramirez.

Il se remit tant bien que mal à genoux et tendit la main vers son M-16.

De son côté, Holt balayait frénétiquement le sol de ses mains en quête de son arme. Ses doigts touchèrent quelque chose. Mais ce n'était pas de l'acier – c'était mou. Et cela le mordit. Puis il sentit une autre morsure sur sa cuisse.

— Ah !

Ramirez s'était relevé. Il dirigea sa lumière sur Holt.

Et son sang se figea tandis que des milliers d'yeux le fixaient.

Impatient de partager sa découverte de la tombe de Lilith avec Shuster, Hazo se dirigea vers le centre de la caverne et la rangée de conteneurs. Alignés côte à côte, avec un espace de deux mètres entre eux, ils lui rappelaient des wagons de marchandises.

Regardant à l'intérieur, il repéra le caporal en train d'inspecter le quatrième. Mieux valait ne pas le déranger, pensa le Kurde.

Il attendit dehors.

Hazo dirigea sa lumière vers le tuyau de ventilation qui s'élevait juste au-dessus du quatrième module et disparaissait dans le plafond de la caverne. Le Kurde redescendit le faisceau de sa torche le long du conduit jusqu'au caisson du moteur de la taille de celui d'un camion. Il était installé sur une robuste plateforme d'acier, au-dessus de la porte du quatrième conteneur. De petites lumières ambre clignotaient sur son panneau de commande. Ayant entendu lui aussi le bourdonnement du ventilateur s'arrêter brusquement quelques minutes auparavant, il présuma que le système était passé en mode veille. Il remarqua également d'autres appareils électroniques et informatiques conséquents sur la plateforme. Il s'agissait du cerveau de l'installation. L'échelle d'accès à cette plateforme était fixée le long de la porte du conteneur.

Soudain, un cri perçant retentit. Hazo se tourna dans sa direction en balayant l'espace de sa lampe.

Le caporal avait lui aussi réagi sur-le-champ. Il fit voler les bandes de plastique en jaillissant du conteneur et se précipita vers Hazo, M-16 prêt à tirer.

— C'était quoi ? lui demanda Shuster.

— Là-bas.

Le Kurde montrait le fond de la caverne.

— Restez ici, lui dit Shuster, qui partit en trombe.

Quand le caporal eut disparu derrière le dernier conteneur, Hazo décida de grimper sur la plateforme pour voir le dispositif de plus près. Agrippant les barreaux de l'échelle, il entama son ascension. À mi-chemin, il dut faire une pause pour reprendre sa respiration.

Dans le lointain, il entendit Ramirez rire, puis Holt l'imiter peu après.

Fausse alerte, se dit-il. Il recommença à monter, lentement et

régulièrement.

Le sifflement de ses poumons s'était aggravé. Soudain, il sentit quelque chose se rompre sous son sternum. Il eut l'impression de se noyer et toussa violemment. Un liquide visqueux et chaud envahit le fond de sa gorge, accompagné d'un goût de cuivre.

Du sang.

Combattant la peur qui menaçait de le paralyser, il cracha et parvint à retrouver sa respiration. Arrivé au sommet, il fut pris d'un vertige qui l'obligea à rester à quatre pattes. Il se dégagea de nouveau les poumons, crachant plus de sang encore. S'il était infecté par le même mal qu'Al-Zahrani, l'engourdissement n'allait pas tarder à le gagner et à le conduire vers la paralysie et le délire. Et après ça...

Hazo se rappela ce que lui avait dit Karsaz au restaurant : « Peut-être que ce n'est pas une mauvaise chose que tu n'aies pas fondé de famille. Autant de peine et de soucis en moins. » La mort était bien pire pour ceux qui restaient. Hazo le savait depuis qu'il avait perdu son père, sa mère et ses frères.

Il baissa sa lumière vers la tache sanglante qui luisait sur le revêtement métallique de la plateforme. Suis-je en train de mourir ?

Quand Ramirez et Holt cessèrent de rire et recommencèrent à crier, Hazo se ressaisit. Après s'être relevé, il vit une lumière mouvante ressortir du tunnel dans lequel les deux hommes étaient entrés. Mais il ne pouvait distinguer que le sommet de l'ouverture.

— Sortez de là ! entendit-il Shuster hurler.

Hazo vit le casque de Ramirez apparaître et disparaître, puis celui de Holt.

Trois secondes plus tard, l'enfer se déchaîna dans la caverne alors que l'espace se remplissait de l'assourdissant *tac-tac-tac-tac* des fusils-mitrailleurs et des éclairs stroboscopiques des canons. Puis Ramirez remonta le chemin en zigzaguant à toute vitesse. Il traversa les cadres de lumière violette, son arme pointée presque par terre.

— Foutez le camp, saletés ! hurlait-il.

Hazo se pencha par-dessus la rambarde de sécurité de la plateforme, essayant de comprendre sur quoi il tirait. D'abord, il ne put repérer l'ennemi.

Puis la menace devint claire.

Une vague noire se déversait du fond de la caverne, roulant, se tordant, se répandant rapidement sur le sol, comme si une nappe de pétrole colossale avait été renversée pour noyer l'espace. Ce déferlement s'accompagnait d'un crissement irréel qui emplissait les lieux. Dans l'obscurité, le sommet de la vague palpitante s'animait d'innombrables points rouges scintillant comme des paillettes.

Continuant de hurler, Ramirez ne cessait de tirer à l'aveuglette sur la houle, mais ses balles ne pouvaient rien contre la progression de celle-ci. Alors que la lumière du soldat traçait de larges arcs sur la masse, ce qu'Hazo

vit depuis sa plateforme lui donna la chair de poule : une mer d'yeux saillant de petites têtes triangulaires ; des museaux moustachus ; des queues charnues et ondulantes ; des corps caoutchouteux recouverts de poils noirs. Il y en avait des couches et des couches, chacun luttant pour se retrouver au-dessus des autres, mais se laissant engloutir avant de réapparaître.

Des rats.

Hazo eut un haut-le-cœur. Des milliers de rats noirs. Leur nombre s'accroissait à chaque seconde.

Le Kurde avait vu des tas de nuisibles s'aventurer dans les décharges à la périphérie de sa ville natale, mais jamais en aussi grand nombre et jamais aussi agressifs que ceux-là. Ces rats semblaient attaquer Ramirez. Ils se mobilisaient contre lui comme une armée.

— Monte ici ! lui cria Hazo. Viens !

Il toussa un peu plus de sang.

— Il y a une échelle !

Mais son cri trop faible se perdit dans les couinements aigus de la horde.

En moins de quinze secondes, le chargeur de Ramirez fut vide. Ne perdant pas de temps à recharger, il déclipsa la lumière de la gueule de son fusil et jeta le M-16 sur la marée qui avançait. Puis il se lança dans un sprint, passa en trombe au-dessous d'Hazo et fonça vers l'entrée du tunnel. Les rats se trouvaient juste derrière lui. Hazo regarda la lumière de Ramirez se déplacer rapidement dans les ténèbres. Le soldat donnait l'impression de pouvoir les battre à la course.

D'autres cris parvinrent du fond de la caverne. Hazo fouilla les ténèbres avec sa torche et repéra Holt plongé jusqu'aux genoux dans la masse noire et mouvante.

Las Vegas

— Cessez de fourrer votre nez partout ! murmura une grosse voix par-dessus l'épaule de Brooke.

Prise la main dans le sac, la jeune femme tressaillit. Ses doigts relâchèrent leur prise et le couvercle de la jarre retomba en place avec un claquement, heureusement pas assez fort pour causer le moindre dommage. Elle pivota et se retrouva face à Flaherty. L'agent était silencieusement revenu dans la pièce pour se planter juste derrière elle.

— Je vous arrête, dit-il, les doigts pointés vers elle comme un pistolet. Mains en l'air.

Il cligna de l'œil et fit un petit sourire malicieux.

— Mon Dieu, Tommy ! s'exclama-t-elle en se tenant la poitrine. Vous avez failli me faire mourir de peur !

La jeune femme regarda le nez tuméfié de Flaherty et les taches de sang sur son col.

— Vous êtes toute seule dans une chambre close avec la tête décapitée d'un démon femelle et c'est moi qui vous fais peur ?

Elle sourit et pointa vers lui ses doigts recourbés en forme de griffes.

— Oh, vous n'êtes qu'un...

— Hé, du calme !

Il leva les mains comme pour se rendre avant de dire :

— Rappelez-vous simplement ce que je vous ai dit : nous ne pouvons pas partir d'ici avant que les gars des maladies infectieuses viennent nous désinfecter et s'occuper de Stokes. Nous allons devoir être mis en quarantaine. Ensuite, les parasites du FBI entreranno en action et nous interrogeront. Alors autant se mettre à l'aise.

— Super, soupira-t-elle.

Elle avait levé les yeux au ciel avant de ramener son attention vers la jarre.

— Qu'est-ce que vous regardez ? lui demanda-t-il.

Flaherty était juste à côté d'elle.

— Ça. C'est la jarre que Lilith tenait avant d'être exécutée. Elle est censée posséder un pouvoir magique.

— Ah.

— J'avais envie d'y jeter un coup d'œil... Pour voir ce qu'il y a à l'intérieur.

— Et alors ?

— Alors je n'ai pas pu encore le faire, à cause de vous.

— Eh bien, qu'attendez-vous ? Voyons s'il y a un lapin dans le chapeau.

Brooke secoua la tête.

— Est-ce qu'en faisant cela on ne trafique pas une pièce à conviction ? s'inquiéta-t-elle.

— À mon avis, elle a déjà été manipulée. Ça ne changera donc pas grand-chose si on y jette un coup d'œil.

— D'accord.

Elle frotta ses paumes l'une contre l'autre, puis plongea les bras dans la vitrine pour tenter de nouveau de mettre au jour le contenu de la jarre.

Avec la plus grande délicatesse, Brooke mit ses doigts autour des bords épais du couvercle, puis elle souleva le disque d'argile en forme de plat et le tendit à Flaherty.

— Tenez ceci.

Hésitant à le prendre, il lui demanda :

— Et s'il est maudit ?

Elle lui décocha un regard réprobateur.

— Arrêtez. Vous êtes un catholique, pas un doux dingue occultiste.

— OK.

Il accepta à contrecœur de saisir le couvercle et le tint d'une main contre son flanc comme un disque de lancer.

Lui et Brooke se penchèrent sur le récipient ouvert.

— Ça ressemble à une bougie géante de chez Pottery Barn... sans la mèche, observa Tommy.

— En quelque sorte, admit-elle.

Brooke tapota du bout de l'ongle la surface brillante et dure qui arrivait juste en dessous du bord de la jarre. La matière émit un petit bruit semblable à celui du verre.

— Je ne vois rien à l'intérieur, dit Tommy. Et vous ?

— Rien non plus.

Mais l'excitation de l'universitaire n'était pas retombée pour autant : si les anciens Mésopotamiens avaient préservé le contenu de la jarre en utilisant la même méthode que pour la tête de Lilith, alors ce qui se trouvait au fond de la poterie devait être emprisonné dans la substance résineuse qui avait durci comme du verre au cours des siècles. Ils ne pouvaient simplement pas encore voir ce dont il s'agissait.

— On pourrait essayer d'éclairer l'intérieur ? suggéra l'agent.

— J'ai une meilleure idée.

Examinant avec soin les fentes qui scindaient le récipient en deux hémisphères égaux, Brooke remarqua que d'infimes traits de lumière, fins comme du papier à cigarette, filtraient au travers des interstices.

— J'ai l'impression que les deux parties ne sont pas collées, dit-elle.

— Ah. Alors peut-être que nous pourrions...

Plongeant les mains dans le caisson, elle attrapa le bord supérieur de la poterie, puis elle appliqua simultanément une pression douce vers l'extérieur sur les deux parties opposées.

— ... l'ouvrir.

Comme l'objet résistait, Brooke se mordit les lèvres et mit un peu plus de force dans ses doigts. La poterie céda en grinçant et s'ouvrit de haut en bas telle une pistache géante.

— Ah... Ça y est.

Tommy pencha sa tête de côté pour essayer de voir, mais refusa de se rapprocher de la relique. Comme la substance bulbeuse était encore enveloppée dans les ombres de la jarre, Flaherty ne pouvait toujours pas voir s'il y avait quelque chose d'emprisonné à l'intérieur.

— C'est fascinant, dit Brooke, tout excitée, avec un grand sourire.

Admiratif, Flaherty la regarda manipuler les morceaux et les séparer avec dextérité. Sous le masque sérieux de Brooke Thompson se cachait une innocence enfantine attachante, un émerveillement qui semblait n'exister que le matin de Noël chez les enfants. Or, en cet instant, la passion de la jeune femme pour l'archéologie et les découvertes rayonnait comme le soleil.

Brooke parvint enfin à séparer les deux moitiés de la poterie, et leur base en forme de croissant glissa, tombant doucement avec un petit bruit sourd sur le fond de la vitrine.

— Mon Dieu, Tommy... Regardez ça !

Laissant de côté ses superstitions, Flaherty s'approcha de la vitrine et se pencha pour voir ce que Brooke avait trouvé. La vision épouvantable le fit tressaillir.

— Mon Dieu...

— Il est splendide, dit-elle.

— Splendide ? répéta Flaherty, étonné.

Ce qui était à l'intérieur de la jarre ressemblait à une boule de cristal de couleur miel, pareille à celle qui renfermait la tête spectrale de Lilith. Un très gros serpent aux mâchoires ouvertes et figées, comme s'il avait été noyé ainsi, était lové à l'intérieur de la masse opaque. À l'instar de ceux de sa charmeuse décapitée, les yeux malveillants du serpent, grands ouverts, jetaient un regard menaçant. Ses crocs courbés faisaient environ cinq centimètres de long. Du diamètre d'une canette de bière, son corps noir visqueux était recouvert d'écailles. Flaherty estima que le reptile devait bien mesurer un mètre cinquante.

— Sympa comme animal de compagnie.

— Oui, dit-elle.

— Vous pensez qu'il était venimeux ? demanda-t-il, le regard fixé sur les crocs.

— C'est très probable.

Brooke faisait lentement le tour du caisson vitré pour regarder le reptile sous tous les angles.

— Pourquoi se baladait-elle avec ça ?

— Je l'ignore. Mais réfléchissez, Tommy... Le serpent est l'un des personnages centraux dans la mythologie de la Création, comme l'histoire d'Adam, Ève et Lilith.

Tout à coup, alors qu'elle avait accompli la moitié de son tour de la vitrine, elle s'immobilisa.

— Oh, regardez là.

Elle fit signe à Tommy de la rejoindre.

Il s'approcha de Brooke qui tapotait sur le verre pour désigner un énorme renflement dans la large partie médiane du serpent. Quelque chose était prisonnier à l'intérieur de son corps.

— On dirait que son dernier repas n'a pas été totalement digéré, indiqua la jeune femme.

— En parlant de repas... je suis affamé, dit Flaherty.

Il consulta sa montre.

— Vu que nous allons devoir rester ici un moment, nous devrions aller piller le distributeur automatique qui se trouve dans le hall. Vous aimez les chips ? Les bretzels ? Les barres de friandises ? Demandez tout ce que vous voulez.

— D'accord pour manger.

— Vous... euh... Vous aimez les Celtics ? demanda Flaherty avec un petit toussotement poli.

— Euh, oui... j'adore les Celtics.

Tu es la femme de mes rêves, pensa-t-il.

— Mais pourquoi cette question ? s'enquit-elle.

— Stokes a un grand écran LCD dans son bureau, réglé sur les satellites. On devrait avoir un grand match, ce soir. Ils jouent contre les Lakers. Ça commence dans environ dix minutes. Ça... vous intéresse ?

— Êtes-vous en train de me proposer une petite sortie à deux, agent Flaherty ? Je croyais que vous comptiez vous abstenir de jouer à Vegas ?

Il rougit.

— Je ne suis pas sûr que vous emmener dans une pièce contaminée par l'anthrax avec un prédicateur étendu sur le sol avec une balle dans le corps puisse être qualifié de sortie romantique. Mais je ne cherche que des mises sûres. Alors oui, appelons ça une petite sortie.

Ramirez traversa la caverne comme un éclair, déterminé à regagner le monde extérieur en un temps record. Faisant de son mieux pour garder la lumière pointée sur le sol irrégulier, il bougeait bras et jambes comme des pistons, ce qui lui rappelait les cinquante mètres qu'il disputait au cours des rencontres sportives interlycées. En temps normal, il aurait regardé derrière lui pour voir qui se trouvait dans son sillage. Mais pour ce sprint, pas question de se retourner.

Il pouvait déjà à peine supporter l'idée de Félix, la gerbille en cage de sa nièce. Au diable Félix. Ce n'était qu'une souris améliorée.

Mais des rats ! Une grotte pleine d'énormes rats immondes ! Répugnant. Surtout qu'ils semblaient avides de sang... La manière dont ils lui avaient sauté dessus, dont ils l'avaient pris en chasse... Ce n'était pas normal. Les rats ne mangent pas de chair vivante, non ? se demanda-t-il. Mais ils aimaient assurément le goût de Holt. Le pauvre vieux s'était retrouvé submergé par ces bêtes. Et Ramirez n'aurait rien pu faire pour lui. Pas question de les écarter à coups de crosse ou de leur tirer dessus pour les virer de la poitrine de Holt. Il y en avait tant.

Une seule possibilité pour leur échapper : courir... et très vite.

Dans la caverne, quand il avait jeté son M-16, Ramirez avait juste eu le temps d'entrevoir Hazo perché au-dessus d'une de ces « pouponnières » démentes où un psychopathe élevait ces rongeurs avides de chair fraîche. Dès qu'il aurait échappé à cet enfer, il ferait envoyer là-dedans des gars avec des lance-flammes et des grenades pour cramer ces maudites créatures et extraire Hazo... en espérant qu'il ne serait pas déjà mort de la saloperie de maladie de ces démons.

Une fois Ramirez dans le tunnel, le vacarme couinant s'atténua et le soldat commença à se dire qu'il allait ressortir indemne de cette montagne. Les rats semblaient être restés à l'intérieur de la caverne.

Cependant, le soulagement de Ramirez fut de courte durée. Droit devant lui dans les ténèbres du boyau, une série de petits flashes coïncidèrent avec le claquement métallique d'une rafale d'arme automatique presque à bout portant.

L'une des balles lui brisa la rotule gauche et six autres l'atteignirent à l'aîne et aux cuisses. Ses jambes s'effacèrent sous lui et son visage heurta

violemment le sol. Ce fut si rapide, si brutal, qu'il n'eut pas le temps de crier. Même la douleur mit du temps à venir, avec toute l'adrénaline pulsée dans son organisme.

Mais quand le mystérieux tireur se profila dans le faisceau de sa torche tremblante, il ressentit au plus profond de son corps le poignard de la trahison.

— Crawford ? gémit-il.

Le sang d'une entaille au front lui coulait dans l'œil droit.

— Pou... pourquoi ?

Il ne reçut pas de réponse. Le colonel se contenta de presser le canon de son M-16 sur la tête de Ramirez et de tirer le coup de grâce.

Gros comme des aubergines, les rongeurs encerclaient Holt, griffant ses jambes, son torse et son dos pour lui grimper dessus. Hazo regardait avec horreur le soldat qui agitait frénétiquement les bras, envoyant voler les énormes rats dans toutes les directions. Si le gilet pare-balles protégeait le torse du marine, il avait les manches déchirées et ensanglantées par des dizaines de morsures déjà. Une de ces répugnantes créatures lui sauta sur l'épaule et lui planta les dents dans l'oreille. Holt hurla de rage, l'attrapa violemment et la lança dans l'obscurité comme un ballon de handball. Pendant ce temps, un autre rat remontait ses jambes de pantalon. Le militaire progressait avec peine dans cette marée qui lui atteignait les genoux. On aurait dit qu'il pataugeait dans du ciment frais.

— Ici ! En haut ! lui cria de nouveau Hazo. En...

Mais il fut interrompu par une quinte de toux. Crachant encore un peu plus de sang et de bile, le Kurde regarda sans pouvoir rien faire le marine qui tentait d'accélérer le pas. Soudain, Holt, sans doute submergé par le désespoir et le dégoût, leva les genoux pour essayer de courir. Erreur fatale.

Piétiner les corps visqueux des rats lui fit perdre l'équilibre. Il vacilla, se dressa, chancela encore. Les rats lui sautaient dessus, s'empilaient sur lui. Au prix d'efforts infinis, il parvint à se redresser et à se débarrasser de certains, avant de glisser et de retomber pour la dernière fois.

Hazo pointa sa torche vers l'endroit où le soldat avait chuté, priant pour qu'il se relève.

En vain.

Les rats grouillaient sur leur proie. Un bref instant encore, les bras de Holt battirent l'air, comme s'il se noyait. Puis ils disparurent sous la vague ondulante.

— Hazo ! cria une voix par-dessus les couinements exaspérants.

Le Kurde se tourna et vit Shuster qui se hissait sur le sommet du conteneur voisin. Il avait perdu son casque, et les jambes de son pantalon étaient en lambeaux et en sang. Mais il paraissait indemne.

— Ça va ? lui cria Hazo.

Essoufflé, Shuster se laissa tomber sur le dos.

— Oui, répondit-il, haletant.

Au même instant, Hazo regarda vers l'entrée du tunnel et vit la lueur de

la torche de Ramirez s'intensifier de nouveau. Il revenait vers la caverne.

Les années avaient passé depuis le dernier passage de Bryce Crawford dans ces galeries. Pourtant il reconnaissait chaque détail, chaque singularité dans le ventre de la montagne, comme s'il s'agissait des marques de naissance d'une ex. Et telle la dinde de grand-maman rôtissant dans le four le jour de Thanksgiving, l'odeur glaiseuse familière faisait remonter de plaisants souvenirs de ses longs séjours souterrains.

Quand, au printemps précédent, Frank Roselli avait déclaré l'installation « achevée », l'entrée unique du complexe d'élevage autoalimenté de l'opération Genèse avait été scellée. Chaque partie mécanique des cellules particulières gnotobiotiques qui abritaient les rats avait été conçue pour être commandée à distance, grâce à une technologie empruntée aux stations spatiales non habitées et automatisées de la NASA. Le complexe générerait ainsi sa propre énergie à partir d'un réacteur nucléaire de pointe capable de produire de l'électricité pendant dix ans avant d'avoir besoin d'être réalimenté.

Même le ravitaillement des réservoirs d'alimentation était assuré par un conduit habilement camouflé relié à une exploitation laitière située un kilomètre à l'ouest. Les aliments nutritifs lactés élaborés là étaient un puissant mélange de virions de peste et de gonadotropines qui stimulaient le développement de l'espèce pour accroître son comportement agressif.

En somme, ils avaient aménagé au sein de cette montagne l'installation la plus sophistiquée du genre. Et dire que d'ici peu il n'en resterait rien, s'affligea Crawford.

Alors qu'il approchait de la caverne, son appréhension grandissait, au son des couinements.

Ce ne sont pas des rats ordinaires, pensa-t-il.

Il se souvint que Roselli disait que le nom correct pour une horde de rats était une « nuisance¹ » et que les Chinois révéraient le rat pour sa ruse et son intelligence, à tel point que l'année du Rat venait au premier rang des douze années de leur cycle zodiacal, le *Sheng xiao*. Mais cette batterie de nuisibles génétiquement modifiés pourrait encore ajouter un tout nouveau sens à l'« année du Rat », songea le colonel.

La rate noire type – sexuellement mature à trois mois – était en gestation toutes les vingt-quatre semaines et donnait naissance à douze petits, qui se

reproduiraient à leur tour. Autrement dit, en une année, seize mille individus seraient nés à partir de cette mère originelle. Mais, grâce à l'ingénieuse technique de reproduction de Roselli, le taux de naissance avait été hissé à une moyenne de seize petits par portée. Par conséquent, l'algorithme de croissance de l'opération Genèse pouvait laisser penser que chaque femelle du groupe initial aurait engendré a minima le nombre étourdissant de vingt-quatre mille descendants au cours de la seule première année. Lesquels ne feraient bien sûr qu'accroître ce nombre de manière exponentielle.

Crawford avait oublié une grande partie des détails épidémiologiques. Mais il se rappelait que Roselli parlait des rats comme d'un « vecteur » naturel pour la transmission de la peste. Quant à Stokes, il préférait les appeler son « mode de délivrance ». Tout ce que savait le colonel, c'était que, lorsque la meute aurait atteint la densité souhaitée, elle serait relâchée de la caverne des monts Zagros.

Une fois dans leur nouvel environnement, les rats se répandraient partout, tout en continuant à se multiplier de manière endémique, comme dans la grotte. Des siècles auparavant, leurs cousins, les rats noirs asiatiques ou « rats des navires », s'étaient répandus de la même façon à partir de la Chine et avaient propagé la peste noire dans toute l'Europe.

Ces animaux éminemment intelligents sauraient échapper à la capture en s'enfouissant sous terre, en se cachant dans les recoins et les fissures des montagnes, et ils se construiraient des cachettes à l'intérieur des maisons et des immeubles pour se reproduire encore. Même s'ils étaient repérés à découvert, il était presque impossible de les attraper. Ils faisaient partie des meilleurs athlètes de la nature : ils étaient capables de courir à près de quarante kilomètres-heure, de nager sur près d'un kilomètre, de grimper des murs à la verticale, de sauter jusqu'à un mètre vingt et même de faufler leur corps spongieux dans des trous plus petits qu'une pièce de vingt-cinq cents. Il n'était pas plus simple de les piéger, leurs dents tranchantes comme des ciseaux pouvant ronger le métal et le bois. Au niveau génétique, les rats étaient à quatre-vingt-dix pour cent identiques aux humains. C'était d'ailleurs en grande partie ce qui expliquait pourquoi ils étaient si prisés pour les tests cliniques en laboratoire. Mais l'une des similitudes physiologiques les plus importantes était leur cerveau, presque pareil à celui d'un humain dans son aptitude à la mémorisation spatiale.

Ces rats seraient impossibles à contenir ou à détruire.

Tout au long de l'Histoire, les rats avaient été porteurs et vecteurs de plus de soixante-dix maladies mortelles pour les hommes, dont le typhus, la salmonelle, les trichinoses parasitaires, et, bien sûr, la *Yersina pestis*, la peste de Yersin, plus connue sous le nom de « peste bubonique ». Roselli avait expliqué que les rats pourraient transmettre de quantité de manières aux humains les virions de la « peste de la Genèse ». Crawford ne se souvenait que des trois principales : la contamination de la nourriture et des réserves d'eau par le sang, l'urine, les excréments ou la salive ; un contact direct par

une morsure (moins probable) ; ou, plus efficace, par les mouches de sable ou les moustiques, prolifiques dans tout le Moyen-Orient, qui suceraient le sang des rats, puis transmettraient le virus aux humains et au bétail par piqûres. Le plus parfait vecteur de transmission.

Les rats fournissaient tout ce que Stokes avait souhaité : l'efficacité, la rentabilité et l'anonymat.

Dans un premier temps, Crawford avait pensé que le plan de Stokes visant à régler son compte au Moyen-Orient était une folie. Cependant, maintenant que le projet approchait de sa phase finale, il ne ressentait plus qu'une admiration respectueuse pour l'homme. Stokes était un visionnaire, un croisé, un *sauveur*. Il allait récrire l'histoire humaine.

Et le colonel était bien décidé à participer à cette vaste entreprise, autrement dit à remettre l'Histoire sur les bons rails au côté de Stokes. Au cours de la dernière heure critique qui venait de s'écouler, il n'avait pu joindre le pasteur. Mais, comme pour toutes les étapes précédentes de l'opération Genèse, il existait une procédure de sécurité à mettre en œuvre en cas de problème : un passage en mode manuel. Or, vu les derniers événements, il n'y avait plus qu'une solution : faire sortir les rats de la grotte. En dépit de leurs tendances phobiques, Crawford avait espéré que les rats trouveraient tout seuls le chemin de la sortie. Mais, à cause des deux explosions qui avaient détruit les tunnels d'entrée les rongeurs avaient dû chercher une autre issue. Ce mécanisme de survie était précisément ce qui expliquait leur capacité de subsistance dans le monde extérieur.

À ce stade, Crawford devait juste tenir le rôle du Joueur de flûte de Hamelin et guider les créatures vers la sortie. Pour autant, il savait que la tâche ne serait pas facile. Étant donné que les rats se reproduisaient dans la caverne depuis un an, il ignorait combien ils pouvaient être. Et, ces bestioles évoluant trois fois plus vite que les humains, il se demandait quel effet avaient pu avoir les infusions d'hormones sur leur comportement et leur physiologie.

Déjà, en temps normal, si les rats se sentaient menacés, ils se défendaient. Mais ceux-là étaient sans doute beaucoup plus imprévisibles. De ce fait, le colonel s'était muni du répulsif électronique à rongeurs conçu pour une telle situation. L'émetteur avait été subtilement intégré dans son talkie-walkie. Après tout, ce dispositif tout simple pouvait se superposer à la carte électronique de la radio. En pressant un bouton, il activait l'émetteur qui produisait alors un signal ultrason régulier à 45 000 Hz. Pour les rats, les ondes pulsantes à haute fréquence – inaudibles à l'oreille humaine – faisaient l'effet de la kryptonite sur Superman.

À mesure qu'il approchait de la caverne, il pouvait entendre les couinements aigus de la meute. Il se demanda ce que les rats pouvaient bien essayer de se communiquer les uns aux autres. Étaient-ils en train de coordonner une attaque sur Holt, Shuster et le Kurde ?

Les murs de la galerie s'écartèrent du faisceau de sa lampe pour faire place au vide obscur de la caverne. Sans s'arrêter, Crawford se dirigea

rapidement vers le centre de la grotte, fusil-mitrailleur à hauteur d'épaule, prêt à abattre toute cible mouvante plus grosse qu'un rat.

1- Mot plus rarement utilisé aujourd'hui en français, mais existant tout de même, notamment régionalement. Le terme anglais beaucoup plus utilisé pour une horde de rats est *mischief*, qui signifie aujourd'hui « malice », « espièglerie », mais désignait à l'origine les mauvais comportements dus à des agents perturbateurs et venait d'un terme de vieux français *meschief*, qui signifiait « infortune ». (*N.d.T.*)

— Ne t'inquiète pas, Hazo ! lui cria Shuster par-dessus les couinements des rats. Ramirez est parvenu à passer. Il va ramener de l'aide. Reste où tu es.

Le Kurde ne répondit rien, parce qu'il continuait de regarder la lueur grossissant dans le tunnel. Ramirez avait disparu à peine une minute plus tôt. Il n'avait donc pas eu le temps d'aller chercher une équipe de secours. Alors pourquoi revenait-il maintenant ?

La lumière jaillit à l'intérieur même de la caverne et capta cette fois l'attention du caporal. Il se tourna vers elle.

— Ramirez ! Fous le camp d'ici ! hurla-t-il, contrarié.

Il lui fit signe de repartir.

— Va chercher du renfort !

Hazo regardait le rayon de lumière vive qui balayait l'espace d'un côté à l'autre. En dépit de l'ordre de son supérieur, Ramirez continuait d'avancer vers eux. S'il n'avait pas entendu le caporal à cause du bruit, il avait dû comprendre les signes de main. De son côté, alors qu'il aurait pensé que la lumière attirerait les rats, Hazo s'étonnait de voir la horde grouillante battre en retraite et se recroqueviller sur elle-même comme une vague refluant. On aurait dit qu'un mur invisible juste devant la lumière les repoussait en arrière, tel un fantastique champ de force.

— Ramirez ! cria Shuster d'une voix furieuse qui résonna contre les parois de la grotte. Repars !

Mais le caporal se tut en constatant à son tour que les rats reculaient devant la lumière. À l'instar d'Hazo, il s'interrogea sur cet étrange phénomène.

Arrivée à moins de quinze mètres des conteneurs, la lumière s'arrêta et son faisceau remonta vers Shuster. Le caporal dut se protéger les yeux de la clarté tout en essayant de discerner l'homme tenant la torche. Mais c'était impossible et sa colère monta d'un cran.

— Ramirez, bordel ! Écarte cette foutue lampe de mon visage !

Pas de réponse. La torche demeurait pointée sur lui.

— Ramirez ?

Les cris aigus des rats furent soudain couverts par le fracas des tirs automatiques. Sous la lumière de la torche, Hazo vit de minuscules flashes blancs jaillir en succession rapide.

Au même instant, le visage de Shuster fut pulvérisé et l'arrière de son crâne explosa, dans une projection de sang et de matière cérébrale. La puissance de l'impact le rejeta en arrière et il bascula du haut du conteneur.

Tombant à genoux, Hazo dirigea sa lampe vers le corps du caporal. Les rats avaient aussitôt réagi en se jetant sur lui.

Puis la lumière se déplaça vers Hazo.

Coincé à l'intérieur des rambardes de la plateforme, le Kurde n'avait nulle part où aller. Il parvint à récupérer le pistolet que lui avait confié Shuster et se releva. Clignant les yeux dans la lumière et incapable de distinguer sa cible, il tira néanmoins trois fois à l'aveuglette. La lumière ne bougea pas.

— Jette ton arme, Hazo ! hurla le tireur.

L'interprète ne fut pas surpris de reconnaître la voix de Crawford.

— Non ! répondit-il.

— Je vais te tuer tout de suite, si tu ne jettes pas ton pistolet, le menaçait-il d'une voix qui ne laissait planer aucune ambiguïté quant à ses intentions.

— Très bien ! Faites ce que vous devez faire ! cria le Kurde. Je suis déjà mort, de toute façon. Vous ne le voyez pas ?

Il y eut une pause.

— Descends de la plateforme ! hurla Crawford.

Descendre de la plateforme ? se répéta Hazo en lui-même. Pourquoi le colonel voulait-il qu'il descende, puisqu'il n'avait eu aucun mal à faire tomber le caporal du conteneur en lui tirant dessus ?

— Descends... tout de suite !

Ayant été témoin de la mort atroce de Holt, Hazo n'avait pas la moindre envie de s'offrir en pâture aux rats. Il préférerait se prendre quelques balles et éviter de souffrir, que ce soit à cause des rats ou de la peste. Il tourna le dos à Crawford, leva les bras et ferma les yeux.

— Tuez-moi ! cria-t-il. Tirez-moi dans le dos, comme le lâche que vous êtes.

Hazo serra les dents et attendit que les balles de Crawford achèvent le travail déjà entamé par ses assassins microscopiques.

Mais aucun tir ne vint.

Troublé, Hazo rouvrit les yeux.

— Qu'attendez-vous ?

À cette seconde précise, juste devant son visage, il vit la réponse à sa propre question. Là, en évidence, un autocollant était apposé sur la coque de métal d'une énorme machine tubulaire. Le symbole – un cercle divisé comme une tarte en six parts alternant le jaune et le noir – véhiculait une mise en garde aussi inquiétante qu'universellement connue.

Attention : radiations !

— C'est ta dernière chance ! cria Crawford.

Hazo continua de l'ignorer, tout en réfléchissant à ce nouveau paramètre. Il examina rapidement des yeux l'énorme machine. Pourquoi y avait-il du matériel nucléaire ici ? À moins que...

Pouvait-il s'agir d'un réacteur nucléaire ? Normalement un réacteur nucléaire était un dispositif gigantesque qui fournissait de l'énergie à des villes entières. En outre, il était toujours confiné à l'intérieur d'épaisses parois de béton afin d'empêcher les fuites radioactives. Mais une fuite radioactive à une telle profondeur sous une montagne rendait sans doute les précautions de sécurité accessoires, voire inutiles, pensa Hazo. Si Crawford voulait qu'il s'éloigne du réacteur, cela ne pouvait que signifier qu'il avait peur de voir une balle perdue perforer son noyau volatil.

— Très bien, aboya Crawford. Je vais te faire descendre.

Hazo se tourna et pointa son pistolet vers le réacteur, comme un bourreau prêt à donner le coup de grâce... ou un fidèle de Saddam tenant sous la menace de son arme un vendeur de tapis kurde à Mossoul.

— Je ne crois pas, répondit-il. Si vous bougez, je tire.

Pendant dix secondes, il n'y eut aucune réaction.

Puis le rayon de lumière se déplaça.

Hazo hésita.

Crawford ne répondait toujours pas.

Hazo lui cria alors :

— C'est bien un réacteur nucléaire ?

Toujours aucune réponse du colonel.

Soudain, quelque chose jaillit de la lumière et fila droit vers Hazo avec de petits scintillements. Avant qu'il ait pu réagir, il eut l'impression qu'un poing lui frappait la poitrine et le repoussait contre le réacteur. Il s'écroula sur la plateforme et sentit des picotements dans sa main droite, comme si des milliers d'aiguilles lui traversaient la chair. Ses doigts devinrent mous. Le pistolet lui échappa et glissa jusqu'au bord de la plateforme.

Cette fois, Hazo ne parvint pas à reprendre sa respiration. Il baissa les yeux et vit la poignée noire d'un couteau enfoncé jusqu'à la garde saillant sous sa clavicule droite, tout près de l'épaule. Quand il essaya de se déplacer vers le pistolet, il sentit de tels élancements dans son bras et sa poitrine que tout devint blanc autour de lui. Alors il hurla de douleur.

Puis il entendit les boots de Crawford résonner sur les barreaux de l'échelle.

Jason n'avait pas eu trop de mal à convaincre les soldats dépités de Crawford de s'écarter pour le laisser pénétrer avec Meat dans le tunnel.

Après avoir franchi le tas de gravats obstruant encore en partie l'ouverture, ils avaient progressé rapidement dans une série de galeries reliées les unes aux autres. Après d'étroits passages sinueux, le boyau s'était élargi en un couloir souterrain dont les parois se rejoignaient bien au-dessus de leur tête pour former une voûte. Puis celui-ci fit place à un tunnel qui paraissait avoir été foré par un énorme géomys – ce rongeur appelé aussi rat à poche. Au bout de quelques mètres, la galerie formait un coude. Alors que ce boyau repartait en ligne droite, Jason mit soudain un genou à terre tout en pointant son M-16 droit devant lui et en faisant signe à Meat de s'arrêter lui aussi.

Sans dire le moindre mot, Yaeger se pencha de côté et dirigea sa lampe vers le sol à moins de dix mètres devant eux : un corps tordu en tenue de camouflage bloquait le passage. Le cadavre était couché sur le ventre au milieu d'une mare de sang qui paraissait pourpre sur la pierre calcaire sombre. Si le visage du mort était tourné de l'autre côté, le crucifix doré étincelant à son cou ne laissait guère de doute quant à l'identité du soldat.

— C'est Ramirez, murmura doucement Jason à Meat.

Le visage de ce dernier esquissa un rictus écoeuré.

Jason se redressa et tendit l'oreille. Puis il se tourna vers son camarade.

— Tu entends ça ?

Meat hocha la tête.

— On dirait des engrenages rouillés, répondit le colosse.

Jason reprit sa progression, Meat marchant sur ses talons. Alors qu'il enjambait le corps, il vit le trou rouge gros comme une pièce de dix cents sur la tempe de Ramirez.

Crawford, espèce de salaud. Tu vas payer pour ça. Pour tout ça.

Le tunnel s'incurva de nouveau. Jason s'engagea avec la plus grande prudence dans le coude. Dès qu'il en sortit, il aperçut une lueur qui atténuait les ténèbres. Il perçut aussi des cris par-dessus un vacarme infernal de petits couinements aigus. L'une des voix était celle de Crawford. L'autre, avec un léger accent, celle d'Hazo. L'échange n'avait rien d'aimable. Les deux hommes semblaient se disputer.

Jason se tourna vers Meat et lui dit d'un ton pressant :

— Allons-y.

La vitesse à laquelle Crawford se hissa sur la plateforme stupéfia Hazo. Il avait l'impression que quelques secondes à peine s'étaient écoulées depuis que le colonel lui avait lancé son couteau. Pas assez de temps, en tout cas, pour qu'il ait pu trouver la force d'atteindre son pistolet. De toute façon, le plus infime mouvement pressait la lame contre ses nerfs et le foudroyait comme un taser.

Avec un ricanement et des yeux fous, Crawford donna un coup de pied au pistolet, qui vola dans les ténèbres. L'arme disparut sous la houle des rats.

— Bien tenté. Mais tu as vraiment trop mal visé.

Hazo lui décocha un regard méprisant.

— Vous êtes un malfaisant, dit-il.

Grimaçant de douleur, l'interprète essaya de se redresser contre le réacteur.

— Ne te montre pas mauvais perdant. Tu n'étais pas à mon niveau. Aucun Arabe ne l'est.

— Je suis kurde, rétorqua Hazo.

Crawford haussa les épaules.

— Pour moi, vous êtes tous pareils : Kurdes, Saoudiens, Égyptiens, Palestiniens, Koweïtiens, Jordaniens, Iraniens, Afghans... Tu peux les appeler comme tu veux, vous êtes tous sortis du même foutu moule.

Il tendit la main et enfonça le couteau dans la plaie. Hazo hurla.

— Mais ne me crois pas sur parole, si ça te chante. Ce virus que tu as dans ton corps connaît, lui, la différence... Il n'aime que l'ADN arabe. Et il me semble bien, à moi, que tu es un Arabe presque mort.

Lorsque Hazo parut sur le point de trépasser, Crawford relâcha sa pression sur la poignée du couteau. Il plongea la main dans sa poche et en sortit un serre-câble flexible en plastique de trente centimètres de long. Attrapant le bras flasque du Kurde, il attacha son poignet à la rambarde.

À l'agonie, Hazo hurla de nouveau et cracha en toussant un bouchon de mucus et de sang.

— On dirait que t'as une sacrée pelote de poils qui te gratte, là-dedans. Oh, désolé, ce n'est que la peste. La même que celle que ces rats s'appêtent à propager à tous tes frères arabes.

Crawford se releva et regarda l'énorme générateur.

— Tu n'es pas aussi stupide que la plupart des Arabes, je te l'accorde. Tu vois, c'est bien un réacteur nucléaire. La batterie la plus efficace du monde. Mais quelques petites balles ne lui feraient pas grand mal.

Puis il s'accroupit près d'un coffre terne couleur olive de la taille d'une valise fixé à la base du réacteur.

— En revanche, cette petite chose, ici, concentre assez de puissance pour désintégrer tout ce qu'il y a à l'intérieur de cette montagne.

Crawford tapota la boîte qui protégeait la petite ogive de destruction atomique W54, éprouvant à la fois de l'affection et du respect pour ce qu'il y avait à l'intérieur : du plutonium équivalant à vingt-deux tonnes de TNT.

— Avant que cela arrive, je vais faire sortir les rats de cet endroit à l'aide de la petite flûte que j'ai ici.

Le colonel avait administré une petite tape sur son talkie.

— De cette manière, ils vont pouvoir se répandre dans ce bac à sable paumé que vous appelez un pays afin de régler les choses une bonne fois pour toutes.

Horrifié, Hazo regarda le marine ouvrir le couvercle de la bombe pour accéder à une console de commande. Quand Crawford inséra une carte magnétique dans la fente prévue à cet effet sur le panneau, un affichage numérique s'éclaira.

— S'il vous plaît... Réfléchissez à ce que vous êtes en train de faire, plaida Hazo. Détruire cette grotte... Moi... Pas de problème. Vous pouvez quitter cet endroit et personne ne le saura jamais. Mais vous ne pouvez pas répandre cette maladie. S'il vous plaît. Pensez à tous ces innocents. Même vous, vous ne pouvez pas faire une chose pareille.

— Je peux faire tout ce qui me plaît, répondit Crawford de manière évasive.

Il entra un code à huit chiffres sur le clavier de la console pour court-circuiter le système de mise à feu à distance relié à l'ordinateur de Stokes, de l'autre côté du globe.

— Et ne t'inquiète pas pour ma conscience. Quand j'aurai fait tout ça, je continuerai de dormir comme un bébé.

Il pressa un bouton et un nouvel écran numérique s'illumina et afficha les nombres 00 : 20 : 00. Crawford regarda Hazo et sourit.

— S'il vous plaît. Non..., gémit le Kurde.

— Que la fête commence !

Crawford pressa une autre touche et le compte à rebours s'enclencha.

— Il te reste moins de vingt minutes. Mais ça laisse du temps pour se remémorer des souvenirs agréables et faire quelques prières. Puis tu iras retrouver ton papa. En attendant, j'ai du travail.

— Crawford ! tonna soudain une grosse voix.

Le colonel sursauta. En un seul mouvement, il pivota sur lui-même et récupéra son M-16. Sa lumière fendit les ténèbres et il aperçut sa cible près de l'entrée du tunnel. Encore un de ces maudits mercenaires. Le goliath qu'ils

appelaient Meat.

— Vous auriez mieux fait de rester où vous étiez, lança Crawford.

Il ouvrit le feu avant que l'homme ait eu le temps de lever son arme. Mais Meat parvint à plonger pour se mettre à couvert dans le tunnel.

— Pourriture, grommela Coombs.

Tandis que l'attention de Crawford était concentrée sur Meat, Jason en profita pour s'approcher discrètement de l'échelle menant à la plateforme. Il regarda l'énorme marée de rats. Leurs yeux rouges luisants le fixaient d'un air mauvais. Jason comprenait désormais ce que Stokes entendait par « mode de délivrance » de l'épidémie : il s'agissait des rats. Tout ce complexe sophistiqué que le pasteur avait installé était conçu pour accroître leur nombre tout en leur inoculant le virus.

Alors qu'il progressait dans l'obscurité, Jason avait vu Crawford tapoter un appareil à sa ceinture destiné à faire sortir les rats de cette grotte. Il l'avait appelé sa « flûte ». À en juger par la manière dont les rats restaient éloignés de l'endroit où se tenait Crawford, Yaeger devina qu'il devait s'agir d'une variante des émetteurs à ultrasons utilisés par les marines pour éloigner les nuisibles, rongeurs et insectes des réserves de provisions. Il voyait que les sales bestioles essayaient de franchir la barrière invisible qui les maintenait à une dizaine de mètres. Une vague de rats se jetait en avant, tressaillait en subissant le choc des ultrasons et battait en retraite. Puis un autre groupe s'élançait à son tour avec le même résultat. Heureusement, le goulot d'étranglement naturel au centre de la caverne contenait les rongeurs. Mais il allait falloir les détruire. Tous, jusqu'au dernier.

Près du sommet de l'échelle, Jason observa le bord de la plateforme. Crawford lui montrait son flanc. Il dirigeait sa torche vers l'entrée à la recherche de Meat. Si le colonel portait un casque et un gilet pare-balles, Jason pouvait sans problème lui tirer une balle en plein visage. Hélas, aussi tentante que cette idée puisse paraître, il devait essayer de le prendre vivant. Roselli et Stokes étant hors jeu, Crawford était le dernier survivant de la bande de fous qui avait mis au point l'opération Genèse. Et beaucoup de questions demeuraient encore sans réponse.

— Vous êtes fini, Crawford, murmura Hazo, qui souriait d'un air sinistre.

— Loin de là, répondit le colonel.

Il se tourna pour faire face au Kurde. Tout en lui lançant un regard noir, il pressa le canon du M-16 sur la tête d'Hazo.

C'était ce que le blessé espérait. Il avait ainsi détourné l'attention du colonel tandis que Jason posait silencieusement le pied sur la plateforme.

Cependant, au dernier instant, Crawford fut alerté par le subtil mouvement du grillage de métal sous ses pieds. Mais, le temps que le colonel se retourne, Jason avait plongé en avant comme un *linebacker*. Il enfonça son épaule dans le ventre de l'officier et l'envoya s'écraser contre la rambarde de sécurité devant le réacteur.

Yaeger lança son coude dans la mâchoire du colonel, puis il lui décocha un violent coup de tête sur l'arête du nez. Du sang gicla. L'agent de la GSC attrapa l'avant-bras droit de Crawford et repoussa le canon du M-16. Des balles perdues mitraillèrent le plafond de la caverne. Puis, de toutes ses forces, Jason pressa l'avant-bras de son adversaire sur la rambarde de métal. Il continua d'appuyer jusqu'à ce qu'il entende les os craquer. Abasourdi, Crawford hurla de douleur et essaya de riposter. Le M-16 lui échappa des mains, bascula par-dessus la rambarde et disparut.

Crawford rabattit son coude gauche sur la colonne vertébrale de Jason, entre les omoplates. Il enchaîna avec un coup de genou dans le visage du mercenaire.

Celui-ci tournoya, bascula en arrière et s'effondra sur la plateforme.

De la main gauche, Crawford retira le couteau de l'épaule d'Hazo. Le Kurde hurla de douleur tandis que le sang jaillissait de la blessure.

Jason se redressa d'un bond et se mit en position de combat face à Crawford.

— Encore un peu d'énergie pour se battre ? dit le colonel en ricanant d'un air mauvais.

Son bras droit déformé pendait mollement sur son flanc, et sa main gauche serrait le couteau ensanglanté.

— Plein, rétorqua Jason en essuyant le sang qui coulait d'une entaille au-dessus de son œil gauche.

— Tu vas en avoir besoin, mon gars, l'avertit Crawford en pointant le couteau vers Jason.

Du coin de l'œil, il consulta les chiffres défilant sur la console de la bombe.

— On ne peut plus arrêter ça maintenant, dit-il. Même moi, je ne pourrais pas stopper le décompte.

— Je ne vous demande pas de le faire, rétorqua Yaeger.

Il s'était baissé en position de lutteur.

— Sacré fils de pute, reprit Crawford. Mais dis-moi, Yaeger, quand tu as trouvé Al-Zahrani bouffé de l'intérieur, ça ne t'a pas fait plaisir ?

Jason ne répondit pas.

— Ça a dû t'exciter de le voir partir comme ça, continua le marine.

Crawford avait adopté une position basse semblable à celle de Jason et semblait prêt à bondir sur lui.

— Toute cette atroce souffrance... Après ce qu'il a fait à ton frère, ça a dû te faire bander.

— Vous ne savez rien à propos de mon frère, répliqua Yaeger.

Crawford testa les réflexes de ce dernier en tentant un coup de couteau. Jason l'évita adroitement.

— Mais je sais plein de choses sur toi, Yaeger. Tu veux te venger. Tu veux du sang. Et ici, je t'offre ta vengeance dans du papier-cadeau avec un beau petit nœud... Et toi, tu m'attaques ? Tu veux tout ça autant que moi. Ces

rats... Cette peste... C'est la réponse à tous nos problèmes.

— Une maladie n'arrêtera pas le fanatisme. Ce n'est pas une solution. Tuer des innocents ne peut être une solution.

— Ce n'est pas comme ça que je vois les choses, répondit Crawford.

Jason pencha la tête vers la bombe.

— Le temps file, dit-il. Vous feriez mieux de bouger si vous pensez avoir une chance de sauver vos petites bêtes.

Il pouvait lire dans le regard affolé du colonel qu'une prise de conscience terrible commençait à s'imposer à lui.

Crawford se rapprocha, forçant Jason à reculer vers le côté non protégé de la plateforme au niveau de l'échelle.

Soudain, une forme se dressa au bord de la plateforme et une lumière vive aveugla le colonel, l'obligeant à lever la main gauche pour se protéger les yeux.

Jason bondit sur le marine, attrapa son gilet pare-balles à deux mains et lui décocha un grand coup de genou dans le bas-ventre. Il tira le colonel en avant tout en se laissant tomber sur le dos et en utilisant l'élan pour projeter Crawford en l'air. Il poussa ses jambes de toutes ses forces, et le chef des marines bascula dans le vide.

Accroché à l'échelle, la torche dans sa main, Meat baissa la tête tandis que le colonel volait au-dessus de lui.

— Non ! hurla Crawford en plein saut périlleux.

Il atterrit sur le dos. Sa tête heurta violemment le sol rocheux, mais le casque empêcha son crâne de se fendre. Les rats s'écartèrent aussitôt du répulsif électronique, formant un large cercle autour de lui.

Meat pointa sa lampe sur Crawford. Le corps du colonel était tordu en forme de bretzel. Il avait la jambe gauche de travers et son bras droit inerte coincé sous le torse. Cependant, sa main gauche essayait déjà d'atteindre le M-16 presque à sa portée. En revanche, en dessous de la ceinture, plus rien ne bougeait.

— Ça va laisser des séquelles ! s'exclama Meat.

— Merci, lui dit Jason en tendant la main pour l'aider.

— À quoi servent les amis ? répondit l'autre en attrapant la main offerte pour se hisser sur le sommet du conteneur.

— Ah ! cria Crawford, fou de rage.

Son bras gauche tendu ne pouvait attraper le fusil. Il regarda ses jambes meurtries et essaya de les faire réagir. Mais tout mouvement se révélait impossible.

— Salaud ! Tu m'as cassé le dos, Yaeger !

— Qu'y a-t-il... ? Le colonel s'est fait bobo ? minauda Coombs.

— On ne doit pas traîner, Meat, lui dit Jason. Il ne reste pas beaucoup de temps.

81

— Hé, mon pote, dit Jason à Hazo.

Agenouillé près du blessé, il se servit de son couteau pour détacher son poignet de la rambarde. Le Kurde avait le teint blafard. Des filets de sang coulaient de ses narines et de ses oreilles.

— On dirait que ça n'a pas été très marrant, depuis qu'on est partis.

— Je ne me sens pas bien, Jason, murmura Hazo.

Il avait les yeux vitreux.

— On va te sortir d'ici. Tu es capable de te tenir debout ?

— Non. Je suis trop faible.

— Je vais te porter.

— Non... non.

— OK, dit Jason. C'est Meat qui le fera, alors.

Hazo parvint à esquiver un sourire, mais il agita sa main pour décliner l'offre.

— C'est vrai qu'Al-Zahrani est mort ? demanda-t-il à Yaeger en le fixant du regard.

Jason ne put lui mentir.

— Oui, mon frère. Il est mort.

— C'est cette maladie qui l'a tué ? Cette peste qui est en moi ?

L'Américain hésita un instant.

— On ne l'a pas retrouvé à temps. On n'a pas pu le traiter.

— Il existe un traitement, Jason ? demanda Hazo d'une voix faible.

Jason ne savait que répondre. Le médecin était mort et, d'après Tommy Flaherty, Stokes avait prétendu qu'il n'existait aucun vaccin. Une boule dans la gorge, il secoua négativement la tête.

— Est-ce que je peux transmettre ça à d'autres ?

Jason déglutit avec peine et sentit une vague d'émotion monter dans sa poitrine. Il voyait bien qu'Hazo connaissait déjà la réponse, mais qu'il avait besoin de l'entendre pour être en paix.

— Oui.

— Alors je dois rester ici. Vous le savez.

Un sentiment de totale impuissance écrasa Jason. Il avait la tête vide, engourdie. Ce même jour, il avait déjà perdu deux hommes.

— Jason, on a un problème, dit Meat, qui surveillait ce qui se passait en

dessous. Les rats... Ils se rapprochent.

Dennis Coombs avait aussi remarqué que la minuscule diode jaune du talkie-walkie de Crawford qui clignotait jusque-là à un rythme régulier n'émettait plus maintenant qu'une pulsation sporadique.

— Je crois que le truc de Crawford n'a pas aimé heurter le sol. On dirait qu'il flanche.

Jason regarda le compteur numérique de la bombe. Quinze minutes, huit secondes. Il n'y avait aucun moyen de sortir Hazo à temps. Et avec son dos cassé, Crawford allait devoir rester là aussi. Malheureusement, ils ne pourraient pas interroger davantage le colonel.

— Hazo a raison, dit Meat. On n'a pas le temps. Ces rats ne doivent en aucun cas sortir d'ici. Laissons la bombe faire le travail. C'est la meilleure option que nous ayons pour empêcher cette saloperie de se répandre.

Jason hocha la tête et se retourna vers Hazo.

— Tu es un grand homme, Hazo. Ta famille sera très fière quand je lui dirai ce que tu as fait.

Meat regarda de nouveau Crawford et ses yeux s'écarquillèrent. Si le colonel avait abandonné l'idée d'attraper le M-16, il se servait maintenant de son bras valide pour tenter de détacher les grenades de la taille d'une pomme fixées à sa veste.

— Oh, salopard, siffla Meat. N'y pense même pas.

Il leva son fusil, visa le colonel et tira trois balles. L'une d'elles sectionna le poignet de Crawford et les deux autres se perdirent dans son gilet pare-balles.

Le colonel hurla de douleur et insulta Meat.

— Je te renvoie les compliments, répondit celui-ci en souriant.

— Merci, Jason, dit Hazo. Merci de m'avoir montré de l'espoir quand je ne voyais plus que du désespoir. Je vais pouvoir aller retrouver mon père avec dignité. Maintenant, vous devez y aller. S'il vous plaît.

Meat descendait l'échelle sans perdre des yeux ce qui se passait juste en dessous : les rats montaient et descendaient la rampe menant à l'intérieur du conteneur comme s'ils préparaient un raid.

— Fais attention à ne pas te faire mordre, l'avertit Jason.

Il venait d'attraper à son tour les montants de l'échelle et de poser son pied sur l'échelon supérieur.

— Sans blague, murmura Meat, parvenu au dernier barreau.

Il sauta par-dessus la horde et atterrit en sûreté dans le cercle libre autour du colonel, qui ne cessait toutefois de rapetisser. Quand Jason regarda Crawford, il ne put en croire ses yeux. Le marine martelait le talkie-walkie de sa main mutilée pour essayer de le briser.

— Meat ! Arrête-le !

Le colosse se précipita sur le colonel et lui attrapa le bras des deux mains.

— Arrête, Crawford !

— Va te faire foutre ! hurla le colonel, que la douleur faisait grimacer.

Meat parvint à plaquer le bras de l'officier à terre et posa ses genoux dessus, le bloquant définitivement.

Jason sauta de l'échelle et s'approcha de Meat.

Tout le corps du colonel tremblait, sous l'effet de l'adrénaline pulsant dans son organisme.

— Vous ne savez pas ce que vous faites ! cria-t-il comme un fou. Ne les laissez pas gagner ! C'est eux ou nous. Vous ne le comprenez pas ?

— Oui, oui, dit Meat.

Il arracha l'émetteur couvert de sang de la ceinture de Crawford.

— Je prends ça, merci.

Et il le lança à Jason.

Crawford cracha au visage de Meat.

— Honte à toi.

Utilisant sa manche pour essuyer la salive sur sa joue, Meat répondit d'un ton sarcastique :

— Arrêtez, je vais me mettre à pleurer.

— Prends ses grenades aussi, dit Jason.

Meat arracha les trois grenades du gilet pare-balles et les accrocha à sa

propre ceinture.

Pendant ce temps, Jason était allé récupérer le couteau Bowie de Crawford qui avait atterri à quelques centimètres des rongeurs. Alors qu'il s'accroupissait pour ramasser l'arme, il fixa la terrifiante invasion – une mer de petits yeux brillants dans lesquels se lisait un goût du sang qui n'avait rien de naturel. Il était certain que l'ADN contaminé par la peste ne pouvait expliquer à lui seul le comportement agressif des rats. Avec quoi Stokes les avait-il nourris ? Il se releva et retourna vers le colonel.

— Vous êtes responsable de pas mal de morts aujourd'hui, Crawford, dit Jason. Des gars bien pour la plupart, qui croyaient en vous... qui vous faisaient confiance. Ça fait beaucoup de sang sur vos mains. Il est grand temps pour vous de payer pour ce que vous avez fait.

Il posa le couteau sur la poitrine de Crawford.

— Vous pouvez le garder. On va voir comment vous vous débrouillez avec eux.

Jason montrait les rats.

— *Capeesh ?*

Crawford serra les mâchoires. Ses yeux exprimaient autant la rage que l'échec.

— Allez, Jay. Filons d'ici, dit Meat en faisant un signe vers l'entrée du tunnel.

— Une seconde, dit encore Jason.

Il détacha la lampe du M-16 de Crawford et la posa sur le sol pour éclairer l'endroit.

— Que... Que fais-tu ? demanda Crawford.

Reculant lentement, Jason sourit tout en brandissant le talkie-walkie grésillant. À chaque pas en arrière, la barrière d'ultrasons s'éloignait de Crawford et les rats affamés avançaient de quelques centimètres. D'innombrables yeux rouges avides luisaient dans la lumière.

Le colonel essayait désespérément de saisir le couteau avec son pouce et son auriculaire valides. Le couteau glissa de sa poitrine et atterrit hors de sa portée.

— Ah !

Il parvint à se redresser sur son coude et tenta de s'éloigner des rats en traînant son corps meurtri. En vain.

— Hazo ! cria Jason.

— Oui, Jason. Je suis encore là, répondit le Kurde d'une voix faible depuis la plateforme.

— Tu peux voir ça ?

La tête d'Hazo apparut en haut du conteneur.

— Oui.

— C'est pour toi, mon pote. Adieu, mon ami.

Jason fit encore un pas en arrière. Les rats se répandirent sur les jambes paralysées de Crawford et commencèrent à l'attaquer.

Le colonel se mit à hurler.

— Soit maudit, Yaeger !

Éclairant sa montre, Meat rappela :

— Il ne reste que douze minutes.

Mais son camarade était décidé à voir souffrir le marine jusqu'au bout.

Jason fit une longue pause, le temps que la terreur envahisse Crawford. Puis il fit un nouveau pas en arrière. Les rats grouillaient sur les cuisses et les parties génitales du colonel. Ils griffaient, rongeaient et mettaient la chair en lambeaux. Crawford ne pouvait pas encore sentir la douleur, du fait de la paralysie de ses membres inférieurs, mais l'horreur se lisait désormais dans ses yeux.

Lentement, Jason compta jusqu'à dix. Il fit un autre pas en arrière et les rats avancèrent sur la poitrine du colonel. Ils rongeaient son gilet pare-balles pour atteindre la chair. Quand ils s'attaquèrent à son bras mutilé encore coincé sous son torse, la douleur inouïe parvint enfin au cerveau du colonel. Crawford se mit à hurler en agitant comme un fou son autre bras pour repousser les rongeurs, sans grand résultat.

Après avoir encore compté jusqu'à dix, Jason fit un nouveau pas en arrière.

Les rats se battirent alors pour arracher des morceaux tendres du cou, des oreilles et du visage du colonel. Écrasé sous les créatures velues, le bras valide de Crawford ne lui était plus d'aucune utilité. Quand il cria une dernière fois, un rat s'enfonça dans sa gorge, tandis que deux autres lui griffaient les yeux. Le corps de l'officier fut saisi de spasmes.

Satisfait, Jason se précipita vers le tunnel où Meat l'attendait avec impatience.

L'onde noire submergea Crawford.

— Tu te sens mieux, maintenant ? demanda Meat.

— Beaucoup mieux.

Jason posa l'émetteur sur le sol, juste à l'entrée de l'étroit passage.

— Ça devrait les retenir assez longtemps. Maintenant, fichons le camp de cet enfer !

— Qu'est-ce qui se passe, là-dedans ? demanda l'un des marines devant l'entrée de la grotte. J'ai entendu des explosions...

Il était troublé par la vitesse à laquelle Jason et Meat venaient de ressortir.

Yaeger l'attrapa par le bras au passage et l'entraîna vers la pente. De son côté, Meat prit le deuxième soldat par l'épaule et le poussa juste derrière eux.

— J'ai besoin que vous m'aidiez à rassembler tout le monde dans le MRAP... Immédiatement, ordonna Jason.

— Pourquoi ? Qu'est-ce...

Jason exposa rapidement la situation. Il vérifia le temps écoulé sur sa montre et dit :

— Il y a une bombe nucléaire dans cette montagne qui va sauter dans moins de quatre minutes.

— Une bombe nucléaire ?

Entendre sa propre bouche prononcer ces mots fit encore plus paniquer le marine.

— Filons d'ici !

— Une très, très grosse bombe, précisa Meat, d'un ton dramatique.

— Maintenant, on y va ! ordonna Jason en poussant le soldat vers le bas de la pente. Tout le monde doit se trouver à l'intérieur du véhicule dans moins d'une minute !

Il balaya un instant le camp du regard pour vérifier qu'aucun renfort n'était arrivé. Pour une fois, il bénit l'inefficacité de l'armée. En bas, six autres marines étaient visibles, y compris les blessés.

— Toi aussi, dit Meat à l'autre marine, qui semblait sceptique. Descends.

— Mais où est Crawford ? demanda-t-il.

— Il est mort. Comme Holt et Ramirez, lui dit le colosse. Et bientôt comme nous si nous restons ici.

Meat n'avait pas l'intention d'entamer un débat. Il tourna les talons et s'élança dans la pente. Si le marine avait un peu de jugeote, il le suivrait.

— Mort ? murmura le soldat, encore circonspect.

Il fixa l'entrée de la grotte en se demandant si tout ce qu'on venait de lui dire n'était pas qu'un tissu d'âneries. Puis il revint à la raison et se précipita derrière Meat.

Jason arrima les portes arrière du MRAP du mieux qu'il put, les bosselures massives provoquées par la collision avec le rocher ayant faussé les gonds.

— C'est bon. On y va ! hurla-t-il au conducteur.

Le moteur gronda et le gros transport de troupes s'ébranla.

— Il reste combien de temps ? demanda Meat.

Jason regarda une nouvelle fois sa montre.

— Moins d'une minute.

Il espérait que l'émetteur aurait assez de jus pour retenir encore un peu les rats. Mais même si la meute parvenait à franchir la barrière d'ultrasons, elle aurait du mal à se faufiler à travers la pile de gravats que Meat avait formée en utilisant les trois grenades de Crawford.

Il scruta les visages anxieux des marines assis sur les bancs latéraux. L'un des soldats avait le bras gauche en écharpe, deux autres avaient la tête bandée, et une attelle de fortune retenait le tibia de la mignonne opératrice du robot à la frange bien nette.

— Tout le monde va bien ?

Certains hochèrent la tête, d'autres répondirent par l'affirmative.

— Sergent Yaeger, dit le conducteur. Je viens de recevoir la confirmation que la 5^e division a encore une fois rebroussé chemin et retourne au camp de base. Ils sont à environ trois kilomètres à l'ouest.

— Parfait, dit Jason.

Le MRAP prit de la vitesse en se dirigeant vers le sud.

— Enfin, qu'est-ce qu'il y avait là-dedans ? demanda l'un des marines.

Les yeux fixés sur le plancher, Jason ne savait trop quoi répondre. Qui pourrait croire la vérité ?

Meat répondit pour lui :

— Une cache d'armes. Une énorme cache d'armes. Elle était piégée. Crawford a dû toucher un fil détecteur qui a activé un détonateur minuté.

Il regarda Jason pour que celui-ci confirme sa version des faits.

Jason acquiesça de la tête.

— Mais vous avez dit qu'il y avait aussi une bombe nucléaire ? insista le second marine posté à l'entrée de la grotte. Comment pouvons-nous croire...

— Hé, petit malin, je pense que tu ferais bien de te taire et de t'accrocher à quelque chose, lui conseilla Meat.

Il comptait dans sa tête les dernières secondes.

Le marine se tut et attrapa la poignée qui pendait au-dessus de sa tête. Il la serra de toutes ses forces.

Les autres s'arrimèrent aussi. La tension et l'attente emplissaient l'air.

Personne ne parlait.

Cinq secondes plus tard, une lumière blanche illumina la vitre arrière, accompagnée d'un coup de tonnerre assourdissant. Il y eut un décalage trompeur avant l'arrivée de l'onde de choc. Quand elle atteignit le MRAP,

celui-ci gémit de toutes ses articulations et se cabra. À l'intérieur, tous ses occupants furent renversés et l'habitacle se remplit de cris et de jurons.

Une pluie de lourds débris martela le toit, tambourinant sur l'épaisse carrosserie blindée du véhicule comme sur un gong. La lumière blanche se dissipa, et une seconde vague de débris tomba du ciel sur le transport de troupes.

Puis le bruit fit place à un silence sinistre.

L'intensité de l'explosion rassura Jason : même si des rats étaient parvenus à s'échapper avant la déflagration, soit l'onde thermique brûlante les aurait carbonisés, soit ils auraient été pulvérisés par la pression.

— Je t'avais bien dit que c'était une bombe nucléaire, lança Meat au sceptique.

Épilogue

Deux mois plus tard Londres

— J’ai l’impression d’avoir un nœud coulant autour de la gorge, maugréa Meat.

Il tirait tant qu’il pouvait sur le col blanc amidonné qui comprimait son cou de quarante-six centimètres et demi. Le smoking noir de location associait une veste taille 56 à un pantalon taille 44. Mais tout lui paraissait trop serré, surtout aux épaules et à l’entrejambe. Les chaussures en cuir verni noir pointure 48 ne lui plaisaient pas non plus. Il détestait leur manière de cliqueter sur les carreaux de marbre de la grande cour du British Museum.

— Bon Dieu, que je déteste me déguiser.

— Que veux-tu dire ? lui rétorqua Jason.

Lui-même finissait d’arranger son nœud papillon, tout en faisant de longues enjambées pour rester à la hauteur de Meat.

— Se déguiser, c’est ce qu’on n’a pas arrêté de faire au cours des cinq dernières années, lui rappela-t-il. Sauf que cette fois on est passés à la douche, on s’est rasés et on sent même bon. Il n’y a rien de mal à paraître chic, une fois de temps en temps.

Jason leva les yeux pour admirer le ciel d’un bleu azur intense au travers de la voûte de verre et d’acier de Norman Foster – un dôme constitué de panneaux de verre triangulaires qui coiffait le cœur du British Museum : la grande cour d’un hectare. Au centre de cette dernière, Jason observa les VIP qui buvaient leur champagne devant la salle de lecture circulaire. Encore aucun signe de Flaherty.

— On dirait que Tommy n’est pas arrivé, dit Yaeger.

Il se trouva un coin tranquille sous une statue grandeur nature d’un jeune Romain à cheval en quête de triomphe. S’il n’accorda qu’un regard fugitif à la statue, il ne put s’empêcher d’établir un parallèle avec les folles ambitions de Randall Stokes qui voulait changer le cours de l’histoire humaine.

Un serveur en smoking portant un plateau de longues flûtes pleines de liquide pétillant s’approcha d’eux.

— Du champagne, messieurs ?

— Volontiers, répondit Jason en prenant un verre par le pied.

— Oui, merci, ajouta Meat, qui attrapa le sien par le haut, comme si c'était la manette d'un hélico.

Une svelte brunette en robe de cocktail moulante, juchée sur de hauts talons, passa près d'eux. Elle jaugea Meat d'un regard appuyé avant de lui adresser un sourire. Le colosse lui en fit un en retour et, ô miracle, le smoking lui parut soudain confortable. Il souffla à l'oreille de Jason :

— Finalement, un peu de classe, ce n'est peut-être pas si mal.

— C'est ça, le principe.

— Bah, je n'ai juste pas l'habitude d'être déguisé en riche mondain.

— C'est drôle que tu dises ça.

Jason glissa une main dans son revers et en ressortit une enveloppe blanche.

Meat la fixa avec méfiance.

— Si c'est encore une de ces maudites assignations...

— Du calme, répondit Jason.

Au cours des dernières semaines, depuis leur retour de mission, ils avaient été confrontés à quantité de demandes de la justice. Le département de la Défense avait entamé ce qui allait sûrement être une très longue enquête à propos des événements qui s'étaient produits en Irak. Accompagnés par une armée de conseillers et d'avocats de la division des affaires juridiques de la Global Security Corporation, Jason et Meat avaient subi des interrogatoires approfondis devant une commission d'enquête du Congrès. Les deux hommes avaient été absous de toute charge formelle, grâce – largement – à la vidéo explicite et exhaustive figurant sur le disque de la caméra numérique que Jason avait récupéré dans la tente de Crawford. Le film corroborait tout ce que Jason et Meat avaient décrit dans leurs témoignages. Il montrait l'interrogatoire brutal d'Al-Zahrani par le colonel, les demandes réitérées de renforts que Jason avait faites à ce dernier – et dont le marine n'avait pas tenu compte –, le déclin rapide de la santé d'Al-Zahrani, qui prouvait la menace très réelle que représentait la « peste de la Genèse », sans oublier une sinistre altercation – hors champ – entre Crawford et le docteur Jeremy Levin, juste avant qu'un coup de feu réduise au silence le médecin. Cependant, l'apothéose de la vidéo avait été l'intervention de Crawford et du sergent d'état-major Richards (habillé en Arabe) pour sortir Al-Zahrani de son lit. Le film montrait le colonel en train d'aboyer des ordres afin d'évacuer clandestinement le terroriste par la porte arrière. Les témoignages acerbes fournis par les survivants du 5^e régiment de marines de la 1^{re} division de la force expéditionnaire avaient souligné le comportement schizophrénique de Crawford. Ils avaient également salué l'attaque aérienne lancée par l'unité mercenaire de la GSC qui leur avait sauvé la vie.

Le lendemain de son arrestation, Randall Stokes avait connu une fin misérable, étouffé par son propre sang dans un quartier de quarantaine de la base aérienne de Nellis. Peu après, les cryptographes de la NSA étaient parvenus à craquer le codage sophistiqué du disque dur de l'ordinateur du

pasteur. Ils avaient pu ainsi récupérer tous les détails de l'opération Genèse, y compris les plans de la « ferme d'élevage » automatisée installée sous les monts Zagros et les données de séquençage génétique de la « peste de la Genèse ». Ils avaient même découvert des simulations sur les différents scénarios de diffusion de l'épidémie – avec un taux de décès attendu atteignant quatre-vingt-dix pour cent de la population masculine du Moyen-Orient au cours des trois premiers mois de la contamination.

Les enquêteurs dépêchés par la justice avaient reconstitué le montage financier qui avait permis le financement du projet, en mettant en lumière un maillage complexe de vingt-sept comptes fantômes en Suisse, aux îles Caïmans et aux Bermudes, tous redirigés vers un compte numéroté appartenant à la cathédrale Notre-Sauveur-en-Christ. La plupart des fonds correspondaient à des détournements de budgets affectés par la Défense aux recherches biochimiques de Fort Detrick après les attaques terroristes de 2001. Le reste provenait de dons faits à la mission évangélique de Stokes par un véritable *Who's who* de riches donateurs. Chaque « fournisseur », participant ou bienfaiteur lié de près ou de loin à l'opération Genèse avait été contrôlé pour vérifier son degré de complicité dans l'entreprise criminelle.

À peine une semaine plus tôt, Jason et Meat avaient été recommandés pour les plus hautes décorations au titre de leur action héroïque qui avait permis de déjouer ce qui aurait pu devenir l'acte bioterroriste le plus terrible jamais commis. Mais les félicitations ne s'arrêtaient pas là. Il y avait aussi d'autres récompenses.

— Du calme, répéta Jason. Ce n'est pas une citation à comparaître, dit-il à Meat d'une voix apaisante.

Il lui tendit l'enveloppe. Mais Coombs se contenta de la fixer.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ouvre-la, c'est tout. Allez... Elle ne va pas te mordre. Fais-moi confiance. Tu ne le regretteras pas.

Meat la prit des mains de son camarade à contrecœur. Après avoir constaté que son nom et son adresse apparaissaient bien dans la petite fenêtre de l'enveloppe, il commença à la décacheter.

— Après l'incendie du repaire d'al-Qaida, expliqua Jason, six squelettes ont été récupérés dans les cendres. Cinq n'étaient pas identifiables. Mais le sixième avait une implantation dentaire très particulière, ainsi qu'une broche en titane chirurgicale posée à la cheville gauche pour réparer une vieille blessure de football.

— OK, dit Meat, qui ne voyait pas le rapport.

Il regarda dans l'enveloppe et vit le dos de ce qui ressemblait à un chèque.

— Le FBI a comparé la dentition avec les données qu'il avait dans sa base, continua Jason. Le numéro de série de la broche en titane a lui aussi été vérifié.

Meat se figea avant de sortir le contenu de l'enveloppe.

— Al-Zahrani ?

Yaeger hocha la tête avec un large sourire.

— Le seul identifié positivement. Bien sûr, les photos que j'ai prises avant de mettre le feu ont aidé aussi.

Soudain, le bout de papier entre les doigts de Meat lui parut très lourd.

— Allez... Regarde..., le pressa Jason.

Meat se redressa et s'éclaircit la gorge. Lentement, il retourna le chèque. Sa mâchoire inférieure tomba quand, dans la case du montant, il vit deux trois suivi de cinq zéros. Pour une fois, il resta sans voix.

— Ta part de la récompense. Trois millions trois. Un peu plus que prévu car Lillian a voulu que la GSC nous donne autant que la récompense prévue.

— Je l'ai toujours adorée, dit Meat.

— Et tu vas l'aimer encore plus, parce qu'elle a accepté d'envoyer leur part aux veuves de Jam et de Camel, ainsi qu'à Anyah, la sœur d'Hazo. J'ai une enveloppe pour Tommy aussi. Ça te va comme truc « chic » ?

Il tapota l'épaule du colosse.

Celui-ci leva les sourcils.

— Waouh ! C'est un superjour de paie.

— Pour sûr.

Jason leva sa flûte et porta un petit toast :

— À la vie, pour qu'elle nous donne l'occasion de combattre encore une fois !

— Je bois à ça.

Ils firent tinter leurs verres l'un contre l'autre et burent le champagne.

— Hé, Google ! lança une voix à l'accent bostonien caractéristique.

Jason se tourna et aperçut Flaherty qui venait vers lui, l'air radieux. Mais quand il vit la beauté au bras de Tommy, il crut défaillir.

— La vache ! s'exclama Meat. C'est l'archéologue ?

— C'est elle.

Portant une élégante robe de soirée qui mettait en valeur ses courbes harmonieuses, le Pr Brooke Thompson donnait l'impression de débarquer tout juste du tapis rouge des Oscars.

— Elle est célibataire ?

— Flaherty a déjà pris une option sur elle, répondit Jason d'une voix triste.

— La veine des Irlandais.

Meat but une gorgée de champagne.

— Hé, les copains ! lança gaiement Flaherty.

Il serra les mains de Jason et de Meat, puis leur présenta Brooke.

— C'est vraiment merveilleux de pouvoir enfin faire la connaissance de deux héros modernes, dit-elle.

— Je pourrais vous retourner le compliment, répondit Jason.

Flaherty toussota.

— Mais oui, Tommy, toi aussi, tu es un héros, naturellement, s'empressa

d'ajouter Jason.

Ils éclatèrent tous de rire, tandis que le serveur apportait deux autres flûtes de champagne pour Brooke et Flaherty.

— À propos, Tommy..., continua Jason.

Il venait de sortir une autre enveloppe blanche de sa poche.

— ... j'ai quelque chose pour toi.

— Ça a l'air important.

— On peut dire ça, répondit Jason en souriant.

Il lui tendit la lettre, mais Flaherty l'arrêta.

— Ça peut attendre, non ? C'est la soirée de Brooke, alors on verra ça après.

— Bien sûr.

Jason remit l'enveloppe dans sa poche.

Flaherty leva son verre pour porter un rapide toast.

— À l'ennemi vaincu et aux héros que nous connaissons !

Ils trinquèrent et burent.

— Ce doit être assez excitant, dit Jason à Brooke. Être l'invitée d'honneur du plus important musée du monde en matière d'antiquités. Toute cette presse, ces paillettes...

— À dire vrai, c'est aussi un peu angoissant, répondit Brooke.

Elle repéra l'équipe de tournage de National Geographic qui faisait un reportage exclusif sur le gala.

L'événement principal de la soirée devait être son discours d'ouverture très attendu. Il y serait question d'une histoire très ancienne de trahison et de châtement empreinte de mysticisme ; une histoire écrite dans le plus vieux langage attesté. Le documentaire, provisoirement intitulé *La Reine de la Nuit*, passerait d'abord dans les cinémas Imax avant d'être diffusé dans le monde entier à l'occasion d'une émission spéciale de deux heures sur la chaîne National Geographic. On y trouverait notamment l'analyse détaillée par Brooke des reliques tombales mésopotamiennes exposées ce même soir et qui témoignaient de rituels funéraires élaborés précédant de près de quinze siècles les momifications égyptiennes. Inévitablement, elle avait dû affronter les rumeurs relatives à la mystérieuse provenance des objets, mais elle s'était accrochée à son histoire : l'homme qui en était le possesseur jusqu'à présent désirait demeurer anonyme, mais il lui avait laissé des directives précises pour qu'elle réexpédie la collection à ses justes possesseurs, les Irakiens, dès que la situation politique le permettrait.

— Finalement, je vais pouvoir raconter mon histoire, dit-elle. Je me demande juste si le monde est prêt à l'entendre.

— En parlant de raconter ton histoire..., dit soudain Flaherty.

Il plongea la main dans sa poche.

— J'ai moi aussi une enveloppe.

Il la tendit à Brooke.

— Je l'ai reçue par FedEx ce matin à l'hôtel. Mais je voulais te faire la

surprise.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Les résultats des datations au carbone 14, répondit l'agent.

Les yeux impatients de la jeune femme se mirent à pétiller tandis qu'elle fixait l'enveloppe.

— Les datations de quoi ? s'enquit Meat.

— Des éléments organiques trouvés dans la chambre forte de Stokes. La tête de Lilith, bien sûr, mais aussi le serpent avec le rat qu'il avait avalé.

— J'ai eu mon compte de rats, merci, grommela Meat.

— En fait, le rat est apparu comme la clé de tout, expliqua Brooke. On a découvert qu'il était lui aussi porteur de la peste. À dire vrai, il en a même été le porteur initial. Nous avons donc émis l'hypothèse selon laquelle, tandis que Lilith donnait à manger à son serpent familier des rats infectés, elle se serait fait mordre et aurait contracté la maladie... en devenant à son tour le vecteur.

— Eh bien, maugréa Coombs, on dirait que cette Lilith était un fichu cadeau.

— Bon, mais regardons ces dates, les coupa Jason avant de boire une gorgée de champagne.

— Allez... ouvre, dit Flaherty à Brooke.

— Oui, répondit celle-ci, dont le cœur battait la chamade.

Elle sortit les papiers, les déplia et parcourut le rapport des yeux.

— Bien. Lilith est datée entre 4032 et 3850 avant l'ère chrétienne. Exactement ce à quoi on s'attendait. Et son ADN correspond au plus près à celui des habitants de... l'ancienne Perse.

Elle frissonna. La Perse, où Lilith et Samaël étaient devenus amants... Elle passa à la page suivante.

— Le rat... est à peu près dans la même fourchette de dates. Et le serpent...

Soudain, son visage blêmit et elle secoua la tête.

— Non, c'est... impossible, murmura-t-elle.

— Quoi ? demanda Flaherty.

— Ils n'ont pas pu le dater. L'analyse a fait apparaître une erreur.

Flaherty haussa les épaules.

— Oui, j'imagine que ça peut arriver.

— Non, répondit-elle. Toute substance organique datant de moins 4000 devrait contenir encore quantité de carbone 14.

— N'y a-t-il pas un âge limite pour ces analyses ? s'enquit Jason.

— Si, mais...

— Eh bien, quelle est cette limite ? lui demanda Tommy.

Elle plissa les lèvres et leva les sourcils.

— On considère que les analyses sont fiables jusqu'à cinquante ou soixante mille ans. Au-delà, ce qui reste de carbone 14 dans l'échantillon est en général trop infime pour pouvoir être mesuré.

Envoyant les analyses au diable, Meat répondit de manière pragmatique :

— Alors c'est peut-être que le serpent a plus de soixante mille ans.

Puis il sourit et écarquilla les yeux en prenant sa plus belle voix de film d'horreur :

— Ou que ce serpent-démon n'a jamais été une créature vivante.

Remerciements

Mille mercis à mon épouse, Caroline, à qui je rends hommage pour ses encouragements et sa patience inébranlable, auxquels j'ajouterai ses conseils assidus tout au long du développement conceptuel de cette histoire. Des remerciements spéciaux à mes amis Greg Meunier et Gary Stephens pour leurs apports techniques sur toutes les questions militaires. Ma plus profonde gratitude à ce gourou de l'édition, mon inflexible agent, Charlie Viney. Merci aussi à Doug Grad pour son magistral talent éditorial. Merci encore à Ian Chapman, Julie Wright, Jessica Leeke, Amanda Shipp et toute l'équipe de Simon & Schuster UK pour leur soutien permanent. Mes histoires ne seraient lues qu'en anglais sans le savoir-faire marketing de l'International Literary Agency, alors merci à Nicky Kennedy, Sam Edenborough, Mary Esdaile, Jenny Robson et Katherine West.

Titre original :
THE GENESIS PLAGUE
Publié par Simon & Schuster UK Ltd, Londres

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des événements ou des lieux serait pure coïncidence.

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue et être tenu au courant de nos publications, vous pouvez consulter notre site internet: www.belfond.fr ou envoyer vos nom et adresse, en citant ce livre, aux Éditions Belfond, 12, avenue d'Italie, 75013 Paris. Et pour le Canada, à Interforum Canada Inc., 1055, bd René-Lévesque-Est, Bureau 1100, Montréal, Québec, H2L 4S5.

EAN : 978-2-7144-5354-9

© Michael Byrnes 2010. Tous droits réservés.

© Belfond 2012 pour la traduction française.

En couverture : photos © Paul Biddle, Marcus Appelt, Arcangel Images, Montage ADT.



Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo